

Voyage de F. Hornemann, dans l'Afrique septentrionale, depuis le Caire jusqu'à Mourzouk, capitale du royaume de Fezzan / F. Hornemann ... suivi d'eclaircissemens sur la géographie de l'Afrique, par M. Rennell. Traduit de l'anglais, par [i.e. A.G. Griffet de la Beume] et augmenté de notes et d'un mémoire sur les oasis, composé principalement, d'après les auteurs arabes, par L. Langlès.

Contributors

Hornemann, Friedrich, 1772-1800.
Labaume, A.-G. 1756-1805
Langlès, L. 1763-1824.
Rennell, James, 1742-1830.

Publication/Creation

Paris : Dentu, An XI.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/anahayek>

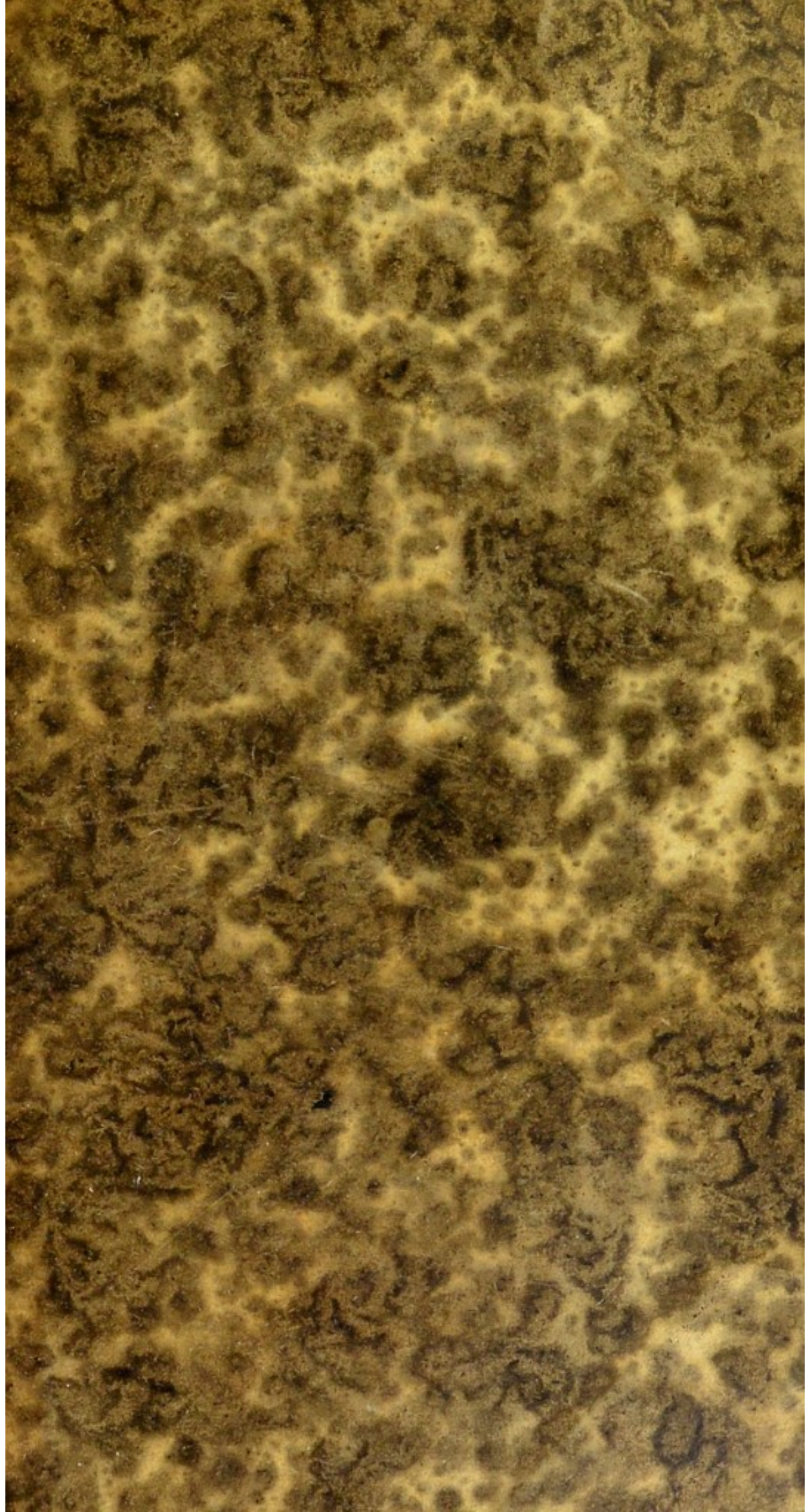
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

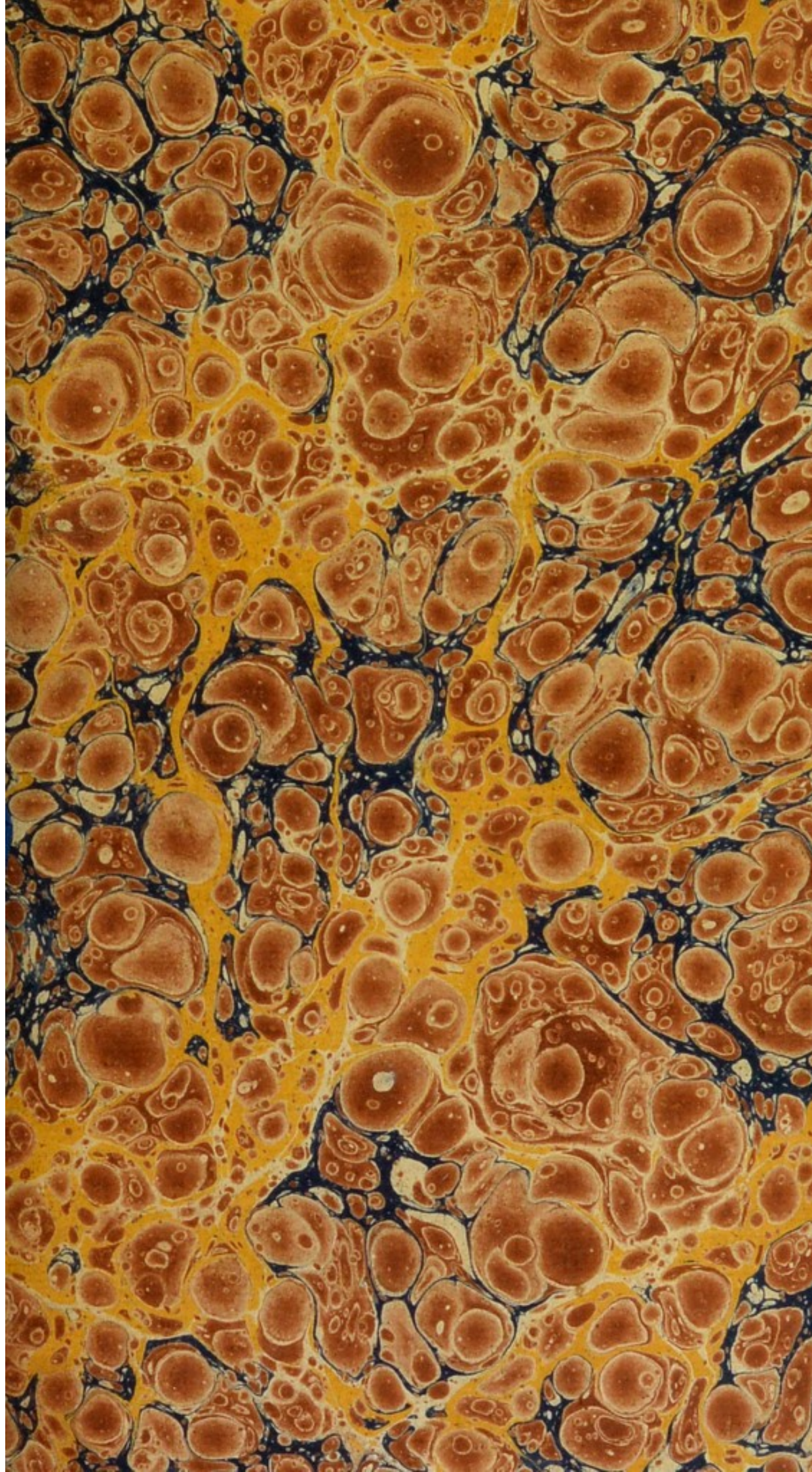


Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>





*M. le e Marquis
de Fortia.*



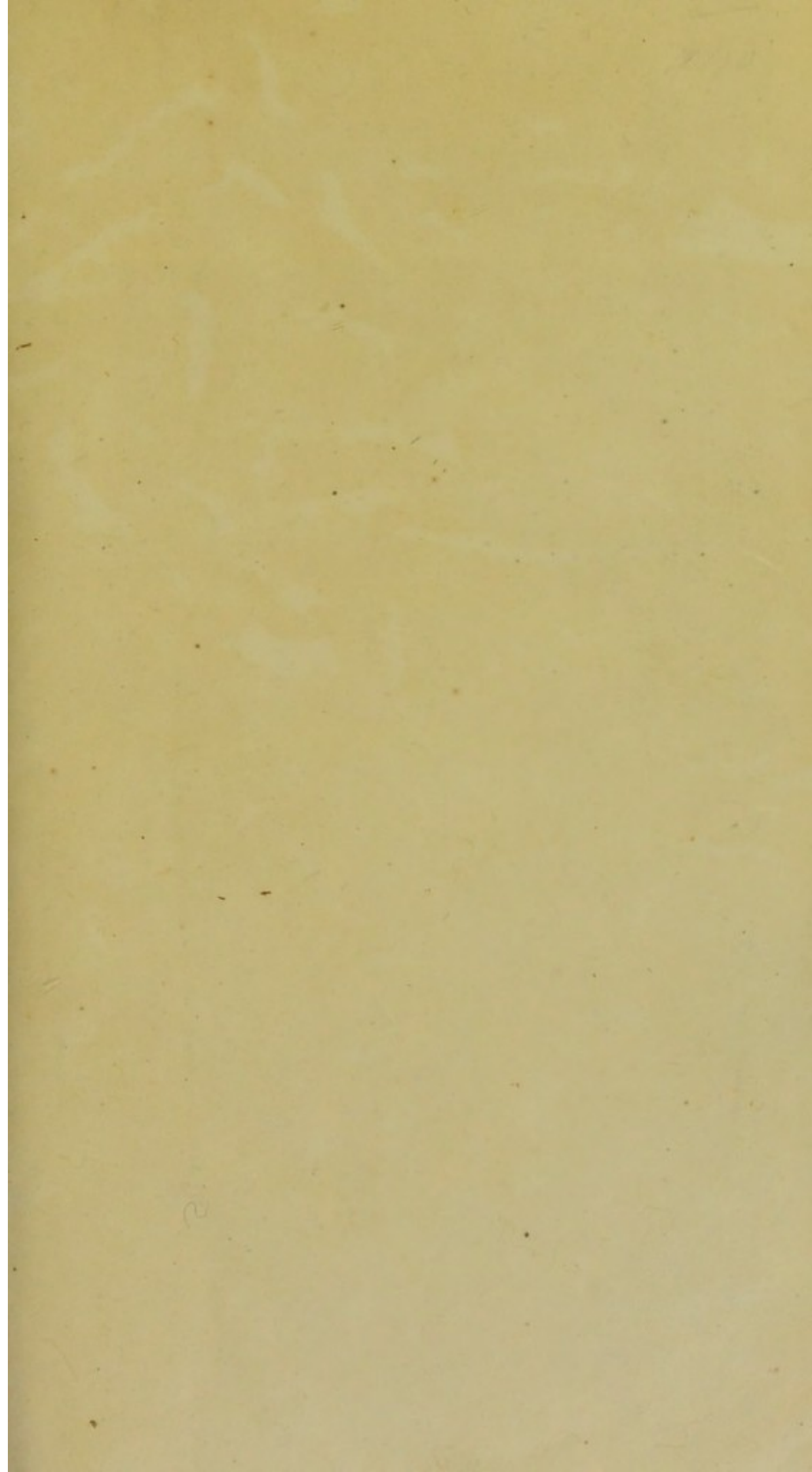
Hornermann

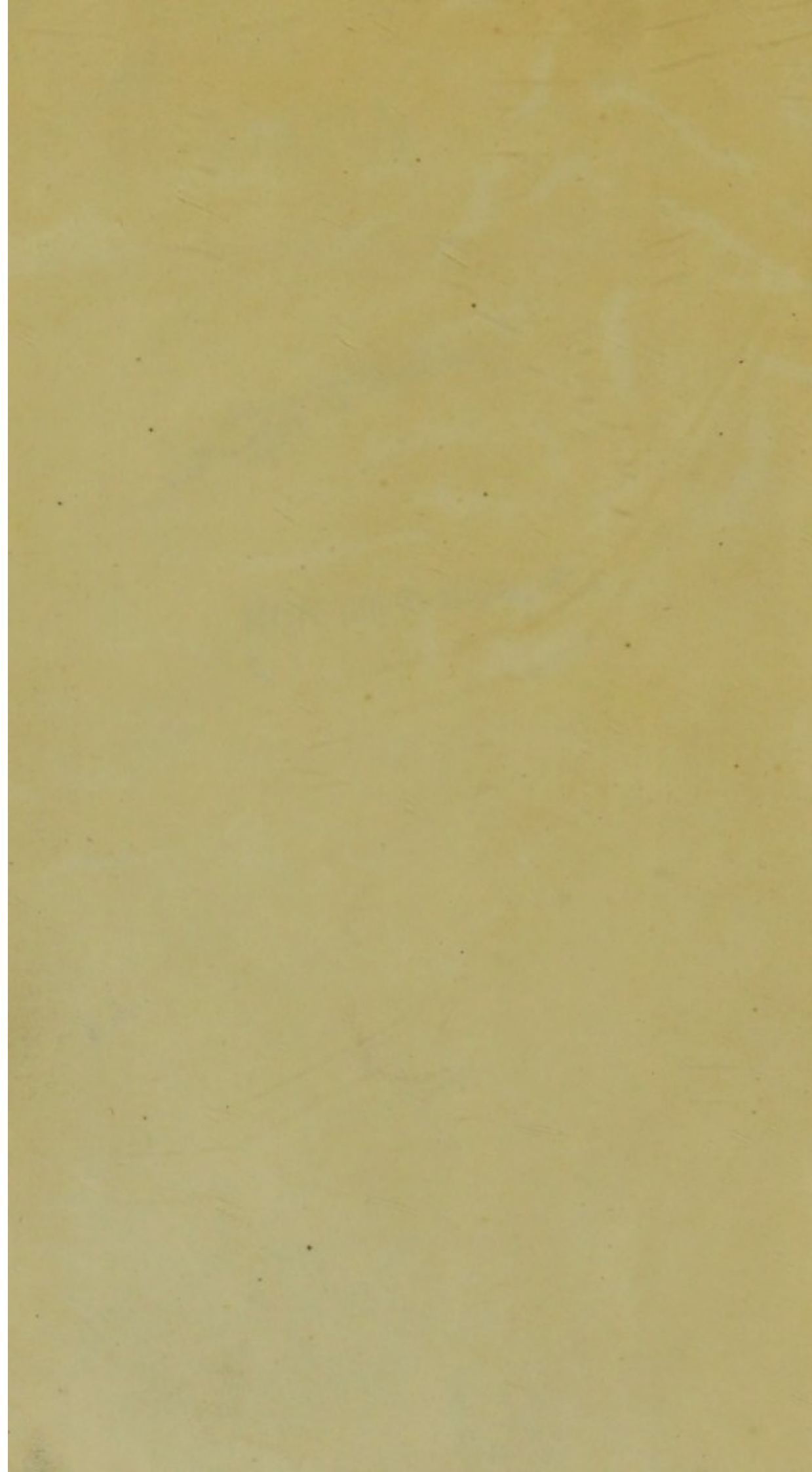
29436/B

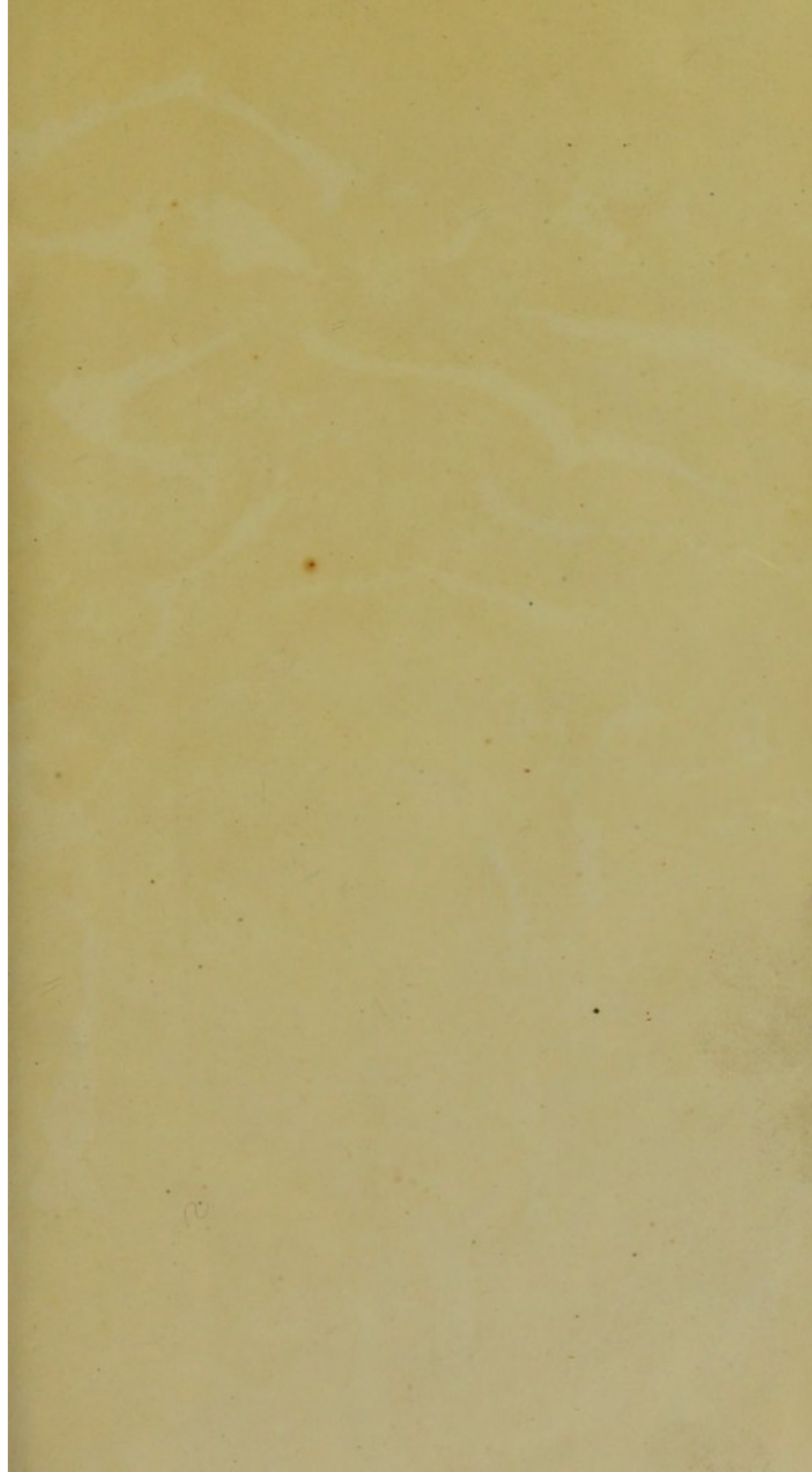
[griffet la ^{transl} Baume]

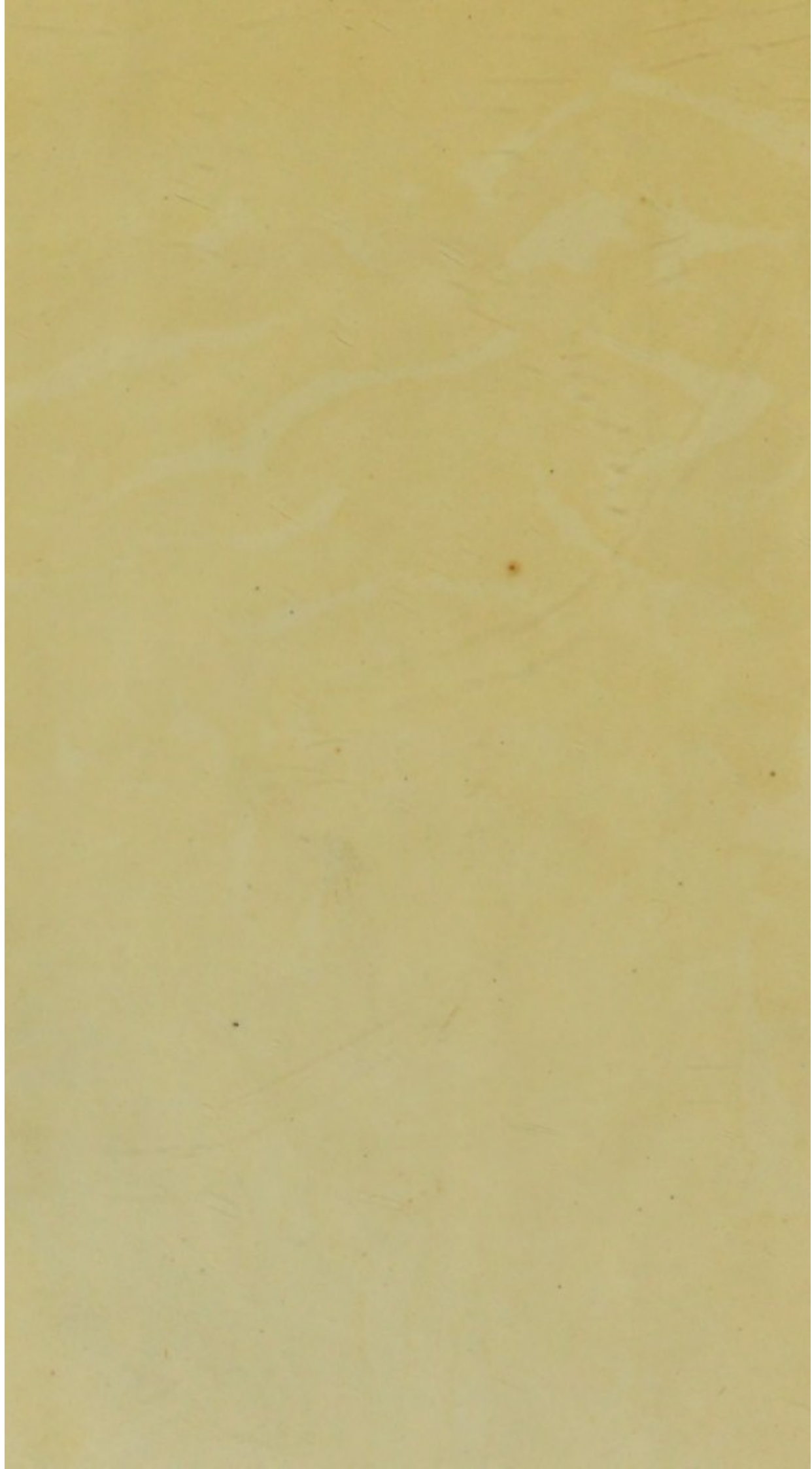
HORNERMANN, F. C.

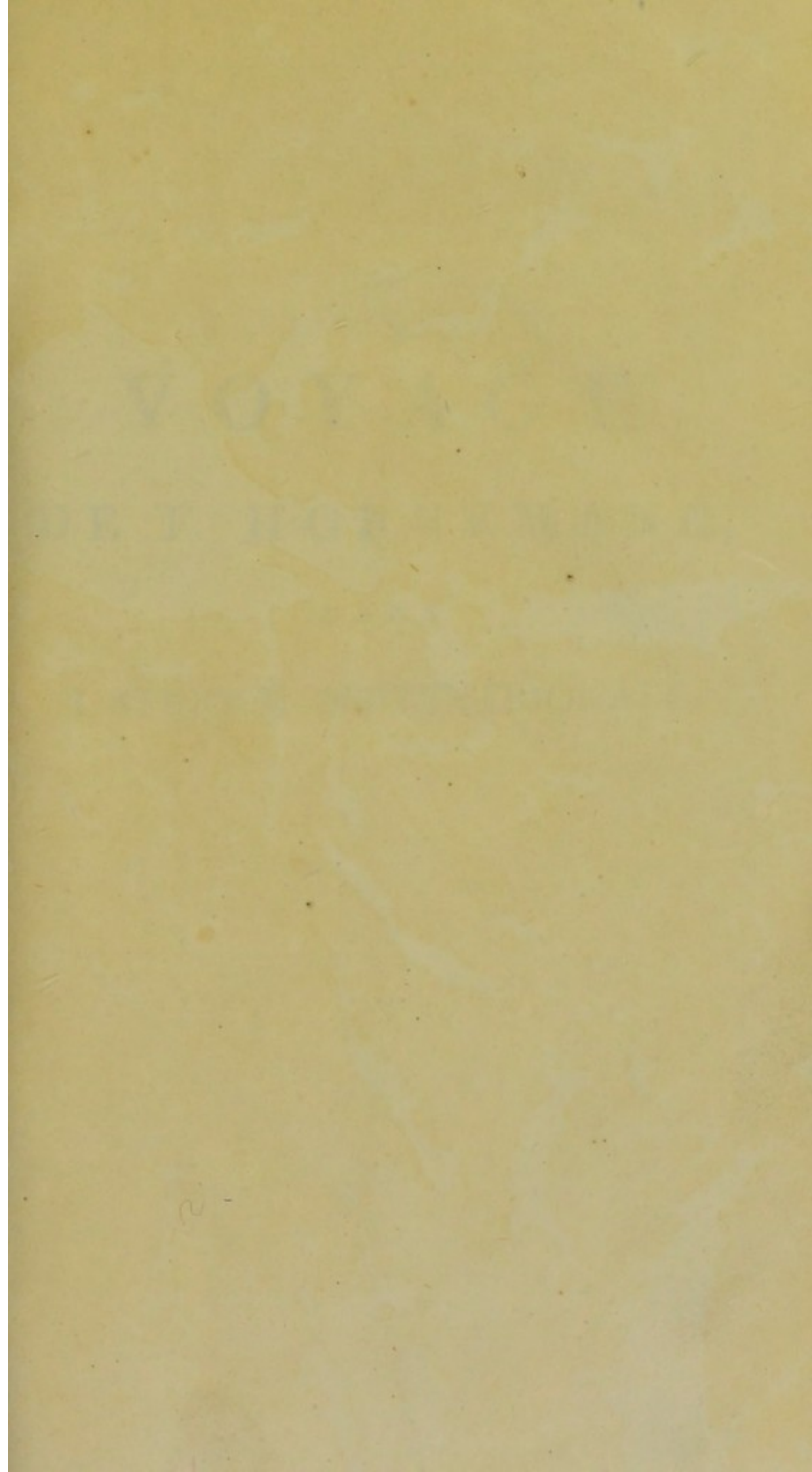
C

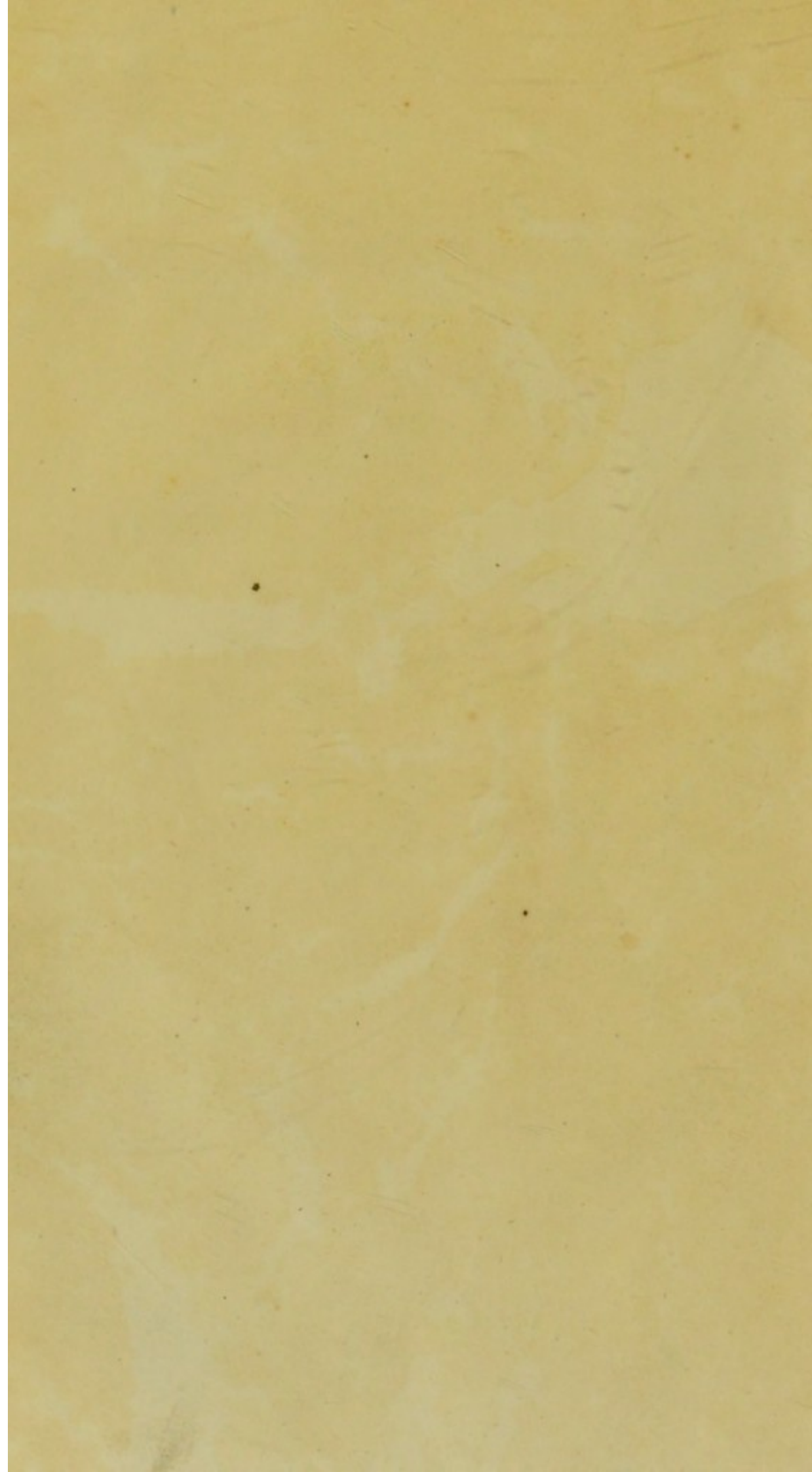












VOYAGE
DE F. HORNEMANN,
DANS
L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

On trouve chez le même Libraire :

- Voyage de Browns* dans la haute et basse Egypte , fait depuis 1792 à 1798 , traduit de l'anglais , par J. Castéra ; 2 vol. in-8.^o , 12 f. ; papier fin d'Angoulême , 17 f.
Idem , vélin , 24 f.
- Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* , fait en 1795, 1796 et 1797 ; par M. Mungo-Park ; traduit de l'anglais par le même ; 2 vol. in-8.^o , ornés de cartes , vues , etc. , 12 f.
Idem , papier grand raisin vélin , 27 f.
- Voyage à la côte occidentale d'Afrique* , fait dans les années 1786 et 1787 , par L. DEGRANDPRÉ ; 2 vol. in-8.^o , ornés de 11 planches , 12 f.
Idem , papier vélin , fig. avant la lettre , 24 f.
- Voyage dans l'Afrique méridionale* , fait en 1797 et 1798 ; par BARROW , par le même ; 2 vol. in-8.^o , avec cartes , 10 f.
Idem , papier vélin , 20 f.
- Voyage dans l'Inde et au Bengale* , par le même , 2 vol. in-8.^o , avec 7 planches , 10 f.
Idem , papier vélin , fig. avant la lettre , 24 f.
- Voyages d'Alexandre Mackenzie* , dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale ; faits en 1789 , 1792 et 1793 ; le premier de Montréal au fort Chipioutan et à la mer Glaciale ; le second du fort Chipioutan jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique ; précédés d'un tableau historique et politique sur le commerce des pelleteries dans le Canada ; traduit de l'anglais , par J. B. Castéra , avec des notes et un itinéraire tirés en partie des papiers du vice - amiral Bougainville ; 3 forts vol. in-8.^o sur carré fin , ornés du portrait de l'auteur , et de trois grandes cartes gravées par B. Tardieu , revues et corrigées par M. Buache , membre de l'Institut national de France , 16 f.
Idem , papier vélin d'Annonay , 32 f.
- Voyage à la Louisiane et sur le continent de l'Amérique septentrionale* , fait dans les années 1794 à 1798 , contenant un Tableau historique de la Louisiane , des observations sur son climat , ses riches productions ; le caractère et le nom des sauvages ; des remarques importantes sur la navigation ; des principes d'administration et de gouvernement propres à cette Colonie ; par B*** D***. 1 vol. in-8.^o , orné d'une belle carte , 5 f.
- Description historique et géographique de l'Indostan* , par J. RENNELL , ingénieur-général du Bengale ; traduit de l'anglais par J. B. BOUCHESEICHE , sur la septième et dernière édition , à laquelle on a joint des Mélanges historiques et statistique sur l'Inde , par J. CASTÉRA ; 3 vol. in-8.^o sur carré fin , ornés d'un superbe atlas in-4.^o composé de onze cartes revues par M. Buache , 21 f.
Idem , papier vélin grand-raisin , 42 f.
- La carte de l'Inde en 4 grandes feuilles , 12 f.

VOYAGE

DE F. HORNEMANN,

DANS

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE,

DEPUIS LE CAIRE JUSQU'A MOURZOUK,
CAPITALE DU ROYAUME DE FEZZAN;

Suivi d'Eclaircissemens sur la Géographie de
l'Afrique, par M. RENNELL.

TRADUIT DE L'ANGLAIS, PAR....

Et augmenté de notes et d'un MÉMOIRE sur les Oasis,
composé principalement, d'après les auteurs arabes,

PAR L. LANGLÈS,

Membre de l'Institut national des Sciences et des Arts, etc.

ORNÉ DE DEUX CARTES.

PREMIÈRE PARTIE.

P A R I S,

DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat,
galeries de bois, n.º 240.

AN XI. (1803).

VOYAGE

DE F. HORNEMANN

DANS

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE,

DEPUIS LE CAIRE, JUSQU'À MOHAMED
EL-KHAYMA DU ROYAUME DE TRIPOLI

SUIVI D'ÉTABLISSEMENTS SUR LA GÉOGRAPHIE DE
L'AFRIQUE, PAR M. HORNEMANN.

TRADUIT DE L'ALLEMAND, PAR...

Les notes de notes et d'un Atlas sont les Ours,
concordance principalement, d'après les auteurs cités.

PAR H. RANGLER.

Membre de l'Institut national des Sciences et des Arts, et
de l'Académie des Sciences, de la Littérature et des Arts.

PREMIÈRE PARTIE.



PARIS,

DEBUT, Imprimeur-Libraire, Palais de l'Industrie,
Galerie de bois, n. 200.

AN XI (1803).

AVIS DU LIBRAIRE.

L'AFRIQUE acquiert chaque jour un nouveau degré d'intérêt aux yeux des philosophes , des savans et des politiques. Depuis quinze ans , une réunion d'anglais , d'un mérite distingué, s'est formée sous le titre de *Société, pour étendre les découvertes dans les contrées intérieures de l'Afrique.*

De tous les Voyages (1) entrepris sous la direction et aux frais de cette utile Société, et publiés par ses ordres, celui de M. Hornemann est le plus récent et n'est pas le moins important : tel est le jugement qu'en ont

(1) Parmi ces voyages, on distingue sur-tout celui de Mungo-Park dans l'intérieur de l'Afrique , fait en 1795, 96 et 97, et celui de M. Browne dans la haute et basse Egypte , au pays de Dârfoûr, traduits par J. Castéra. Ils forment chacun deux volumes in-8.º, ornés de cartes géographiques.

VJ AVIS DU LIBRAIRE.

porté trois anglais justement célèbres ,
MM. J. Rennell , W. Marsden et
W. Young , qui se sont empressés d'y
ajouter des Mémoires relatifs aux objets
dont chacun d'eux fait une étude par-
ticulière.

C'est donc d'après leur exemple, que
nous avons prié deux membres de
l'Institut national, les citoyens Buache
et Langlès, de donner leurs soins aux
parties de la traduction qui exigent
des connaissances spéciales. Le citoyen
Langlès ne s'est point borné à une
simple révision, il a d'abord ajouté
au bas des pages des *Notes* nombreuses
et assez étendues, dans lesquelles il
explique les passages qui présentent
quelque obscurité, et propose des cor-
rections pour ceux qui ne lui paraîs-
sent pas d'une rigoureuse exactitude.
Au reste, il ne s'est jamais permis la
plus légère altération dans le sens de

AVIS DU LIBRAIRE. vii

l'auteur; et c'est au public à juger de l'utilité et de la justesse de ses remarques.

Les recherches qu'il a faites dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale, pour composer ses *Notes et éclaircissemens sur le Voyage de Norden*, lui ayant procuré de nombreux matériaux sur l'Égypte et sur ses dépendances, il a bien voulu extraire de ceux qui lui restent encore en porte-feuille, tout ce qui est relatif aux Oasis. Il en a composé un *Mémoire* fort étendu sur ces îles de terre-ferme, bien peu connues jusqu'à présent. Ce *Mémoire*, qui termine le second volume, renferme aussi des détails importans et absolument neufs sur la langue berbère, la même que l'on parle à Syouah (l'ancienne Oasis de Jupiter Hammon.) La révision de la traduction sur l'original allemand, que le traducteur anglais n'a pas tou-

VIIJ AVIS DU LIBRAIRE.

jours bien entendu, les *notes*, le *Mémoire* dont nous venons de parler, et d'autres *additions*, font de notre édition un ouvrage neuf pour les anglais eux-mêmes; à la vérité, ces travaux et la gravure de deux grandes cartes géographiques ont nécessairement entraîné des longueurs, et il ne nous a pas été possible de satisfaire la curiosité du public aussi promptement que nous l'aurions nous-mêmes désiré; mais nous n'envions pas le mérite et les avantages de la célérité à ceux qui donnent des traductions aussi défigurées et aussi fautives que celle du même Voyage, publiée dernièrement, et où l'on s'est permis de supprimer les deux cartes géographiques de l'édition originale; quoique ces cartes soient indispensables pour l'intelligence de la relation de M. Hornemann et du Mémoire du major Rennell.

P R É F A C E

Renfermant des détails sur M. Frédéric Hornemann , sur les préparatifs de son voyage , et sur les événemens antérieurs à son départ du Caire.

TANDIS que M. Mungo-Park , agent de la Société africaine , cherchait à faire des découvertes à l'est de la Gambie , cette Société jugea à-propos d'étendre ses recherches dans une autre direction , et de confier à quelqu'un la mission de parcourir le vaste continent de l'Afrique , en partant de l'ouest du Caire.

Au commencement de 1796 , M. Hornemann s'offrit pour cette mission , au comité de la Société. Il paraissait jeune , robuste , et sous le rapport de la santé et du tempérament , propre à lutter avec la fatigue et la différence des climats. Son extérieur et sa conversation annonçaient de la modération , de

la sagacité et de la prudence. Il connaissait bien les périls et les difficultés de l'entreprise, et semblait s'y porter avec une énergie et un zèle qui le recommandaient puissamment comme un homme très en état d'en réaliser l'exécution.

Le comité accepta ses services, et voyant qu'il avait reçu cette première éducation, sur laquelle il est aisé de greffer des acquisitions ultérieures, il l'envoya à Gottingue aux frais de la Société, étudier la langue et l'écriture arabes, et généralement toutes les sciences dont l'application bien ménagée pouvait rendre les relations de ses voyages plus intéressantes et plus utiles, soit pour ses commettans, soit pour le public.

F. Hornemann suivit ces études pendant plusieurs mois avec beaucoup d'assiduité, sous les professeurs Blumenbach, Heeren, Hofmann, Tychen et Heyne; et au mois de mai 1797, il revint en Angleterre, sachant tout ce qu'il fallait pour exécuter le voyage

projeté. Il parut devant la Société africaine, dans une assemblée générale, et reçut l'ordre de partir en toute diligence pour l'Egypte.

On demanda et l'on obtint du gouvernement français des passe-ports qui l'autorisaient à traverser la France. En juillet 1797, il partit de Londres pour se rendre à Paris.

Il était muni de lettres de recommandation pour plusieurs savans de cette ville. Il y trouva un accueil libéral, affectueux, proportionné à l'intérêt général qu'excitaient son entreprise et les moyens adoptés pour la faire réussir. Il fut invité à une séance de l'Institut national. Les membres les plus distingués de cette société savante lui offrirent leur appui, leurs encouragemens et leurs secours. M. Lalande lui donna des exemplaires de son Mémoire sur l'Afrique. Le citoyen Durocher le recommanda au citoyen Broussonnet, nommé consul à Mogadore; et, par l'entremise de ce dernier, il se lia plus étroitement

avec un turk de distinction, natif de Tripoli, qui résidait alors à Paris, et dont la connaissance lui fut très-utile. Ce musulman approuva d'une manière très-libérale, les motifs et le plan de son voyage; il s'intéressa vivement à sa réussite; et, ce qu'on ne pouvait guère se promettre d'un homme de sa religion et de son état, il donna à M. Hornemann des lettres où il le recommandait fortement à l'amitié et à la protection de plusieurs des principaux négocians mahométans du Caire, qui avaient des relations de commerce avec des habitans des régions les plus lointaines de l'Afrique. Il y joignit des conseils et des instructions.

Ainsi pourvu, M. Hornemann partit de Paris au mois d'août, pour aller à Marseille; il s'y embarqua à la fin du même mois, et arriva, vers le milieu de septembre, à Alexandrie. Il ne séjourna que quelques jours dans cette ville, et se rendit au Caire, où il se proposait de résider quelque tems,

pour étudier la langue et les mœurs des *magrebyns*, ou arabes occidentaux, avec qui il devait voyager. La lettre suivante instruira mieux qu'on ne pourrait le faire, de ses démarches ultérieures.

Au Caire, le 31 août 1798.

« M O N S I E U R ,

« J'avais annoncé, dans ma dernière, l'intention de quitter le Caire vers la fin de mai. La peste ayant commencé ses ravages en avril, la prudence et la nécessité m'imposèrent la loi, non-seulement de différer mon départ, mais encore de me renfermer absolument dans ma maison. Mon zèle pour l'entreprise dans laquelle je suis engagé, m'aurait porté à sortir de cette prison et à partir du Caire, afin d'aller joindre les marchands au lieu de leur rendez-vous, d'où ils devaient se mettre directement en route pour le Fezzân, si je n'avais été retenu

encore quelque tems par des obstacles provenant de la difficulté de me procurer les crédits nécessaires pour mon équipement.

« Dès que la fin de la contagion me permit de sortir sans danger, je renouvelai connaissance avec plusieurs personnes de la kâravâne, qui étaient restées au Caire, et qui attendaient les autres à leur retour de la Mekke. Une maison de commerce française, sur laquelle je n'avais point de lettres de crédit, et à la confiance de laquelle je n'avais d'autres titres que des raisons d'estime et d'amitié particulières, m'offrit généreusement de m'avancer les sommes dont j'aurais besoin. Je me trouvais alors en état de faire les apprêts de mon voyage, et de partir avec cette kâravâne, aussitôt qu'elle serait complète et disposée à se mettre en route. Tous ces projets furent inopinément renversés par l'arrivée des français sur les côtes d'Egypte. Les marchands qui formaient la kâravâne du Caire se dispersèrent avec promptitude.

Celle de la Mekke qui venait la joindre n'était pas encore arrivée. Moi-même et les autres européens, nous fûmes arrêtés et confinés dans le château, moins pour qu'il nous servît de prison, que pour nous mettre à l'abri de l'indignation et du fanatisme de la populace; et nous y demeurâmes jusqu'à l'arrivée des français au Caire.

« Peu de tems après leur arrivée, je fis connaissance avec deux savans de leur nation, Bertholet et Monge; ils me rendirent la liberté et me présentèrent au général en chef, qui me reçut avec toute sorte d'égards et de bonté. L'intérêt qu'il prend aux sciences, et l'estime qu'il a pour les hommes instruits, sont trop connus pour que j'aie besoin de m'étendre sur ses qualités éminentes. Il me promit sa protection; il m'offrit de l'argent et tout ce qu'exigeait mon entreprise, et il me fit délivrer les passe-ports nécessaires.

« Sans perdre de tems, je cherchai mes amis, les marchands fezzânyens, et je re-

nouvelai mes liaisons avec eux. A mesure que la tranquillité publique se rétablit et se consolida, ils revinrent au Caire un à un ; enfin tous se trouvèrent rassemblés comme auparavant ; et voilà quinze jours que nous travaillons aux préparatifs de notre départ, fixé à après-demain.

« Ceux qui s'engagent dans une entreprise extraordinaire, pensent généralement que sa réussite dépend de moyens encore plus extraordinaires. Mon avis est absolument l'opposé du leur ; et j'y conformerai mes démarches. Le plan de voyage que j'ai esquissé sera d'une exécution simple et facile. Le voici en peu de mots ; c'est de voyager comme un marchand mahométan de la kâravâne. En cette qualité, j'ai la certitude de voyager aussi sûrement que les gens du pays.

« Plusieurs individus de la kâravâne ayant été à la Mekke, savent qu'il y a quantité de bons musulmans de diverses contrées qui

ne parlent point l'arabe , et qui diffèrent d'usages et de coutumes. Ainsi , pourvu qu'on soit familiarisé avec quelques prières et cérémonies religieuses , il n'est pas difficile de passer en général pour mahométan. Quant à certain indice , moins équivoque et qui tient à l'individu , la délicatesse des mœurs musulmanes exclut tout danger de perquisition à cet égard.

« Il s'écoulera peut-être plus de cinq ans , avant qu'il soit possible aux chrétiens de voyager comme tels. On ne saurait croire quelle impression vive et profonde l'expédition des français a faite sur les esprits des pèlerins qui vont à la Mekke et qui en reviennent. Dispersés dans leurs habitations respectives , ils propageront de toutes parts et dans le cœur même de l'Afrique , un surcroît de prévention contre les chrétiens (1).

(1) Nous osons garantir , d'après de bons renseignements , que la conduite ultérieure des français , n'a laissé

« Si l'on m'objectait que je m'expose à une destinée semblable à celle du major Houghton, en voyageant comme marchand, je répondrai qu'en voyageant comme marchand mahométan, je ne voyagerai jamais seul, et que je serai en sûreté avec ceux de la kâravâne, dussé-je être considéré comme l'un des moindres d'entr'eux.

« A l'égard de mes instrumens d'astronomie, j'aurai un soin particulier de n'être jamais surpris dans le cours de mes obser-

dans l'esprit des musulmans aucune de ces préventions défavorables, inspirées par le fanatisme et fomentées par la politique. L'entière liberté de conscience accordée à tous les habitans de l'Égypte, la sûreté, la protection dont jouissaient toutes les kâravânes de pèlerins et de marchands, ont plus d'une fois excité l'étonnement et obtenu la reconnaissance des individus qui composaient ces kâravânes. Leur nombre et la régularité de leur arrivée pendant le séjour des français en Égypte, sont les meilleures preuves que nous puissions présenter à l'appui de notre assertion. (L-s.)

vations. Si pourtant ces instrumens excitaient l'attention, ma réponse est toute prête : « Ce sont des objets de commerce ; » et il n'est pas à craindre qu'on me les enlève, tant que je serai le maître d'en fixer le prix ; mes compagnons connaissent la valeur de l'or, encore mieux que moi-même. En un mot, les marchands de notre kâravâne fezzânyenne sont des hommes riches, intègres et entreprenans ; mais, de tous les mahométans, les plus imbus de préjugés et de fanatisme.

« Je n'ai point encore de projet arrêté, quant à mon voyage ultérieur dans le sein de l'Afrique ; mais j'ai fait connaissance avec un homme qui a été à Bornoù et à Kachna ; et, d'après tous les renseignemens que je puis me procurer, sur-tout des djellâbs, ce pays mérite que je m'en occupe aussitôt après mon arrivée dans le Fezzân.

« J'espère être dans ce royaume vers le commencement de novembre ; et je me pro-

pose pour l'année prochaine , de partir pour Aghadès et Kachna , de séjourner dans ces cantons , de les examiner pendant dix mois , et de retourner ensuite par la route de la Mekke ou de Seneghambyéh.

« Si quelque circonstance m'obligeait de retourner à Tripoli , je ne regarderais pas mon voyage comme complet ; et , avec la permission de la Société , je me disposerais à une nouvelle expédition.

« J'écrirai encore du Fezzân , si je le puis sans danger. La méthode la plus sûre qui se présente à mon esprit , est d'expédier un ballot de marchandises avec une lettre ordinaire en arabe , et d'empaqueter quelque une des marchandises avec ma véritable dépêche.

« Je vous prie de recommander aux consuls anglais , de Tripoli , ou d'ailleurs , de ne jamais s'informer de moi aux marchands fezzânyens , et sur-tout lorsqu'ils seront chargés des envois que je vous adresserai. Ces gens sont d'un caractère très-jaloux et

très-curieux ; et des informations quelconques , prises au sujet d'un chrétien , donneraient lieu à mille soupçons , et pourraient même me devenir fatales.

« Oui ; quand bien même vous n'auriez pas de mes nouvelles d'ici à trois ans , ne vous informez point de moi. Avec cette précaution , il ne sera nullement dangereux pour moi de voyager comme marchand et comme mahométan. Je ne serai exposé à d'autres périls qu'à ceux qui accompagnent ordinairement les voyages dans ces régions , et aux incommodités du climat ; mais je me flatte d'y échapper , grace à la bonté de ma constitution et à mes forces physiques , grace aussi à mon courage et à la trempe de mon caractère.

« Il me reste à recommander au comité l'homme dont j'ai fait mention dans une lettre antérieure. Il est allemand , et se nomme Joseph Frendenbourg. Je le rencontrai comme il était sur le point de partir du Caire pour retourner dans son pays. Je

le pris à mon service , en qualité d'interprète. Satisfait de cet emploi , il m'a offert de s'y maintenir et de m'accompagner dans mon expédition. Il fut contraint , il y a dix ou douze ans , d'embrasser la religion mahométane , a fait deux ou trois fois le voyage de la Mekke , et parle parfaitement l'arabe et le turk. En un mot , c'est précisément l'homme qui me convient. Ma liaison avec lui m'assurera l'estime et la confiance des autres voyageurs ; et , réellement , sans lui , je pourrais à peine continuer mon voyage , à moins d'embrasser moi-même et de professer le mahométisme. Je le connais par une expérience de dix mois ; et certain de sa probité , je suis à l'abri d'un malheur auquel les voyageurs ne sont que trop exposés , celui d'être volés par leurs domestiques.

« Je lui confierai le soin de mes chameaux et de mes chevaux ; car nous autres marchands des kâravânes , nous allons tous armés et à cheval. Il aura en outre soin

de mes marchandises ; ce qui me laissera le loisir de prendre des informations et de m'occuper de l'objet de mon entreprise. Ce qu'il demande est loin d'être exorbitant ; et j'invite la Société à lui accorder une récompense équitable de ses services , surtout si je venais à mourir , qu'il conservât fidèlement mes journaux et mes papiers , et qu'il les portât en Angleterre.

« J'ai éprouvé quelque embarras sur les moyens d'envoyer cette lettre ; mais , à ma prière , le général Bonaparte a bien voulu se charger de la faire parvenir.

« J'espère que ma prochaine lettre sera datée du Fezzân , et qu'au bout de trois années, je serai en état de rendre compte de l'intérieur de l'Afrique. Je suis, etc.

FRÉDÉRIC HORNEMANN.

*A. M. Edwards , secrétaire
de la Société africaine.*

Cette lettre fut transmise au comité, sous le cachet du général Bonaparte , qui ajouta aux marques de bienveillance et de protection qu'il avait données à

l'entreprise de M. Hornemann, celle de favoriser sa correspondance, ainsi qu'il vient d'être dit.

Le journal du voyage de M. Hornemann du Caire au Fezzân, commence cinq jours après la date de cette lettre. Il l'a écrite en allemand, et l'a fait passer dans cette langue au comité de la Société africaine. Il a été traduit sous ses yeux par un allemand, suffisamment versé dans l'anglais, pour rendre fidèlement et avec clarté le sens de l'original : en comparant sa traduction avec le texte, on voit qu'il a rempli sa tâche avec autant de soin que d'exactitude. Il fallait encore corriger quelques germanismes. Le secrétaire, en s'acquittant des fonctions d'éditeur, s'est attaché à conserver non-seulement les descriptions, les remarques et les idées du voyageur, mais encore l'énergie et en même tems la simplicité de narration qui caractérise son journal ; et il ose se flatter que, si l'on rapproche la traduction de l'original (1), elle paraîtra, sous sa forme actuelle, aussi littérale que le permettait la différence du génie des langues anglaise et allemande.

(1) C'est ce que j'ai fait d'après l'édition allemande, que je dois à la complaisance du général Andréossi. Cette collation m'a procuré des corrections assez importantes, que l'on trouvera à la fin du second volume, et qui prouveront que la traduction anglaise ne mérite pas une entière confiance. (L.-s.)

INTRODUCTION.

LA Société (1), établie en 1788, avec l'intention de faire connaître l'intérieur de l'Afrique, s'est prescrit une marche prudente et sûre dans l'exécution de ce grand projet. Elle a recueilli des informations ; ensuite elle a examiné. Elle a cherché des renseignemens, et leur a subordonné les recherches de ses émissaires. Leurs résultats ont répondu au système bien calculé de ses travaux et de sa persévérance ; et depuis 1798, elle s'est vue en état de diriger ses efforts vers de nouvelles découvertes, d'après des données qui sont le fruit des voyages et de l'expérience.

Un volume de ses *Mémoires*, imprimé de 1790 à 1792, offre en détail, concernant l'intérieur de l'Afrique, les lumières qu'il

(1) *Society for promoting*, etc. (Société pour étendre les découvertes dans les parties intérieures de l'Afrique.)

a été possible de rassembler, en s'adressant aux consuls anglais ; dans les récits des trafiquans nègres ou maures, ou dans ceux de quelques chéryfs (1) ou autres personnes qui, voyageant avec des kâravânes de pèlerins, avaient traversé en différens sens le territoire situé entre la Mekke et les établissemens divers et reculés des mahométans en Afrique.

Ces communications furent alors très-intéressantes et très-utiles. Elles eurent le double mérite d'aiguillonner le goût des recherches et de les diriger ; elles ouvrirent une nouvelle carrière aux entreprises commerciales ; elles fournirent de nouveaux

(1) Ce mot arabe signifie *noble* et désigne un chef de tribu. En Turquie, on donne ce titre aux innombrables descendans du Prophète, ou plutôt à ceux qui ont cette prétention, et dont la principale prérogative d'ailleurs est de porter un turban vert, qu'on leur ôte avec beaucoup de précaution et de respect avant de leur appliquer la bastonnade sous la plante des pieds quand ils ont mérité ce châtiment. (L-s.)

objets aux spéculations des savans , sur les productions de la nature , sur les mœurs et les conditions sociales , dans une portion du globe ignorée jusqu'à ce moment. De plus , elles indiquèrent la route qu'il fallait suivre , les moyens qu'il fallait employer pour constater la vérité des relations , et pour en apprécier par soi-même l'importance et les avantages.

Admettons que les narrateurs parlaient de ce qu'ils avaient ouï-dire , aussi bien que de ce qu'ils avaient vu ; admettons que la plupart d'entr'eux étaient ignorans , crédules ou qu'ils tenaient leurs informations de la partialité ; en un mot , qu'à les prendre individuellement et en détail , on ne pouvait guère compter sur l'exactitude de leurs rapports. Ils n'en méritaient pas moins l'attention et la confiance , dans les points où ils s'accordaient ensemble. Réunis, ils offraient un aperçu général de la contrée et du degré de civilisation des hommes qui l'ha-

bitent. Ils donnaient matière à des conjectures et à des inductions qui pouvaient servir de guide et de garantie aux recherches ultérieures. Lorsqu'on réfléchit sur ces relations, et sur les autres renseignemens dont on est redevable à des hommes dépourvus de lumières, on découvre une sorte d'analogie entre le grand continent de l'Afrique et le caractère de ses peuples. De même que le premier, au milieu de ses mers de sable, laisse voir çà et là des *Oasis* (1), ou îles fécondes qui se rencontrent dans chaque désert; de même, l'ame vide et assoupie de ses habitans, conforme à l'aspect de la contrée, déploie de tems en tems des indices de philanthropie et d'intelligence, présente de beaux intervalles de génie, et des tableaux partiels, qui annoncent une société perfectionnée. Après avoir traversé

(1) Voyez dans le second appendice, p. 341, mon Mémoire sur les *Oasis*. (L-s.)

des régions entières frappées de stérilité par l'ignorance et l'apathie , résultat de la superstition , des préjugés et de l'oppression , le voyageur éclairé aperçoit tout-à-coup un espace où le caractère a toute son énergie ; il contemple avec délice l'esprit d'indépendance et la sagacité du touârykh (1) de Hhagarâ , la finesse et la bienveillance de l'haoussyen (2). C'est sans doute une noble tâche que celle de développer et d'étendre ces germes de civilisation. Quelle description d'hommes et de lieux peut offrir plus d'intérêt ? En quel pays le raffinement des arts , les lumières de la philosophie pourraient-ils s'employer plus utilement à polir et à perfectionner les mœurs ? où le génie du commerce pourrait-il diriger son essor avec plus de succès ? Pendant que nous

(1) Voyez sur cette grande nation la Relation de M. Hornemann , p. 151 , et les Eclaircissemens du major Rennell , placés à la suite de cette Relation , p. 279. (L-s.)

(2) Voyez pag. 157. (L-s.)

spéculons sur les relations mutuelles qu'il s'agit d'y établir , notre imagination est frappée de la plus belle perspective ; nous jouissons d'avance d'une réciprocité de biens ; nous dispensons l'intelligence et les arts de la paix , en portant avec nous des mœurs indulgentes à des nations brutes et féroces , et nous sommes payés avec usure par de nouveaux sujets de réflexions , de nouvelles branches de négoce , et de nouveaux objets de communications savantes , qui contribueront , dans tous les genres , aux progrès des connaissances humaines.

Les communications dont il s'agit , ne pouvaient qu'exercer utilement la sagacité des membres de la Société africaine , et stimuler la curiosité et la hardiesse des agens qui seraient employés par elle. Ainsi elles formaient une introduction convenable et nécessaire à ses entreprises et à ses efforts , et un moyen d'assurer les avantages qui devaient en être le fruit.

Le recueil de divers renseignemens sur l'Afrique , avait donc une valeur intrinsèque , en ce qu'il fournissait des préliminaires d'observations , et en ce qu'il présentait aux voyageurs des encouragemens et une marche à suivre.

Mais ce n'est pas tout. Il offrait un avantage plus immédiat. Quelque contradictoires que soient des relations , la perspicacité et le jugement savent y démêler le vrai. Ils savent tirer des inductions utiles et positives, des documens les plus équivoques ou les plus imparfaits.

Souvent les efforts d'un esprit sans culture suggèrent non-seulement des rectifications, mais même des découvertes. Le simple paysan forme un levier pour soulever une masse , et le talent du mécanicien l'emploie à constater sa pesanteur.

Il arrive fréquemment au savoir de mettre en œuvre , d'une manière fructueuse , les matériaux désunis que l'ignorance a en-

tassés. Il compare, il dispose, il unit leurs formes et leurs substances; il indique un nouveau parti à tirer de leur matière, de leur assemblage ou de leur décomposition; il y puise de nouvelles lumières et grossit le trésor des inventions et des connaissances humaines.

S'il était besoin de citer des exemples à l'appui de cette proposition, je renverrais sur-tout aux *Eclaircissemens* du major Rennell sur les communications dont je parle. Ce géographe-philosophe (1), qui

(1) Citer l'atlas du Bengale, en 25 feuilles; la carte de l'Hindoûstân (*), la plus belle que l'on ait jamais faite d'aucun autre pays; l'ineestimable Mémoire qui accompagne cette carte; et enfin le Système géographique d'Hérodote, que j'ai souvent extrait dans le cours de mes notes, c'est rapporter les titres qui assignent à M. le major Rennell une des premières places parmi les plus savans et les plus célèbres géographes. (L-s.)

(*) Voyez aussi Description historique et géographique de l'Hindoûstân, par le même, 3 vol. in-3.^o et atlas in-4.^o Paris, chez Dentu.

réunit le mérite de l'exactitude à celui de la pénétration , a trouvé dans leurs détails des sujets de recherches et des inductions du plus grand intérêt pour les sciences. C'est en employant l'analyse et en comparant les indications des routes et des lieux ; c'est d'après les cartes de d'Anville et autres géographes , les voyages modernes , les anciennes expéditions, les descriptions des écrivains de l'antiquité, et sur-tout d'après celles d'Hérodote, que le major Rennell a corrigé la carte de l'Afrique. Ses corrections sont faites avec une érudition et une sagacité qui ont transformé ses conjectures en certitude ; elles fondent ses données sur l'expérience de ceux qui ont visité des parties de ce grand continent, et doivent inspirer de la confiance à tout voyageur qui , par la suite , visitera les régions les plus éloignées.

Quand bien même les travaux de la Société se seraient bornés au recueil dont il vient d'être fait mention , et aux commen-

taires du major Rennell, la postérité n'en aurait pas moins rendu justice à l'utilité de son institution.

Mais heureusement le voyage de M. Park au Niger, et celui de M. Hornemann, du Caire à Mourzouk, prouveront sans réplique que les acquisitions de la Société ne sont plus circonscrites dans les simples élémens des découvertes, fournis jusqu'alors par la tradition et par le talent des inductions ingénieuses.

Même au milieu des circonstances défavorables de la guerre et des révolutions qui ont désolé une grande partie du globe, pour ainsi dire, depuis l'époque de l'établissement de la Société, et qui, en 1798, ont atteint le chef-lieu de l'Afrique (1), les émissaires choisis par elle ont surmonté tous

(1) L'auteur veut sans doute désigner ici le Caire, et a en vue l'expédition des français en Egypte. (L-s.)

les dangers et tous les obstacles que ces événemens ajoutaient aux périls ordinaires des excursions lointaines.

Je ne dois pas passer sous silence que M. Hornemann a eu des obligations particulières à ce goût éclairé et libéral qui excite le génie des véritables grands hommes à favoriser les sciences et les arts utiles , au milieu des horreurs de la guerre , et qui les porte à donner des ordres aux armées qu'ils commandent , pour leur interdire toute insulte envers les agens même d'une nation ennemie , dont les intentions et les travaux sont dirigés vers des objets d'un intérêt universel.

Ce fut sous la protection du général BONAPARTE (1), et avec son passe-port et

(1) Voyez ci-dessus , p. xv, le témoignage d'estime et de reconnaissance que le voyageur rend lui-même au premier consul et aux citoyens Monge , Bertholet , etc. (L-s.)

sa sauve-garde spéciale , que Frédéric Hornemann atteignit sans péril la kâravâne de la Mekke ; qu'il continua et acheva son voyage du Caire au royaume de Fezzân , dont la capitale , Mourzoûk , est le rendez-vous général des kâravânes , et qui , par cette raison , peut être regardé comme le point de départ le plus convenable pour ses voyages ultérieurs dans les régions les plus reculées de l'Afrique.

En traçant les routes de Park et de Hornemann , la Société a mis à profit les communications antérieures ; elle a distingué avec sagacité les lieux où devaient se porter les recherches , et elle a sujet de s'applaudir des succès de ces deux voyageurs. Ils ont reconnu des chemins qui deviendront bientôt familiers au commerce. Dans cette nouvelle carrière , il serait honteux de supposer que faute d'appui et de protection , de la part du gouvernement , nos négocians perdissent la chance de la priorité , relati-

vement aux factoreries et aux établissemens commerciaux, et qu'ils laissassent usurper aux autres nations le champ que l'audace britannique leur a indiqué et préparé, sous les auspices d'une institution éclairée et patriotique, mais privée.

Grace aux découvertes de M. Park, toutes les nations commerçantes peuvent trafiquer de l'extrémité occidentale à l'extrémité orientale de l'Afrique. Les parties navigables de la Gambie et du Niger ne sont pas assez éloignées pour ne pas offrir de grandes facilités de commerce, secondées par l'établissement de stations intermédiaires et de points de correspondance. Quoique privés de ces avantages, les indigènes font un trafic considérable de plumes d'autruches, de médicamens, d'ivoire et d'or. En employant avec sagesse les efforts et la hardiesse des anglais, il est difficile d'imaginer jusqu'où peuvent s'étendre les demandes d'objets manufacturés dans notre

fle , de la part de ces régions vastes et populeuses , dans le sein desquelles l'or , ce grand mobile du commerce , se trouve en abondance. On chercherait ce métal , on le mettrait en circulation avec un redoublement d'activité et de succès , à proportion que les objets d'échange seraient connus des habitans , et leur deviendraient précieux et nécessaires.

La Société a déjà recommandé ces considérations à l'attention du gouvernement ; et il n'est pas douteux qu'à la paix , il ne s'en occupe avec l'intérêt et la suite convenables à leur importance.

Lorsque la route que MM. Park et Hornemann ont frayée avec tant de peine , sera fréquentée par les négocians , il en résultera bientôt des avantages d'une autre espèce. Ces relations serviront à l'instruction du naturaliste et du philosophe ; elles contribueront à étendre la civilisation ; elles augmenteront la masse générale des

connaissances et de la félicité humaines.

En voyant s'accomplir ainsi les sages et bienfaisantes vues de leur institution, les membres patriotes de la Société africaine ne peuvent s'empêcher de bénir le jour de son établissement, et ils se plaisent à récapituler ses moyens et la marche qu'elle a suivie pour arriver à ce terme fortuné de ses travaux.

Parmi ceux qui ont transmis les renseignements qu'ils avaient rassemblés, concernant les peuples et les pays de l'Afrique, M. Ledyard et M. Lucas (1) furent spécialement employés avec la mission ultérieure de pénétrer dans le cœur du pays, de vérifier l'exactitude de ces relations, de les corriger d'après ce qu'ils auraient vu par eux-

(1) Voyez leurs relations dans le premier volume des *Proceedings of the African association* (ou Mémoires de la Société africaine), publiées en 1791; et les détails que j'ai donnés sur ces deux voyageurs dans mes notes. (L-s.)

mêmes, et de fournir, par un examen scrupuleux, les bases d'un plan quelconque, destinées à mettre en valeur les informations qu'elles avaient procurées.

M. Ledyard mourut au Caire, avant même de pouvoir suivre l'impulsion de son caractère entreprenant et zélé. M. Lucas, arrêté par des obstacles et des dangers imminens, n'alla pas plus loin que Mesurata, à 7 journées de Tripoli. Il y recueillit des informations auprès du chéryf Imhammed⁽¹⁾ et des commerçans fezzânyens. De là il retourna à Tripoli, et peu de tems après il revint en Angleterre.

(1) Quoique ce nom soit ainsi écrit dans les *Communications* même de M. Lucas, p. 119 et suiv. des *Proceedings* (ou Mémoires de la Société africaine, t. 1, éd. in-8°.), je ne doute point que ce ne soit ou une erreur de la part de l'imprimeur ou de l'éditeur. Ce nom n'est point arabe. Il faut certainement lire *Mohammed*. (L-s.)

Ni la mort de l'un de ses émissaires , ni l'irréussite de l'autre , n'effrayèrent la Société , animée de cet esprit de persévérance qui distingue toujours les ames fortes , dont les résolutions sont appuyées sur des principes solides , et tendent à de nobles résultats.

Elle choisit un troisième voyageur , et lui assigna une route nouvelle. M. Ledyard devait pénétrer en Afrique du côté de l'est ; M. Lucas par le nord. Le major Houghton fut chargé en 1790 de faire voile pour l'embouchure de la Gambie et de traverser le pays de l'ouest à l'est. Il arriva sur la côte d'Afrique le 10 novembre de la même année , commença aussitôt son voyage , remonta la Gambie jusqu'à Médyne , éloignée de 900 milles , par eau , de l'embouchure de cette rivière , gagna Bambouk et le royaume de Kasson , qui en est limitrophe , et y termina malheureusement ses voyages et sa vie , au mois de septembre 1791 , près de la ville de

Jarra. M. - Park qui s'engagea au service de la Société, en 1795, suivit avec plus de succès la route du major Houghton , et poussa ses découvertes jusqu'aux bords du Niger, à Sego et à Silla, premier point de cette grande ligne de villes populeuses et commerçantes , qui séparent les déserts méridionaux de l'Afrique de ses déserts septentrionaux ; et sur l'existence desquelles, les siècles précédens ont eu des bruits vagues plutôt que des renseignemens positifs. Elles ont même fourni le sujet d'un roman philosophique par l'évêque Berkeley , à défaut de récits et de descriptions authentiques.

Les renseignemens de M. Park furent communiqués à la Société, dans sa séance annuelle de mai 1798.

On se rappellera toujours l'année 1798, comme l'époque mémorable où les recherches de la Société africaine firent connaître au monde le cours du Niger, de l'ouest à l'est ; et, après un intervalle de 2300 ans,

fortifièrent le témoignage des *nasamones*, et les récits d'Hérodote, contestés, pendant cette longue période, par des auteurs anciens et modernes, et définitivement rejetés dans le siècle dernier, par le savant d'Anville. Mais ce n'est pas tout, M. Park a puisé si près de la source ses informations relatives aux établissemens formés sur les fertiles bords de ce fleuve, que l'on a tout lieu de compter sur leur exactitude, assez du moins pour offrir une base solide à des spéculations de commerce et à des recherches scientifiques qui dédommageront avec usure des fatigues qu'elles auront coûté. La Société a pris avec raison pour devise : *Quod non peractum, pro non inchoato est* : ses efforts et sa persévérance y répondent ; et on doit la féliciter de ce que sa tâche est devenue facile, en même tems que son exécution est assurée.

L'auteur de cette Introduction, sans avoir la présomption d'ajouter quelque chose au

journal authentique et bien rédigé de Mungo-Park , ne hasardera qu'une seule réflexion , importante pour la Société africaine , et qui est un acte de justice envers son agent.

M. Park a tracé non-seulement la route du pays , mais encore celle des hommes. Il a marqué les cantons peuplés qui couvrent la grande zône de terre qui coupe l'Afrique de l'ouest à l'est ; il a noté en même tems les différences de mœurs , de préjugés et de gouvernement qui distinguent les maures et les nègres. Par ce moyen il a fait connaître à la Société quels sont les caractères et les talens convenables et nécessaires pour garantir le succès de ses agens à venir. Il a indiqué les chemins qui conduisent aux provinces et aux villes les plus intéressantes , et les moyens de s'en procurer l'entrée, et de s'y ménager une réception hospitalière.

La Société a mis ces renseignemens à profit ; et son nouvel agent , M. Horne-

mann, a tiré un grand parti des instructions de M. Park, dans le voyage qui est la matière de ce volume.

L'éditeur s'abstient de toute conjecture à l'égard de la marche ultérieure de ce voyageur si recommandable.

Le tems des conjectures et de l'attente est passé. A cette époque des découvertes réelles, ce serait perdre le tems que de hasarder des vues sur ce que l'expérience aidera sans doute à rectifier.

Lors de l'établissement de la Société africaine, il aurait été à-propos d'exposer avec des couleurs brillantes tout ce qui avait été dit sur l'intérieur de l'Afrique et tout ce qu'on avait lieu d'attendre. Les relations générales, les inductions ingénieuses qu'on en pourrait tirer, étaient bien propres à exciter la curiosité et le goût des expéditions lointaines, et à donner l'impulsion aux premiers pas, aux premières intentions de la Société.

Ces stimulans ne sont plus nécessaires ; et les connaissances acquises ne demandent pour les tentatives futures , que de l'exactitude et de la précision , afin de conduire à des succès ultérieurs.

La Société est confirmée dans ses projets ; elle est sûre de son but et des moyens de l'atteindre.

A l'avenir , ses voyageurs ne se précipiteront plus avec une curiosité zélée , mais aveugle. Ils ne balanceront plus comme s'ils erraient dans les ténèbres , agités de craintes sans fondement. Munis de leçons préparatoires , ils marcheront à un but certain , avec un courage dirigé par le savoir et par la circonspection.

Il peut arriver qu'un voyageur trompe encore les espérances de la Société ; mais il est à présumer que l'entreprise même ne saurait manquer , à moins que la Société ne voie tarir ses fonds et ses ressources ; or , dans ce riche et vaste pays , ce serait calom-

nier la générosité et le patriotisme de la nation, que de supposer un seul moment ce malheur comme possible.

N'oublions pas toutefois que l'étendue de nos entreprises ne peut être que proportionnée à nos moyens.

Nos recherches actuelles entraînent des frais et des dépenses; et même en laissant de côté l'extension plus avantageuse dont nos travaux seraient susceptibles, il faudra beaucoup au-delà de ce que peuvent fournir notre nombre actuel et nos contributions, pour assurer l'utilité nationale d'une association éclairée et patriote, mais peu nombreuse, et pour que le public profite du succès de ses tentatives.

La Société ne peut descendre aux sollicitations; d'ailleurs, elle n'en a pas besoin. Enhardie par la réussite, il lui suffira d'exposer à ses concitoyens, que, si elle est convenablement protégée, si on lui procure les moyens d'étendre ses recherches,

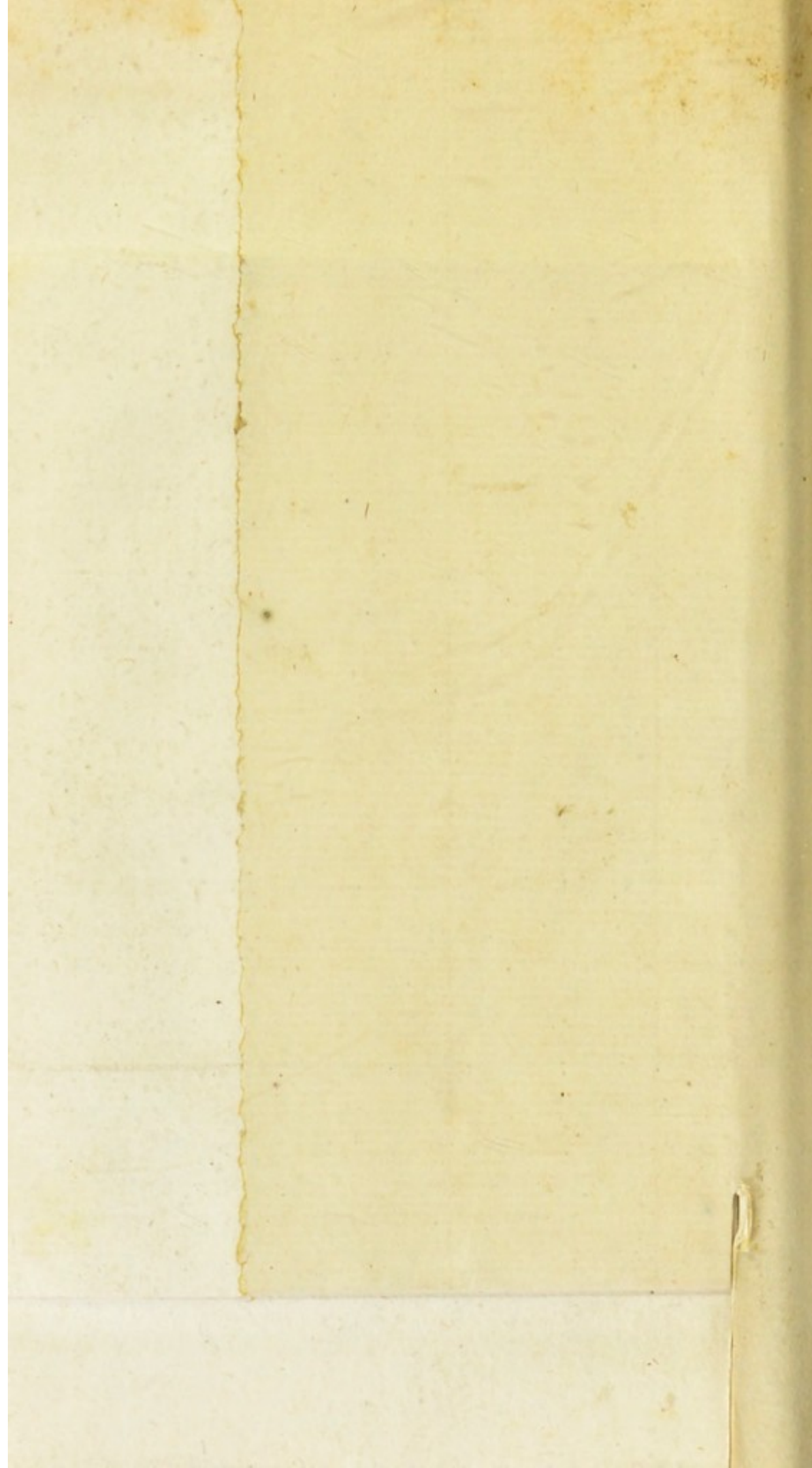
leur issue tournera à l'avantage de la Grande-Bretagne, de l'Afrique et du monde entier.

W. YOUNG, *secrétaire de la
Société africaine.*

Les importantes considérations, si bien développées par M. Young, mériteraient bien de fixer l'attention de notre gouvernement et des français amis de leur patrie et des sciences. Puisse un noble esprit d'émulation, nous porter à établir en France une Société africaine qui correspondrait avec celle d'Angleterre ! Puissent surtout les membres et les agens de ces deux établissemens se concerter de manière à ce que leurs découvertes soient également utiles aux sciences, à leur patrie et sur-tout à l'humanité !

L. M. LANGLÈS.





VOYAGES

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage du Caire à Àdjélah (1).

SECTION PREMIÈRE.

Voyage à Oumm Éssoghêir.

LES marchands d'Àdjélah avaient assigné leur rendez-vous à un village situé non loin

(1) Àdjélah est une espèce d'oasis (ou d'île habitable et habitée) située dans le désert de Libye, à dix journées de Barqah, à vingt-six du Fezzân, à dix de Santaryah, à une égale distance de Zalah, et à vingt-sept du Caire, vers le 30^e. deg. 3 min. de latitude, le 22^e. deg. 46 min. de longitude, de Greenwich, selon le major Rennell. L'Edrycy (ou le géographe Nubien) nous représente Àdjélah comme une ville petite, verdoyante et très-peuplée. La plupart de ses habitans

du Caire, et nommé *Kerdâcéh* (1). Je les y joignis le 5 septembre 1798. Nous quittâmes ce lieu le même jour, et dans l'espace d'environ une heure, nous atteignîmes la grande kâravâne qui retourne chaque année de la Mekke, par le Caire et le Fezzân, dans les contrées occidentales de l'Afrique. Elle nous attendait dans un petit village appelé *Baruach* (2).

sont marchands et font le commerce avec le pays des noirs, tels que Kavâr, Koûkoû, Barqah, Oûâhhédah (les oasis). L'eau y est rare. Cet endroit n'était pas inconnu aux anciens. Hérodote, qui le nomme *Augiles* et le place à dix journées d'Hammon et à vingt de Thèbes, nous apprend qu'il y avait des palmiers dont les nasa-mons allaient en automne recueillir les dattes. *Hérodote. liv. 4, §. 182, col. 172, ex edit. Wesseling. Plin. Hist. Nat. lib. v, cap. 4. Rennell's geographical System of Herodotus, p. 568 et 613. Edrissii Africa, curavit Hartmann, p. 302, 2^e. édition.* Ce savant a lu et imprimé *Oûâhhédah*, mot qui n'offre aucun sens, comme il en convient lui-même, au lieu de *Oûâhhât* (les oasis) que le texte doit porter. La restitution que je propose se trouve confirmée par le témoignage d'Hérodote, qui, comme on vient de le voir, place *Augiles* (ou *Aùdjélah*) à dix journées d'Hammon. (L-s.)

(1) Et non pas *Kardaffi*, comme on lit dans l'original. (L-s.)

(2) Je crois que c'est *Barnacht*. (L-s.)

Nous fîmes halte à quelque distance des pèlerins, et nous campâmes jusqu'au matin du jour suivant, que la timbale monotone de notre cheykh nous éveilla avant le lever du soleil, en même tems qu'il nous excitait à poursuivre notre voyage.

Je ne m'en étais point dissimulé les difficultés. Je savais qu'il en présenterait beaucoup, en particulier pour moi, qui n'avais jamais voyagé avec une kâravâne, et qui ne connaissais que médiocrement les usages et les mœurs des individus qui composent ces réunions. Nous avons marché depuis le point du jour jusqu'à midi, et rien n'annonçait que l'on songeât à faire halte ou à se rafraîchir, lorsque je m'aperçus que, chemin faisant, les principaux et les plus riches de la bande mâchaient du biscuit sec et des oignons. J'appris alors ce que j'ignorais encore, c'est qu'il n'était pas d'usage de décharger les chameaux pour prendre des repas réguliers, ou de s'arrêter pendant le jour, excepté dans les cas de nécessité urgente. L'hospitalité de quelques arabes qui faisaient route à côté de moi, eut bientôt remédié à ce premier désagrément; ils m'invitèrent à partager leurs provisions.

Peu après le coucher du soleil , notre cheykh donna le signal de la halte ; et nous dressâmes nos tentes.

Mon drogman , ou interprète, aurait passé, même en Europe , pour un bon cuisinier. Pendant qu'il apprêtait un excellent souper avec les restes des provisions que nous avaient fournies nos amis du Caire , un vieil arabe d'Aùdjélah qui le regardait faire , observant que je demeurais oisif , m'adressa la parole à-peu-près en ces termes : « Tu es jeune , et
« cependant tu n'aides point à préparer le
« repas auquel tu dois participer. Il se peut
« que ce soit l'usage parmi les infidèles ; mais
« il n'en est pas ainsi parmi nous , et sur-tout
« en voyage. Graces à Dieu , nous ne dépen-
« dons pas d'autrui dans ce désert , comme
« ces pauvres pélerins : nous mangeons et
« nous buvons ce que nous nous procurons
« nous-mêmes , et de la manière qui nous
« plaît. Tu ferais bien d'apprendre tout ce que
« sait faire le moindre arabe , afin d'être en
« état de secourir les autres au besoin. Au-
« trement , tu seras moins estimé , comme
« étant de moindre valeur qu'une femme ;
« plusieurs se croiront autorisés à te dé-
« pouiller de tout ce que tu peux avoir ,

« comme indigne de posséder quoi que ce
 « soit. Peut-être , ajouta-t-il ironiquement ,
 « tu portes avec toi une somme considé-
 « rable , et tu payes bien ces serviteurs. »
 Cette remontrance ne fut pas infructueuse.
 Je me mis aussitôt à aider , dans tout ce qui
 n'était pas au-dessus de mes forces. Je ga-
 gnai en proportion dans la bonne opinion
 et dans l'estime de mes compagnons de
 voyage ; et on cessa de me considérer
 comme un membre efféminé , fainéant et
 inutile de la kâravâne.

Le lendemain , nous partîmes de bonne
 heure , et nous arrivâmes à Oûâdy-êl-La-
 tron (1), après quatre heures de marche.
 On avait donné le signal de halte , en vue
 de s'approvisionner d'eau fraîche , lors-
 qu'une troupe de bédouyins parut devant
 nous à quelque distance , et répandit l'al-
 larme dans notre kâravâne. Notre cheykh ,
 ou chef , avait acquis et méritait la vénéra-
 tion et la confiance de ses subordonnés ,
 tant par la valeur et la prudence qu'on lui

(1) Lisez *Oûâdy-êl-Natrôn* , la vallée du Natron ,
 qui s'étendait depuis le lac Mœreotis jusqu'à l'ancienne
 Memphis. L-s.)

connaissait , que par la dignité d'îmâm (1), dont il était revêtu. Il nous ordonna sur-le-champ d'occuper le lieu où l'eau se trouvait ; et il s'avança en personne , avec une vingtaine d'arabes et de touâryk , pour reconnaître l'endroit où les bédouyns avaient paru. Ils s'étaient pour lors retirés entièrement hors de la portée de notre vue ; et nous eûmes le tems de faire la cuisine et de remplir nos outres. Néanmoins , il était impossible de regarder ce lieu comme un poste sûr ou convenable pour y passer la nuit ; en conséquence , nous nous remîmes en route à 4 heures. Vers les 8 heures du soir , nous atteignîmes le pied d'une montagne de sable , et nous campâmes en désordre , suite de l'alarme que nous avions éprouvée. Nous n'allumâmes point de feux ; et nous prîmes toute sorte de précautions pour empêcher qu'on ne découvrit notre retraite.

Le lendemain matin , 8 septembre , nous entrâmes dans le désert , qui peut être regardé comme la limite de l'Egypte. Après

(1) Ce mot arabe , qui signifie proprement *chef* , désigne un docteur musulman , une espèce de ministre qui préside à la prière dans la mosquée. (L-s.)

treize heures de marche, nous campâmes dans un lieu que les arabes appellent *Muhabag* (1).

Le jour suivant, notre marche fut moins fatigante. En quatre heures et demie, nous atteignîmes Mogarrah (2), endroit aquatique situé au bord d'une vallée fertile.

L'eau puisée pour l'usage de la kâravâne, est portée dans des outres faites de peaux de chèvres, non cousues dans le milieu, et enle-

(1) La carte de l'itinéraire porte Muhahag, mot qui pourrait signifier station, ou halte des pèlerins, en orthographiant Mahhâdje. L'autre mot ne me présente aucun sens. (L-s.)

(2) Le texte original porte *Mogara*, ce qui diffère un peu de la carte sur laquelle on lit trois fois Mogarra. Ce dernier mot est beaucoup plus exact et représente la prononciation du pays. Car les égyptiens donnent au qâf à deux points le son de gâf : c'est ainsi qu'ils prononcent Goûss au lieu de Qoûss, Guéneh au lieu de Qenéh. Ils changent aussi le *djym* en *guym*, et disent Guyzeh, au lieu de Djyzéh. Il faut faire grande attention à ce vice de prononciation, quand on s'occupe de la géographie de l'Égypte. Mais pour en revenir au mot qui fait l'objet de cette note, *moqarrah* désigne une mare où les bêtes de somme vont boire, un abreuvoir. Le texte de notre voyageur justifie suffisamment mon explication. (L-s.)

vées du corps de l'animal le plus entières qu'il est possible. Celles qu'on fabrique au Soudân sont les plus fortes et les meilleures. L'eau s'y conserve pendant cinq jours, sans contracter de mauvais goût. Les outres moins bien fabriquées, lui communiquent dès le second jour une saveur désagréable et un goût de cuir. Pour rendre les peaux flexibles et durables, on les enduit de beurre en dedans. Les arabes emploient quelquefois de l'huile à cet usage; mais l'huile donne promptement aux outres un goût rance, et l'eau cesse d'y être potable pour tout autre qu'un arabe.

Le sixième jour, nous eûmes une marche pénible et fastidieuse de douze heures, sans nous arrêter. Vers le soir, le cheval d'un arabe qui était près de moi tomba malade, et ne put continuer de suivre le pas de la kâravâne. Je me mis à l'arrière-garde pour tenir compagnie à son maître, et pour lui donner les secours nécessaires. A notre arrivée au lieu du campement, l'arabe m'envoya aussitôt par son esclave, deux morceaux de chair de chameau séchée, en me faisant saluer de sa part, et en me priant d'accepter ce présent, en retour de la poli-

tesse que je lui avais témoignée. En un moment, je fus entouré d'une foule d'arabes d'un rang moins distingué, qui fixaient des regards avides sur mon présent. Je le leur distribuai; et ils parurent extrêmement surpris de me voir renoncer de si bonne grâce à ce qui leur semblait un mets des plus friands.

Souvent des circonstances légères et triviales peignent les mœurs et indiquent le caractère des nations. L'équipement des arabes, leur manière de se nourrir en voyageant dans ces déserts, pourront fournir un objet de curiosité raisonnable, et à coup sûr ces détails seront particulièrement utiles à ceux qui entreprendront une expédition semblable à la mienne.

L'arabe se met en route avec une provision de farine, de kouskouçou⁽¹⁾, d'oignons, de

(1) Le texte porte *kuscasa*, corruption du mot kouskouçou. Le kouskouçou est assez généralement connu de tous ceux qui ont été en Afrique, pour un mets très-commun dans cette contrée. Voici la manière la plus ordinaire de l'appêter : On délaye dans un vase de bois un peu de farine de froment avec de l'eau, comme si l'on voulait faire de la bouillie. On ajoute ensuite de la

graisse de mouton et de beurre ou d'huile. Quelques personnes riches y ajoutent une certaine quantité de biscuit et de viande séchée. Aussitôt que les chameaux ont fait halte, et que le bagage est déchargé, les conducteurs de ces animaux et les esclaves

farine, pincée par pincée, et de l'eau à proportion, en ayant bien soin de remuer le tout jusqu'à ce qu'on ait délayé la quantité nécessaire pour les convives. On met ensuite sur le feu un pot qui contient de la viande crue. Sur ce pot, on en place un autre dans lequel on a pratiqué de très-petits trous. Celui-ci contient le kous-kouçou tout préparé, et qui se cuit par le moyen de la vapeur qui s'exhale de la marmite inférieure. On dresse ensuite ce mets dans un grand vase de pierre beaucoup plus large du haut que du bas. On pose sur le kous-kouçou la viande dont la vapeur épaisse a opéré sa cuisson. L'on y joint des œufs durs et des pois chiches cuits; enfin on verse sur le tout un peu de beurre, et on y donne de la couleur avec du safran. (Voyez *Hoests Nachrichten von Marokkos*, p. 108). Je ne terminerai pas cette note sans faire une observation sur la restitution indiquée au commencement. Le mot *kuscasa* (plus correctement *Kechkoùchah*) existe bien dans l'idiôme maure, mais il désigne proprement de l'écume. Le vulgaire aura confondu ce mot avec celui de kous-kouçou. Voyez Franç. de Dombay, *Grammatica linguæ mauro-arabicæ*, p. 61. (L. s.)

creusent un petit trou dans le sable pour y allumer du feu ; ils vont ensuite chercher du bois , et trois pierres destinées à être placées dans le trou , afin de retenir les cendres et de supporter le chaudron. Après qu'on a posé le chaudron , qui est de cuivre , le tems qui s'écoule jusqu'à ce que l'eau commence à bouillir , est employé d'abord à discuter quel sera le mêts du jour , ensuite à l'apprêter. Le plus ordinaire est formé de hasside (1) , épaisse bouillie de farine ; on la sert dans un plat de cuivre , qui , pour ménager les ustensiles et l'attirail de voyage , sert en tout autre tems à faire boire les chameaux. Lorsqu'on met cette bouillie ou ce pouding sur la table , on la délaye en y versant une soupe assaisonnée de monachie séchée et réduite en poudre fine. D'autres fois , le dîner consiste en une pâte de farine très-ferme , qu'on divise en petits gâ-

(1) Que M. Hoest écrit hhaçoù. Malgré la différence d'orthographe et même de prononciation , il est aisé de reconnaître que c'est le même mêts. C'est , dit le voyageur danois , une espèce de soupe que l'on sert chaude. Elle est composée de farine et d'eau dans lesquelles on mêle un peu d'huile et de sel. Hoest *Nachrichten von Marokkos* , etc. p. 107. (L-s.)

teaux , et qu'on fait bouillir ; elle forme ainsi une espèce de boudins appelés *midjotta*. On fait un repas encore meilleur avec de la viande bouillie dans de la graisse de mouton, des oignons coupés en tranches minces, du biscuit émiété, du sel et beaucoup de poivre. A dîner, on retire la viande, et on la réserve pour le maître ; ses gens ne participent qu'au bouillon. L'occision d'un chameau fournit un régal aux chameliers et aux esclaves. Les amis du propriétaire de l'animal ont la préférence dans la vente. Après avoir partagé le corps, chaque esclave en a une portion. On ne laisse rien perdre de ce que la dent de l'homme peut mâcher ; les os même, avant d'être jetés, passent par plusieurs mains et plusieurs bouches. On fait des sandales avec la peau, et le poil s'emploie en tissus.

On n'a pas toujours le tems d'apprêter de la nourriture, et on n'en trouve pas toujours les moyens. Pour obvier à cet inconvénient, les voyageurs se pourvoient d'un aliment appelé *semty* (1) ; il est composé d'orge qu'on

(1) Viatique. Ce mot dérive de *semt*, route, chemin. (L-s.)

laisse bouillir jusqu'à ce qu'elle se gonfle , et qu'on fait sécher, d'abord au soleil , puis sur le feu. Après quoi , on la réduit en poudre , on la mêle avec du sel , du poivre et de la graine de carvi (1), et on la met dans un sac de cuir. Lorsqu'on veut faire usage du semty, on en forme une pâte , en le pétrissant avec la quantité d'eau nécessaire pour lui donner de la consistance , et on le sert avec du beurre ou de l'huile. Si on le délaye davantage avec de l'eau , on y ajoute des dattes , et il prend le nom de *roûm*. Telle est la nourriture des voyageurs , lorsqu'il y a disette d'eau ou de combustibles , et qu'on ne peut en consacrer à la cuisson. Il m'est souvent arrivé de n'avoir , pendant plusieurs jours , d'autre nourriture que cette bouillie froide , mêlée avec quelques dattes. Les oignons et le poivre rouge d'Espagne , y compris le sel , sont l'assaisonnement général et unique de tous les mêts.

Le septième jour , après quatre heures de

(1) Ou cumin des prés , *carum carvi* Linn. plante bi-annuelle qui porte des fleurs blanches et dont la graine est une des quatre semences chaudes. (L-s.)

marche, nous atteignîmes Biljoradec (1), communément appelé Djehâdyèh (2), mot qui indique que l'eau est mauvaise, ou qu'on n'en trouve qu'à une distance considérable.

Dans les trois journées suivantes, nous voyageâmes même de nuit, et nous eûmes quarante heures de marche. Le premier jour (qui était le neuvième depuis notre départ des environs du Caire) nous parvînmes à la chaîne de montagnes qui borde le désert monotone que nous avons traversé. Le dixième, en gravissant ces montagnes, j'ob-

(1) Ce mot est incontestablement corrompu. Il n'y a pas de doute qu'il ne représente deux mots arabes, dont le premier est *béléd*, pays. Je ne déciderai point si le second doit être *djerâdeq*, des gâteaux, ou simplement *djerdéh*, terre nue et aride. Cependant je pencherai d'autant plus volontiers pour le mot *djerâdeq*, que sur la carte le même mot est écrit *biljeradek*. Cette légère différence d'orthographe entre le texte et la carte, ne nous laisse pas de doute sur le son final de ce mot, qui pourrait signifier le pays où l'on est réduit à manger les gâteaux dont nous avons parlé plus haut. (L-s.)

(2) Mot dérivé de *djéhâd*, terre dure et dépourvue d'herbes. *Meninski*, *thesaur. linguar. orient.*, t. II, p. 419, nouv. édit. (L-s.)

servai que le plateau de leur cîme était composé d'une masse saline étendue sur une surface si considérable, que, dans aucun sens, l'œil ne pouvait distinguer où elle se terminait ; j'évaluai à plusieurs milles, ce qu'on pouvait nommer sa largeur. Les mottes de sel, dont la couleur était altérée par le sable, étaient serrées les unes contre les autres, et faisaient ressembler cette grande plaine à un champ labouré depuis peu.

Au sommet de cette éminence, et presque au milieu de ce champ de sel, je découvris une source, pendant que je supputais sa largeur. Me rappelant aussitôt le passage d'Hérodote (1), où il parle de sources d'eau douce sur les montagnes de sel, je courus avec empressement au bord de celle-ci. Je

(1) « On trouve dans ce pays sablonneux, environ de dix journées en dix journées, de gros quartiers de sel sur des collines. Du haut de chacune de ces collines, on voit jaillir au milieu du sel une eau fraîche et douce. Autour de cette eau, on trouve des habitans qui sont les derniers du côté des déserts et au-dessus de la Libye sauvage. Les premiers qu'on y rencontre en venant de Thèbes, sont les ammoniens, à dix journées de cette ville. » Hérodote, liv. IV, §. CLXXXI, t. 2, p. 247 de la trad. de Larcher. (L-s.)

la trouvai bordée de sel. De pauvres pèlerins qui m'accompagnaient goûtèrent de son eau ; mais elle était tellement saturée de substance saline, qu'il leur fut impossible de la boire.

Le onzième jour, 15 septembre, nous arrivâmes dans un lieu inhabité, et après cinq heures de marche, au petit village d'Oûmm Êssoghéïr.

S E C T I O N I I.

Observations sur le désert, depuis la vallée de Natron jusqu'aux montagnes d'Oûmm Êssoghéïr.

Le désert forme une limite naturelle à l'Egypte ; il s'étend à l'ouest depuis la vallée de Natron jusqu'aux montagnes d'Oûmm Êssoghéïr : au nord, cette plaine stérile et sauvage est bornée par une chaîne de hautes montagnes, qu'on a en perspective pendant toute la marche de la kâravâne ; au sud, il comprend, suivant toute apparence, un espace de plusieurs journées, pour me servir de la méthode de calcul usitée en ce pays ; mais on ne connaît point, ou on n'a point déterminé ses limites dans cette direction.

On y trouve du bois pétrifié de diverses formes et de différente grosseur. Ce sont tantôt des troncs d'arbre entiers, de douze pieds et plus de circonférence, tantôt seulement des branches et des rejetons ayant à peine trois lignes de diamètre, tantôt de simples morceaux d'écorce de différentes espèces, particulièrement de chêne. Plusieurs des grandes tiges conservent encore leurs branches latérales, et dans un grand nombre le bois a subi si peu d'altération, qu'on distingue ses rangées circulaires, sur-tout dans les troncs qui paraissent avoir été des chênes. D'autres bois sont entièrement pétrifiés dans l'intérieur; on n'y discerne ni grain, ni fibre, et on les prendrait pour de la pierre, si leur forme extérieure n'indiquait clairement que ce sont des arbres.

J'ai su de divers arabes, qu'en voyageant dans ce désert on rencontrait souvent des arbres pétrifiés, debout, comme s'ils étaient en pleine croissance. Mais, en jugeant de ceux que je n'ai pas vus, par ceux que j'ai vus, je présume que c'étaient uniquement des troncs dressés de main d'homme, au pied desquels le vent avait accumulé du sable, qui formait un monceau, comme s'il eût été

soutenu par une racine. Le bois pétrifié est en général de couleur noire ou approchante ; mais il est quelquefois gris-blanc , et alors il ressemble tellement au bois dans son état naturel , qu'il arrivait souvent à nos esclaves d'en ramasser et d'en apporter en guise de combustible.

On trouve de ces pétrifications éparses en morceaux isolés ; mais elles se rencontrent plus fréquemment en couches irrégulières , qui couvrent des espaces considérables.

S'il existe encore des traces d'une branche occidentale du Nil , ainsi que l'ont avancé d'anciens auteurs (1) , c'est probablement dans quelque partie de ce désert qu'on peut se flatter de les découvrir. Je ne remarquai

(1) *Ῥέει γὰρ ἐκ Λιβύης ὁ Νεῖλος , καὶ μέσσην τάμεται Λιβύην.*
Hérodote. Euterp. § 33. L'éditeur suppose que par le mot Libye, Hérodote entendait toute l'Afrique, l'ouest de l'Egypte et l'Ethiopie ; et que le fleuve ou la branche de fleuve dont il s'agit, est le grand courant qui vient de l'ouest , décrit par les nasamones , et qu'Étearque présume faire partie du Nil. En ce cas , les voyageurs chercheraient inutilement son lit dans la région indiquée par M. Hornemann , puisqu'il est à-coup-sûr très-reculé vers le sud : c'est le Joliba ou Niger. (*Note de l'éditeur anglais.*)

ni canal, ni vestige de ce genre dans la route que suit la kâravâne : je conseillerais aux voyageurs qui viendront après moi, de diriger principalement leurs recherches vers le pays où nous campâmes durant les nuits, c'est-à-dire, au pied de la montagne de sable, située à l'ouest de Oûâdy-êl-Latron (1), et dans le district de Muhabag (2). Nous n'y arrivâmes qu'après le coucher du soleil ; et comme nous en partîmes avant qu'il fût jour, je n'eus pas la facilité d'observer le pays. Le mot *bahhr bélé-mâ*, qu'on explique ordinairement par ceux de *rivière sans eau*, ne désigne en aucune manière un canal ou un espace où l'on ait plus de probabilité de découvrir l'ancien lit ; en effet, s'il est vrai, comme on l'assure, que l'on trouve dans le Bahhr-bélé-mâ des arbres pétrifiés propres à faire des mâts, ou d'autres bois aussi pétrifiés qui ont pu servir à la construction des vaisseaux, et que ce soient ces objets qui caractérisent le pays où on les trouve, et qui lui donnent son nom, ce

(1) Lisez Oûâdy-êl-Natrôn. Voyez ma note, p. 5, (L-s.)

(2) Voyez sur ce mot ma note ci-dessus, p. 7. (L-s.)

nom doit se traduire non par rivière , mais par mer sans eau ; car des pétrifications semblables sont répandues dans tout le désert. Dans le fait , l'aspect général de cet espace vaste et inculte , s'accorde bien avec la dénomination de *mer sans eau* (1). Sa surface

(1) L'observation de notre voyageur est parfaitement justifiée par la véritable signification du mot *bahhar* (mer). On n'a donné ce nom au Nil , que par extension et pour indiquer sa vaste étendue. Quelques auteurs arabes prétendent que c'est le seul fleuve auquel on ait donné le titre de *bahhar*. Les Indiens, d'après la même idée , appellent le Gange *Déryâ* , mer , en langue persanne. Au reste , j'approuve d'autant plus l'observation de M. Hornemann , qu'elle justifie pleinement l'opinion que j'ai énoncée dans mes notes et éclaircissemens sur le Voyage de Norden , tom. III de la nouvelle édit. in-4°. C'est qu'il fut un tems où toute la basse Egypte , bien au-delà du Delta , était couverte par la mer , et que Thèbes était déjà construite , lorsque l'emplacement occupé dans la suite par Memphis était encore submergé , ou n'offrait que des marais inhabitables. Je n'ignore point qu'un pareil système nous reporte bien au-delà de tous les périodes fixés par le commun des chronologistes ; mais indifférent à de pareilles considérations , je serais fort tenté de regarder Thèbes même comme bien postérieure aux ruines qui se trouvent au-delà des cata-

sablonneuse ressemble à celle d'une côte battue par les vents , où les eaux se pressant devant la tempête , ont déposé des pièces de bois , et tout ce que le reflux a entraîné. Je ne parle point de débris de naufrages , car je n'ai pas vu de morceau de bois qui eût la moindre apparence d'outil , ou d'objet travaillé pour l'usage de l'homme. Ceux que des observateurs superficiels ont pris pour des fragmens de mâts , ne sont que des troncs d'arbres de trente à quarante pieds de longueur , brisés et fendus par grands éclats , qui , placés les uns près des autres , indiquent par leur forme et par leur grain , l'espèce à laquelle ils ont appartenu.

Le désert est borné au nord par une chaîne de montagnes escarpées , nues et calcaires , que nous eûmes constamment en perspective à la distance de trois à sept milles dans la même direction. A leur pied s'étend un

ractes et particulièrement dans la province de Tigré , à Axouma et dans d'autres parties de l'Ethiopie. Car c'est à cette contrée et non à l'Inde , que l'Egypte doit ses habitans , ses sciences et ses arts. Peut-être aurai-je occasion de donner à cette idée le développement dont elle est susceptible. (L.-s.)

terrain plat , humide et marécageux , ayant en largeur depuis un mille jusqu'à six , abondant en sources , et où nous nous rendions tous les deux ou trois jours pour nous approvisionner d'eau ; mais à l'époque de notre voyage , les sources étaient presque taries dans toute la vallée : l'eau qui s'y trouvait encore , et qui coulait ou s'épanchait à la surface , était amère (1). Cependant , en creusant des puits près de ces ruisseaux ou de ces mares , nous trouvâmes de l'eau douce et potable à la profondeur seulement de cinq ou six pieds.

S E C T I O N I I I.

Oûmm Êssoghéïr. — Arrivée à Syouah.

Oûmm Êssoghéïr est situé dans une plaine sablonneuse qui s'étend entre deux branches divergentes des montagnes. La vallée que forme leur séparation offre de grandes masses de rocs isolés , et le village est bâti sur la plus considérable. Il est petit et renferme peu

(1) Alexandre trouva aussi de l'eau amère , dans son voyage au temple d'Hammon , *Κατήντησεν ἐπὶ ΠΙΚΡΑΝ καλουμένην λίμνην.*

Diod. de Sic. t. II, p. 198, éd. de Wesseling.

d'habitans , puisqu'il ne fournit que trente hommes en état de porter les armes. Les maisons sont basses, construites de pierres jointes avec une espèce de terre calcaire , et couvertes de branches de dattiers. Je sus qu'il y avait sous quelques-unes des caveaux ou des chambres taillées dans le roc ; ce sont probablement d'anciennes catacombes. Nous assîmes notre camp au pied du rocher, parmi des dattiers , que la route traverse pour arriver au village. Les habitans , malgré leur indigence trop visible , nous reçurent avec hospitalité. Ils sortirent presque tous de leurs maisons , nous aidèrent à désaltérer nos chameaux , et nous donnèrent toute sorte d'assistance. Vers le soir , je me rendis au village par un sentier de très - difficile accès. Parvenu dans une espèce de marché , j'y vis trafiquer avec beaucoup de vivacité, de bruit et d'altercation ; on aurait cru que ces transactions étaient de la plus haute importance , mais je m'aperçus bientôt que les vendeurs étaient tout simplement quelques pauvres pèlerins de notre kâravâne , et les objets de leur commerce , du *hhennâ hoechel* (1), des

(1) Le hhennâ ou hhennê est un arbrisseau qui naît

bagues de plomb ou de verre , et autres ornemens semblables à l'usage des femmes. Ils y joignaient un peu de plomb et de poudre à tirer , et les échangeaient pour des dattes. Des deux côtés les marchandises ne valaient pas un écu.

Les habitans d'Oûmm Êssoghéir sont réellement pauvres sous tous les rapports ; ils n'ont d'autre moyen de subsistance que leurs dattes , dont ils vendent une partie aux arabes du désert. Ils en font aussi des chargemens pour Alexandrie , où ils les échangent pour du blé , de l'huile ou de la graisse. Leurs

dans l'Inde et que l'on cultive en Egypte , principalement aux environs du Caire. Il est de la famille des salicaires , et les anciens le connaissent sous le nom de Cyprus. On l'employait à la teinture des enveloppes de momies. On broie ses feuilles après les avoir fait sécher promptement. Elles servent ensuite à faire une pâte pour teindre en rouge orangé , les ongles et les paumes des mains. C'est cette pâte qui forme l'article de commerce dont il s'agit. Quant au mot *hoechel* , il est tellement défiguré , que je ne puis le rectifier que par conjecture : peut-être faut-il lire *ouhhchyet* , sauvage. En effet , on distingue en Egypte le *hhenné ouhhchyet* , *hhennâ* sauvage , du *hhenné bélédyét* , ou *hhennâ* cultivé. (L-s.)

manières sont grossières et simples , comme on doit s'y attendre dans une société aussi bornée , et séparée en tout sens du reste du monde par d'immenses déserts. Ainsi séquestrés du genre humain , trop faibles pour attaquer et trop pauvres pour qu'on les attaque, ils doivent des inclinations simples et pacifiques à leur situation et à leurs habitudes. Un vieillard me dit que les bédouyns avaient tenté une fois de les priver de leur rocher et de la subsistance que leur fournissaient les dattiers qui l'environnent. « Ils auraient réussi dans leur projet , ajouta-t-il , si un *maraboùth* (1) (saint homme) qui est inhumé dans le village , n'eût ébloui leur vue au point qu'il leur fut impossible de découvrir notre rocher, quoique leur troupe errât sans cesse dans ses environs. » On espéra, bien inutilement à coup-sûr, pareil miracle en faveur du Caire, lorsque les français s'emparèrent de l'Egypte. L'idée de ces interventions merveilleuses

(1) Ce mot arabe, qui doit se prononcer *marboùth*, signifie proprement une personne plus étroitement liée aux exercices de sa religion , et particulièrement un religieux. Ce mot a souvent été estropié dans les relations de nos voyageurs. (L-s.)

paraît avoir été commune à toutes les nations de l'Orient.

Pendant notre séjour en ce lieu , on vendit à l'enchère les effets d'un touâter qui était mort dans le voyage. Nous avions perdu un autre compagnon durant notre marche ; il était tombé de son chameau , et sa tête ayant donné contre une pierre pointue , il était mort sur-le-champ. Deux autres , qui étaient de pauvres pèlerins de la Mekke , succombèrent à la fatigue et aux incommodités d'une route aussi longue , et à laquelle leurs faibles moyens étaient mal adaptés , sous le double rapport des haltes et des provisions. Là se borne notre liste de mortalité.

Après quelques jours de repos , nous continuâmes notre marche vers Syouah , qui est à vingt heures de distance d'Oûmm Êssoghêir ; nous eûmes bientôt franchi les bords de la vaste plaine de sable , et nous gravâmes de nouveau les montagnes qui sont une dépendance et un prolongement de celles qui couvrent la plaine d'Oûmm Êssoghêir , du côté de l'ouest. Une longue et ennuyeuse traversée sur ces montagnes , nous conduisit enfin à une vallée verdoyante et fertile , où nous vîmes , en descendant , des hommes occupés

à ramasser du fourrage pour leurs bestiaux. Notre cortège de chameaux , pesamment chargés , annonçait , à la première vue , que nous n'étions point une troupe d'arabes , guidés par des intentions hostiles ; et ces hommes , quittant leur travail , accoururent au-devant de nous , et nous félicitèrent sur notre arrivée. Ils nous dirent que tous les environs étaient en paix , et que nous pouvions camper en toute sécurité. Ils montèrent sur leurs ânes , et nous conduisirent dans une plaine , à l'ouest de Syoùah , et peu éloignée de cette ville. Ce fut là que nous dressâmes nos tentes.

S E C T I O N I V.

Syòuah.

Syòuah est un petit état indépendant ; à la vérité , il reconnaît la souveraineté du grand sulthân (1) , mais il ne lui paye point tribut. Autour de sa capitale , nommée Syòuah , sont situés , à un ou deux milles de distance , les villages de Charqyeh , ap-

(1) L'empereur ottoman. (L-s.)

pelé Agremyéh dans le dialecte de Syoùah , Msellem , Monâkhyèh , Sbocka et Baricha. Syoùah est bâti sur une masse de rochers , et tout autour : suivant la tradition , les anciens habitans n'avaient pour demeure que des caveaux creusés dans ce rocher. A parler vrai , le genre de l'architecture ferait prendre les maisons actuelles pour des caveaux. Elles sont tellement serrées les unes contre les autres , que l'obscurité règne dans plusieurs rues , même en plein midi , et ces mêmes rues forment un labyrinthe si compliqué , qu'un étranger ne saurait , sans un guide , trouver son chemin dans la ville , ou pour en sortir , malgré son peu d'étendue. Plusieurs des maisons qui sont bâties sur la pente du rocher , principalement celles qui terminent la descente vers la plaine , sont d'une hauteur plus qu'ordinaire , et leurs murailles sont d'une épaisseur et d'une solidité remarquables , comme pour servir de rempart à l'intérieur de la ville.

Les gens de notre kâravâne comparèrent Syoùah à une ruche , et cette comparaison est juste , soit qu'on ait égard à l'aspect général du monticule ainsi couvert de bâtimens , à l'affluence de ceux qui l'habitent ,

ou au bruit confus qui s'élève de ses ruelles et de ses passages , et qu'on entend à une distance considérable.

Autour de la base du monticule sont construites des écuries pour les chameaux , les chevaux et les ânes , qui ne pourraient pas monter dans la ville ou n'y trouveraient pas ce qu'il leur faut.

Le territoire de Syoùah est d'une étendue considérable (1). Le principal canton et le plus fertile est une vallée bien arrosée, d'environ 50 milles de tour , renfermée par des rochers escarpés et stériles. Son sol est une glaise sablonneuse , un peu humide ou marécageuse en certains endroits ; mais , secondé par la faible industrie des habitans, il produit du blé , de l'huile et des végétaux à l'usage de l'homme ou des animaux. Sa principale production néanmoins sont les dattes, dont la grande quantité et la saveur exquise ont fait passer en proverbe la fertilité de ce lieu parmi les arabes du désert. Chaque habitant possède un ou plusieurs jardins qui forment sa richesse relative, et sa seule occupation est de les arroser et de les cultiver.

(1) Voyez la note, appendix, n^o. I.

Un grand jardin qui rapporte toutes les productions du pays, est estimé de quatre à six cents dollars impériaux , qu'on appelle ici *real-boùtdq*. Les jardins qui entourent les villes et les villages , sont clos de murs de quatre à six pieds de hauteur, et quelquefois de haies. Ils sont baignés par plusieurs petits courans d'eau douce ou salée , qui coule des rochers ou montagnes voisines , ou provient des sources qui jaillissent dans la plaine même ; ces courans , distribués en plusieurs petits canaux , se répandent dans la vallée , et ne coulent jamais au-delà de son territoire. Les dattes sont conservées dans des magasins publics , dont le cheykh garde la clef. On y transporte les dattes dans des paniers exactement remplis , et l'on tient registre de chaque quantité déposée.

Il existe , au nord - ouest de Syoùah , une couche de sel qui s'étend à un mille ; on trouve auprès, le sel , à la surface de la terre, en glèbes ou petits morceaux. Ce lieu est rempli de sources , et on y rencontre souvent une source d'eau parfaitement douce à quelques pas d'une source salée. Au nord de Syoùah , sur le chemin qui conduit à Êl-Motâ , je trouvai plusieurs de ces sources

salées , tout près d'autres sources qui ne l'étaient pas.

Il n'est point aisé de déterminer la population générale d'un pays où il y a aussi peu de police et de régularité dans l'administration , à moins qu'on n'ait occasion de voir les habitans rassemblés pour une grande fête ou une réunion d'un intérêt universel. On connaît plus facilement le nombre des guerriers ; et , d'après cette donnée , on peut évaluer le total de la population. Suivant l'ancienne constitution et les lois primitives de l'état , douze cheykh s devaient être investis de la souveraineté , et gouverner tour-à-tour , deux par deux. Mais il y a quelques années que vingt autres citoyens opulens se firent allouer une portion de l'autorité , prirent le titre de cheykh ; et , étendant le cercle de l'aristocratie , augmentèrent les prétentions et les disputes dont le pouvoir était l'objet. Il se tient à présent des conseils généraux sur toutes les questions d'intérêt public. J'assistai à plusieurs de ces assemblées , qui ont lieu près des murs de la ville ; les chefs y étaient accroupis avec tout l'appareil de leur dignité. Je remarquai qu'une voix forte , une action véhémence , des gestes for-

cés , secondés de l'esprit de parti , étaient ce qui obtenait le plus d'applaudissemens , et ce qui influait le plus sur les délibérations. Peut-être ce résultat n'est pas rare dans la plupart des assemblées populaires. Toutes les fois que ces conseils ne peuvent tomber définitivement d'accord sur un point quelconque , les chefs et le peuple courent aux armes , et le parti le plus fort décide la question. La justice est administrée conformément à l'ancien usage et aux notions générales de l'équité. Les punitions sont des amendes qui se payent en dattes. Par exemple , l'homme qui en frappe un autre , paye de 10 à 25 qauffah (1) ou paniers de dattes. Ces paniers , qui servent ici à toutes les évaluations , ont environ trois pieds de hauteur , et quatre de circonférence.

L'habillement des hommes consiste en une chemise et des culottes de toile de coton blanche , et en une grande pièce de calico,

(1) Le texte porte kafta; mais il n'y a pas de doute qu'il ne faille lire *qauffah*. Ce sont des paniers tissus avec des feuilles de palmier , dans lesquels on transporte les dattes : il y en a de petits dont les femmes se servent pour y mettre leur coton. (L-s.)

rayée de blanc et de bleu. Ce surtout, fabriqué au Caire, s'appelle *mélâyéh* (1); il enveloppe le corps, et on en rejette l'extrémité sur l'épaule gauche. La tête est couverte d'un bonnet de laine, ou de coton rouge. Ces bonnets, communément fabriqués à Tunis (2), sont la coiffure caractéristique des musulmans. Ni juif, ni chrétien n'a la permission d'en faire usage sur la côte de Barbarie. Les jours de fête, les habitans de Syouah se parent de qaftâns et de benychs, semblables à ceux que les arabes portent ordinairement dans les villes.

Les femmes ont de larges chemises bleues, généralement de coton, qui descendent jus-

(1) Le texte porte *mélâyé*; c'est une étoffe rayée. (L-s.)

(2) Il y a aussi plusieurs fabriques de ces bonnets, établies depuis long-tems à Orléans; et c'est un article de commerce assez important pour cette ville. Il est à désirer qu'une avidité mal entendue ne porte pas les entrepreneurs à altérer la qualité de leurs marchandises; ce qui est déjà arrivé dans plusieurs autres articles de notre commerce avec le Levant et la Barbarie. Il en est résulté une grande diminution dans l'exportation de ces marchandises, et une augmentation proportionnée de commerce pour nos voisins. — Le qaftân est une robe de dessous; le benych est un grand surtout. (L-s.)

qu'à la cheville du pied ; et un mélâyéh , pareil à celui des hommes ; elles en enveloppent leur tête , d'où il retombe sur le corps en forme de manteau.

Elles partagent leurs cheveux en trois tresses placées l'une au-dessus de l'autre. Elles insèrent dans la plus basse des ornemens de verre , de corail faux , ou d'argent , et y entrelacent de longues bandes de cuir noir , qui leur pendent sur le dos , et aux extrémités desquelles elles attachent de petites sonnettes. Elles assujettissent , sur le haut de leur tête , un morceau d'étoffe de soie ou de laine , qui flotte par-derrière. Elles portent , en guise de pendants d'oreille , deux ou trois grands anneaux d'argent , disposés comme les anneaux d'une chaîne. Leurs colliers sont de verre , imitant le corail. Celles d'une condition relevée portent sur le cou un anneau d'argent massif , un peu plus épais que le carcan auquel on attache les malfaiteurs dans quelques parties de l'Europe. A cet anneau est suspendue , par une chaîne du même métal , une plaque aussi d'argent , où sont gravés des fleurs et autres ornemens , dans le goût arabe. Les femmes parent en outre leurs bras et leurs jambes (précisé-

ment au-dessus de la cheville) avec des anneaux d'argent, de cuivre ou de verre.

Je n'ai rien de favorable à dire sur le caractère des habitans de Syouah, soit d'après le bruit général, soit d'après mes propres observations. Ils m'ont paru importuns et voleurs. Ils entouraient et infestaient continuellement nos tentes, et sur-tout la mienne, et nos marchands étaient forcés de garder leurs ballots avec une attention extrême, dans la crainte non-seulement d'être pillés, mais encore d'avoir à soutenir une attaque générale et hostile.

On me vanta beaucoup la richesse de ce peuple, et j'ai lieu de croire qu'il s'y trouve des hommes très-opulens. En effet, ses dattes sont l'objet d'un commerce très-étendu avec différens pays éloignés ; il ne paye aucun tribut, et a peu d'occasions de dépenser l'argent qu'il reçoit. Sa politique le porte à entretenir une liaison étroite et amicale avec les arabes qui habitent au nord de son pays : ces arabes vont de tems en tems à Syouah par petites troupes, et ils prennent des dattes en échange de leurs marchandises. Notre kâravâne y disposa d'une partie des siennes ; elle reçut en échange des dattes,

de la viande et de petits paniers , dans la contexture desquels les femmes de Syoùah mettent beaucoup d'adresse et de propreté : ce travail est leur principale occupation. Les maladies inhérentes au pays et au climat, et dont les naturels souffrent le plus , sont la migraine , la fièvre et les affections ophthalmiques, ou maux d'yeux.

Quels que soient les mots et les expressions que diverses communications de peuple à peuple ont introduits dans la langue de Syoùah , le fond de cette langue n'est point arabe. J'en cherchai d'abord l'origine dans l'orient ; mais un examen plus approfondi, et des renseignemens dont je fus redevable à l'un des touâryks avec lequel j'étais intimement lié , m'ont dissuadé de cette erreur (1) ; j'ai reconnu que la langue de Syoùah est un dialecte de celle que parle généralement la grande nation d'Afrique , à laquelle appartenait mon ami le touâryk, et qui peut être regardée comme aborigène (2). J'avais rassemblé un assez grand nombre

(1) Voyez l'appendix, n°. IV.

(2) La langue de Syoùah est la même que celle des berbers, comme j'espère le démontrer dans une addition particulière, à la fin de cet ouvrage. (L-s.)

de mots de cette langue ; mais ce vocabulaire s'est perdu avec d'autres papiers , par un accident dont j'aurai occasion de parler ci-après.

Je tiens la liste suivante d'un habitant de Syouah , dont je fis ensuite la connaissance à Aùdjélah.

Soleil ,	<i>itfouét.</i>
Nuages ,	<i>logman.</i>
Oreille ,	<i>temmegokht.</i>
Tête ,	<i>akhfé.</i>
OEil ,	<i>taoun.</i>
Paupière ,	<i>temaouin.</i>
Barbe ,	<i>itmert.</i>
Main ,	<i>fous.</i>
Penis ,	<i>akhmoum.</i>
Chameau ,	<i>lgoum.</i>
Mouton ,	<i>djelibb.</i>
Vache ,	<i>ftounest.</i>
Montagne ,	<i>idrarn.</i>
Sabre ,	<i>aous.</i>
Epée ,	<i>limcha.</i>
Cheval ,	<i>akhmar.</i>
Chevaux ,	<i>ickhmaré.</i>
Avez-vous un cheval ?	<i>goreck akhmar.</i>
Lait ,	<i>akhi.</i>
Fenouil ,	<i>acksoum.</i>

Pain ,	<i>tagora.</i>
Huile ,	<i>tsémour.</i>
Eau ,	<i>aman.</i>
Dattes ,	<i>téna.</i>
Maison ,	<i>akhben.</i>
Maisons ,	<i>guébéoun.</i>
Sable ,	<i>itjeda.</i>
Bonnet ,	<i>tchatchet.</i>
Catacombes ,	<i>toum-mégar. (1)</i>

(1) Quoique j'aie mis la plus grande attention à présenter aussi fidèlement qu'il m'a été possible, la prononciation des mots originaux, pour la transcription desquels M. Hornemann paraît avoir adopté la prononciation et l'orthographe de sa langue maternelle, c'est-à-dire l'allemand, je vais transcrire ces mêmes mots tels qu'ils se trouvent dans l'édition anglaise. Cette répétition ne paraîtra pas inutile aux personnes qui dirigent leurs recherches vers les langues.

Itfuct ,	flunest ,	tsemur ,
logman ,	idrarn ,	aman ,
temmesocht ,	aus ,	tena ,
achfé ,	limscha ,	achbén ,
temauin ,	achmar ,	gebeun ,
itmert ,	ickmare ,	itjeda ,
fuss ,	goreck achmar ,	tschatschet ,
achmum ,	achi ,	tum-megar .
lgum ,	acksum ,	
jelibb ,	tagora ,	

S E C T I O N V.

Antiquités de Syoùah.

En approchant du lieu destiné pour notre campement dans la vallée de Syoùah, j'aperçus à l'ouest les ruines d'un vaste bâtiment, éloigné de quelques milles de la route, et je pensai que c'étaient les mêmes qui ont été remarquées en dernier lieu par un voyageur anglais (M. Browne), des découvertes duquel j'avais entendu parler d'abord à Londres, puis en Egypte. Les circonstances me prescrivaient d'être singulièrement sur mes gardes, et de différer tout examen de ces antiquités, jusqu'à ce que j'eusse recouvré la confiance des naturels, qui, à ma première apparition, ainsi que j'en fus informé, avaient soupçonné que mon interprète et moi nous étions chrétiens. Ce qui leur avait suggéré cette idée, était la blancheur de notre peau, notre démarche et nos manières, et nos vêtemens à la turk. Lorsque je mis à profit les troubles du Caire et de ses environs, pour me glisser dans la kâravâne en qualité de mahométan, je ne parlais avec facilité ni le turk, ni l'arabe; mais j'espé-

rais que , m'étant donné pour un jeune mam-louk , ce titre me servirait d'excuse ; j'avais d'ailleurs confiance dans l'expérience et les talens de mon interprète , qui , né en Allemagne , avait été forcé , douze ans auparavant , d'embrasser la religion mahométane à Constantinople , et je me flattais que ses lumières et son adresse me garantiraient des effets de la jalousie ou du soupçon , ou me sauveraient des périls qu'ils pourraient me susciter.

Chargé , comme je l'étais , de l'importante mission de visiter tout le nord de l'Afrique , il aurait peut-être été plus sage et plus prudent à moi de ne pas courir le risque d'avoir des relations avec le premier venu , avant de posséder tout ce qu'il fallait pour soutenir le rôle que j'avais adopté. Si je m'étais conduit de cette manière dans la circonstance actuelle , si je m'étais abstenu de visiter les curiosités de Syouah , et si , par la nouveauté de ma tentative , je ne m'étais point exposé aux recherches et aux soupçons , j'aurais évité un danger qui faillit m'être fatal à moi-même , et compromettre l'objet de mon voyage , ainsi qu'on le verra par la suite.

Tout en avouant sincèrement que je ne

sais pas modérer mon empressement autant qu'il le faudrait, lorsque j'ai sous les yeux des choses si dignes d'exciter la curiosité, je vais continuer l'exposé de mes recherches, et en faire connaître le résultat.

Je commençai par visiter les ruines d'un vaste édifice qui avait d'abord frappé mes regards. J'accostai des ouvriers qui travaillaient tout près de là, dans un jardin, et je leur demandai ce qu'ils savaient au sujet de ce bâtiment. Leur réponse fut que Syoùah était originairement habité par des infidèles, qui, pour la plupart, logeaient dans des souterrains, mais dont quelques-uns occupaient ces bâtimens. Un de ceux qui portaient la parole, me montrant un bâtiment placé au centre, me dit : « La tradition nous
« apprend que cet édifice était la salle où
« l'on avait coutume de tenir le dyvân (1).
« Lorsqu'il fut construit, les hommes étaient
« plus forts que moi ; car deux ouvriers
« suffirent pour enlever de terre et mettre
« en place ces grosses pierres qui servent
« de couverture. Il y a beaucoup d'or enfoui
« sous les ruines. » Quand j'y entrai, je fus

(1) Le conseil. (L-s.)

suivi de tout ce qui se trouvait aux environs, et cela m'empêcha d'examiner le lieu avec soin. Je ne fus pas plus heureux à une seconde visite ; et lorsque j'y retournai au bout de quelques jours , des habitans de Syouah me dirent nettement : « Tu es sans doute
« encore chrétien dans le cœur , autrement
« pourquoi venir si souvent visiter les tra-
« vaux des infidèles ? » Afin de soutenir mon personnage , je fus obligé de renoncer à tout projet ultérieur d'examiner et de mesurer ces ruines , et il fallut me restreindre à des observations générales , que je vais présenter en détail comme elles s'offrirent à moi.

Oûmmebeda (1), c'est ainsi que les naturels nomment l'emplacement de ces ruines, est situé près d'un village appelé Charqyéh, ou Agrmyéh, entre ce village et une montagne isolée, où se trouve, dit-on, une source abondante d'eau douce. Les bâtimens sont tellement dégradés, qu'un simple observateur, qui ne forme son opinion que sur ce

(1) Quoique ce mot ait la forme arabe, je ne me permettrai pas de décider s'il doit être lu *oûmm bédahh*, emplacement vaste, ou bien *oûmm'a ébda'a*, pays merveilleux. (L-s.)

qu'il voit, et n'étend point ses conjectures à des notions antérieurement acquises sur une construction particulière qu'il doit tâcher de reconnaître, serait à peine en état, suivant moi, de concevoir la forme précise ou la destination primitive de ce bâtiment à l'époque de sa construction, en voyant ces amas informes et ces murs dégradés et dé joints. Ses matériaux feraient penser qu'il a été bâti dans les siècles les plus barbares, lorsque les troglodites (1) de ces contrées quittèrent leurs souterrains, et, dans leurs premiers essais d'architecture, empruntèrent leur style de leurs anciennes demeures, entassant rochers sur rochers, à l'imitation des logemens que leur fournissait auparavant la nature.

Je constatai, à l'aide de ma boussole, les positions générales du bâtiment; je trouvai que les murs extérieurs étaient construits de manière à regarder les quatre points cardinaux. L'aberration n'était que de douze degrés, et pouvait être attribuée aux variations de l'aiguille. La circonférence totale peut être de plusieurs centaines de verges. On la

(1) Voyez Hérodote, éd. de Wesseling, p. 284.

reconnaît et on la suit au moyen des fondemens d'un mur, dont plusieurs parties sont encore visibles, et qui paraît avoir été très-fort, à en juger par les masses subsistantes. Presque par-tout le mur extérieur a été abattu, et l'on a creusé et retourné le sol intérieur pour y chercher des trésors.

Au centre de cette aire spacieuse, on voit les restes d'un édifice, qu'on serait peut-être fondé à regarder comme le bâtiment principal (1), et dont tous les autres n'étaient probablement que les accessoires ou les dépendances.

La partie septentrionale de ce bâtiment est assise sur une roche calcaire, qui s'élève au-dessus du niveau général de l'enceinte, d'à-peu près huit pieds au-dedans des murs extérieurs. La hauteur de l'édifice paraît être d'environ vingt-sept pieds; sa largeur de vingt-quatre, et sa longueur de dix à douze pas. Les murs ont six pieds d'épaisseur; ils sont au-dedans et au-dehors construits en grandes pierres de taille, dont les interstices sont remplis de chaux et de gravier. Le plafond est formé de gros blocs de pierre, tra-

(1) Voyez la note, appendix, n^o. I.

vaillés de manière à couvrir tout le bâtiment. La largeur de chacune de ces masses est d'environ quatre pieds, et leur épaisseur de trois. Une de ces pierres s'est brisée en tombant ; tout le mur méridional est également tombé, et presque tous les matériaux ont été enlevés. Mais on n'a pu déplacer les fragmens considérables qui sont tombés du toit, et que les ancêtres de la génération actuelle avaient apportés de la carrière, et transportés en entier au sommet de l'édifice. Telles sont les vicissitudes de l'art, du savoir et des forces humaines, aussi bien que de la prospérité des grandeurs d'ici-bas !

Les pierres qui sont tombées, gissent enfoncées dans la terre. Leur surface est moins élevée que la base de la portion encore subsistante du bâtiment, et leur base est presque de niveau avec l'aire de la grande enceinte. La forme des pierres tombées du mur méridional donne lieu de présumer que cette extrémité de l'édifice originaire avait son plancher ou sa base moins élevée que celui de la partie septentrionale. Le bâtiment a trois issues ; la principale est au nord, et les deux autres à l'est et à l'ouest. Les murs intérieurs, à partir de la moitié de leur élévation au-

dessus du sol , sont ornés d'hiéroglyphes sculptés en relief ; mais il paraît qu'on n'a pas donné assez de saillie aux figures pour qu'elles résistassent aux ravages des saisons et du tems. Elles sont entièrement effacées en quelques endroits , sur-tout au plafond.

On voit sur différentes parties de la muraille, des traces de peinture , et la couleur paraît avoir été verte. Je ne pus rien découvrir qui annonçât que l'édifice eût été revêtu ou incrusté d'une pierre ou d'une substance plus précieuse. A quelques pas de la principale entrée , je remarquai deux pierres rondes , d'environ trois pieds de diamètre , et pourvues d'entailles , comme pour recevoir la base d'une statue ou de quelque autre ornement. La matière qui a servi à toute la construction , est une pierre à chaux , contenant des pétrifications de coquillages et de petits animaux marins : cette pierre se trouve dans le voisinage (1).

(1) Il fut donc une époque où la mer couvrait ces déserts. Que l'on calcule le tems nécessaire pour la formation de ces pétrifications, pour la retraite des eaux à la distance où elles se trouvent actuellement de Syouah , et que l'on ose contester ensuite l'incalculable antiquité du monde , ou plutôt l'éternité de la matière ! (L-s.)

En examinant les environs de ces ruines , je vérifiai que le sol contigu aux fondemens du mur extérieur vers le sud est marécageux , et j'appris qu'il renfermait des sources salées. Je demandai s'il n'existait pas près de là de source considérable d'eau douce. On m'en montra un ruisseau limpide , à un mille environ des ruines ; il prend son origine dans un bosquet de dattiers , au milieu d'un site très-beau et très-romantique. Cependant ce n'est point l'agrément de sa situation qui le rend recommandable aux yeux des habitans de Syoùah , mais l'opinion répandue parmi eux que son eau est un spécifique contre certaines maladies.

Je sens que cette description des restes d'antiquité qui se voyent près de Syoùah , est beaucoup trop superficielle et trop incomplète , pour qu'on en puisse tirer des inductions justes et exactes , et qu'on sera encore réduit aux conjectures sur la question de savoir si ce sont les ruines du fameux temple de Jupiter Hammon. On doit voir , d'après plusieurs détails que j'ai notés dans ma description , que j'avais dans l'esprit l'emplacement de ce temple , et qu'il était le principal objet de mes recherches. Les circons-

tances où je me trouvais , et dont le lecteur est déjà informé , m'empêchèrent de suivre ce grand objet d'une curiosité légitime, avec cette attention minutieuse et cet examen scrupuleux que j'aurais désiré y apporter. Supposé qu'en consultant les anciens auteurs , on juge que la comparaison des bâtimens ne vienne pas à l'appui de mon hypothèse , plusieurs autres raisons m'autoriseraient à soutenir que Syouah fut la résidence des anciens hammonites. Je tire cette conséquence de la situation relative du pays , de la qualité du sol , de sa fertilité , de la non-existence d'un territoire aussi riche dans les environs , fait qui m'a été certifié par les habitans. De plus , indépendamment de la certitude qu'il a existé jadis en ce lieu un bâtiment vaste et magnifique , je tire une conséquence ultérieure des nombreuses catacombes qui se voient dans les environs , et dont j'aurai occasion de parler plus en détail. A l'égard du célèbre temple de Hammon , quand bien même la description que j'ai donnée des traces existantes de l'édifice ne s'accorderait pas exactement avec les notices générales qui nous ont été transmises , je n'en persisterai pas moins à croire ,

d'après l'aspect général et la situation de ces ruines, qu'elles peuvent être les restes de ce temple. Si on pouvait se procurer le dessin et l'explication des figures hiéroglyphiques qui décorent les murs intérieurs, on serait en état de décider la question.

J'ajouterai qu'ayant pris des informations au sujet du Santaryeh de l'Edrycy (1), je ne trouvais personne qui en connût même le nom ; mais on me dit qu'à sept journées de Syoùah, à six journées du Fayoùm, et à deux ou trois (2) de Béléd Djorâdeq, il existe une contrée semblable à Syoùah, et dont les habitans, moins nombreux, parlent la même langue. Je croirais que ce pays est la petite Oasis des anciens ; je n'en parle que par ouï-dire ; il me fut impossible de m'en procurer une description plus exacte et plus détaillée. Il est peut-être situé au sein des montagnes qui traversent le grand désert, près d'Oûmm Êssoghéir, en s'étendant vers le sud.

Je passe aux catacombes qui se trouvent dans le territoire de Syoùah, et que je fus à

(1) Voy. mes additions, à la fin du volume. (L-s.)

(2) La distance de Béléd Djorâdeq n'est pas clairement énoncée dans l'original.

portée d'examiner plus amplement , attendu qu'elles sont situées dans des lieux plus écartés , et où j'étais moins exposé aux regards.

Si j'ai bien compris ce que me dit un habitant de Syoùah , qui m'accompagna dans cette expédition , il y a quatre endroits différens où l'on trouve de ces catacombes. Le premier se nomme Béléd êl - Kâffer ; le second , Béléd êl-Roùmy. Ces deux mots signifient la même chose ; savoir , lieu ou ville des infidèles (1). Le troisième se nomme El-Motâ , ou lieu d'inhumation ; le quatrième , Béléd êl-Khamis ou Gamis. Je tournai particulièrement mes recherches du côté d'El-Motâ , qui est à environ un mille au nord-est de Syoùah. C'est une colline pierreuse , dont la pente est remplie de catacombes ; mais les plus remarquables se voient sur le sommet. Chacune a une entrée séparée , et on y descend par des marches douces et graduées ; le passage , qui commence à l'ouverture , conduit à une porte où le local s'élargit , et il y a , de chaque côté , de petites

(1) Plus exactement, pays de l'infidèle, pays du grec ou de l'européen ; car le mot *roûm* désigne l'Anatolie (la Grèce moderne) et quelquefois l'Europe. (L-s.)

excavations pour contenir les momies. Les pierres qui s'élèvent du seuil sont taillées dans une forme qui indique qu'elles soutenaient jadis une porte qui fermait l'entrée. Les catacombes varient pour l'étendue ; chacune est travaillée avec beaucoup de soin et d'élégance , sur-tout la plus élevée qui ne renferme aucun vestige de momie ; on en trouve des restes dans les autres. Je cherchai long-tems en vain une tête entière ; je trouvai des fragmens de têtes , et sur-tout des occiputs en quantité , mais aucun avec les langes qui avaient dû les envelopper ; et dans ceux même qui étaient le mieux conservés , je ne découvris aucun indice qui annonçât qu'ils eussent jamais été remplis de résine. Les langes étaient encore adhérents à quelques côtés , mais gâtés au point de ne rien laisser distinguer , sinon que l'étoffe dont on avait enveloppé la momie était de l'espèce la plus grossière.

On a fouillé le terrain de toutes ces catacombes , dans l'espérance d'y trouver des trésors ; et je sus de mon guide qu'on a trouvé et qu'on trouve encore quelquefois de l'or dans ces sépultures.

Il est très - probable qu'on découvrirait

des momies entières dans les catacombes situées à une plus grande distance de Syoùah, du côté de l'ouest. Je tiens de personnes dignes de foi , qu'indépendamment des catacombes ouvertes , placées sur les montagnes , il y en a d'autres sous terre , dont l'entrée se trouve à une petite profondeur , et qu'il existe des âbiât êl-nassâry (maisons des chrétiens , dénomination qui est ici synonyme avec la qualité d'infidèles), des deux côtés d'un long passage souterrain , qui établit une communication entre deux montagnes à catacombes. Les catacombes qui existent sur le Djébel êl-Béléd , la colline où Syoùah est bâti , sont petites et composées d'une petite antichambre , qui , en général , conduit à deux enfoncemens où les momies étaient déposées. Les plus remarquables de ces tombeaux sont deux cavernes , élevées et spacieuses , situées du côté du nord. L'une a vingt pieds carrés , l'autre seize , et toutes deux sont ouvertes au nord.

Il y a deux autres cavernes de pareille dimension , mais moins élevées , qui se voient à l'ouest de Syoùah , et qui se dirigent vers Aùdjélah. L'entrée en est basse et étroite , et les deux excavations si voisines , que la

séparation n'a pas plus de dix pouces d'épaisseur, ainsi que le prouve une petite fente qu'on y a pratiquée.

En quittant ce sujet, tout ce qui me reste à ajouter, c'est qu'il existe dans la plaine la plus voisine de Syoùah, du côté de l'ouest, d'autres ruines massives d'un bâtiment quelconque; mais elles n'offrent aucun garant ou indice d'une antiquité aussi reculée que celle qu'il est permis d'attribuer aux premières.

S E C T I O N V I.

Départ de Syoùah. — Voyage à Chiakhah, et danger que le voyageur y courut.

Après avoir passé huit jours à Syoùah, nous pliâmes nos tentes, le 29 septembre, à trois heures de l'après-midi; et une marche de trois heures nous conduisit de nouveau au pied d'une colline où nous campâmes. Le lendemain, nous nous remîmes tard en route; nous fûmes retenus jusqu'à une heure, parce qu'on cherchait un esclave qui appartenait à un officier de la cour du sulthân de Fezzân, et qui s'était caché pour ne pas suivre la kâravâne. Durant cette perquisition, je

m'éloignai , avec le projet d'examiner des catacombes que j'apercevois sur les montagnes voisines ; mais je fus arrêté , à quelque distance du camp , par un lac de sept ou huit milles de tour , que formait , à la base de la montagne , le confluent de plusieurs sources et des petites mares grossies et confondues ensemble par les pluies de la saison. En retournant vers les tentes , je pris ma lunette pour considérer ces curiosités qu'il ne m'était pas possible d'observer de près ; et , le premier objet qui s'offrit à mes regards , sur la montagne , fut le nègre qu'on cherchait. Je ne parlai point de ma découverte ; ce malheureux était à l'abri de tout reproche , et l'extrême sévérité de son maître l'avait seule porté à s'enfuir. Je suis fâché de dire qu'il avait peu d'espérance de compléter son évasion , attendu que les habitans de Syouah avaient promis de le livrer. Il y avait déjà une demi-heure que le soleil était couché lorsque nous nous arrêtâmes. Le lendemain, nous nous mîmes en route, deux heures avant le point du jour , et nous fîmes halte à neuf. Dans la quatrième journée , nous parvînmes dans la fertile vallée de Chiakhah.

Les montagnes que nous suivîmes depuis Syoùah jusqu'à cette vallée , sont des ramifications de celles que nous avons vues dans le désert , comme je l'ai dit , au nord , et souvent à une petite distance de notre route. Elles s'élèvent brusquement du niveau de la plaine , avec la roideur d'un précipice , et elles offrent l'aspect d'un rocher nud , sans le moindre revêtement de terre ou même de sable. Leur forme extérieure , jointe au sable marin qui couvre le désert , indique que cette vaste étendue a été submergée , et cela postérieurement au déluge universel. On voit , dans la plaine sablonneuse qui s'étend au pied de ces montagnes , la superficie d'un immense rocher calcaire , qui ne renferme aucune trace de pétrification , tandis que les montagnes adjacentes sont composées de pierre calcaire , remplie de débris d'animaux marins et de coquillages. Les couches de toutes ces montagnes sont horizontales.

A l'ouest de Syoùah , je trouvai deux bancs ou monceaux de coquillages calcinés , dont quelques-uns avaient plus de deux pouces de longueur. Mon interprète me dit que , marchant à quelque distance de moi , il avait vu une montagne isolée et sans con-

nexion avec d'autres , qui était entièrement composée de coquillages. On rencontre , dans tout cet espace , plusieurs de ces grands amas isolés ; et les joints ou interstices de leurs couches de pierre , toujours horizontales , étant remplis d'une substance rougeâtre , friable et calcaire , ils ressemblent souvent à des pyramides : l'illusion est si complete , que plus d'une fois je conçus l'espoir mal fondé d'arriver près d'un monument de ce genre.

L'architecture des anciens égyptiens était gigantesque et démesurée ; et des hommes dont le génie ambitieux élevait des masses qui en imposent tellement à l'imagination , pouvaient aisément concevoir l'idée de transformer une montagne en pyramide , de tailler un rocher monstrueux , déjà en partie adapté par sa forme au plan de la construction , et de le recouvrir en-dehors de pierres travaillées à leur guise. Des savans ont pensé que les pyramides de Djyzéh et de Ssakharah ne furent pas commencées dès la base ; mais que c'étaient des collines de terre ou de pierre , taillées et recouvertes par le travail de l'homme. Cette conjecture est plausible. On peut néanmoins la combattre par des

raisons tirées de l'histoire et des sources les plus authentiques , où nous puisons la connaissance des faits et la justesse des inductions.

Je passe au récit d'un évènement où je fus personnellement et principalement intéressé. Je le rapporterai en détail, parce qu'il est de la plus grande importance pour ma sûreté à venir , et pour le succès des découvertes dont je suis chargé. D'ailleurs, comme il m'a donné de la confiance dans mes moyens , et un surcroît d'encouragement toujours favorable à la réussite des entreprises , j'espère qu'il procurera de la satisfaction à mes commettans , en ce qu'il leur donnera l'espérance raisonnable de me voir remplir la grande mission qui m'est confiée.

Pendant que nous étions à Chiakhah, le calme et la sécurité dont nous avions coutume de jouir dans nos campemens, furent troublés par l'arrivée de quelques habitans de Syoùah , qui parurent à environ huit heures du soir , et nous apprirent qu'une horde nombreuse d'arabes des environs du Fayoùm parcouraient le désert , et se disposaient à fondre sur notre kâravâne. Ces messagers nous assurèrent en même-tems

que les habitans de Syoùah avaient résolu de venir à notre secours , et de nous escorter jusqu'à la prochaine station. Ils ajoutèrent que leur petite armée arriverait dans quelques heures , déterminée à tout risquer avec nous en repoussant l'attaque des bédouyns , dont ils estimaient les forces de huit cents à mille hommes. Notre chef, le cheykh des touâters , assembla sur-le-champ les principaux de la kâravâne ; il fut décidé de ne point abandonner notre poste , et d'attendre l'ennemi. Au moment où nous nous séparions , nous entendîmes braire dans l'éloignement quelques centaines d'ânes , qui nous annonçaient l'arrivée des habitans de Syoùah. Ils emploient cet animal dans leurs expéditions militaires , parce qu'ils y trouvent l'avantage de s'enfoncer plus aisément dans les défilés étroits et raboteux des montagnes , et celui d'éviter ou d'attaquer à leur choix leurs ennemis , qui sont obligés de se borner à marcher dans des défilés plus larges ou dans des vallées , soit qu'ils ne connaissent pas le pays , soit que les habitudes de leur monture demandent des routes plus sûres. On dépêcha aussitôt quelques hommes de la kâravâne , pour inviter les habitans de

Syoùah à faire halte à un demi-mille de notre poste. La nuit se passa dans l'inquiétude et les alarmes : chacun tint ses armes prêtes , et se prépara à combattre le lendemain. Un peu avant le lever du soleil , les habitans de Syoùah s'avancèrent à pied , et nous donnèrent lieu de craindre que nous ne fussions attaqués sur-le-champ par eux-mêmes. Quelques aùdjélyens allèrent à cheval au-devant d'eux pour connaître leurs intentions ; ils répondirent que la kâravâne n'avait rien à craindre. Le cheykh , informé de cette réponse , renvoya les messagers leur dire qu'il les regarderait comme des ennemis , et les traiterait en conséquence , s'ils avançaient d'un seul pas. Ils firent halte , se rangèrent en cercle , et invitèrent quelques aùdjélyens à venir conférer avec eux. Pendant tous ces mouvemens , je demeurais tranquille auprès de mon bagage : j'avais envoyé mon interprète s'informer de ce qui se passait. Le voyant revenir , et jugeant à sa contenance et à son empressement qu'il avait quelque chose d'important à me communiquer , je courus à sa rencontre. « Mau-
« dit soit , s'écria-t-il , en m'accostant , le
« jour où j'ai entrepris ce voyage ! Notre

« perte est inévitable à l'un et à l'autre. On
 « nous prend pour des chrétiens et des es-
 « pions , et nous serons infailliblement mis
 « à mort. » Cela dit , il me quitta , et courut
 au bagage , où il changea son fusil simple
 pour mon fusil à deux coups , et s'arma de
 deux paires de pistolets. Je lui reprochai sa
 pusillanimité ; je lui dis qu'une conduite
 ferme et résolue était seule capable de sauver
 nous et nos amis ; je lui représentai que sa
 manière d'agir était précisément de nature
 à confirmer les soupçons dont nous étions
 l'objet. J'ajoutai que , d'après ce qu'il avait
 dit lui-même , il n'avait rien à craindre ,
 puisqu'il avait été mahométan l'espace de
 douze années , et qu'il connaissait parfaite-
 ment la religion et les usages ; que j'étais
 seul exposé , et que j'espérais me soustraire
 au péril , pourvu qu'il n'intervînt pas dans
 ma justification. « Ami , répliqua-t-il , vous
 « ne voulez jamais entendre parler de dan-
 « ger ; mais , à l'heure qu'il est , vous ex-
 « pieriez votre témérité. »

Voyant que la terreur l'avait entièrement
 privé du sang-froid et de la réflexion néces-
 saires , je l'abandonnai à lui-même , et je
 m'approchai de cette assemblée tumultueuse ,

sans armes , mais d'un pas assuré et d'un air intrépide.

J'entrai dans le cercle ; je prononçai le salut des mahométans , *sélâm a'lèï koum* ; mais aucun des hommes de Syoùah n'y répondit. Quelques-uns d'entr'eux s'écrièrent aussitôt : « Vous êtes du nombre des nouveaux chrétiens du Caire , et vous venez prendre des renseignemens sur notre pays. » Si j'avais eu pour lors sur le fanatisme musulman et sur le caractère des arabes les lumières que j'ai acquises depuis , je me serais justifié , d'après la teneur même de l'accusation : j'aurais dit que j'étais en effet du Caire , mais que j'avais fui de cette ville pour me soustraire à la domination des infidèles. Dans mon ignorance , je ne répliquai rien à cette clameur générale ; je m'assis et adressai la parole à l'un des chefs dont je connaissais la grande influence , et qui était venu souvent dans ma tente pendant que j'étais à Syoùah. « Dis-moi , frère , lui demandai-je , as-tu jamais vu trois cents hommes armés entreprendre un voyage de trois jours à la poursuite de deux individus qui avaient passé dix jours au milieu d'eux , qui avaient bu et mangé avec eux

« comme des amis, et dont les tentes leur
 « avaient été ouvertes à tous tant qu'ils
 « étaient ? Toi-même, tu nous as trouvés
 « en prières, et lisant le qorân ; et tu dis
 « maintenant que nous sommes des infi-
 « dèles du Caire, c'est-à-dire un de ceux
 « que nous fuyons ! Ne sais-tu pas que c'est
 « un grand péché de dire à un fidèle qu'il est
 « un payen ? » Je proférai ces mots d'un ton
 grave et décidé. Ils parurent me concilier la
 bienveillance de plusieurs membres de l'as-
 semblée, qui me montrèrent des dispositions
 favorables. Le chef, que j'avais interpellé,
 répondit qu'il n'avait engagé personne à nous
 poursuivre, et que, pour ce qui dépendait
 de lui, il était prêt à retourner à Syoùah. Je
 me tournai pour lors vers un des assistans,
 qui faisait part aux gens de la kâravâne des
 accusations intentées contre moi. « Tais-toi,
 « lui dis-je. Plût à Dieu que je parlasse bien
 « l'arabe ! je ferais des questions à toi et à
 « cent de tes pareils qui sont moins instruits
 « que moi dans l'Islâm. » Un vieillard fit la
 remarque suivante : « Cet homme est plus
 « jeune que l'autre, et cependant plus cou-
 « rageux ? » Je continuai en ces termes :
 « Mon ami ne te craint pas ; mais tu dois le

« craindre. Sais-tu ce que c'est que de
 « taxer d'*infidélité* un homme qui vit avec
 » des sulthâns et des princes? » On voulut
 savoir dans quelles vues nous portions
 des papiers chrétiens. J'appris alors que
 mon interprète avait eu l'imprudence de
 montrer un passeport que j'avais obtenu
 du général Bonaparte , afin de n'être pas re-
 tenu aux postes français, où je devais passer
 pour joindre la kâravâne. En ce moment
 mon ami recouvra ses sens. Voyant que j'é-
 tais en vie, et l'assemblée moins irritée et
 moins véhémence que pendant mon premier
 interrogatoire, où il l'avait aigrie par des
 réponses inconsidérées et timides, il reprit
 courage et se tint debout, d'un air assez
 calme, tandis que j'expliquais ce qui s'était
 passé, partie en allemand (1), partie en
 arabe. Sachant néanmoins qu'on demande-
 rait le papier en question, et ne voulant pas
 m'en rapporter à sa prudence sur la manière
 de le produire, j'allai moi-même le chercher
 dans la tente, et je rapportai en même tems
 un qorân. Je tendis le passeport au chef

(1) M. Hornemann est allemand, et il n'y a pas de
 doute qu'il parlât dans ce moment à son interprète. (L-s.)

des habitans de Syouah ; après l'avoir déployé , il demanda s'il y avait dans l'assemblée quelqu'un en état de le lire. Malgré le danger de ma position , je ne pus m'empêcher de sourire à cette demande : on nous l'adressa également ; je répondis que nous n'entendions pas ce que renfermait ce papier , mais qu'on nous avait dit qu'il nous servirait à sortir du Caire sans éprouver de vexation. « Voici le livre que je com-
« prends », dit mon interprète en prenant le qorân de ma main. On nous ordonna d'en lire un passage , afin de prouver que nous étions réellement de la religion de Mohhammed. Notre habileté sous ce rapport allait fort au-delà de la simple lecture. Mon compagnon savait par cœur tout le qorân ; quant à moi , je savais même alors écrire l'arabe , et l'écrire avec élégance ; ce qui , aux yeux de ce peuple , était un degré éminent d'instruction. A peine eûmes-nous donné un échantillon de nos talens respectifs , que les chefs de notre kâravâne , qui avaient gardé le silence jusqu'alors , prirent hautement notre parti ; plusieurs habitans de Syouah intervinrent aussi en notre faveur. En un mot , la scène se termina complètement à

notre avantage ; il y eut cependant des murmures dans la multitude , de la part de quelques individus , qui perdaient l'espérance de piller.

Ainsi ma prétendue qualité de mahométan fut pleinement établie , et je ne serai plus sujet à de pareilles enquêtes , où l'on exigerait peut-être des preuves plus décisives que je ne serais pas en état de fournir. Par ce moyen ; je suis certain de voyager désormais avec sécurité ; et quoique j'aie lieu de regretter quelques pertes occasionnées par cet incident , un aussi grand avantage les compense avec usure.

Pendant le commencement de ma conférence avec les habitans de Syoùah et les voyageurs de la kâravâne , j'avais laissé mon bagage auprès de mon interprète. Dans l'excès de sa frayeur , appréhendant qu'on ne fouillât nos ballots , il en avait retiré mes fragmens de momies , mes échantillons de minéraux , les observations plus détaillées que j'avais faites dans ma route du Caire à Chiakhah , et généralement tous mes livres , et il avait chargé un esclave de confiance de mon ami l'arabe , de les enfouir dans une

mare. La chose avait eu lieu, et il me fut impossible de retrouver ces objets.

S E C T I O N V I I.

Départ de Chiakhah.—Arrivée à Audjélah.

Le cinquième jour, à compter de notre départ de Syoùah, nous quittâmes Chiakhah, et nous campâmes au bout d'environ quatre heures de marche. Le lendemain matin, en deux heures et demie, nous parvînmes à un canton appelé *Torfauc*, où nous fîmes halte pour nous approvisionner d'eau douce. Nous en partîmes à quatre heures de l'après-midi, et nous continuâmes notre marche jusqu'à huit heures du lendemain matin, à travers un désert, dont le niveau était interrompu par de nombreuses collines de sable. A huit heures, nous fîmes halte pour nous rafraîchir, et nous nous reposâmes jusqu'à deux, où nous recommençâmes à marcher jusqu'à huit du matin. Nouvelle halte jusqu'à une heure. A une heure, nous nous remîmes en marche. Nous voyageâmes toute la nuit, jusqu'à trois heures du matin. Le détachement avec lequel j'étais, découvrit

alors que , dans l'obscurité , nous nous étions séparés de la kâravâne. Nous résolûmes de faire halte , et d'attendre le jour. Nous plaçâmes notre bagage à côté de chaque chameau , pour pouvoir , en cas de besoin , recharger sans délai ; et je me couchai sur le sable , tenant d'une main la bride , et de l'autre mon fusil. Je dormis profondément jusqu'au lever du soleil.

Nous aperçûmes alors notre kâravâne ; et nous reconnûmes en même tems que nous n'étions qu'à un demi-mille d'un lieu fertile qui avait de l'eau en abondance. Nous nous y rendîmes sur-le-champ et nous y dressâmes nos tentes. La route de Torfauc à cet endroit , fut la plus désagréable et la plus fatigante que j'eusse rencontrée dans tous mes voyages. Les hommes et les animaux étaient si las et si épuisés , que tous se livrèrent au sommeil aussitôt qu'on eut déchargé le bagage. Nous nous reposâmes en ce lieu toute la journée ; le lendemain nous partîmes pour Aùdjélah , nous arrêtant à de courts intervalles. Nous n'eûmes , tout compté , qu'environ neuf heures de marche. Nous ne nous pressions point , attendu que nous n'avions rien à craindre , étant sur un territoire ami.

Notre entrée à Mojabrah , l'une des trois villes qui dépendent d'Aùdjélah , fut solennelle et touchante , vu que la plupart des marchands de notre kâravâne y avaient leurs habitations et leurs familles. Le bey de Bengasi , lieutenant du bâchâ de Tripoli , qui résidait alors à Aùdjélah , envoya une vingtaine de ses arabes prendre note de la charge des chameaux. Ils exigèrent pour cela un léger droit. Ces arabes se mirent ensuite en rang , et formèrent l'aîle droite de notre kâravâne , disposée en forme de procession. Les marchands qui étaient à cheval composaient l'aîle gauche , et les pèlerins et le commun des arabes , le centre. A leur tête , marchait le cheykh , précédé d'un étendard verd. Les pèlerins marchaient en chantant ; les arabes faisaient caracoler leurs chevaux. Cela dura jusqu'auprès de Mojabrah. Là , une multitude de vieillards et d'enfans vint à notre rencontre , et nous leur vîmes recevoir les premiers embrassemens de leurs parens , qu'ils avaient cru perdus sans retour , à la nouvelle de l'invasion de l'Egypte par les français.

Nous dressâmes nos tentes dans un lieu attenant à la ville , et nous fûmes accueillis

avec beaucoup d'hospitalité. La nuit suivante, je continuai ma route pour Aùdjélah, dans la compagnie de deux marchands, dont l'un me procura un logement à mon arrivée, l'intention de la kâravâne étant de s'arrêter à Aùdjélah plus long-tems que de coutume.

Il y a trois villes dans le territoire d'Aùdjélah : Aùdjélah, la capitale, Mojabrah et Meledilah. Les deux dernières sont voisines l'une de l'autre, et toutes deux à quatre heures environ d'Aùdjélah. Mojabrah est au sud, Meledilah au nord du chemin que nous suivions. Mojabrah et Meledilah sont souvent comprises sous la dénomination générique de Fallo, qui désigne l'arrondissement.

Aùdjélah, ville qui était bien connue dès le tems d'Hérodote (1), couvre un espace d'environ un mille de circonférence. Elle est mal bâtie, et les rues sont étroites et mal-propres. Les maisons sont de pierre calcaire,

(1) Hérodote place Aùdjélah à dix journées de la ville des hammoniens. Melp. 182. — *Nota.* M. Hornemann employa neuf jours à son voyage d'Aùdjélah à Syouah, en partie par des marches forcées.

tirée des montagnes voisines ; elles n'ont que le rez-de-chaussée. Les appartemens sont obscurs, la lumière n'ayant d'autre issue que la porte. Ils sont, pour l'ordinaire, disposés autour d'une petite cour, sur laquelle donne l'entrée de chaque chambre, afin d'y procurer plus de jour. Les édifices publics sont encore plus misérables. Mojabrah est moins grande qu'Aùdjelah ; mais elle paraît plus peuplée à proportion de son étendue. L'agriculture est la principale occupation des habitans de Meledilah. Ceux de Mojabrah s'adonnent pour la plupart au trafic, et passent leur vie à voyager au Caire et au Fezzân. Les habitans d'Aùdjelah ont des inclinations plus sédentaires ; nous en avons cependant aussi quelques-uns dans notre kâravâne.

Ceux des habitans de ces villes, qui se livrent au commerce des kâravânes, tiennent ordinairement trois maisons : une à Kerdâceh, près du Caire ; une à Mojabrah, et la troisième à Zoùylah, et quelquefois à Mourzoûk. Plusieurs ont une femme et un ménage dans chacune de ces maisons ; d'autres prennent une femme pour le tems qu'ils y passent, si le séjour de la kâravâne est

plus long qu'à l'ordinaire. Les hommes se consacrent à cette vie errante, depuis leur plus tendre jeunesse. De jeunes garçons de treize ou quatorze ans, accompagnèrent à pied notre kâravâne pendant le long et pénible voyage d'Aùdjélah au Fezzân, ou du moins ils montèrent rarement à cheval. En étudiant le caractère général de ce peuple, je ne pus m'empêcher de remarquer en eux une dégradation, un égoïsme, des inclinations basses et trompeuses, qui proviennent de l'habitude précoce d'un petit trafic et de la manière de le conduire, et qui établissent une différence marquée entre ceux qui s'y adonnent et ceux qui demeurent au logis.

Les gens de la campagne s'occupent de jardinage et d'agriculture ; mais ce dernier article n'a pas beaucoup d'extension. Les femmes sont très-habiles à fabriquer de grosses étoffes de laine, de cinq verges de longueur et d'une verge et demie de largeur, qu'on nomme *a'bbéh*, et dont on envoie des quantités considérables au Fezzân. Ces étoffes sont le principal vêtement de ces africains. Ils en enveloppent leur corps, sans même avoir de chemise par-dessous.

Les environs d'Aùdjélah sont des plaines

sablonneuses ; cependant le sol y est assez fertile , lorsqu'il est bien arrosé. On ne cultive pas une quantité de bled suffisante pour la consommation des habitans. Les arabes de Bengasi , située à environ treize journées de distance (1) , importent chaque année du froment et de l'orge ; et d'ordinaire leur kâravâne de bled est accompagnée de troupeaux de moutons destinés à être vendus.

Les habitans de cette contrée parlent généralement l'arabe ; mais leur idiôme vulgaire est un dialecte semblable à celui de Syouah , dont j'ai parlé ci-dessus (2).

(1) Suivant la carte de d'Anville , vers le 32^e. deg. 15 min. de latitude , et vers le 38^e. deg. 5 min. de longitude. Les géographes orientaux écrivent *Bernyq* , mot corrompu de Berenice , qui était l'ancien nom de cette ville. Elle se nommait aussi *Hesperis*. Voy. la carte d'Afrique de d'Anville , celle d'Arrowsmith , publiée à Londres en 1801. *Edrisii Africa* , curavit Hartmann , p. 305 , not. 6 , 2^e. éd. (L-s.)

(2) C'est-à-dire le berber. Voy. mes additions , à la fin de cet ouvrage. (L-s.)

CH A P I T R E I I.

S E C T I O N P R E M I È R E.

*Description d'Aùdjélah , jusqu'aux confins
de Temissa.*

P E U de tems après notre arrivée à Aùdjélah, le chef de la kâravâne chargea quelqu'un d'aller reconnaître les aiguades , jusqu'aux frontières du royaume de Fezzân. Cette précaution était nécessitée par la multitude d'hommes et de chameaux qui avaient grossi notre bande , déjà très-nombreuse. Il pouvait aussi arriver que , faute de pluie ou par d'autres causes , les sources qui se trouvaient le long de la route accoutumée , ne fournissent pas assez d'eau pour une troupe aussi considérable. Le messenger , qui avait ordre de faire la plus grande diligence , revint le neuvième jour avec l'heureuse nouvelle qu'il y avait de l'eau en abondance , et qu'il n'avait rencontré aucun obstacle qui pût troubler notre voyage.

En conséquence , le 27 octobre fut le jour

fixé pour notre départ d'Aùdjélah. Mon détachement et moi nous quittâmes cette ville la veille au soir , et nous campâmes en plein air , afin d'être les premiers à la sortie de la kâravâne. Le lendemain , nous partîmes avant le lever du soleil , et nous marchâmes vers l'ouest , en nous dirigeant par le sud. Notre kâravâne était augmentée de diverses compagnies de marchands venus de Bengasi , de Merote et de Mojabrah (1), formant en tout cent vingt personnes. Plusieurs habitans d'Aùdjélah et de Fallo nous accompagnèrent durant une partie de la route , et , comme pour nous rendre des honneurs , firent caracoler leurs chevaux et tirèrent leurs mousquets autour de nous. Ce détachement s'était à peine retiré , qu'un arabe accourant vers nous au galop , nous apprit que nous étions poursuivis par un gros corps de cavaliers , et qu'il était déjà tout près de notre arrière-garde. A cette nouvelle , les esclaves et les domestiques chassèrent sur-le-champ les chameaux vers une colline , et ceux qui

(1) Les deux derniers mots sont probablement mal orthographiés ; mais je manque de secours pour les restituer. (L-s.)

avaient des armes se réunirent, afin de protéger la retraite et d'empêcher l'irruption de l'ennemi et le pillage de la kâravâne. Au moment où nous nous disposions à combattre, nous fûmes heureusement détrompés. Les cavaliers appartenaient au bey de Bengasi, qui résidait alors à Aùdjélah, comme je l'ai dit plus haut. Au bruit de la décharge que nos amis avaient faite en notre honneur lorsqu'ils s'étaient séparés de nous, il avait cru que nous avions été attaqués, et il était venu à notre secours.

Nous nous remîmes en marche, et voyageâmes jusqu'au coucher du soleil, chacun se vantant de ses prouesses, de ses anciens exploits, et de ce qu'il aurait fait si les troupes du bey avaient été des ennemis.

Le soir, nous campâmes dans le désert, en un lieu privé d'eau, et si complètement stérile qu'il fut impossible d'y trouver un seul brin d'herbe pour nos chameaux, et que nous fûmes obligés de les repaître avec nos provisions.

Le second jour, nous avançâmes dans le désert, pendant douze heures. La plaine était composée de pierre calcaire, quelque-

fois toute nue, mais plus souvent couverte de sable mouvant.

Le matin du troisième jour, la scène changea un peu. Des montagnes détachées s'élevaient çà et là, et corrigeaient l'uniformité de la plaine que nous avions parcourue jusqu'alors. Ces éminences semblaient devoir leur origine à une base ronde de rocher calcaire, où les vents avaient accumulé des monceaux de sable, souvent à une très-grande hauteur. Cette région de collines et de montagnes est le commencement d'une chaîne de montagnes, appelée *Marâi*(1), qui s'étend fort loin au S. S. O., et qui paraît aussi prolonger ses ramifications vers le nord. Nous fîmes halte ce jour-là deux heures avant le coucher du soleil, afin d'attendre le retour de quelques touâters, qui s'étaient séparés de nous vers midi, en vue de chercher de la pâture pour leurs

(1) C'est ainsi que je crois devoir transcrire la prononciation du mot original *morai-je*, qui est certainement altéré, sans que je puisse le restituer avec quelque certitude. En lisant *Marâi*, ce mot désignerait l'endroit d'où l'on regarde, d'où l'on jouit d'une perspective, tel que le sommet d'une montagne. (L-s.)

chameaux. Nous dressâmes nos tentes au sommet d'une colline, au pied de laquelle était répandue une grande quantité de pétrifications de coquillages et de substances marines, enveloppées dans une pierre calcaire d'un grain très-doux.

Le quatrième jour, nous nous mîmes en route de grand matin, dans l'intention d'atteindre une aiguade, pour y camper. Durant la première moitié de la journée, nous voyageâmes dans une plaine continue, qui s'étendait sur les hauteurs de la montagne. Nous y étions parvenus du côté de l'est par une pente douce; mais en descendant du côté de l'ouest, nous trouvâmes la route escarpée et difficile. Les arabes l'appellent *Medhyq* (1). La descente est non-seulement escarpée, mais si étroite que toute la kâra-

(1) Lieu étroit et d'un passage difficile. Je n'hésite pas à substituer *Medhyq* au mot *Neddeek* (prononcez *Néddik*), qui se trouve dans le texte anglais. Je me crois d'autant plus autorisé à affirmer que l'on aura substitué un *n* à l'*m*, qui devait se trouver dans le manuscrit, que *neddik*, de quelque manière qu'on l'écrive, n'offre aucune signification satisfaisante. Ma restitution au contraire se trouve appuyée sur la description même du lieu qu'il sert à désigner. (L-s.)

vâne fut forcée de marcher sur une seule file. La hauteur perpendiculaire de cette espèce de précipice , était d'environ quatre-vingts pieds. De la base au sommet , on découvrait une perspective magnifique. Une étroite vallée qui s'étendait bien au-delà de la portée de la vue , était illuminée à quelque distance par le lever du soleil , dont les rayons se dirigeaient obliquement sur la montagne que nous avions à franchir. En considérant l'éclat du spectacle et le niveau du terrain qui s'offrait à nous dans le lointain , nous apercevions entre nous et lui un premier plan composé de rochers bizarres , et d'abîmes escarpés et effrayans qui étaient encore dans l'ombre. Le contraste de ces deux tableaux , l'un brillant et l'autre terrible , fit la plus vive impression sur nos ames , dans ce moment où , suspendus en quelque sorte à cette élévation prodigieuse , nous avions à réfléchir sur la difficulté et le danger de notre descente dans la plaine. Je ne suivis pas l'étroit sentier de la kâravâne ; je me frayai une route particulière , non sans péril et sans difficulté. Parvenu à la base de la montagne , je trouvai un morceau de bois pétrifié , long d'environ deux pieds et large de

huit pouces. C'est le seul fragment de ce genre que j'aie vu dans ce canton. Dans la plaine, à quelque distance, se voyaient de grosses pierres, ou plutôt des rochers. Ils sont là, suivant toute apparence, depuis le tems de quelque grande inondation (1); tout ce que j'avais vu auparavant et tout ce que je vis alors, me porte à placer cette inondation postérieurement au déluge dont parle l'écriture sainte. Je jetai d'un peu loin un regard sur le Medhyq. Les formes étranges de ces rochers brisés ou séparés les uns des autres, me confirma dans l'idée d'une submersion, et me persuada que ce déluge était venu de l'ouest. Nous dirigeâmes ensuite notre marche le long de la vallée, que bordaient

(1) *Voy.* Strabon, p. 49, 50, éd. de Casaubon.

Nota. On nous permettra de donner au moins le précis du passage seulement indiqué dans l'édition originale de ce Voyage. « Comment au milieu des terres, à la distance de deux et trois mille stades, trouve-t-on des coquilles d'huîtres et des mares, ainsi que des lacs remplis d'eau de la mer? Aux environs du temple d'Hammon et sur le chemin qui y conduit, dans une étendue de trois mille stades, sont dispersées des coquilles d'huîtres et une grande quantité de sel. On y rencontre aussi des débris de vaisseaux, etc. » (L-s.)

des montagnes presque aussi hautes et de la même configuration que celles que nous avions franchies. Elle s'élargit enfin et se termina dans une plaine nommée *Sultin*, où nous campâmes à une heure, après dix de marche, ayant de l'eau en abondance, afin de remplir nos outres pour les jours suivans.

Le cinquième jour et le sixième, nous voyageâmes à travers le désert; car on peut bien lui donner ce nom, à cause de sa nudité, quoique les sources y abondent par-tout. Je croirais néanmoins que l'eau y est saumâtre, attendu que les arabes n'y creusent point de puits.

Le septième jour, nous marchâmes entre des chaînes de montagnes. Le soir, nous arrivâmes à un endroit où il y avait non seulement de la verdure, mais des arbres, et cela dans un espace très-étendu. Nous campâmes sous ces arbres; et pendant une bonne partie du jour suivant, nous continuâmes notre route à travers un véritable bosquet. Nous rencontrâmes ensuite un désert hérissé de montagnes, de rochers calcaires et raboteux. Ce fut du haut de l'une de ces éminences que j'observai pour la

première fois la région montueuse d'Haroudje (1), si connue et si redoutée des voyageurs. Les récits merveilleux des maux qu'on y avait soufferts, et dont on m'avait entretenu chemin faisant, l'aspect noir et dépouillé du paysage, excitèrent ma curiosité; et je devançai la kâravâne pour examiner une montagne plus basse, qui, semblable à un promontoire, se présentait sur le premier plan de la perspective. Le sol du désert était pierreux dans ses environs, et les pierres étaient calcaires. La montagne avait la forme d'un cône tronqué. Je pense que ses couches étaient jadis horizontales, comme celles des montagnes où nous avons passé, mais qu'une convulsion intérieure les a brisées, bouleversées et confondues, comme elles le sont aujourd'hui. La substance dont la montagne est formée, ressemble au basalte ferrugineux par la couleur et par la nature de ses fragmens; et je crois qu'elle appartient à ce genre. Des chaînes amoncelées de montagnes noires et stériles succèdent à celle-là, et forment toute la perspective.

(1) *Harutsch*. Je ne connais aucune relation qui fasse mention de ces montagnes; je serais tenté de lire *boroudje*, remparts, murailles. (L-s.)

Comme la kâravâne approchait , je descendis de ma monture , et m'assis près d'une grande pierre qui me servit de table. J'y participai au repas frugal que les arabes portent avec eux en pareille occasion. Lorsque je me levai , la kâravâne avait passé la proéminence de la montagne et avait disparu. Cependant , le terrain étant solide , et le chemin facile à retrouver , je n'eus point d'inquiétude ; mais après une heure de marche , un peu surpris de ne point apercevoir mes compagnons de voyage , je pris ma lorgnette. Je découvris à quelque distance quatre marokyns que j'acostai. Ils me dirent que la kâravâne avait déjà fait halte à peu de distance du chemin , pour laisser paître les chameaux , et qu'eux-mêmes cherchaient de l'eau pour appaiser leur soif. L'idée me vint de les accompagner ; mais je craignis d'inquiéter mes gens par une plus longue absence ; je n'eus pas de peine à découvrir et à rejoindre la kâravâne , dont les feux étaient pour lors allumés.

Le neuvième jour, nous voyageâmes entre des montagnes noires et stériles. Notre route serpentait à travers des ravines étroites et effrayantes ; elle s'élargissait un peu de tems

en tems ; nous rencontrions de l'herbe , et quelquefois même un arbre ; quelquefois aussi nous nous trouvions dans une vallée , dont l'herbage était brillant de fraîcheur , et croissait en abondance , parce que les pluies fréquentes qui tombent dans cette région montagneuse , laissent , en se retirant , le sol imprégné de principes féconds.

Notre station ne présentait que des mares d'eau de pluie descendue des montagnes. Elle était située à l'extrémité d'une vallée d'environ six milles de tour , qui non-seulement étalait une riche verdure , mais encore produisait des arbustes et des arbres. Nous y vîmes des gazelles , mais elles étaient si timides qu'il nous fut impossible d'en approcher d'assez près pour tirer dessus.

Nous passâmes les dixième , onzième et douzième jours à marcher presque sans interruption dans cette horrible solitude. Cependant nous ne pûmes avancer autant que nous le désirions. Tantôt nous étions obligés de nous détourner de la ligne droite pour suivre les sinuosités de notre unique sentier ; tantôt il fallait cheminer lentement et avec difficulté , pendant un demi-mille , sur des couches de pierres vacillantes. Dans le cours

d'une de ces journées , je hasardai une promenade au sud , accompagné de mon domestique arabe et de quelques touâters. Nous pouvions sans effort devancer à pied la kâravâne , embarrassée comme elle l'était dans sa marche. Je trouvai par-tout l'aspect des montagnes semblable à celui qu'elles offraient au voyageur dans la route ordinaire , avec cette seule différence que l'œil était effrayé de tems en tems par des vues encore plus terribles. Il était naturel que l'on fît passer le chemin par les vallées les moins escarpées.

Dans l'après-midi du neuvième jour , nous passâmes enfin de cette contrée ténébreuse dans une vaste plaine. Nous continuâmes d'y marcher pendant quelques heures , et nous parvînmes à des chaînes de montagnes basses et calcaires. Vers le coucher du soleil , nous assîmes notre camp à l'entrée du défilé qui conduit à travers ces montagnes.

Le quinzième jour au matin , je me plaçai à l'avant-garde de la kâravâne ; elle était principalement composée de pauvres pèlerins , qui se hâtaient de précéder les autres voyageurs , dans l'intention d'appaiser leur soif les premiers , à la source que nous

devions atteindre ce jour-là. En y arrivant, j'aperçus un puits déjà nettoyé et en bon état, et plusieurs touâters couchés à l'entour. Je me mis près d'eux, et me disposai à déjeuner. Un vieillard s'était frayé un chemin plus court à travers le sable, afin d'arriver plutôt au puits. Après que nous nous fûmes salués mutuellement, je lui offris une poignée de dattes et un peu de viande. Il accepta le tout avec reconnaissance, baisa mon présent et le frotta contre son front. Il posa ensuite ses provisions sur la terre, alla à la source, continua de boire pendant un tems considérable, et récita avec beaucoup de dévotion sa prière d'*él-hhamdou lillahi* (1). Il me dit que depuis trois jours il se voyait privé de la portion d'eau qui lui était nécessaire. Il avait environ soixante ans, à ce que j'appris de lui-même; et c'était la troisième fois qu'il se rendait de Fêz à la Mekke, sans avoir les moindres

(1) Louange à Dieu, ou bien *él-hhamdou lillahi rebbi a'âlemyn* (louange à Dieu, maître de l'univers). C'est une prière éjaculatoire que les musulmans répètent souvent dans la même journée. (L-s.)

commodités pour voyager , sans alimens préparés pour sa subsistance , et même sans provision d'eau , excepté ce que la commiseration et l'estime que lui attirait son pèlerinage , pouvaient lui faire obtenir de la charité et des égards des voyageurs mieux pourvus que lui.

Nous nous reposâmes en ce lieu le reste du jour , à quatre heures de marche de notre dernier campement. Notre chef envoya un messenger à Mourzoûk , annoncer l'arrivée de la kâravâne sur la frontière du royaume , et porter une lettre respectueuse individuellement adressée au sulthân par chaque marchand.

Le seizième jour , en comptant celui de notre départ d'Aùdjélah , nous rentrâmes dans la société humaine. Une marche de neuf heures nous conduisit à Temissa , village situé dans le territoire de Fezzân.

SECTION II.

Observations sur la région de Haroudje.

Le désert montueux de Haroudje est la région la plus remarquable qui s'offrît à

à mes regards durant ce voyage. On m'a assuré qu'elle avait sept journées d'étendue du nord au sud , et cinq de l'est à l'ouest. Mais dans un voyage subséquent du Fêzzân à Tripoli , je rencontrai une nouvelle branche du Haroudje , et on me dit qu'il s'étendait encore plus loin à l'ouest. J'appris aussi à Mourzoûk qu'il y avait des montagnes noires sur la route qui conduit vers le sud à Bornou , sur les hauteurs desquelles le climat est très-froid , et d'où les habitans de Mourzoûk tirent le fer qu'ils emploient. Et je conjecture que cet espace montueux peut être encore une branche du Haroudje , quoique , dans le fait , je n'aie ni renseignemens positifs à cet égard , ni preuve de la jonction immédiate ou de la connexion de ces deux contrées.

Le tableau raboteux , brisé , sauvage et terrible à-la-fois que présente ce désert , donne fortement lieu de supposer qu'une révolution volcanique imprima dans un tems quelconque à sa surface son apparence actuelle de bouleversement. Nulle part , les inégalités du sol n'y sont d'une grande élévation. L'aspect général de la contrée offre des chaînes continuelles de collines , pro-

longées en différens sens , ne s'élevant que de huit à douze pieds au-dessus du niveau du sol intermédiaire , et entre les ramifications desquelles de hautes montagnes isolées, dont les flancs sont très-escarpés dès leur base , s'élèvent d'un terrain absolument plat, sans aucune progression de pente. Les arabes donnent le nom de *Ésthr* (1) à une montagne de ce genre , située à moitié chemin dans ce désert et au nord de la route de notre kâravâne. On dirait qu'elle est fendue depuis le milieu jusqu'au sommet. Je ne pus l'examiner en détail ; mais à la première halte, j'eus occasion d'en observer une autre de la même nature.

Celle-ci , depuis la base jusqu'à la cîme, était couverte de pierres détachées, semblables à celles que forment les collines inférieures. La petite plaine d'où elle s'élevait , était ceinte de plusieurs rangs de collines, pareilles à celles que j'ai décrites plus haut, se confondant les unes avec les autres, et liées en forme de muraille. La plaine

(1) Ou *Esthur* (séries, couches de pierres), et non *stres*, comme on lit dans l'original. Ce dernier mot n'a pas même la forme arabe. (L-s.)

était couverte de sable mouvant , blanc , sur lequel étaient irrégulièrement épars de gros blocs de pierre , de la même nature et de la même substance que les pierres généralement répandues dans ce désert. J'eus quelque peine à me procurer un échantillon de la couche de terre qui se trouvait sous ce sable. Elle me parut alors ressembler à des cendres vomies par un volcan ; mais j'ai perdu depuis le papier qui renfermait cet échantillon ; et je ne puis confirmer davantage l'exactitude de ma première observation. Je trouvai , dans le voisinage de cette montagne , des pierres moins grosses et de couleur rougeâtre , semblable à celle des briques cuites. Il y en avait dont une moitié était rouge et l'autre noirâtre. La partie rouge n'avait ni le même poids ni la même densité que la noire. La première est plus poreuse et plus spongieuse , et ressemble en général aux scories des métaux.

La substance pierreuse , qui constitue la masse de ces montagnes , varie en couleur et en épaisseur. Elle est en quelques endroits lourde et compacte ; dans d'autres , elle a de petits trous et de petites cavités. Ces sortes de pierres sont entremêlées ; et je n'ai décou-

vert dans l'une ou dans l'autre , aucune matière ou substance hétérogène.

Le gisement de ces pierres est parfaitement horizontal , mais souvent dérangé. Des parties de la première couche se mêlent avec la seconde , et celle-ci avec la troisième. Tantôt les couches prennent une direction oblique ; tantôt elles sont mêlées confusément. Quelquefois il n'en paraît pas du tout ; et une suite de collines basses est formée d'une masse solide de roc , avec des fentes dirigées vers le nord. On voit aussi de loin en loin dans les portions de la plaine qui sont dépouillées de sable ou de terre végétale , des rochers à fleur de terre , dont la substance est la même. Toute cette région de monticules , de collines , de rochers et de montagnes , est de tems en tems entrecoupée de vallées où l'on rencontre par fois de l'eau ; et quoique le sol ne soit que du sable blanc , il est assez fertile pour produire des arbres isolés et du fourrage pour les animaux. Ces espaces productifs offrent çà et là des indices de gibier. Souvent , lorsque je croyais pouvoir me donner ce plaisir sans courir risque de m'égarer , j'entrais dans un de ces étroits vallons qui paraissait se di-

riger dans le même sens que la route de la kâravâne. Il me conduisait à des défilés encore plus étroits et plus raboteux ; et je me repentai de mon imprudence , me voyant ainsi séparé de mes compagnons de voyage , et exposé aux attaques des bedouyns , sans autres garans de ma sûreté que mon sabre et mes pistolets. Je me rappelais néanmoins , en rejoignant la kâravâne , que le danger n'avait pas été considérable. En effet , comment un voleur arabe attendrait-il un voyageur dans un pareil lieu ? ou comment supposerait-il que quelqu'un fût assez hardi pour s'y aventurer loin de sa troupe , à moins que ce ne fût un pauvre pèlerin de Marok , occupé à chercher de l'eau ?

Dans le cours de ces promenades , je remarquai sur le flanc d'une des vallées dont il s'agit , une issue étroite , vers l'extrémité de laquelle les sommets des rocs se touchaient immédiatement et formaient une caverne profonde d'environ neuf pieds et large de cinq. Frappé de son aspect et de sa situation dans ce canton solitaire , obscur et mélancolique , j'éprouvai les mêmes sensations que si j'avais vu l'entrée du

monde souterrain, et l'avenue même des enfers.

Mon interprète me dit qu'un jour où j'avais pris un autre sentier que la kâravâne, qui marchait alors à une égale distance des montagnes, il avait vu une caverne où les pierres étaient noires à une grande profondeur au-delà de laquelle il y avait une couche de pierres blanches. Dans mon voyage postérieur de Fezzân à Tripoli, comme je traversais le désert que je prenais pour une continuation du Haroudje, je vis moi-même des rangées de collines de basalte, qui alternaient avec des rangées de collines calcaires. Mon interprète m'apporta un échantillon de pierre blanche tirée de la caverne qu'il avait vue; mais je pense qu'il n'avait pas été heureux dans son choix : ce n'était qu'un morceau de terre argileuse durcie, comme il s'en attache souvent aux pierres à chaux.

Sous le rapport de la multitude des collines et de la singularité de leurs rangées et de leurs directions, le Haroudje présente quelque analogie avec les excroissances des montagnes limitrophes dont je parle dans mon autre voyage. Il leur ressemble aussi quant aux pierres dont le sol est jonché; mais

avec cette différence , qu'elles n'y sont que d'une seule espèce , particulière à ce canton. Les plaines couvertes de roche nue, et le sable blanc et mouvant qui couvre d'autres espaces, autour des montagnes et au-dessus de leur base , quoiqu'à une hauteur peu considérable , sont encore des points d'analogie.

Attenant le Haroudje - êl - Açoûad , ou Haroudje noir , est situé le Haroudje blanc , ou Haroudje-êl-Abyadh. Le pays compris sous cette dénomination , est une vaste plaine entremêlée de monticules isolés ; il s'étend jusqu'aux montagnes qui commencent près du Fezzân. Les pierres qui couvrent la surface de cette plaine , ont l'air d'être vernies. Il en est ainsi de toutes les autres substances , et même des rochers qui interrompent de tems en tems le niveau. On trouve parmi les pierres des débris de grands animaux marins pétrifiés , et plus souvent encore , des coquilles fermées et converties en masse solide. Ces coquillages , frappés ou jetés contre d'autres avec force , rendent un son aigu ; et leur cassure a l'apparence du verre.

Les arabes comprennent dans le Haroudje-êl-Abyadh , les collines basses , nues et cal-

caires qui bordent la plaine ; mais leur nature est très-différente. De toutes les rangées que j'ai vues , c'est celle-ci qui contient le plus de pétrifications. Ces montagnes sortent de terre par un escarpement immédiat ; la substance dont elles sont formées n'est que de la pierre à chaux friable , où les pétrifications ont si peu d'adhérence , qu'on peut les arracher sans effort. Ce sont des conques , des limaçons , des poissons et autres substances marines. Je trouvai des têtes de poissons qui auraient suffi pour la charge d'un homme. Il y a , dans les vallées adjacentes , une grande quantité de coquillages , de la même espèce que ceux qu'on trouve dans la grande plaine , et qui semblent vernis , comme je viens de le dire.

SECTION III.

Arrivée à Temissa (1), et voyage ultérieur.

Nous étions encore à une journée de marche de Temissa , lorsque les habitans de

(1) Cet endroit ne se trouve indiqué sous ce nom dans aucun des géographes arabes que j'ai consultés , tels que

ce lieu vinrent saluer la kâravâne et la félicitèrent de son arrivée. Ils nous firent des questions sans nombre, relativement à notre santé, en y mêlant des vœux pour la paix, dans le stile et à la manière des arabes. La répétition continuelle des mêmes mots me parut extraordinaire ; mais on me donna bientôt à entendre que, suivant l'usage du pays, c'était la marque d'une éducation distinguée. Plus un homme était noble et bien élevé, plus il réitérait ses questions. Un jeune homme élégamment vêtu, attira particulièrement mon attention, comme étant un adepte dans l'art de les multiplier et de les renouveler. Ayant abordé un arabe d'Aùdjélah, il lui prit la main et employa un tems considérable à le combler de politesses. L'arabe fut ensuite obligé de doubler le pas, afin de rejoindre ses compagnons ;

Aboùlfédâ, l'Edrycy, âl-Bâkoûy, etc. ; mais je ne doute pas que ce ne soit le même endroit que le Medherâm Tyca de l'Edrycy, qui le place à deux journées de Zoûylah et à quarante milles d'Ankâlâs (grande ville du royaume de Kavâr), en suivant le cours du fleuve. d'Anville pense que cette ville est la même que le *Βέδαιζογ* de Ptolémé. Voyez *Edrisii Africa*, p. 139 et 303, 2^e. éd. (L-s.)

mais le jeune homme du Fezzân craignit qu'on ne le soupçonnât de manquer de savoir vivre , s'il le quittait si promptement, et pendant près d'un demi mille , il courut à côté de son cheval , sans lui tenir d'autres propos que ceux-ci : Comment te portes-tu ? Eh bien ! comment cela va-t-il ? Loué soit Dieu de ce que tu es arrivé en paix ! Dieu te fasse paix ! Comment te trouves-tu , etc.

En approchant de Temissa , les pèlerins se rangèrent en ordre avec leur timbale et leur drapeau verd. Les marchands formèrent une troupe , à la tête de la kâravâne , faisant caracoler leurs chevaux tout en nous servant de guides. Ce fut dans cet appareil que nous gagnâmes le lieu de notre campement , situé près de la ville. Pendant ce tems-là , les femmes rassemblées hors des murs nous saluaient à la manière arabe , par des exclamations joyeuses et réitérées , auxquelles nous répondîmes par une décharge de nos armes à feu. Ces civilités mutuelles durèrent jusqu'à ce que nous eussions dressé nos tentes dans un bosquet de dattiers.

La gaîté , les félicitations régnèrent ce jour-là dans la kâravâne , sur-tout parmi les marchands. Depuis bien des années peut-

être , la kâravâne n'avait pas eu , en sortant du Caire , une perspective aussi triste et aussi effrayante que dans cette conjoncture , où une armée d'infidèles s'était emparée si subitement de la principale ville d'Afrique , avait détruit la domination des mamloûks et menacé d'abolir tout-à-coup le commerce des esclaves , qui est le principal moyen de subsistance de cette kâravâne. L'apparition d'une horde de bédouyns nous avait donné l'alarme peu de jours après notre départ du Caire. Il était réellement extraordinaire que nous eussions atteint Syoùah sans être attaqués. Il n'y avait pas long-tems que les arabes avaient poussé la hardiesse jusqu'à franchir les postes des français , et voler tout près de la capitale. Pendant notre séjour à Syoùah , nous avions été informés des mouvemens de différentes hordes de bengacy et d'autres tribus arabes ; et à peu de distance de notre route , entre Aùdjelah et les frontières du Fezzân , nous avions vu des traces nombreuses de leurs brigandages , attestés par les cadavres de plusieurs centaines de chameaux et autres bêtes de somme qu'ils avaient pillés et abandonnés , probablement parce qu'ils manquaient d'eau pour

les emmener vivans. Ils avaient commis des vols dans le voisinage, et même tenté une attaque contre Temissa : et ils nous avaient long-tems attendus dans ces contrées. Enfin ils avaient supposé que, d'après la prise du Caire, la kâravâne ne partirait pas cette année. Ainsi nous étions désormais à l'abri de tout danger immédiat; et comme notre route se dirigeait à travers les cantons habités du royaume de Fezzân, toutes nos craintes se dissipèrent à-la-fois.

Temissa est maintenant une ville de peu d'importance; elle ne renferme pas au-delà de quarante hommes en état de porter les armes. Elle est bâtie sur une montagne et ceinte d'une haute muraille, capable de la garantir d'une invasion si elle était en bon état; mais elle est ruinée et dégradée en plusieurs endroits. On m'avait parlé d'inscriptions à découvrir sur quelques-uns de ses édifices; mais je n'en trouvai aucune, et je suis porté à croire qu'il n'en a jamais existé, parce que les ruines ne sont formées que de décombres de maisons construites de pierres à chaux, unies ensemble par un mortier rougeâtre. Au surplus, ces ruines prouvent que les anciens habitans de Te-

missa étaient meilleurs architectes que ses habitans actuels ; car ces derniers , à l'aide et au milieu des décombres , se sont , pour ainsi dire , replâtrés des demeures qui , en fait d'agrément et de commodité , soutiendraient à peine la comparaison avec les étables de nos bestiaux d'Europe.

Ils ont beaucoup de moutons et de chèvres. L'âne est leur seule bête de somme. La ville est entourée de bosquets de dattiers , qui fournissent principalement à leur subsistance. Le sol produit du bled , mais en très-petite quantité.

A mon retour au camp , après avoir parcouru la ville , j'y trouvai une multitude d'habitans qui échangeaient des moutons , de la volaille et des dattes , pour du tabac , du beurre , des ornemens de femmes , et ces étoffes de laine grossière qui forment en général l'habillement des arabes. La soirée se termina gaîment en félicitations mutuelles ; et les jeunes esclaves , réunis aux enfans de la kâravâne , allumèrent un feu de joie.

Comme , en partant de ce lieu nos journées devaient être courtes , nous ne levâmes notre camp le lendemain qu'une demi-heure environ après le lever du soleil. Nous mar-

châmes lentement à travers les dattiers, sur un sol généralement uni, entrecoupé çà et là de petites éminences formées par les vents, qui avaient amoncelé du sable autour de quelques arbres, à une si grande élévation qu'il ne laissait voir que les branches de leur cîme. A deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes à la vue de Zoùylah (1), et nous nous rendîmes à l'endroit marqué pour notre campement, au sud-ouest de cette ville.

SECTION IV.

De Zoùylah.

Zoùylah étant une ville importante du Fezzân et la résidence non seulement de plusieurs individus riches et en crédit, mais encore de quelques personnes de la famille

(1) Cette distance entre Témissa et Zoùylah ne paraît pas s'accorder assez bien avec celle que nous avons indiquée dans la note précédente, entre Medhéram I'ÿça et Zoùylah. A la vérité elle n'est que d'une journée, mais notre voyageur paraît avoir marché à peu-près pendant huit ou neuf heures, ce qui équivaut à deux petites journées.

du Sulthân , nous fîmes halte à une petite distance , et nous nous disposâmes à rendre les honneurs convenables en pareille occasion.

Les marchands , leurs pages et leurs esclaves se revêtirent de leurs plus beaux habits , et le cheykh fit porter devant lui son étendard verd , en l'honneur des chéryfs qui demeurent à Zoùylah. Nous nous étions à peine formés en procession , que nous aperçûmes vingt cavaliers montés sur des chevaux blancs , et au centre desquels on portait un étendard verd. C'était le chéryf Hindy , le principal personnage de la ville , qui était venu à notre rencontre avec ses huit fils et d'autres personnes de sa famille. Il était suivi à quelque distance d'un grand nombre d'hommes et de jeunes gens à pied. Ces deux troupes se joignirent à la kâravâne , et nous passâmes ensemble près de la ville , en faisant des acclamations et des décharges de nos mousquets , jusqu'à notre arrivée à l'endroit où nous dressâmes nos tentes.

Quantité d'autres habitans se rendirent alors près de nous , les uns par curiosité , d'autres pour échanger leurs marchandises. Tous se conduisirent avec autant d'ordre

que de décence. Les parens du chéryf se faisaient sur-tout remarquer par leur complaisance et la politesse de leurs manières. Ils portaient le costume de Tripoli ; mais ils avaient par-dessus une belle chemise ou *tob*, fabriquée dans le Soûdân. Les opérations mercantiles de la kâravâne furent considérables , particulièrement avec les femmes , qui achetaient divers articles de parure , en échange de fruits et de légumes , de lait et de volaille.

On a donné à Zoûylah le nom de *béléd el-Chéryf*, ou ville du Chérif. C'était anciennement une place importante , et il paraît que son enceinte a été trois fois plus vaste qu'elle n'est maintenant. Des parens du chéryf me dirent que Zoûylah était, il y a quelques siècles , le lieu de la résidence des sulthâns , et le rendez-vous général des kâravânes ; encore aujourd'hui , la kâravâne de Bornoù appelle le voyage du Fezzân , *voyage à Sylah* (1).

Cette petite ville occupe un espace d'en-

(1) C'est ainsi que je crois devoir transcrire le mot *Seela* du texte original, et qui me paraît l'abrégé de Zoûylah. (L-s.)

viron un mille de tour. Comme à Aùdjélah, les maisons n'ont ici que le rez-de-chaussée, et les chambres tirent le jour de la porte. Près du centre de la ville, sont les ruines d'un bâtiment à plusieurs étages, dont les murs ont beaucoup d'épaisseur. L'opinion générale est que c'était jadis le palais. On trouve hors de la ville, près du mur méridional, une vieille mosquée, qui a peu souffert des ravages du tems, et qui donne une idée de l'ancienne magnificence de Zoùylah. Le milieu en est occupé par une salle spacieuse, entourée d'une colonnade imposante, derrière laquelle s'étend un large corridor, où donne l'entrée de divers appartemens utiles au service de la mosquée. Un peu plus loin de la ville, se voient des édifices anciens et très-élevés; ce sont les tombeaux des chéryfs qui périrent en combattant, lorsque leur pays fut attaqué par des infidèles.

Les environs de Zoùylah sont unis, bien arrosés et fertiles. Les bosquets de dattiers sont d'une grande étendue; et les habitans paraissent donner plus de soin à l'agriculture que ceux des pays adjacens.

Nous eûmes dans la soirée une nouvelle

preuve de l'antique hospitalité des arabes. Un esclave du chéryf apporta dans chaque tente un plat de viande et de bouillon et dix petits pains. Cette coutume est très-ancienne. Le cheykh du sulthân l'observe avec scrupule , et s'y conforme à l'arrivée de chaque kâravâne. Peu de tems après , il envoya à chacun de nous trois petits pains pour le déjeuner du jour suivant.

S E C T I O N V.

Continuation du voyage ; arrivée à Mourzoûk.

Nous quittâmes dans la matinée du lendemain la ville hospitalière de Zoûylah ; et après avoir traversé un bosquet de dattiers , nous parvînmes à une plaine vaste et découverte. Après y avoir marché pendant sept heures , nous arrivâmes à Hemarah , petit village faiblement peuplé , et d'un aspect misérable , quoique les environs soient très-fertiles. J'y fus régalé pour la première fois de la principale friandise du Fezzân , qui consiste en sauterelles , accompagnées d'une boisson appelée *luguibi*. Cette dernière

est composée du suc des dattiers. Dans sa nouveauté , cette liqueur est douce et assez agréable au goût ; mais elle est sujette à occasionner des flatuosités et le flux de ventre. Les sauterelles sèches m'inspirèrent d'abord de la répugnance ; mais quand j'y fus accoutumé , j'en devins très-friand. Pour les manger, on en détache les aîles et les jambes, et on vide leur intérieur. Ce qui reste a un goût semblable à celui des harengs saurets, mais plus délicat.

Le lendemain, nous étions en marche avant le lever du soleil. Notre route traversait une plaine bordée au sud par des dattiers, entre lesquels je discernai plusieurs petits villages. Je demurai jusqu'à midi séparé de ma société habituelle, le cheykh du sulthân de Zoûylah qui avait bien voulu me choisir pour lui tenir compagnie. Ses vêtements ordinaires étaient très-usés et même en lambeaux. Il avait un manteau, signe de son éminente dignité. « Il préféra de
« m'avoir près de lui, dit-il, parce qu'il
« regardait comme un déshonneur de voya-
« ger avec les marchands. » Lorsqu'il m'eut permis de le quitter et de rejoindre mes anciens camarades, je les trouvai remplis

de joie de se voir si près du lieu où ils avaient des maisons et des familles. Mais leurs transports ne tardèrent pas à être troublés. Les officiers du sulthân vinrent au-devant de nous prendre note des ballots et des marchandises ; ordinairement cette mesure n'avait lieu qu'aux portes de Mourzouk ; et les marchands avaient pris l'habitude de disposer d'avance au moins d'un tiers de leurs effets , en vue de se soustraire à l'impôt. Quelques-uns avaient imaginé de mêler leur bagage avec celui des pèlerins, qui ne paient point de droits. Un peu piqués de ce qui s'était passé , nos trafiquans accédèrent à la proposition que leur fit le cheykh, de pousser jusqu'à Traguen par une marche forcée ; et nous y arrivâmes au coucher du soleil.

Nous nous y reposâmes pendant tout le jour suivant ; il fut employé en préparatifs dont le but était de paraître d'une manière honorable devant le sulthân. D'ordinaire , ce prince sort à cheval au-devant de la kâravâne , par respect pour les pèlerins qui reviennent de la Mekke. Il se fit précéder de quelques chameaux chargés de viande et de pain , qui furent distribués aux

voyageurs. Nous nous remîmes en marche le lendemain , et après huit heures de marche, nous établîmes notre camp près de la chapelle et du tombeau de Sydy Béchyr, saint personnage très-renommé dans les anciens tems, et dont le village voisin porte le nom. Notre entrevue avec le sulthân devait avoir lieu le lendemain. Ce jour-là, 17 novembre, nous mîmes fin à notre longue et périlleuse expédition, et après une marche de trois heures, nous parvînmes dans le voisinage de Mourzouk.

Le sulthân s'était posté sur une éminence. Il était accompagné d'une cour nombreuse et d'une multitude de ses sujets.

Notre kâravâne fit halte, et tous les voyageurs de quelque importance descendirent de leurs montures pour le saluer. Je m'approchai avec d'autres ; je trouvai le sulthân assis sur un siège d'ivoire fait à l'ancienne mode, couvert d'une étoffe rayée de rouge et de verd, et placé à l'extrémité d'une aire ovale, autour de laquelle étaient rangés des soldats de chétive apparence. Le sulthân avait la veste des habitans de Tripoli, et par-dessus une chemise ou froc

brodé en argent, à la manière des naturels du Soûdân. Tout près de lui, de chaque côté, étaient des mamloûks blancs et des esclaves nègres, le sabre nu. Ils avaient derrière eux six bannières, et des esclaves noirs, demi-nus, tenant des lances et des hallebardes dont la mode remontait peut-être au tems de Saladin. Nous entrâmes dans le cercle par une ouverture ménagée vis-à-vis du sulthân et vers le milieu de l'enceinte. Conformément au cérémonial de sa cour, nous quittâmes nos pantoufles, et nous nous avançâmes nus pieds pour lui baiser la main. Chacun, après lui avoir présenté son hommage, passait alternativement à gauche ou à droite, et s'asseyait derrière lui. Les marchands se trouvèrent ainsi rangés en deux groupes égaux de chaque côté du trône. Le cheykh des pèlerins entra le dernier, le sabre à la main, précédé d'une timbale et de l'étendard verd de la Mekke. Les pèlerins le suivaient chantant les louanges de Dieu, qui les avait amenés si loin sains et saufs. Ils continuèrent leurs hymnes jusqu'à ce qu'il plut au sulthân de congédier leur chef, avec la gracieuse promesse d'envoyer à chaque tente

son présent de dattes et de viande. L'audience terminée, le sulthân remonta à cheval, et retourna à Mourzoûk, précédé de timbales et de bannières, et entouré de ses soldats, tandis que ses courtisans auxquels se joignirent les arabes de la kâravâne, faisaient caracoler leurs chevaux sur les flancs de la procession.

C H A P I T R E I I I .*Notice sur le Fezzân.*

LA plus grande longueur de la partie cultivée du royaume de Fezzân, est d'environ trois cents milles anglais du nord au sud, et sa plus grande largeur de deux cents milles de l'est à l'ouest; mais on comprend dans son territoire la région montagneuse de Haroùdje du côté de l'est, et d'autres déserts situés au sud et à l'ouest.

Les peuples qui le bordent au nord sont des arabes qui passent pour dépendre de Tripoli; mais cette dépendance est purement nominale, et ils saisissent toutes les occasions que leur présentent la faiblesse ou les troubles de l'état pour secouer le joug. Du côté de l'est, le Fezzân est borné par le Haroùdje et les déserts. Au sud et au sud-est s'étend le pays des tibbous, au sud-ouest celui des touâryk nomades, à l'ouest sont les arabes.

Ce royaume renferme cent une villes et villages, dont Mourzoùk est la capitale. Les

principales villes après cette résidence , sont Sockna , Sibha , Hun et Vâdan au nord ; Gatron au sud ; d'Udjermah à l'ouest , et Zoûylah à l'est.

Dans aucune saison , le climat du Fezzân n'est agréable ou tempéré. La chaleur est extrême en été ; et quand le vent souffle du sud , elle est à peine supportable , même pour les habitans. L'hiver serait doux , s'il ne régnait durant cette saison un vent de nord , froid et pénétrant , qui glaçait non-seulement les naturels et les obligeait aussi bien que moi-même , né dans un climat septentrional , de nous réfugier au coin du feu.

Les pluies sont rares et peu considérables. Il n'y eut pas un seul orage accompagné de tonnerre , depuis le mois de novembre 1798 jusqu'au mois de juin 1799. Le 31 janvier 1799 , il y eut de faibles éclairs sans tonnerre. Les ouragans sont néanmoins fréquens ; ils viennent du nord ou du sud , et enlèvent par tourbillons la poussière et le sable , au point de répandre une teinte jaune sur l'atmosphère. Il n'existe pas dans toute la contrée une rivière ou même un ruisseau digne de remarque. Le sol est un sable qui s'étend à une grande profondeur ,

et couvre du roc ou de la terre calcaire et quelquefois une couche de substance argileuse.

On peut considérer les dattes comme la production naturelle et la principale marchandise du Fezzân. Dans les parties occidentales , il croît du séné d'une qualité supérieure à celui qui est importé du pays des tibboûs. Les herbes culinaires et les légumes en général sont en abondance. Le froment et l'orge sont assortis au sol et au climat ; mais l'inexpérience ou les difficultés attachées au mode de labour , et en général , l'indolence du peuple et les vexations du gouvernement , sont cause qu'on ne recueille pas assez de bled pour la consommation , et que la subsistance du pays dépend des importations des contrées arabes qui bordent le Fezzân vers le nord.

On donne fort peu de soin à l'éducation des bestiaux. On ne trouve des bêtes à corne que dans les cantons les plus fertiles , et même elles n'y sont qu'en petit nombre. On les emploie à tirer de l'eau des puits , et on ne les tue que dans les cas de nécessité urgente. L'animal domestique ordinaire est la chèvre. On nourrit des moutons dans les

parties méridionales du royaume ; mais il en est généralement approvisionné par les arabes limitrophes. La laine est manufacturée en *a'bbéh* (1), ou étoffe grossière , qui sert à l'habillement général des naturels. On fait rôtir et on mange les peaux avec la chair , lorsqu'elles sont encore récentes. Il y a peu de chevaux ; on se sert généralement des ânes pour les fardeaux , le trait et les transports. Les chameaux sont d'une cherté excessive , et il n'y a que les principaux habitans ou les riches marchands qui en possèdent. On nourrit tous ces animaux de dattes ou de noyaux de dattes.

(1) Ce mot désigne proprement le vêtement fait avec l'étoffe dont il s'agit. La façon du *a'bbéh* est extrêmement simple. On coud les deux extrémités de l'étoffe dans toute sa largeur , à-peu-près comme si l'on voulait faire un sac , ensuite on fait une fente sur le devant pour y passer la tête et le mettre sur les épaules , avec une échancrure sur le cou et deux trous sur les côtés pour y passer les bras. C'est le vêtement favori des arabes pour monter à cheval. Ils en ont de très-riches , galonnés en or et en argent sur les épaules , et brodés avec soin. Voyez les Mœurs des arabes , dans le tome 2 des *Voyages du chevalier d'Arpieux*. (L-s.)

Le commerce du Fezzân est considérable ; mais il ne consiste qu'en marchandises étrangères. Depuis octobre jusqu'en février, Mourzoûk est le grand marché et le rendez-vous de différentes kâravânes qui viennent du Caire, de Bengasy, de Tripoli, de Gadamès, de Touat et du Soûdân, et des bandes moins nombreuses de trafiquans, tels que des tibboûs de Rechadé, des touâryks et des arabes. Ce sont les marchands d'Aùdjélah qui font le commerce du Caire. Celui de Tripoli se fait principalement par les habitans de Sockna, et par un petit nombre seulement de ceux du Fezzân et de Tripoli. Le commerce avec le Soûdân est entre les mains des agades, qui le font par l'intermédiaire des touâryk kollouvi ; celui de Bornoû est dirigé par les tibboûs de Bilma. Les kâravânes qui se rendent à Mourzoûk du sud ou de l'ouest, y portent, comme articles de commerce, des esclaves de l'un et l'autre sexe, des plumes d'autruche, du musc, des peaux de tigres et de l'or partie en poudre, partie en grains, destiné à faire des anneaux et autres ornemens pour les peuples de l'intérieur de l'Afrique. On importe de Bornoû une grande quantité de cuiyre. Le

Caire envoie des soies , des mëlâyéh (calicos rayés de bleu et de blanc) , des étoffes de laine , du verre , de faux corail , des grains pour bracelets , et un assortiment de marchandises de l'Inde. Les marchands de Bengasy qui ont coutume de joindre la kâravâne du Caire à Aùdjélah , importent du tabac à mâcher ou en poudre , et divers objets fabriqués en Turquie.

La kâravâne de Tripoli trafique principalement de papier , de faux corail , d'armes à feu , de sabres , de couteaux , des étoffes appelées *a'bbéh* et de bonnets de laine rouge. Les marchands de Gadames importent à-peu-près les mêmes articles. Les kâravânes moins nombreuses de touâryks et d'arabes , importent du beurre , de l'huile , de la graisse et du bled ; et celles qui viennent des cantons plus méridionaux , en tirent du séné , des plumes d'autruche , et des chameaux pour la boucherie.

Le Fezzân est gouverné par un sulthân issu de la famille des chéryfs. La tradition rapporte que les ancêtres du prince régnant , venus de l'Afrique occidentale , conquièrent ce royaume il y a environ cinq cents ans. Le sulthân exerce dans ses états

un pouvoir sans bornes ; mais il est tributaire du bâchâ de Tripoli. Le montant du tribut s'élevait anciennement à six mille dollars ; il est maintenant réduit à quatre mille. Un officier du bâchâ vient chaque année à Mourzoûk recevoir cette somme ou l'équivalent en or, en séné ou en esclaves. Cet officier a le titre de *bey-él-nobe* (1), pendant la durée de son emploi. A son départ de Tripoli, qui a lieu tous les ans au mois de novembre, il prend sous sa protection tous les marchands qui entreprennent le même voyage ; et je profiterai de cette occasion, lorsque je retournerai de Tripoli à Mourzoûk.

Le sulthân actuel prend le titre de sulthân Mohhammed-ben sulthân Manssoûr(2), et ce titre est gravé sur un grand sceau, qu'il appose à tous les ordres ou lettres concernant l'intérieur du royaume ; mais lorsqu'il écrit au bâchâ de Tripoli, il se sert d'un sceau plus petit, sur lequel est seulement gravé

(1) Je crois qu'il faut lire *Bey él-noùbeh*, gouverneur de Nubie. (L-s.)

(2) Sulthân ou monarque Mohhammed, fils du monarque Manssoûr. (L-s.)

le mot cheykh (1), au lieu de celui de sulthân.

Le trône est héréditaire. Cependant la couronne ne passe pas toujours du père au fils, en ligne directe. C'est le prince le plus âgé de la famille royale qui succède au sulthân défunt ; et il peut arriver que ce soit son neveu, de préférence à son fils moins âgé. Cet usage fait souvent répandre du sang. Le fils du sulthân défunt peut être d'âge à gouverner, quoique plus jeune que l'héritier collatéral. Ses liaisons, sa position antérieure lui ont donné de l'influence et des partisans. Il est porté à s'élever contre la loi de succession au trône, comme ne pouvant s'appliquer à la circonstance où se trouvent son compétiteur et lui, également arrivés à la maturité de l'âge. C'est alors l'épée qui décide.

Le palais (ou la maison) du sulthân est situé dans l'enceinte du château ou forteresse de Mourzoûk. Il y vit retiré, et n'y partage son logement qu'avec les eunuques

(1) Ce mot arabe, qui signifie proprement vieillard, est devenu le titre des chefs de tribus arabes. (L-s.)

qui le servent. Son hharem (1) est tout auprès. Il n'y met jamais le pied. On conduit à son appartement la femme dont il souhaite la présence. Le hharem est composé d'une sulthâne et d'environ quarante esclaves. Les lois de l'empire veulent que la sulthâne soit de la famille des chéryfs de Vâdan ou de Zoùylah. Il arrive souvent que les esclaves sont vendues et remplacées par d'autres, si elles ne deviennent pas mère, ou ne se font pas aimer du sulthân par des charmes et des talens supérieurs.

Il y a dans l'enceinte du château une place réservée pour les gens qui ont à traiter d'affaires publiques, et d'où un vestibule long et étroit conduit à une porte qui donne sur le principal appartement du sulthân. Le moment où l'on ouvre cette porte est annoncé par le bruit des timbales, qui est le signal de l'audience. Elle s'ouvre trois fois par jour. Ceux qui demandent à être admis,

(2) Ce mot, qui signifie sanctuaire, désigne l'appartement des femmes, que nous avons improprement appelé *sérâï* ou *sérail*. Sérâï est un mot turk et persan, qui signifie une grande maison, un hôtel, un palais. (L-s.)

soit pour traiter d'affaires , soit pour témoigner leur respect , sont conduits le long du vestibule , entre des esclaves qui répètent sans cesse : « Dieu prolonge la vie du sulthân ! » De la porte , ils voient le sulthân assis au fond de la salle , sur un siège antique d'ivoire qui lui sert de trône. La personne qui entre s'approche , baise la main du monarque , la porte à son front , la laisse retomber , et s'agenouille devant lui. Elle peut exposer son affaire et adresser la parole au prince dans un langage simple et vulgaire ; mais il faut qu'elle ait soin d'entremêler fréquemment son discours de ces expressions : « Dieu prolonge tes jours ! Dieu protège tes états ! etc. » A chaque admission , il est d'usage d'offrir un petit présent. Ce n'est que les vendredis ou les jours de fêtes solennelles que le sulthân se montre hors des murs du château ; il est alors accompagné de toute sa cour. Le vendredi , il se rend à cheval à la grande mosquée. Les autres jours de fête ou de solennité publique , il parcourt à cheval une plaine située hors de la ville. Ses courtisans y font courir et caracoler leurs chevaux devant lui , et montrent leur habileté dans l'art

de tirer les flèches et dans les exercices d'équitation.

La cour du sulthân, ou ses serviteurs officiels se composent du kaledyma (1), ou premier ministre ; du keijumma, ou second ministre, qui est en même tems le général de ses troupes ; d'une multitude d'esclaves noirs, et de quelques esclaves blancs, que les mahométans appellent mamloûks. Le kaledyma et le keijumma doivent être de naissance libre. Quelle que soit la dignité attachée à leur titre, ils n'ont à présent que peu d'influence. Tout le crédit, toute l'autorité résident entre les mains des mamloûks, qui sont pour la plupart des européens, des grecs, des génois, ou qui en descendent immédiatement. Les esclaves noirs sont achetés encore enfans, et élevés pour le service de la cour, suivant leurs dispositions et les talens qu'ils annoncent. Il y en a aussi parmi eux qui ont pris beaucoup d'ascendant sur l'esprit du sulthân.

L'habillement de ce prince, les jours

(1) Ces deux mots sont certainement altérés ; l'un doit être écrit, à ce que je crois, *khâdemmâ* (notre serviteur) ; et l'autre *qâïmmâ* (notre lieutenant.) (L-s.)

d'apparat et de cérémonie , consiste dans un grand froc ou chemise à la manière du Soûdân ; sous ce froc , qui est d'étoffe blanche damassée d'argent et d'or , ou de satin tissu avec de l'argent , il porte le vêtement ordinaire des habitans de Tripoli ; mais ce qu'il a de plus remarquable est son turban , qui n'a pas moins de deux tiers d'aune en largeur , et une aune entière du devant au derrière de la tête.

Les revenus du sulthân sont le produit de certaines taxes imposées sur tous les jardins et terrains cultivés , et d'amendes et de réquisitions arbitraires. A moins d'être gagnés par des présens , les esclaves chargés de lever ces impôts , se permettent toute sorte de vexations. Une autre branche de revenu pour le sulthân , sont les droits sur le commerce étranger , payés par les différentes kâravânes. Celle du Caire paye de six à huit dollars par charge de chameau. Les kâravânes de Bornoù et du Soûdân payent deux metsqâls pour chaque esclave destiné à être vendu. Le sulthân possède en outre un revenu territorial , provenant des domaines de la couronne , des marais salans , des lacs de Natron , des jardins et des bois

royaux. Le sulthân actuel a beaucoup grossi ses trésors par des expéditions dont le pillage est le but , et qu'il dirige de tems en tems contre les tibboûs de la tribu de Borgou.

Les dépenses publiques ont principalement pour objet l'entretien du sulthân , de sa cour et de son palais. Le qâdhy et le département de la justice , le service du culte et les grands officiers du gouvernement , sont payés séparément sur le produit des jardins et des forêts de dattiers , qui sont concédés aux fonctionnaires à titre d'usufruit. Les princes de la famille royale vivent des récoltes d'un territoire qui leur est affecté , de certaines quantités de bled qui leur sont délivrées toutes les semaines dans les magasins du sulthân , et d'exactions qu'ils lèvent de tems en tems sur le peuple , de leur autorité personnelle et par le moyen de leurs esclaves. Cette oppression est le résultat naturel de l'abus qui investit chaque propriétaire passager d'un domaine , du droit de percevoir des taxes , des moyens d'en exiger le paiement et de la faculté de décider si elles sont équitables.

La justice est administrée par un magis-

trat appelé *qâdhy* (1). Ses décisions sont réglées par la loi mahométane, les anciennes coutumes et l'usage établi. Il n'y a d'exception que pour les affaires criminelles, dont le jugement est arbitraire, ou renvoyé au sulthân. Dans l'absence du qâdhy, son secrétaire ou greffier remplit ses fonctions.

La dignité de qâdhy, ou de grand-juge, est héréditaire dans une certaine famille, depuis l'accession au trône de la dynastie actuelle. En cas de vacance ou de démission, le sulthân choisit dans cette famille, pour le nommer qâdhy, un individu distingué par son savoir, ou en d'autres termes, celui qui sait le mieux lire et écrire.

Indépendamment du qâdhy, tous les princes de la famille du sulthân prétendent à un droit de juridiction, et même à celui d'infliger des punitions corporelles.

Le qâdhy est en même tems chef du clergé et jouit de beaucoup d'influence et d'autorité dans le peuple. Le personnage

() Ce mot arabe, assez connu par les relations des voyageurs, signifie juge. (L-s.)

qui occupe le second rang après lui, est l'*imâm kébyr*, ou grand imâm (1).

Il n'est pas aisé de déterminer la population du Fezzân. Je l'évaluerais par aperçu à environ soixante-dix ou soixante-quinze mille âmes. Tous les habitans, sans exception, professent la religion mahométane. Leur couleur varie. Ceux des provinces septentrionales ont pour la plupart les traits et le teint semblables à ceux des arabes. Dans les cantons méridionaux, ils se sont mêlés avec les grandes nations limitrophes, et ressemblent aux tibboûs et aux touâryks.

(1) Ce mot, qui signifie proprement chef, directeur, est le titre du chef suprême du clergé dans chaque ville musulmane. Il désigne aussi celui qui, dans une mosquée, fait tout haut la prière que les fidèles répètent tout bas, en imitant toutes les contorsions dont il l'accompagne. Le titre d'imâm se donne aux docteurs de la loi musulmane. Ils se divisent en sept classes. Parmi les imâms de la loi, on en distingue quatre principaux, qui sont les chefs d'autant de rites orthodoxes dans l'islamisme ; savoir : A'dham Aboû Hhanyfeh, mort à Baghdâd en 150 de l'hégire (767 de l'ère vulgaire) ; Châfé'y, mort en Egypte, dans l'année 204 (819) ; Malik, mort à Médyne en 179 (795) ; et Hhanbel, mort à Baghdâd en 241 (855). (L-s.)

La race originelle ou indigène peut être décrite comme étant d'une stature ordinaire, dénuée de vigueur, ayant la peau très-brune, les cheveux noirs et courts, la forme du visage telle qu'elle passerait pour régulière en Europe, et le nez moins aplati que les nègres.

L'air, la démarche, tous les mouvemens et tous les gestes des habitans du Fezzân, dénotent le manque d'énergie physique et morale. La tyrannie du gouvernement, la pauvreté générale du pays, le genre de la nourriture qui n'est composée que de dattes ou d'une espèce de bouillie de farine, sans viande, et rarement avec un peu d'huile ou de graisse rance, contribuent à-la-fois à l'abattement des esprits et à l'affaiblissement des organes. Dans les cantons même où il est permis de supposer que la race s'est améliorée en se mêlant avec les arabes, il n'y a ni énergie de caractère, ni industrie. Par conséquent les arts et les manufactures sont dans un état de pauvreté et d'inertie; il ne s'y fabrique qu'un petit nombre d'articles, et aucuns talens ne s'y développent. Je n'ai pas trouvé à Mourzoûk un seul artisan habile dans une profession quelconque. Dans le fait, il n'y a d'autres artisans que des cor-

donniers et des forgerons. Ces derniers travaillent tous les métaux sans distinction ; et le même homme qui forge des fers pour le cheval du sulthân , fait des anneaux pour ses maîtresses. A la vérité , les femmes fabriquent de grosses étoffes de laine appelées *a'bbéh* ; mais le lecteur se fera une juste idée de la bonté ou de la valeur de cette fabrication , en apprenant que la navette du tisserand leur est inconnue , que la trame est insérée dans la chaîne brin à brin , et le tout travaillé sans autre instrument que la main.

L'habillement du peuple est composé d'un froc ou chemise de drap grossier de lin ou de coton, apporté du Caire, et du *a'bbéh* dont j'ai parlé tant de fois. Les classes moyennes portent des frocs d'étoffe teinte en bleu , faits dans le Soûdân. Les personnes riches et les mamloûks du sulthân ont le vêtement de Tripoli , et par-dessus une chemise de Soûdân qui varie pour les formes et les couleurs ; ils portent aussi le *a'bbéh*. Les distinctions de costume sont ordinairement bornées à la coiffure et à des anneaux qui se mettent aux bras et aux jambes. L'épouse d'un chef ou d'un homme opulent partage sa chevelure en sept longues boucles ou tresses ,

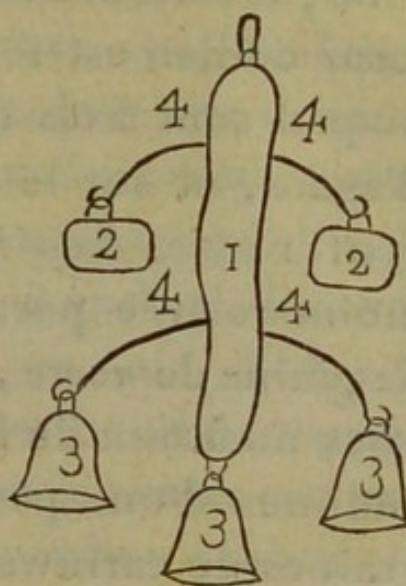
dont une est entremêlée de longues bandes de cuir doré, qui se terminent en arc; et les six autres liées tout au tour avec un ruban de cuir doré. A l'extrémité de chacune est un colifichet, que le dessin suivant fera mieux connaître qu'une description.

No. 1. Longue baguette de corail.

2, 2. Petits morceaux d'ambre.

3, 3, 3. Clochettes d'argent.

4, 4. Fil d'argent ou de cuivre.



Outre ces ornemens, les femmes du Fezzân assujettissent au haut de leur tête des cordons de soie, où sont enfilés plusieurs anneaux d'argent, et qui pendent de chaque côté sur leurs épaules. Les femmes d'un rang distingué ont les oreilles percées en deux en-

droits , et un gros anneau d'argent est fixé dans chaque trou. Dans leur toilette ordinaire , elles portent à chaque bras , neuf ou dix anneaux de corne ou de verre , dont elles suppriment quatre ou cinq dans les grandes occasions , pour faire place à un bracelet d'argent de quatre pouces de largeur. Elles portent aussi au-dessus de la cheville , de forts anneaux d'argent ou de cuivre. Leur collier est formé d'un ruban de soie , auquel sont fixés dix ou douze morceaux d'agate , et sur le devant une plaque d'argent ronde. Les femmes d'une condition moins relevée portent simplement un rang de grains de verre , et arrangent leurs cheveux au-dessus du front en grosses boucles , enduites d'une pâte faite de lavande , de graines de carraway , de clous de gérofle , de poivre , de mastic et de feuilles de laurier , mêlés avec de l'huile.

Les femmes du Fezzân sont en général passionnées pour la danse et pour toutes sortes d'amusement ; et le voyageur mahométan ne peut voir sans surprise leurs manières folâtres et la liberté dont elles jouissent , quoique mahométanes. Elles dansent publiquement dans les places , non-seulement de jour ,

mais même après le coucher du soleil. Deux ou trois hommes se réunissent avec leurs tambourins ; aussitôt les femmes se rangent en cercle autour d'eux. Ils jouent un air qu'elles accompagnent en chantant et en frappant des mains. Une jeune fille s'avance ensuite en dansant , vers les musiciens. A mesure qu'elle approche , ceux-ci imitent ses mouvemens et vont à sa rencontre. Elle fait quelques pas en arrière , puis se laisse tomber sur le dos , en gardant son corps et ses membres roides et parfaitement droits. Les femmes qui se trouvent derrière elle , la reçoivent dans sa chute , à quelque distance de terre , et la balancent en l'air , d'où elle retombe sur ses pieds. Les hommes reprennent alors leur poste dans le centre ; et une seconde danseuse fait la même évolution , que toutes ses compagnes répètent à leur tour.

Les habitans du Fezzân sont très-adonnés à l'ivrognerie. Leur boisson est le jus récent du dattier , appelé *lugibi* (1), ou un breu-

(1) J'ai vainement parcouru l'*Historia naturalis Ægypti*, de Prospère Alpin ; les *Amœnitates exoticae*, de Kœmpfer ; la *Flora Ægyptiaca*, de Florskal ; the

vage appelé *boùzah*, qui se fait avec des dattes et qui est très-enivrant. Lorsque des amis se rassemblent dans la soirée, leur seul amusement est de boire. Quelquefois ils envoient chercher une chanteuse, ou *kadanka*. Kadanka est un mot de la langue du Soûdân, et correspond à celui de *a'lmeh* (1), qui est en usage au Caire.

Le chant de ces jeunes filles est le même que celui des naturels du Soûdân. L'instrument dont elles jouent s'appelle *rabâb* (2). C'est un hémisphère creux, fait avec la co-

Natural history of Aleppo, de Russell; un fragment de la cosmographie d'Ébn el Oûârdy, contenant l'histoire du palmier, et inséré dans *Auripillii dissertationes*, et d'autres ouvrages relatifs à la botanique de l'orient; je n'y ai point trouvé l'espèce de dattier indiquée par notre voyageur. J'ai tout lieu de croire que lugibi (prononcez louguiby) est un mot altéré; mais la terminaison en *i* (*y*) me prouve qu'il désigne l'endroit où croît ce dattier. (L-s.)

(1) Plus correctement *â'limeh* (savante). On nomme ainsi les courtisanes en Egypte, parce qu'elles ont différens talens, tels que la danse et la musique, et elles savent en outre un grand nombre de chansons. (L-s.)

(2) C'est une espèce de violon, fort grossièrement établi. Voyez en la figure sur la 31^e. planche, n^o. 2, du *Nachrichten von Marokkos*, de M. Hoest. (L-s.)

quille d'une espèce de gourde, et couvert de cuir. Un long manche y est assujetti, et sur ce manche est étendu un paquet de crins de cheval serré longitudinalement, et compact comme une seule corde, environ de la grosseur d'un tuyau de plume. On se sert d'un archet pour jouer de cet instrument. Je fus un jour d'une partie avec Sydy Mintesser, frère du sulthân, dans une petite maison, à quelque distance du palais. Il fit venir une kadanka, et ne tarda pas à se retirer avec elle. Lorsqu'elle reparut, on lui demanda avec un sourire significatif où elle était allée. Elle se mit aussitôt à jouer de son instrument et chanta ces paroles en arabe : « Sydy Mintesser est doux comme
 « les eaux du Nil; mais il est encore plus
 « doux dans ses embrassemens. Comment
 « aurais-je pu lui résister ? » Par une conséquence naturelle de la grande liberté dont le beau sexe jouit à Mourzoûk, on trouve dans cette capitale plus de femmes d'une certaine classe, que dans toute autre ville de la même étendue et également peuplée. Le caractère général d'imprévoyance, ainsi que la misère et l'infortune qui en sont la suite, conviennent tout autant aux nym-

phes fragiles de Mourzoùk qu'à celles des autres pays.

Il règne dans le Fezzân différentes espèces de maladies vénériennes ; la plus dangereuse est celle qui est importée du Soûdân. Le virus ordinaire , provenant du Caire ou de Tripoli , se nomme *franzy* , ou le *mal franc*. On emploie pour guérir cette maladie , de quelque part qu'elle vienne, des sels et le fruit appelé *khandtal* (la coloquinte), comme de puissans purgatifs. S'il y a des ulcères , on les lave en même tems avec de l'eau de Natron , ou dissolution de soda (1). Ces remèdes manquent rarement leur effet, à moins que la maladie ne soit très-invétérée.

Les autres maladies les plus fréquentes sont les hémorroïdes, dont la violence est sans doute très-accrue par l'usage immodéré du poivre rouge ; et une fièvre accompagnée de migraine , qui est sur-tout redoutable pour les étrangers. Les seuls remèdes connus ou usités dans ces maladies, sont des amulettes, composées de sentences du qorân,

(1) Ce mot doit être probablement orthographié *sòudah* (noir). Cette infusion est sans doute ainsi nommée à cause de sa couleur. (L-s.)

transcrites sur une bande de papier que le malade porte autour du cou , et qu'on lui fait avaler dans les cas dangereux. On ne connaît point la saignée ; mais on tire souvent du sang au moyen des ventouses. Quant à la chirurgie , j'ai ouï dire qu'il y avait à Mourzoùk des gens assez habiles pour guérir une fracture simple.

Les maisons du Fezzân sont misérablement bâties. Elles sont construites avec des pierres ou des briques faites d'une terre calcaire mêlée avec de la glaise et séchée au soleil. Les mains de l'ouvrier sont les seuls outils qu'il emploie. Quand les murailles sont achevées , les amis du propriétaire se rassemblent et lui aident à les crépir d'un mortier fait avec une terre calcaire blanche. Ce travail ne s'exécute pareillement qu'à la main. Toutes les maisons sont extrêmement basses , et le jour n'y entre que par la porte.

A l'égard de la nourriture , je n'ai point connu de peuple plus sobre que les naturels du Fezzân. Il est vrai qu'ils ne peuvent jamais s'abstenir de viande , lorsqu'on en sert devant eux ; mais l'usage de la viande n'est pas , à beaucoup près, général. A Mourzoùk , pour désigner un homme riche , on

se sert ordinairement de cette expression :
 « Il mange tous les jours du pain et de la
 « viande. »

P O S T - S C R I P T U M.

Les détails qu'on vient de lire donneront une idée générale de Mourzoûk, ainsi que du peuple et du royaume de Fezzân. Comme j'ai dessein de retourner dans ce pays, j'aurai la facilité de me procurer des notions plus satisfaisantes, de développer quelques articles de ma relation, et de rectifier les méprises qui ont pu m'échapper dans d'autres. Je rédigerai alors pour la Société africaine une description plus ample et plus correcte; et je compte la lui faire parvenir par un de mes amis et compatriotes, qui se rend à Mourzoûk avec la kâravâne. Il se propose de retourner à Tripoli dans le mois de mai ou de juin 1800, et confiera pour lors mes papiers aux soins du consul anglais.

Signé FRÉDÉRIC HORNEMANN.

II.^e *P O S T - S C R I P T U M.*

Il sera satisfaisant pour la Société afri-

caine et pour le public , de recevoir des nouvelles ultérieures de M. Hornemann , concernant la suite des voyages qui sont l'objet plus direct de sa relation.

Il paraît , par une de ses lettres datée de Tripoli , le 19 août 1799 , qu'en arrivant à Mourzoûk , sur la fin d'octobre 1798 , il apprit qu'une kâravâne se disposait à partir pour le Souûdân , en trois divisions , dont la première devait se mettre en route trois jours après son arrivée. L'époque fixée pour le départ de la dernière , laissait le tems de faire les préparatifs indispensables , et M. Hornemann avait résolu de se rendre avec elle au pays d'Aghadès (1) et à Kachna (2) ;

(1) *Voyez* sur cet endroit l'*Afrique* de Léon l'Africain , p. 650 ; l'*Afrique* de Marmol , t. III , p. 66 ; et celle de Dapper , p. 331. Ces deux derniers auteurs , qui ne sont à-peu-près que les copistes du premier , s'accordent avec lui pour nous représenter Aghadès comme une ville ; et c'est le sentiment des géographes arabes , qui la désignent , suivant M. Hartmann , sous le nom d'Aûdaghost. C'est une petite ville-située dans le désert , non loin de la Nigritie , etc. *Voyez* Hartmann , *Africa* , p. 40. (L-s.)

(2) Je crois que c'est le même endroit que Qosnat , indiqué par l'Edrycy , dans son Itinéraire de Messr (le Caire) à Behnécê et de là à Sedjelmecê. (L-s.)

mais des renseignemens qui lui parvinrent ensuite l'engagèrent à changer de dessein. On lui dit que la kâravâne éprouverait probablement des obstacles, ou serait attaquée en traversant un canton des tounaryks, alors en guerre avec le Fezzân ; et il observa qu'elle était entièrement composée de commerçans noirs, dont la société ou la liaison ne lui promettait ni avantage ni protection capable de lui ménager une réception amicale chez les maures de l'intérieur de l'Afrique. Ces circonstances, jointes à quelques autres, le déterminèrent à ne pas profiter de cette occasion ; et il s'y décida avec d'autant moins de regret qu'on attendait de Bornoù, sous très-peu de tems, une grande kâravâne avec laquelle il pourrait, à son retour, voyager de la manière la plus avantageuse. Pendant son séjour à Mourzoùk, lui et son domestique Freudembourg furent attaqués des fièvres du pays. Hornemann recouvra la santé ; mais son domestique mourut.

Hornemann, après son rétablissement, apprit qu'il devait encore s'écouler quelques mois avant qu'on pût attendre la kâravâne de Bornoù ; et comme dans l'intervalle des mouvemens occasionnés par l'arrivée ou le

passage des kâravânes , Mourzoûk ne lui offrit point de nouveaux objets d'intérêt ou de curiosité , il résolut de gagner Tripoli , afin de transmettre au comité de la Société africaine, les renseignemens qu'il avait déjà rassemblés pour elle. Il arriva à Tripoli , après un voyage de deux mois , vers le milieu du mois d'août , fit ce qu'il s'était proposé , et , le premier décembre 1799 , partit pour retourner à Mourzoûk , où il arriva le 20 janvier 1800.

On a reçu depuis deux lettres de Mourzoûk. A la date de la dernière , M. Horne-mann était sur le point de partir avec la kâravâne pour Bornoù , et dans l'intention de laisser derrière lui ce royaume pour chercher de nouvelles découvertes à l'ouest et dans le cœur de l'Afrique.

L E T T R E P R E M I È R E .

Au très-honorable sir Joseph Banks , chevalier , président de la société royale.

Mourzoûk (capitale du Fezzân),
le 20 janvier 1800.

« Monsieur , j'ai quitté Tripoli le 1.^{er} dé-

cembre 1799 , et je suis arrivé ici le 20 janvier 1800. Après un bon et sûr trajet, mais lent et long , je jouis de la meilleure santé , avec tout espoir de la conserver.

« La route d'ici au Soûdân par Aghadès n'est pas assez sûre pour que je m'y commette.

« Il se trouve à Mourzoûk dans ce moment un chérif de Bornoù , homme de sens et très-considéré par le sulthân de ce pays. Je m'en suis fait un ami , et c'est avec lui que je partirai d'ici , vers le 15 mars , pour Bornoù. Je compte être en août ou septembre à Kachna , distant de Bornoù d'environ quinze journées de marche.

« J'écirai aussi souvent que j'en trouverai l'occasion , pour qu'il vous parvienne quelques-unes de mes lettres , ainsi qu'à ma famille.

Je suis avec une grande estime ,

Monsieur ,

Votre très-obéissant ,

FRÉDÉRIC HORNEMANN.

L E T T R E I I.

Au même.

Mourzoùk, 6 avril 1800.

« Monsieur, notre kâravâne va se mettre en route pour Bornoù ; je la rejoindrai ce soir.

« Plein de santé, fait au climat, suffisamment instruit des mœurs et des usages de mes compagnons de voyage, parlant l'arabe, un peu le Bornoù, bien armé, non sans quelque courage, et sous la protection de deux grands chéryfs, j'ai le plus grand espoir de réussir dans mon entreprise.

« La kâravâne du Soûdân partit d'ici il y a environ un mois ; j'ai bien fait de ne pas me joindre à elle, un parti de tibbo (peuples à l'ouest du Fezzân, qui ne sont pas tout-à-fait noirs) s'étant mis en campagne quelque tems après pour l'attaquer.

« Comme je suis le premier européen qui entreprend un aussi long voyage dans cette partie du monde, je ne veux pas compromettre mes découvertes en prolongeant mes

séjours au-delà du tems nécessaire. Je me propose en conséquence de ne rester à Bornou que jusqu'au mois de septembre. De là je me rendrai à Kachna, avec la grande kâravâne qui part tous les ans, dans cette saison, de Bornou pour le Soûdân.

« Je ne puis encore décider où j'irai en quittant Kachna ; mais vous pouvez compter sur mon extrême désir de satisfaire pleinement la Société.

« Regardez cette lettre comme la dernière que je vous écrirai cette année, ou peut-être jusqu'à mon arrivée dans quelque port sur la côte d'Afrique. Je vous en ai écrit une longue de Tripoli, le 24 mars, par une occasion sûre ; ainsi je ne doute pas qu'elle ne vous soit parvenue (1).

« J'ajouterai à ce que je vous y mandais, que le préservatif employé ici avec succès, m'a-t-on dit, pour les yeux des enfans atteints de la petite-vérole, consiste dans ce que ces peuples appellent *samsam* (ta-

(1) Je crois que M. Hornemann veut parler ici de la notice qui se trouve ci-après, p. 144 (L-s.)

marin) (1), et le *zurenbula zigollan* (oignons) (2).

M'étant attaché sur-tout à prendre des renseignemens sur les maladies vénériennes, je puis confirmer ce que je vous en ai écrit, c'est-à-dire que les sels de la coloquinte (en arabe, *bandal*) (3) sont des remèdes spécifiques contre cette maladie dans ce pays. La manière d'en faire usage est parfaitement conforme aussi à ma description.

D'après tout ce que j'ai pu recueillir, il paraît que les naturels du Fezzân ne sont susceptibles de ce virus qu'une fois pendant le cours de leur existence. Il est singulier

(1) Je dois observer que le mot arabe *samsam* désigne le sesame ou jugoline, *sesamum indicum*, qui diffère beaucoup du tamarin. (L-s.)

(2) Ces deux mots sont tellement défigurés qu'il m'est impossible de les rétablir. J'observerai seulement que le nom générique des oignons en arabe est *bassal*, mot qui ne ressemble nullement à ceux que nous trouvons ici dans le texte. (L-s.)

(3) Il y a encore ici une faute typographique. Il faut lire *khendal*, plus correctement *khendtal*, qui est le nom de la coloquinte en arabe et en persan. Voyez ci-dessus, p. 132. (L-s.)

qu'avec la grande différence qui subsiste, quant à la nature de la maladie, entre les virus apportés ici par la kârayâne du Souddân et par celles de Tripoli et du Caire, il n'existe pas d'exemples, ou du moins ils sont fort rares, que le même homme ait jamais contracté les deux espèces.

Je parlai dernièrement à un homme qui avait vu M. Browne dans le Dârfoûr. Il m'a donné quelques informations sur les pays qu'il a traversés. Selon lui, la communication du Niger avec le Nil n'est pas douteuse (1); mais cette communication, m'a ajouté cet homme, est très-peu de chose avant la saison des pluies, le Niger étant alors stagnant (*non fluens*).

Il n'y a pas long-tems qu'on a observé à Bornou ce qui se pratiquait anciennement

(1) Le major Rennell objecte contre cette raison, que le Niger ou Joliba, après un cours d'environ 2250 milles anglais, en ligne directe de sa source, doit nécessairement chercher pour son embouchure un niveau plus bas que celui des contrées adjacentes au Nil. Il paraît persister à croire que ce fleuve se perd dans les lacs de Vanqârah ou Filtré.

au Caire. On a précipité dans le Niger une jeune fille richement parée (1).

« La communication du Soûdân avec les côtes occidentales et sud-ouest de l'Afrique, si je suis bien informé, a lieu généralement par Niffé et Djerbéh (2), et elle est douze fois plus considérable qu'entre le Fezzân et le Soûdân.

« Je me recommande à votre souvenir, et vous assure de ma grande estime. »

Avant de partir pour Bornoù, M. Hornemann avait profité de ses liaisons avec des personnes intelligentes, soit parmi les pèlerins et les marchands de la kâravâne d'Égypte, soit à Mourzoûk, parmi des hommes qui avaient trafiqué dans diverses régions

(1) Cet usage barbare subsistait parmi les qobthes, c'est-à-dire, parmi les égyptiens chrétiens, à l'époque de la conquête de l'Égypte par les musulmans. En l'an 23 de l'hégire (643 de l'ère vulgaire), A'mroû ben êl-A'sâs, lieutenant du khalyfe O'mar et conquérant de l'Égypte, défendit cette horrible cérémonie. (L-s.)

(2) Que M. Hornemann écrit Jerba. Je crois qu'il s'agit ici de l'île de Djerbéh, laquelle, suivant Léon l'Africain, n'est qu'à quelques milles de la côte. Marmol écrit Gelves; Dapper, Gerbes; Paul-Lucas, Gerbe. (L-s.)

de l'Afrique , ou qui en étaient natifs , pour recueillir tous les renseignemens possibles sur les pays qu'il allait visiter. Il a fait passer le résultat de ses informations , en même tems que son journal.

N O T I C E S

Concernant l'intérieur de l'Afrique septentrionale.

S E C T I O N P R E M I È R E.

A l'ouest du Fezzân , de même qu'au sud et au sud-ouest de ce royaume , le pays est habité par les tibbos ; ils sont aussi les maîtres de la contrée qui s'étend du Fezzân à l'Egypte , d'où on le dit séparé par un vaste désert. Les endroits habités les plus voisins de Tibbo , du côté du nord , sont Aùdjélah et Syoùah. Les tibbos sont bornés au sud par des arabes nomades , et à l'ouest , au-delà du Fezzân , par les possessions des touâryks.

Les tibbos ne sont pas tout-à-fait noirs ; ils ont la taille svelte ; leurs membres sont bien conformés ; leur démarche est aisée et

agile. Ils ont les yeux vifs, les lèvres épaisses, leur nez n'est ni gros ni retroussé, leur chevelure est très-longue et moins frisée que celle des nègres. Ils paraissent avoir beaucoup d'aptitude naturelle ; mais entourés de nations barbares ou de mahométans , ils n'ont pas assez d'occasions de la cultiver. Leur commerce avec les arabes , à qui ils mènent des esclaves, a probablement corrompu leurs mœurs. On les accuse d'être méfians , traîtres et fourbes. Les fezzânyens ne voyagent point seuls avec eux ; ils craignent d'être surpris et assassinés à leur instigation. La langue des tibbos se parle avec une rapidité extraordinaire ; elle a plusieurs consonnes , principalement des *l* et des *s*. Voici comment ils expriment les nombres :

Un ,	<i>trono.</i>
Deux ,	—
Trois ,	<i>aguesso.</i>
Quatre ,	<i>fouso.</i>
Cinq ,	<i>fo.</i>
Dix ,	<i>markoum</i> (1).

(1) Malgré les erreurs typographiques qui se sont incontestablement glissées dans l'impression de ce petit nombre de mots exotiques, il est aisé de reconnaître

Leur habillement consiste en peaux de moutons , qu'ils préparent avec ou sans la laine. Les peaux rases sont pour l'été , les autres pour l'hiver ; mais les habitans des principales villes ou autres , lorsqu'ils vont au Fezzân , s'habillent comme les bornouÿns , avec de grandes chemises bleues. Ils s'enveloppent la tête d'une étoffe bleu foncé , de manière à ne laisser voir que les yeux. Leurs armes sont une lance d'environ six pieds de longueur , et un poignard de quinze à vingt pouces. Ils portent ce poignard au bras gauche , et la gaine est assujétie à un anneau de cuir d'environ trois pouces de largeur , qu'ils portent autour du poing.

Les tibbos sont divisés en plusieurs tribus ;

leur origine berbère , en les comparant avec les mêmes noms de nombre de cette langue ; savoir :

Un ,	<i>oùân.</i>
Trois ,	<i>kérâd.</i>
Quatre ,	<i>qoùz.</i>
Cinq ,	<i>soummous.</i>
Dix ,	<i>meraoùah.</i>

On trouvera les autres noms de nombre dans mes additions sur la langue de Syoùah , à la fin du volume.
(L-s.)

la principale est celle des tibbos de Bilma , dont le chef réside à Dyrké , à environ une journée de Bilma. Cette tribu est fort mélangée, parce qu'elle s'est établie par force au milieu des nègres qui occupaient ce canton. Les habitans de Bilma sont encore aujourd'hui des nègres pour la plupart ; à Dyrké, au contraire, il n'y a que des tibbos. Les hommes de cette tribu font le commerce qui a lieu entre le Fezzân et le Bornoù ; et cela , sans compromettre leur sûreté personnelle. Ils voyagent par petites troupes de six ou huit individus. Mais , leur méchanceté connue empêche les esclaves de Bornou , de l'un ou de l'autre sexe , qui ont été mis en liberté, de se joindre à leurs bandes pour retourner dans leur pays ; ces pauvres gens craindraient d'être pillés et revendus , ou assassinés par eux.

Les tibbos de Bilma professent la religion mahométane ; mais on dit qu'ils n'y sont pas fort attachés.

La tribu des *tibbos rechâdéh*, ou des tibbos du rocher (1), est ainsi nommée parce que

(1) Rechâdéh est un mot arabe qui signifie en effet rocher. (L-s.)

leurs maisons sont bâties sous des rochers ; plusieurs habitent même des souterrains devant lesquels ils construisent des cabanes de roseaux , d'une façon très-grossière , pour y passer l'été. Le chef de cette tribu réside à Abo. Après Abo , Tibesty est l'endroit le plus considérable. Les tibbos rechâdéh vont en foule au Fezzân ; ils s'habillent alors à la manière des touâryks. Cependant j'en ai vu plusieurs vêtus de leurs peaux de moutons. Cette tribu passe pour être composée de bons mahométans.

On dit que les tibbos Bourgoù sont encore idolâtres. Le canton qu'ils habitent est riche en dattes , en bled et en fourrage.

Quelques habitans du Bornoù ayant pillé cette année une troupe de fezzânyens qui se rendaient de Bergami (1) à Mourzoùk , le sulthân de Fezzân envoya une petite

(1) Je crois qu'il faut lire Beghâmah , pays dont on ne connaît la situation que par ceux qui l'entourent. « Ceux qui viennent de Kaùghah , dit l'Edrycy , pour se rendre à Koùkoù passent par le pays de Beghâmah , etc. » Ebn el-Oùardy nous apprend que ce même pays est arrosé par une rivière qui se décharge dans le Nil. Les habitans sont des berbères noirs , etc. Voyez *Hartmann, Africa* , p. 62 et 63. (L-s.)

armée dans leur pays. Elle était composée de trente-deux cavaliers , de soixante-dix piétons arabes , et d'environ deux cents tibbos de la tribu Rechâdéh. Les arabes allèrent de Mourzoûk à Gatron , 54 milles au sud de cette ville ; de là à Fegherié , 33 milles sud-sud-ouest de Gatron ; puis à Abo , sept journées , et à Tibesty , trois journées , en se dirigeant vers l'est ; enfin à Bourgoû , huit journées (la journée étant évaluée à dix-huit milles). Ils enlevèrent environ 200 individus , dont la plupart furent vendus de la manière la plus indigne et la plus perfide.

Les femmes de la tribu de Bourgoû portent leur chevelure en tresses qui pendent sur leurs épaules ; mais elles coupent les cheveux du devant de la tête. On accuse les filles d'un commerce incestueux avec leurs frères. L'esclave d'un de mes amis qui parlait la langue des tibbos , m'assura avoir obtenu la certitude de ce fait d'une jeune personne enceinte qu'il avait questionnée.

Plus loin , à l'est , se trouve Arna , chef-lieu d'une autre tribu de tibbos , distant de cinq ou six journées.

Au sud-sud-ouest d'Aùdjélah habitent les febabos , qui tous les ans sont exposés aux

brigandages des arabes de Bengasy. Ces arabes vont avec ceux d'Aùdjélah voler des hommes et des dattes ; et , à cet effet , ils conduisent avec eux plusieurs centaines de chameaux.

Les habitans d'Aùdjélah me dirent que Febabo était à dix journées de distance (ces journées sont de 21 milles) ; et qu'on ne rencontre point d'eau durant les six premiers jours. La plus méridionale des tribus des tibbos est celle des tibbos nomades , établie dans le Bahhr êl-Ghazel (1), vallée qu'on dit être longue et fertile , à sept journées de distance nord de Bergami.

SECTION II.

L'ouest et le sud du Fezzân sont habités par les touàryks , peuple puissant , limitrophe du Bornoù au sud-ouest ; du Bornoù , du Soùdân et du Tomboctou au sud ; à l'est , du pays des tibbos et du Fezzân ; au nord , d'une partie du Fezzân , et des arabes qui demeurent au delà des régions de Tripoli , Tunis et Alger ; à l'ouest, du grand empire de

(1) La mer de la Gazelle. (L-s.)

Fès et de Marok , dont il se trouve quelques colonies à Soqnâ (ville du Fezzân), à Audjé-lah et à Syouah. La langue des touâryks est la seule que parlent les habitans de ces cantons (1).

Les touâryks sont divisés en plusieurs nations et tribus , qui parlent toutes la même langue ; mais leur couleur et leur manière de vivre semblent prouver que leur origine est très-différente. Ne voulant donner que des renseignemens certains , je me borne dans ce qui suit , aux touâryks de la nation de Kollouvy et de la tribu de Hhagarâ (2). Ceux-ci sont d'une taille mince, plutôt grands que petits. Leur démarche est

(1) Je suis entré dans de plus grands détails à cet égard dans la relation de mon voyage du Caire au Fezzân. *Note de M. Hornemann.* — Voyez page 37 et la note de M. Marsden , ainsi que la mienne à la fin du volume. (L-s.)

(2) Plus correctement *Hhadjarâ* , Pierres. Ce nom aura été donné à cette tribu parce que ses maisons sont construites en pierres , particularité remarquée par notre voyageur ci-après , pag. 154. Les arabes d'Afrique , sur-tout ceux d'Égypte et des déserts voisins , donnent au *djym* le son de *guym*. Il en est résulté la différence de prononciation que nous venons d'indiquer dans le mot dont il s'agit. (L-s.)

vive , mais ferme ; leur regard sévère , et toute leur contenance belliqueuse. S'ils étaient instruits et cultivés , leurs talens naturels en feraient peut-être l'un des premiers peuples du monde. On estime beaucoup leur caractère , principalement celui des kollouvyens. Les tribus occidentales sont blanches , autant que le permettent le climat et leur manière de vivre. Les kollouvyens qui atteignirent la région d'Asben , firent la conquête d'Aghadès et se mêlèrent avec d'autres nations. Ils sont de différentes couleurs ; plusieurs d'entr'eux sont noirs ; mais leurs traits ne ressemblent point à ceux des nègres. Les lhagara et les matkara sont jaunâtres , comme les arabes. Près du Soudân , il existe des tribus entièrement noires. L'habillement de cette nation est composé de larges culottes bleu-foncé , d'une chemise courte et étroite de la même couleur , avec de larges manches qu'ils relèvent et attachent ensemble derrière leur cou , de manière à avoir le libre usage de leurs bras. Ils entourent leur tête d'une étoffe noire , en sorte que de loin , elle a l'air d'un casque ; car on ne voit que les yeux. Comme ils sont mahométans , ils coupent leur chevelure ; mais ils en laissent une

touffe au sommet de la tête. Ceux qui ne portent point de bonnet, replient leur étoffe noire autour de ce toupet, ce qui le fait ressembler à une houppe placée sur un casque. Ils ont une ceinture de couleur foncée. Plusieurs cordes qui leur descendent des épaules, soutiennent un exemplaire du qorân, enfermé dans une poche de cuir, et une espèce de chapelet de petits sacs de cuir, contenant des amulettes. Ils tiennent toujours à la main une petite lance, proprement fabriquée, et d'environ cinq pieds de longueur. Au-dessus de l'épaule gauche, sur la partie supérieure du bras, ils portent leur signe national, un anneau épais, noir ou de couleur foncée, de corne ou de pierre.

Leur vêtement de dessus est une chemise à la manière des soudânyens, sur laquelle ils portent une longue épée, dont la courroie passe sur l'épaule. Les marchands de cette nation qui voyagent, portent des armes à feu; les autres ne font usage que de l'épée, de la lance et du poignard. Ils portent ce dernier sur le bras gauche, comme les tibbos; mais le manche est élégamment travaillé; car ils savent, aussi bien que les

artistes anglais, donner une couleur brillante au cuivre; et ils tiennent ce procédé fort secret.

Ils sont les courtiers du commerce qui a lieu entre le Soûdân, le Fezzân et Gadames. Leurs kâravânes vivifient Mourzoûk, qui est un désert dans leur absence; car, à l'instar des soûdânyens, ils aiment la société, le chant et la musique.

Les touâryks ne sont pas tous mahométans. Dans le voisinage du Soûdân et du Tomboctou, habitent les tagama, qui sont blancs et idolâtres. C'est là sans doute ce qui a fait dire qu'il y avait des chrétiens blancs aux environs de Tomboctou. Des hommes instruits m'avaient engagé à vérifier cette fable; je suis convaincu qu'elle doit uniquement son existence au mot *nassâry* (c'est-à-dire chrétiens), expression générique dont se servent les arabes et les mahométans pour désigner des infidèles.

La plupart des touâryks orientaux mènent une vie errante. Par exemple, un village compris dans le gouvernement des Hhagarâ, n'est composé que d'environ vingt-cinq ou

trente maisons de pierre (1) ; mais aux époques des marchés , qui passent pour être très-considérables, plusieurs centaines d'hommes s'y rassemblent avec leurs tentes de cuir.

SECTION III.

Derrière ces pays est situé Tomboctou , dont je ne dirai rien , attendu qu'il m'a été impossible de me procurer à son sujet des renseignemens certains et bien fondés ; car il existe peu de relations entre ce pays et le Fezzân. Quoi qu'il en soit , Tomboctou est incontestablement la principale ville et le lieu le plus remarquable de l'intérieur de l'Afrique.

A l'ouest de Tomboctou se trouve le Soûdân, Haoussa ou Asna (2). De ces dénominations , la première est arabe ; la seconde est celle qui est usitée dans le pays ; la dernière appartient à la langue de Bornoù. Je m'en tiens à la seconde , comme étant la plus

(1) Voyez ma note ci-dessus , p. 151. (L-s.)

(2) Que l'Edrycy écrit *âl-Essnâm* , mot arabe qui signifie l'idole ; ce que M. Hartmann aurait dû observer dans ses notes (L-s.)

appropriée , et celle qu'entendent les arabes qui habitent au-dessous du Souddân , et tout le pays au sud de Ghaden. Le nom de *Bornoù* n'indique proprement que Kano et Kachna , et la contrée située à l'est de cette région d'Asna ; mais mal prononcé , il comprend aussi Tomboctou.

A l'égard de ce que les habitans eux-mêmes appellent *Haoussa* , je crois avoir eu sur cette partie des informations sur lesquelles on peut compter. L'un de ces habitans, maraboùth (1) de profession, me donna un dessin qui représentait la situation des diverses régions limitrophes ; je l'envoie tel que je l'ai reçu (2).

Le pays compris dans la ligne qui est fortement tracée , est Haoussa ; mon ami y avait ajouté Asben.

Ces pays sont gouvernés par des sulthâns , dont les plus puissans sont ceux de Kachna et de Kano. Mais tous , soit politique , soit contrainte , paient tribut à celui de Bornoù , excepté ceux de Cabi et de Nyffé , dont les

(1) *Voyez* sur ce mot ma note , p. 25. (L-s.)

(2) *Voyez* sur la carte contenant les progrès des découvertes , etc. le cadre n°. 2.

territoires sont à une trop grande distance. Le Gouber est en outre tributaire d'Asben. Le Zamtara est réuni au Gouber. Le sulthân de Gouber s'étant emparé de Zamtara , tua le prince qui y régnait , et vendit tous les prisonniers qu'il put faire.

Les habitans de Haoussa sont incontestablement de race nègre ; mais ils ne sont pas tout-à-fait noirs. C'est le peuple le plus intelligent de l'intérieur de l'Afrique. Un extérieur intéressant les distingue de leurs voisins. Ils ont le nez mince et point aplati ; leur stature n'est pas aussi désagréable que celle des nègres ; et ils ont un goût extraordinaire pour le plaisir , le chant et la danse. Leur caractère est doux et bienfaisant. L'industrie , les arts et la culture des productions naturelles du territoire , forment leurs principales occupations ; et , à cet égard , ils l'emportent sur les fezzânyens , qui tirent du Soudân la plus grande partie de leurs vêtemens et de leurs ustensiles de ménage. Ils savent teindre en toute sorte de couleur , excepté l'écarlate. Leur agriculture est aussi parfaite que celle des européens , mais leurs procédés sont très-pénibles. En un mot , nous avons une idée très-peu juste

de ce peuple , non-seulement par rapport à sa civilisation et à ses talens naturels , mais encore relativement à ses possessions , qui ne sont pas , à beaucoup près , aussi considérables qu'on les a représentées. Sa musique est imparfaite , si on la compare à celle des européens. Mais les femmes sont assez habiles dans cet art pour attendrir leurs époux jusqu'aux larmes , et pour leur inspirer la plus grande fureur contre leurs ennemis. On donne aux chanteuses publiques le nom de *kadanka*.

SECTION IV.

A l'est de l'Haoussa sont situés les états du sulthân de Bornou (c'est-à-dire les états qui ont pour capitale la ville de ce nom). Ils paraissent avoir reçu beaucoup d'accroissement depuis le tems de Léon l'Africain , puisqu'ils embrassent des régions qu'il regardait comme indépendantes ; par exemple , l'Oùanqârah (1) et le

(1) Que l'on prononce *Oùangârah*. Ce pays se nomme *bélad él-Tebr* (pays de l'or natif , qui se trouve dans le sable). Il est situé sur les confins et à l'orient de Ghanah. On compte huit journées d'Oùanqârah à la capitale de Ghanah. Le Nil environne cette contrée, ce

Kaughah (1) de l'Edrycy, etc. leur sont annexés.

Le sulthân de Bornoù passe pour le

qui lui vaut le nom d'île parmi les arabes , et même dans leurs ouvrages géographiques. L'Edrycy et Ebn âl-Oûârdy s'accordent à lui donner 300 milles de long sur 150 milles de large. On y trouve une immense quantité de poudre d'or.

Ce n'est pas seulement en Nigritie que ce métal est abondant ; on cite encore avec éloge les mines de Tokroùr, de Lâmlâm, de Koùkoù, etc. ; celles du mont Alalaki. Les naturels vont vendre le peu qu'ils ramassent de cet or dans les états barbaresques. Ce serait réellement une branche de commerce bien importante, et qui mériterait la protection immédiate du gouvernement. Il n'est pas inutile d'ajouter que cette poudre d'or se trouve dans le limon que le Nil de Nigritie (ou Niger) laisse après son débordement. Et voilà pourquoi âl-Bâkoùy dit que, dans cette contrée, l'or sort du sable, comme ailleurs les plantes sortent de la terre. On y trouve trois lacs qui portent tous trois le nom de *Bahhr êl-Hhéloù* (fleuve d'eau douce). Les principales villes sont : Tyrqy, dont le nom se prononce ordinairement Tyrkâ; Nebrynah, Maraçah, Seqmârah, Séméqoudah, Raghbyl, Ghanârah, Kaughah. Voyez *Edryci Africa*, edit. Hartmann, p. 47 et suiv. (L-s.)

(1) Cette ville est située auprès d'un lac d'eau douce, qui sert à abreuver les habitans. Ils se livrent au com-

monarque le plus puissant de ces contrées. Tous les états voisins lui paient tribut. Il est sûr qu'il possède une vaste étendue de territoire ; mais son autorité lui est encore plus profitable , à cause des hâines toujours croissantes de ses voisins.

Les habitans du Bornoù sont plus noirs que ceux de l'Haoussa , et complètement nègres. Ils sont aussi plus robustes et très-endurcis au travail. Leur tempérament est , en grande partie , flegmatique. A tout prendre , ils sont plus grossiers et plus ignorans que les haoussanyens. Les hommes n'aiment que les femmes qui ont beaucoup d'embonpoint ; les soudâniens , au contraire , préfèrent celles dont la taille est svelte.

Une pâte composée de farine et de viande est la seule nourriture des habitans du Bornoù. Leur boisson est une espèce de bière

merce. Cette ville , quoique dépourvue de murailles , est très-peuplée. Il y a des artisans et des ouvriers qui préparent les outils nécessaires aux habitans. Les femmes y sont célèbres pour leur science dans la magie , etc. Voyez l'Édrycy de Hartmann , pag. 53 et 54. (L-s.)

qui enivre , mais qui est très-nourrissante. La meilleure production de leur sol est le cuivre , qu'ils trouvent , à ce qu'on dit , en petits morceaux. Ce qui est évalué en or à Tomboctou et dans le Haoussa , l'est en cuivre à Bornoù. Le prix de toutes les marchandises y est fixé en livres de ce métal.

Au nord de la principale ville de ce pays est situé le Kanena (1) , qui est habité par la nation des kojâm , ainsi appelée de sa nourriture habituelle , composée de bœuf et de lait de vache.

Du côté du nord-est , se trouve le Begarmé (2) , dont la capitale se nomme *Mesna*.

(1) Je ne doute pas qu'il ne faille lire Kânem , grand pays situé au midi de Bornoù , le long du Nil (des noirs). Ses habitans sont pour la plupart musulmans , de la secte orthodoxe de Malek. La capitale porte le même nom. (L-s.)

(2) Il est encore certain qu'il faut lire ici Beghâméh , canton dont les habitans sont sur-tout fixés sur les bords d'un fleuve qui descend du côté de l'est pour se décharger dans le Nil. Ces habitans sont des berbères noirs , dont la peau est brûlée par le soleil. Ils boivent de l'eau de fontaine et parlent la langue berbère , se nourrissent de viande , de lait et de poissons , etc. Voyez l'Édrylic de Hartmann , p. 62 et 63. (L-s.)

Ces deux territoires dépendent de Bornoù. Le Begarmé est fameux pour son trafic d'esclaves ; peut-être cela vient-il principalement de ce que cet endroit est celui où l'on fait le plus d'eunuques.

Au sud de Bornoù sont situés le Margui et Kaughah ; à l'ouest , l'Ungura (Oûan-qârah). Ces contrées sont régies par des gouverneurs que nomme le sulthân.

S E C T I O N V.

Vers l'est , par nord , est situé le Loussi. Les naturels le nomment *Fiddri* , et les peuples qui habitent à l'est , *Cougou* (1). Les états du sulthân de Fiddri environnent un lac qui porte le même nom. Ce royaume était jadis l'un des plus puissans. Il est considérablement diminué aujourd'hui , par suite de la trahison des sulthâns de Begarmé et d'Oûâden. Les habitans logent dans de petites cabanes , qu'ils préfèrent aux maisons. Ils passent pour être très-peu avancés en fait de civilisation. Leur pays est dépourvu de sel ; mais ils s'en procurent de la manière suivante.

(1) L'Edrycy écrit Koùkoù. (L-s.)

Ils font brûler un grand monceau de paille de *gassab* (1), en recueillent les cendres, les mettent dans un panier, y versent de l'eau, et la reçoivent à mesure qu'elle coule à travers. Ils font ensuite bouillir cette eau jusqu'à ce qu'elle se condense.

Vers le sud-est du Fiddri, se trouve le Metho, petit district indépendant, situé dans une région montueuse. A l'est, est situé le Oûâdy, qui était anciennement composé de plusieurs petits états; mais les arabes en firent la conquête, et n'en formèrent qu'un seul royaume. Leur langue est celle qu'on y parle le plus généralement; mais plus de dix autres langues y sont en usage. Des arabes errans occupent l'espace qui s'étend au nord, entre le Oûâdy et le Begarmé.

A l'est du Oûâdy est situé le Dârfoûr; là est la source d'une rivière, dont les bords sont très-riches en cannes à sucre. Elle traverse le Oûâdy et se jette dans le lac de Fiddri. On m'a donné des évaluations très-

(2) Ce mot arabe, dont la véritable prononciation est *qassab*, désigne un roseau en général, et particulièrement la canne à sucre. (L-s.)

différentes de la circonférence de ce lac , attendu qu'il augmente du double dans la saison pluvieuse : il a ordinairement de quatre à huit journées de tour.

SECTION VI.

La rivière que vit M. Park dans son voyage à Tomboctou , coule au sud de l'Haoussa. Elle arrose le Nyffé et le Cabi , où on la nomme *Julbi* ; et elle continue de couler à l'est dans le territoire de Bornoù. Là, elle prend le nom de Zad (1), qui signifie *la grande eau*. Dans quelques cantons du Haoussa , on l'appelle *Gaora* , mot dont le sens est le même.

Tous les habitans du Bornoù et de l'Haoussa, que j'ai questionnés relativement aux pays éloignés qu'arrose cette rivière , se sont accordés à me dire qu'elle traversait la contrée des mādjoùs (c'est-à-dire des idolâtres) (2) près de Sennaar ; d'autres m'ont

(1) Je serais tenté de croire qu'il faut lire *Ssa'a* , coupe, gobelet. On trouve un fleuve ainsi nommé du côté de Telemsân. Il ne faudrait pas le confondre, je crois, avec celui dont parle notre voyageur. (L-s.)

(2) Littéralement magie, c'est-à-dire, suivant l'Edrycy,

assuré que son cours se prolongeait à l'est au-delà du Dârfoûr, qu'elle se dirigeait vers le Caire, et ne composait qu'un seul fleuve avec le Nil d'Egypte.

Un égyptien d'Ocyoùth, qui avait fait plusieurs voyages au Dârfoûr et au sud de ce pays, afin de rassembler des esclaves, et qui était revenu depuis peu au Fezzân, par le Ouâdy, le Fiddri et le Begarmé (1), m'apprit que cette rivière était celle qui porte le nom de *Bahhr el-Abyâdh* (2). Je n'ai pu me procurer de renseignemens sur l'existence d'un grand lac situé dans l'intérieur des terres, quoique je n'aie rien négligé pour en obtenir.

Outre les deux grandes rivières dont je viens de faire mention, il existe dans le pays de Haoussa sept petits ruisseaux, qui

des gens qui ne croient à rien. C'est le nom sous lequel on désigne les habitans de la ville de Tadjouah, près de la Nubie, et ceux de tous les environs. Voyez l'Edrycy d'Hartmann, p. 68 et 69. (L-s.)

(1) Lisez Beghâméh, et voyez ma note précédente, p. 148. (L-s.)

(2) Le fleuve Blanc, et non Bab-el-Abiad, comme on lit dans le texte anglais, ce qui est visiblement une faute. (L-s.)

se jettent dans le Julbi près de Bervah (1). Au nord de Bornoù, il y a une rivière qui disparaît au sein des montagnes, et qui, dit-on, s'engloutit dans la terre. Toutes ces eaux sont très-basses dans la saison sèche, et s'enflent extraordinairement dans la saison pluvieuse. Quelques personnes m'ont assuré que le Zad avait un mille de largeur; il en a deux, suivant d'autres. Mais, dans le tems des pluies, on estime sa largeur à une journée de huit heures. Les budumas se tiennent toujours au milieu de cette rivière. C'est un peuple idolâtre et très-sauvage.

Voilà ce que j'ai recueilli de mieux concernant l'intérieur de l'Afrique. Je laisse de côté, dans cette relation, les hommes à queue, sans cols, sans chevelure, et ceux qui, dénués de territoire, n'habitent qu'en

(1) Bervah est la ville la plus méridionale du pays habité par le peuple nommé *madjòùs*, et plus communément kofrà, dont nous avons fait cafre. Il n'est pas douteux que ce ne soit le même endroit désigné sous le nom de *Brava* par Marmol, t. 3, pag. 154; et par Vincent le Blanc, dans la seconde partie, p. 98 de ses voyages. Voyez aussi Dapper, p. 652; et l'Edrycy de Hartmann, p. 99. (L-s.)

pleine mer. Il me serait facile de vous écrire plusieurs lettres sur l'état intérieur de l'Afrique ; mais je courrais risque de vous transmettre des notions fausses ou inexactes. De plus ne retournerai-je pas en Angleterre ? et si j'y arrive , ne faut-il pas que je tienne en réserve quelque chose de neuf et d'intéressant pour faire excuser mon retour ?

Si mon entreprise ne me coûte pas la vie , je me flatte de pouvoir , dans cinq ans , faire mieux connaître à la Société , les peuples dont je lui adresse cette courte description.

Signé FRÉDÉRIC HORNEMANN.

1798.

Extrait d'une lettre qui accompagnait les Notices ci-dessus , datée de Tripoli , le 19 août 1799.

Un voyage de onze jours , pendant quatre desquels nous avons marché dix-huit heures par jour , à travers un désert , nous conduisit de Syoùah à Àùdjélah , ville petite et misérable qui dépend de Tripoli. Au bout de seize autres journées , nous atteignîmes Temissa , le premier village du Fezzân. De ces seize

journées , j'en employai sept à franchir un désert noir et parsemé de rochers ; à coup sûr , il n'y a point dans le monde de route plus mauvaise ; et ce désert a sans doute été formé par un bouleversement volcanique. On le nomme *Haroùdje* (1). Il s'étend fort loin au sud-ouest.

De Temissa , je me rendis par Zoùylah , Tuila et Tragan , à Mourzoùk , qui porte aussi le nom de Fezzân , et que les habitans du Bornoù appellent *Zelâ*. Mourzoùk est à 25 deg. 54 min. 15 sec. de latitude nord.

A l'égard de l'intérieur de l'Afrique , j'ai pris toutes les informations possibles , et je vous en enverrai le résultat par les premières occasions. Acceptez pour le moment les notices suivantes.

Le fleuve que vous nommez Niger , qui , dans le Soùdân , porte les noms de Gulbi (2) ou Gaora , et que le peuple de Bornoù ap-

(1) Quoique notre voyageur écrive constamment *Harutsch* , je ne doute pas qu'il ne faille substituer le mot que j'indique , puisque la langue arabe n'a pas de son aussi dur que le tch des allemands , des turks et des persans. Au reste , voyez ma note ci-dessus , p. 81 (L-s.)

(2) Écrit précédemment Julbi , prononcez *Djoulby*. (L-s.).

pelle Zad, est très-considérable, et reçoit plus de douze rivières. Il vient de Tomboctou, à ce qu'on m'a dit, coule au sud del'Haoussa, ou Soudân, dans l'empire de Bornoù. Là, il prend une direction plus méridionale, et se jette dans le Nil, au sud du Dârfoûr ; au moins n'ai-je rencontré personne qui m'ait dit le contraire. Une autre rivière vient du Dârfoûr, passe par le Oûâdy et le Metho, et se termine à un grand lac appelé Fiddri, dans un royaume auquel les habitans donnent le même nom. Les peuples qu'ils ont à l'est, le nomment Kougoù, et ceux qu'ils ont à l'ouest, Loussi. Le lac Fiddri a quatre journées de tour ; mais, dans la saison des pluies, il est beaucoup plus étendu, et il inonde le pays qui l'entourne. On sème et on cultive les terres, quand ses eaux se sont retirées.

Près de Mesna, capitale du Begarmé, est une autre grande rivière, mais qui n'est considérable que dans la saison pluvieuse. le Bahhr-êl-Ghazel, ou Oûâdy-êl-Ghazel, n'est point une rivière, mais une longue et fertile vallée, habitée par des tibbos nomades, dont les maisons sont faites de peaux.

Le Bornoù est le royaume le plus puis-

sant de l'intérieur de l'Afrique. Le sulthân d'Asben , qui réside à Aghadès , occupe le second rang après celui de Bornoù. Tous les rois des pays qui composent l'Haoussa paient tribut à celui de Bornoù. Ces pays sont le Kachna, le Daoura, le Kino, le Sofaou, le Noro , le Nyffé , le Gaùri , le Cabi , le Gouber (Zanfara dépend du Gouber). Le Kachna paie chaque année cent esclaves, etc. Quelques-unes de ces contrées sont à-la-fois tributaires du Bornoù et de l'Asben. Le roi d'Asben , et la plupart de ses sujets , sont touâryks , de la tribu Kallouvi. Plusieurs des touâryks , voisins de Tomboctoù , sont blancs. Une autre de leurs tribus , établie près du Bornoù , est de la même couleur , ainsi que les arabes de la côte septentrionale de l'Afrique.

Le Begarmé paie tribut au sulthân de Bornoù. Des officiers de ce prince gouvernent l'Ungoura , qui est sans doute le Ouangara (Oúanqârah) de Léon l'africain.

Le peuple de Bornoù et celui du Fezzan sont généralement persuadés que ces deux royaumes sont sous le même méridien , pour m'exprimer à notre manière. Le Bornoù est à quinze journées du Kachna , ce qui , à

voyager très-lentement, donne 20 fisturnis, ou environ 330 milles anglais. Le Fiddri est à vingt-cinq journées du Bornoù, est par nord. Ses habitans n'ont d'autre sel dans leur contrée, que celui qu'ils préparent avec des cendres de paille.

Une grande partie des habitans du Oûady sont arabes, ainsi que leur roi.

Dans la direction sud - ouest, à la distance de dix journées, ou d'environ 200 milles d'Aùdjélah, habitent les febabo, et, à quelques journées plus au sud, les birgou, nation de Tibbo, dont le pays est très-beau et très-fertile. On les dit idolâtres. Il est singulier qu'en parlant de ces tribus, le peuple d'Aùdjélah fasse à-peu-près la même comparaison que fait Hérodote (Melpom., c. 183), lorsqu'il dit des éthiopiens troglodytes, auxquels les garamantes donnaient la chasse, que « leur langage ressemble au « sifflement des oiseaux. »

La nation la plus intéressante de l'Afrique, est celle des touâryks (Léon l'africain les appelle *terga*) (1). Ils possèdent tout le pays qui est entre le Fezzân, le Ga-

(1) Lisez therdja. (L-s.)

dames, l'empire de Marok, le Tomboctou, le Souddân, le Bornoù et la contrée des Tibbos. Ils sont divisés en plusieurs tribus, dont les principales sont les kollouvy d'Asden, et les hhagarâ (1), voisins du Fezzân.

Je suppose qu'on ne trouvera jamais dans l'intérieur de l'Afrique des chrétiens ni des hommes à queue. Les mahométans donnent le nom de *nassâry* (qui convient proprement aux chrétiens), non-seulement aux adorateurs du Christ, mais encore à quiconque n'est pas de leur religion. Je n'ai ouï parler d'hommes à queue qu'à une seule personne, qui n'était pas un témoin très-digne de foi ; elle les plaçait à dix journées au sud de Kano, les appelait yem-yem, et disait qu'ils étaient anthropophages. Dans dix mois j'approcherai de cette direction.

Je termine ici cette lettre, et j'espère, monsieur, qu'elle vous trouvera en bonne santé. Je suis, etc. etc.

FRÉDÉRIC HORNEMANN.

(1) Lisez *Hhadjarâ*, et voyez ma note, p. 151.

(L-s.)

ÉCLAIRCISSEMENTS GÉOGRAPHIQUES

SUR LA ROUTE

DE M. HORNEMANN;

ET ADDITIONS

A LA GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE DE L'AFRIQUE,

Par le major RENNELL.

CHAPITRE PREMIER.

*Géographie du voyage de M. Hornemann
en Afrique.*

JE me bornerai, autant qu'il sera possible, à des indications générales, dans la discussion qui va suivre, me réservant d'entrer dans de plus grands détails lorsqu'on aura reçu des matériaux plus nombreux. Il faut remarquer en effet que les notions transmises par M. Hornemann, quoique très-importantes, ne sont pas tout-à-fait du genre de celles qu'exige un travail de géographie mathématique. Heureusement, les obser-

vations de M. Browne et de quelques autres voyageurs , me mettent en état de tirer un meilleur parti des notes de M. Hornemann , que je n'aurais pu faire , si elles avaient été seules.

Les positions géographiques du Caire , d'Alexandrie et du Fezzân , ont subi un léger changement dans les cartes qui accompagnent ce volume (1) ; il a été occasionné par des informations récentes , et sur l'exactitude desquelles on a lieu de compter. Le Caire est placé 2 minutes , et Alexandrie , 13 minutes plus à l'ouest , d'après les observations des français ; et Mourzoûk , capitale du Fezzân , à 39 milles géographiques plus au sud-est , d'après le résultat général de toutes les autorités. Il a été fait d'autres changemens de peu d'importance dans les positions de Syoùah et d'él Bareton ou *Parætonium* ; mais ces différences ne sont pas considérables , à l'égard de la géographie universelle.

Le principal changement est celui qui concerne Mourzoûk , que les relations an-

(1) Le lecteur est prié de consulter la *carte de la route de M. Hornemann* et la *carte générale d'Afrique* , qui se trouvent dans ce volume.

térieures plaçaient directement au sud de *Mesurata*. Il est fondé sur la ligne de distance de M. Hornemann, qui ne donne pas entre l'Égypte et le Fezzân un intervalle aussi grand que l'exige cette position. Il s'en faut de près de 25 milles géographiques. Au surplus, c'est peu de chose dans une distance de plus de 800 milles. On conçoit que la durée du voyage de M. Hornemann, quoiqu'il l'ait mesurée d'une manière peu correcte, doit encore être préférée à de simples ouï-dires concernant la position de Mourzoûk, relativement à *Mesurata*, sur une distance de dix-sept ou dix-huit journées.

Je commencerai par tracer en détail la route que M. Hornemann a suivie pour se rendre de l'Égypte au Fezzân, et je partagerai ce sujet en quatre divisions : 1^o. route du Caire à Syoùah ; 2^o. de Syoùah à Aùdjélah ; 3^o. d'Aùdjélah au Fezzân ; 4^o. remarques sur la position de Mourzoûk.

I. *Route du Caire à Syoùah.*

On peut évaluer la marche de M. Hornemann à environ 123 heures (1), ce qui, à

(1) M. Hornemann eut le malheur de perdre ses

raison de 205 milles géographiques (taux ordinaire des kâravânes, réduit à une distance directe), est égal à 252 milles géographiques. Si nous prenons 2 milles anglais et demi par heure, distance ordinaire des routes, et si nous allouons un 20^e. pour les sinuosités (les routes du désert sont très-droites), nous aurons 255 milles. Or la route

papiers à Chiakhah, à trois journées au-delà de Syoùah; il doit donc n'avoir noté que de mémoire la durée de la partie de son voyage, antérieure à cet accident. Voici les indications de sa marche, entre le Caire et Syoùah :

Du Caire à Oûâdy êl-Natron, ou la vallée de Natron, environ 19 heures.

A une montagne de sable (qu'il suppose former la limite entre la vallée de Natron et le lit du *Bahhr-béla-ma*). 4

A Muhahag (Mahhâdje). 13

A Moqarrah 4 $\frac{1}{2}$

A Biljoradek (Béléd djérâdeq) 16

A une station sur les montagnes d'Oûmm-Êssoghéir, route indiquée pour avoir été de 40 heures ou davantage; disons 41 $\frac{1}{2}$

A Oûmm-Êssoghéir 5

A Syoùah 20

TOTAL 123

de M. Browne , le long de la côte depuis Alexandrie , et de là par terre depuis le voisinage de Parætonium , donne environ 259 milles et demi , ou 6 et demi au-dessus du plus faible de ces calculs , et 4 et demi au-dessus du plus fort. La route de M. Browne , le long de la côte , fut de 75 heures et demie. De là il marcha dans la direction S. 19 deg. O. du monde pendant 62 heures et un quart , jusqu'à Syoùah , situé sur la parallèle de 29 deg. 12 min. , suivant ses observations. Vu les sinuosités de la côte qu'il longea presque toujours , il ne faut peut-être compter que 144 ou 145 milles géographiques en droite ligne.

Le point où il quitta la côte , à environ 20 milles E. de *Paraetonium* , devrait être , selon M. d'Anville , à 31 deg. 7 min. de latitude ; ensorte que le gisement S. 19 deg. O. couperait le parallèle de Syoùah , à 26 deg. 24 min. de longitude. J'ai précédemment établi la position de Syoùah , dans la géographie d'Hérodote , pag. 574 , à 26 deg. 12 min. 30 sec. ; et comme M. Hornemann ne paraît pas avoir mis une exactitude rigoureuse dans son calcul du tems (sans doute parce qu'il avait perdu ses papiers) , j'adopterai la position donnée par M. Browne ,

laquelle, ainsi qu'on l'a vu, ne diffère de l'autre que de 4 milles et demi.

Il est à propos d'observer que les habitans de Syoùah n'évaluent qu'à douze journées la distance de leur pays au Caire. Mais il devient nécessaire d'examiner en quoi consistent ces journées, pour pouvoir employer ce rapport et d'autres du même genre. Or, on entend ici par journées celles des voyageurs, que rien ne retarde dans leur marche et qui vont en troupes peu nombreuses, et non celles des kâravânes, où, parmi quantité de chameaux, il doit s'en trouver qui cheminent avec une lenteur à laquelle toute la kâravâne est obligée de se conformer, sans parler des délais occasionnés par divers accidens. Les habitans de Syoùah évaluent comme il suit les différentes distances :

De Syoùah à Charje, dans la grande Oasis	12 jours.
De Charje à Dernê	14
De Dernê à Faïoùm, à travers la petite Oasis	12
De Faïoùm au Caire	12

Le terme moyen de ces journées donne environ 20 milles et six dixièmes par jour,

attendu que celles qui forment la distance de Charje et de Faïoùm donnent 19 deux tiers et les autres 21 et demi (1). Comme Syoùah est directement situé entre Dernê et la grande Oasis, nous avons une ligne de vingt-six jours, déterminée d'une manière assez satisfaisante quant à la distance ; et son résultat donne également 20,6. Douze de ces jours ne donneraient que 247 milles pour la distance de Syoùah au Caire ; en sorte qu'il faut les évaluer à 21 milles et demi. Pline, l. 5, ch. 9, compte douze journées entre Memphis et Hammon, ce qui suppose 21 milles par jour.

Il y a encore un autre moyen de calculer cette distance par les quinze journées ordinaires des kâravânes, comptées à raison de 16 milles un quart ou 16 milles et demi. Le résultat est 247 et demi, à-peu-près le même que celui des douze jours de marche à la légère.

(1) La journée ordinaire des kâravânes, qui est de huit heures, paraît être d'environ 20 milles anglais, de marche ; et d'environ 16 milles géographiques un quart ou 16 milles géographiques et demi en droite ligne, à travers les déserts.

J'ai peut-être porté trop haut la distance , en l'évaluant à 259 milles et demi. Mais il m'est impossible de ne pas avoir égard à la ligne de M. Browne , depuis le voisinage de *Paraetonium* , d'autant plus que M. Hornemann a estimé de mémoire la durée de son voyage. A tout événement Syoùah ne peut différer de plusieurs milles en longitude ; mais tant qu'on n'aura rien de positif concernant les longitudes des lieux situés sur la côte , on ne saurait approcher davantage de la vérité.

M. Browne paraît avoir employé dix-sept jours pour aller à Alexandrie, en partant de sa station à 28 deg. 40 min. de latitude , et à peu de distance au S. O. de Syoùah. Il en résulte une marche de 15 milles et demi par jour ; mais comme M. Browne était très-malade , il est fort probable que ses gens ne firent pas toute la diligence requise.

II. *De Syoùah à Àùdjélah.*

M. Hornemann a employé pour se rendre de Syoùah à Àùdjélah , 87 heures et de-

mie (1), qui, à raison de 2,05 milles géographiques par heure, donnent 179,35 milles; elles donnent 181 milles et demi de distance itinéraire. En les évaluant comme ci-dessus, à raison de 2 milles anglais et demi par heure, on trouve aussi 181 milles et demi, en calculant les onze jours d'Hornemann, à raison de 16 et demi l'un dans l'autre. Les géographes arabes évaluent cette distance à dix journées, chacune de 19 milles géographiques, ce qui fait 190 milles. Hérodote suppose aussi un intervalle de dix journées entre Syoùah et Aùdjélah.

Il est certain que les manuscrits de M. Beaufoy marquent treize journées par la route de Gegabyb (la vallée des Dattes) qui, d'après les renseignemens de M. Browne, est située au N. O. de Syoùah, tandis que la route ordinaire, par Chiakhah, se di-

(1) De Syoùah à la vallée de Chiakhah . .	23 heures.
A Torfaue	6 $\frac{1}{2}$
A travers le désert, jusqu'à une source ou aiguade sur la frontière d'Aùdjélah . .	49
A Aùdjélah	9
TOTAL	87 $\frac{1}{2}$

rige à l'ouest. Mais il est difficile de supposer que la route septentrionale soit de deux journées plus longue que l'autre. A la vérité, M. Hornemann perdit ses papiers à Chiakhah, et il peut ne s'être pas souvenu exactement du tems qu'il avait marché, pendant les trois premiers jours. Aussi ai-je compté 186 milles, comme un terme moyen entre M. Hornemann et l'Edrycy.

M. Hornemann ne put obtenir de notions satisfaisantes, concernant la distance d'Aùdjélah à Bengasy, sur la côte de la mer. L'Edrycy compte dix journées depuis Barqah; mais ces journées, calculées à 19 milles chacune, rencontrent la ligne qui part de Syoùah, à 30 deg. 7 min., ce qui donne une direction O. 18 deg. N., pour la position d'Aùdjélah, relativement à ce dernier endroit, tandis qu'on paraît croire généralement qu'ils sont sous le même parallèle.

Délisle et d'Anville portent beaucoup plus haut la distance indiquée par l'Edrycy. D'Anville compte 215 milles depuis Barqah, ce qui est fort probable; et il peut avoir fait cette évaluation d'après les relations de quelques voyageurs modernes. Je l'ai consé-

quemment adoptée ; elle rencontre la ligne de 186 milles qui part de Syouah , à 29 deg. 30 min. de latitude , et à 22 deg. 50 min. de longitude. Dans cette position , Aùdjélah est à-peu-près O. 5 deg. N. de Syouah.

Ptolémée compte 3 deg. 16 min. de différence de latitude entre Dernê (*Darnis*) et Aùdjélah , ce qui placerait Aùdjélah , sur notre carte , à 29 deg. et demi (1). Il fait aussi le gisement de Hammon à Aùdjélah , presque parallèle à la côte , entre Parætonium et Dernê ; et quoiqu'il l'ait représentée autrement , il est certain que la côte incline beaucoup de l'ouest au nord.

Il se peut que les longitudes des lieux situés sur la côte de Barqah soient trop à l'ouest , dans les cartes de M. d'Anville. Paul Lucas semble ne compter que onze journées d'Aùdjélah à Bengasy.

III. *D'Aùdjélah au Fezzân.*

M. Hornemann n'a pas noté régulière-

(1) Aboùlfedâ et Ptolémée donnent la même position ; et elle ne fut pas indiquée autrement à Ledyard , pendant son séjour au Caire.

ment les heures qu'il a employées à se rendre d'Aùdjélah au Fezzân. Cela vient peut-être des fatigues excessives qu'il eut à supporter dans le Haroùdje ou Désert noir. Cette partie de sa route n'est supputée que par journées entières; mais ces journées furent extrêmement longues, puisqu'elles duraient pour l'ordinaire, depuis le matin jusqu'à la nuit.

Tout ce qu'on a pu faire, a été de les réduire en heures, et d'ajouter celles-ci aux heures dont le nombre est exprimé dans le journal. Il résulte de cette opération un total de 195 à 196 heures, tout au plus, que l'on peut évaluer à 395 milles géographiques de distance directe, déduction faite des retards causés par les mauvais chemins du Haroùdje (1).

(1) Voici notre calcul :

D'Aùdjélah aux montagnes de Marâï	26 heures.
A la plaine de Sultin	18
A travers la plaine ou désert de Sultin, etc., jusqu'à un espace boisé, trois journées; mais point d'indication d'heure; disons	34
A l'entrée du Haroùdje noir, environ un jour, ci	10
A une aiguade dans le Haroùdje	4
A l'extrémité du Haroùdje noir, trois jours et demi; disons	40
	132

M. d'Anville donne cette distance d'environ 405 milles , ou 10 de plus que le résultat précédent. Il l'a probablement calculée d'après les journaux de quelques voyageurs modernes ; car les géographes arabes ne comptent pas moins de vingt de leurs journées entre Aùdjélah et Zoùylah , ville qui est à

<i>De l'autre part</i>	132 heures.
A travers le Haroùdje blanc, un jour et demi ; disons	15
A une aiguade sur les frontières du Fezzân	4
A Temissa	9
A Zoùylah	$6 \frac{3}{4}$
A Hamarah	7
A Tragan	$10 \frac{3}{4}$
A Sydy Bicher	8
A Mourzoùk	3
	195 $\frac{3}{4}$

La ligne de route, à raison de 2 milles anglais et demi par heure, donne 488 milles $\frac{3}{4}$, qui, en déduisant $\frac{1}{2}$ pour les sinuosités comme ci-dessus, donnaient 463 $\frac{1}{2}$, ou environ 409 milles géographiques. J'ai déduit 14 milles pour les sinuosités extraordinaires et les mauvais chemins du Haroùdje noir.

Il reste 395 milles géographiques, pour la distance directe d'Aùdjélah à Mourzoùk.

environ 60 milles géographiques en deçà de Mourzoùk.

Je n'insérerai point ici les calculs de différentes personnes , par rapport à la distance du Caire au Fezzân. Je l'ai donnée plus haut , sur-tout d'après la relation de M. Hornemann. Réduite en ligne droite , elle est de 829 milles géographiques.

MM. Browne et Ledyard l'évaluent à 50 journées de kâravâne , ce qui , à raison de 16 milles et demi par journée , donne 825 milles géographiques.

L'Edrycy compte quarante journées entre le Caire et Tâмест (Temissa). Ces journées , à 19 milles chacune , équivalent à 760 milles géographiques ; et si on ajoute à ce nombre les 73 que Hornemann compte de Temissa à Mourzoùk , on a en tout 833. Cette route conduit à travers Behnécê , dans la petite Oasis , et il paraît qu'elle conduit aussi dans les environs de Syoùah ; car on rencontre une rivière à 8 journées de Behnécê. Elle se dirige ensuite au sud d'Aùdjélah et par Seloubân , mot que l'on peut prendre pour la plaine de Sultin (1)

(1) On trouve dans Hérodote une suite de distances

Il est évident que si Aùdjélah était situé plus au sud, ou plus près d'une ligne tirée du Caire au Fezzân, cela alongerait de dix à douze milles la ligne de distance donnée.

Voici le tableau comparé des distances calculées par différens auteurs.

Hornemann	829.	} milieu , 827.
Browne et Ledyard	825.	
L'Edrycy (en ligne droite)	833.	
L'Edrycy et Aboùlfédâ , en ne comptant que depuis Syoùah , et de là à travers Aùdjélah et Zâlah	877.	
D'après le gisement et la distance de Mesurata	854. (1)	

depuis Thèbes, vers l'ouest, en intervalles de dix jours chacune; mais elle est fort inexacte.

(1) J'ai, dans le *Geogr. syst. of Herodotus* ou (*Géographie d'Hérodote*, p. 167), fixé la distance dont il s'agit à 861 milles. La différence entre ce résultat et mon calcul actuel, est occasionnée par celle qui se trouve dans la projection des cartes; la carte que j'ai insérée dans Hérodote étant sur une projection sphérique, et celle que je joins à cette relation, sur une projection rectiligne.

Ainsi le calcul d'Hornemann ne diffère que de 25 milles en moins, dans la distance du Caire à Mourzoùk, en plaçant cette dernière ville d'après Mesurata; et la distance de ces deux villes, telle qu'elle résulte de la marche des kâravânes, ne diffère de son calcul que de 4 milles en moins. Les supputations des géographes arabes ne doivent entrer en concurrence ni avec l'un ni avec l'autre de ces calculs.

IV. *Sur la position de Mourzoùk, capitale du Fezzân.*

Dans son journal envoyé de Tripoli, M. Hornemann établit la latitude de Mourzoùk, par observation, à 25 deg. 54 min. 15 sec. Cette latitude est si différente du résultat que présentent les autres autorités, qu'il devient nécessaire d'examiner scrupuleusement sur quoi elles se fondent. L'observation de M. Hornemann diffère d'environ deux degrés du parallèle indiqué dans les mémoires de la Société africaine, imprimés en 1798. Sans chercher à rendre raison d'une erreur aussi considérable (en apparence), je vais exposer les autorités ou

les fondemens de la latitude adoptée dans la carte ci-jointe.

1°. M. Beaufoy, d'après les informations de certains marchands de Tripoli, a compté 17 journées et demie de kâravâne, dans la direction du sud-ouest, depuis Mesurata sur la côte de la mer (1). Ces journées sont de 8 heures, ou de 20 milles anglais chacune; et je les avais évaluées à 15 milles géographiques, en ligne droite; mais comme j'ai remarqué que les chemins du désert sont en général assez droits, j'adopterai maintenant 16 et demi; le produit des 17 jours et demi sera par conséquent 288 milles géographiques trois quarts, ou 289. En prenant la totalité de ces milles pour la différence de latitude, celle de Mourzoûk ne serait pas au-dessous de 27 deg. 22 min. 2 sec., puisque Mesurata passe pour être à 32 deg. 10 min.

2°. Une autre autorité, alléguée par M. Beaufoy, compte 23 jours depuis Tripoli, par la route de Gouarian et de Soknâ, ce qui se rapproche beaucoup du résultat précédent. La distance de Tripoli au Fezzân,

(1) Voyez *Proceed. of the Afr. Ass. for 1790*, ch. 4.

par Mesurata, est de 24 jours et demi. Conséquemment la route de Soknâ est la plus courte, bien qu'elle soit peu fréquentée à présent, comme n'étant pas sûre (1).

L'intersection des deux lignes de distance partant d'Aùdjélah et de Mesurata, c'est-à-dire 395 milles géographiques de la première, et 289 de la seconde, place Mourzoûk à 27 deg. 23 min. de latitude, et à 30 milles géographiques E., du méridien de Mesurata. Par conséquent sa position sera à-peu-près S. 5 deg. E. au lieu d'être S. comme on l'a dit.

3°. Suivant l'Edrycy, la distance de Sort à Zoûylah est de neuf journées, qui, d'après son échelle de 19 milles par jour, équivalent à 171 milles géographiques; et suivant Aboûl-fédâ, ces villes sont respectivement nord et sud. Zoûylah est un point de la route de Hornemann, situé à environ 60 milles géographiques à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. N. ou E. N. E. de Mourzoûk; et Sort, suivant M. d'Anville, est situé à environ 30 deg. 28 min. Par conséquent Zoûylah, si son méridien est le même, devrait être à 27 deg. 37 min. de la-

(1) Cette route paraît être le chemin *court* de Phazania, dont Pline fait mention, l. 5, c. 5.

titude , ou 14 min. au nord de Mourzoùk. D'après mes calculs , Zoùylah est à-peu-près S. 7 deg. O. de Sort , ce qui se rapproche beaucoup , eu égard à la différence de latitude ; et il en résulte que Mourzoùk ne doit pas être au sud de 27 deg. 23 min. ou environ.

4°. Il fut dit à Ledyard qu'Aùdjélah était à l'ouest de Syoùah ; et Oùadân (ou Zâlah) sur la route du Fezzân , à l'ouest-sud-ouest d'Aùdjélah. Hornemann dit à-peu-près la même chose , lorsqu'il nous apprend que la kâravâne , en partant d'Aùdjélah , se dirigea à l'ouest quart de sud. Malheureusement , il a négligé de fixer la distance qui se trouve entre le Fezzân et Tripoli , quoiqu'il l'ait parcourue.

5°. Zâlah , qu'on appelle aussi Oùadân (1), est , suivant l'Edrycy , pag. 40 , à neuf journées au sud-est de Sort , et à moitié chemin

(1) Il y a , dans cette géographie , plusieurs endroits qui portent le nom de Oùadân , attendu que ce mot désigne le confluent de deux courans d'eau , ou torrens. On trouve un autre Oùadân sur la route de Mesurata au Fezzân , et un troisième , entre le Fezzân et Bornoù.

entre Aùdjélah et Zoùylah , c'est-à-dire , à dix journées de l'un et de l'autre (1). Un coup-d'œil jeté sur la carte , fera voir combien peu il est probable que Mourzoùk soit situé plus bas que la parallèle de 26 deg. , d'après sa situation relativement à Oûadân et à Zoùylah.

Enfin , si l'on admet que le Fezzân est le pays des garamantes (et je ne sais où le chercher ailleurs , d'après les anciennes descriptions) sa distance de la côte , telle que Strabon la détermine , pag. 835 , à raison de neuf ou dix journées , correspond exactement avec notre calcul , en la prenant de Garama , son ancienne capitale. Pline étaye fortement cette analogie , en plaçant les Garamantes au-delà du *Mons ater* , dont je parlerai plus au long , à l'article du Haroùdje , et par lequel je prouverai clairement qu'il a entendu le désert pierreux du Soûdân , entre le Fezzân et Mesurata.

(1) La veille du jour où M. Hornemann entra dans le Haroùdje noir , il traversa un petit bois d'arbres *verts*. Cette situation s'accorde avec celle de Zâlah , vu qu'on y est précisément à moitié chemin d'Aùdjélah et de Zoùylah. On n'y connaît point de ville aujourd'hui.

Il faut observer que ce changement dans la position de Mourzoùk, qui place cette ville à environ 30 milles plus au sud-est que dans la carte de 1798, n'altère pas sensiblement l'intervalle qui la sépare de Tomboctou (1).

(1) M. d'Anville ne compte que 240 milles géographiques de Tripoli à Mourzoùk; M. Delisle environ 280, ou moins; et Sanuto, qui écrivit en 1588 sur la géographie de l'Afrique, 255. Ainsi les 289 milles que j'ai alloués ci-dessus, depuis Mesurata, surpassent l'estime la plus forte dont on ait fait usage jusqu'à ce jour, pour la distance de Tripoli qui est encore plus éloignée de Mourzoùk, que Mesurata.

C H A P I T R E I I.

*Remarques générales sur les pays que
M. Hornemann a traversés.*

JE vais maintenant offrir des remarques géographiques et autres, concernant quelques-uns des lieux qui se présentent sur la route de M. Hornemann, ou à proximité; tels que, 1°. le Bahhr-bélâ-mâ et la vallée de Moqarrah; 2°. Syoùah; 3°. la petite Oasis; 4°. les vallées de Chiakhah et de Guegabyb; 5°. Àùdjélah; 6°. le Haroùdje; 7°. le Fezzân et Qadamès.

I. *Le Bahhr-bélâ-mâ et la vallée de
Moqarrah.*

On sait que le mot *Bahhr* signifie, en arabe, une étendue d'eau, soit mer, lac ou fleuve; et *Bahhr-bélâ-mâ*, un espace creux qu'on suppose en avoir été le réservoir; en d'autres termes, une mer, un lac ou un fleuve *sans eau* (1) Des auteurs d'un grand

(1) Voyez ma note, p. 20. (L-s.)

poids ont été d'avis que Bahhr-bélâ-mâ ; dans son acception relative à notre sujet , signifiait le lit d'un fleuve , et que ce fleuve était le Nil d'Egypte. Ils supposent que le Nil a quitté jadis son lit actuel , à Beny-Souef (1), et qu'après avoir traversé la province de Faïoùm et le lac Qern , il se jetait dans la mer au golfe des arabes. Comme j'ai déjà énoncé mon opinion à cet égard (2), je dirai seulement ici que les relations postérieures ne l'ont affaiblie en aucune manière. Je suppose « qu'anciennement le
« lit du Nil était plus bas que la province
« de Faïoùm » ; et il est certain que l'ou-

(1) Et non Benjusef, comme on lit dans l'original anglais. (L-s.)

(2) « Le Bahhr-bélâ-mâ dont parle M. Browne, (t. 1, p. 253 de la traduction française), paraît être un reste de l'ancienne communication (naturelle ou artificielle) entre le canal de Joseph et le lac Qern. Elle sort du canal de Joseph auprès de Lâhoùn (la seule communication, en effet, qui ait jamais existé entre ce canal et le pays de Faïoùm), mais qui, dans sa direction vers le lac, s'incline maintenant davantage vers l'occident, laissant à sec le lit de Bahhr-bélâ-mâ. *Rennell's Geographical System. of Herodotus*, p. 503. (L-s.)

verture ou l'issue de Ssakhara est encore au-dessus du niveau du Nil.

Les observations de M. Hornemann , ajoutées à celles du général Andréossi et de M. Browne , répandent un peu plus de lumière sur le cours du canal , ou lit creux dont il s'agit.

Il paraît que le général Andréossi , de même que M. Browne (1) , parvint dans la vallée de Natron , à environ 32 milles à l'ouest de Terrânéh , et que le premier rencontra une autre vallée plus considérable , adjacente du côté de l'ouest , à la vallée de Natron , dont elle n'est séparée que par une crête. Les arabes l'appellent *Bahhr-bélâ-mâ*,

(1) M. Browne qui ne vit point le Bahhr-bélâ-mâ , apprit par ouï-dire qu'il était situé à une journée à l'ouest des lacs de Natron ; mais il a sans doute été mal informé , à moins que le Bahhr-bélâ-mâ ne fasse un détour à l'ouest , au-delà du point où le général Andréossi l'a vu. Voyez une notice sur le Bahhr-bélâ-mâ , dans la province de Faïoùm. *Geogr. System. of Herodotus* , p. 503.

On trouve la description de cette vallée dans les *Mémoires sur l'Egypte* , publiés pendant les campagnes du général Bonaparte , avec des notes du cit. Langlès , t. 1 , p. 212 et suiv.

et lui donnent aussi le nom de *Bahhr-êl-farygh*, qui signifie le fleuve vide. Il trouva ces deux vallées parallèles l'une à l'autre, pendant environ 30 milles, à-peu-près dans la direction de N. N. 5.^e O., et S. S. E. 5.^o E.; et sans aucune apparence qui en désigne la fin, d'un côté ou de l'autre. Il donne à la vallée de Natron 2 lieues $\frac{1}{2}$ de France de largeur, ou environ 6 milles géographiques et demi; et à l'autre, 3 lieues ou 7 $\frac{1}{4}$ milles géographiques, ce qui fait pour les deux, plus de 14 milles géographiques et un quart. *Voyez les Mémoires sur l'Egypte*, publiés pendant la campagne du général Bonaparte, t. 1, p. 239, 240, et la carte pour la reconnaissance des lacs de Natron, etc.

M. Hornemann, dans sa route à l'ouest du Caire, traversa la vallée de Natron, à la distance d'environ 40 milles géographiques de cette ville, et, à ce qu'il paraît, à 9 ou 10 milles au plus de l'extrémité méridionale vue par le général Andréossy. A environ 8 milles de la vallée de Natron, il commença à redescendre, et arriva à ce qu'il appelle le pied d'une montagne de sable. Mais comme il faisait nuit, il ne put se for-

mer une idée du local, ni du pays adjacent. Il observe néanmoins que les voyageurs à venir feront bien de chercher en ce lieu, le cours du Bahhr-bélâ-mâ : sans doute cette observation est fondée sur ce qu'il trouva un ravin profond et spacieux ; mais il ne s'étend pas davantage sur ce ravin. Prenant donc pour guide la description du général Andréossy, je regarde la montagne de sable comme la crête qui sépare les deux vallées ou ravins, au lieu d'y voir ce que M. Hornemann y suppose. Il dit que lui et ses compagnons de voyage descendirent la montagne de sable, dans un désordre impossible à décrire (1) ; ce qui semble annoncer une descente longue, en même tems qu'escarpée : et, ayant quitté ce lieu avant qu'il fût assez jour pour lui permettre d'asseoir un jugement à son égard, il se contente de le recommander à l'attention des autres voyageurs. Tout cela indique que c'était un espace creux.

Ainsi on peut admettre, que le Bahhr-belâ-mâ et la vallée de Natron s'étendent

(1) On m'assure que tel est le sens de la relation originale. Voyez ci-dessus, p. 19.

l'espace de 40 milles géographiques ou davantage, et se dirigent au nord vers le lac Moëris, ou le golfe des arabes, et au sud, vers l'emplacement du lac Qern, dont il paraît qu'ils ne sont pas éloignés de 30 milles.

Les quatre heures de marche, entre la station dans la vallée de Natron, et le pied de la montagne de sable, ne coïncident pas mal avec l'étendue du terrain. La largeur de la vallée de Natron ($6\frac{1}{2}$ milles géographiques), en comptant la montée de l'ouest, équivalant à 3 heures un quart de marche; et le général Andréossy rapporte qu'il employa 40 minutes à descendre la pente qui conduit au fond du bahhr-bélâ-mâ (1). Nous trouvons donc ici à-peu-près les quatre heures; de plus, il n'est pas sûr que M. Hornemann n'ait pas traversé obliquement les ravins dont il s'agit.

Il paraît que M. d'Anville a cru à l'existence d'une vallée ou ravin qui s'étendait sans interruption depuis le lac Qern jusqu'au voisinage du golfe des arabes, il l'a indiquée ainsi dans sa carte d'Egypte. Les

(1) *Mém. sur l'Egypte*, t. I, p. 240.

français , à ce qu'il semble , n'ont pas eu occasion de décider cette question ; et cela paraît extraordinaire. Je passe à la description d'une autre vallée , qui pourrait bien être une branche du Bahhr-bélâ-mâ.

Vallée de Moqarrah.

M. Hornemann rapporte (1) que le matin du jour où il quitta le pied de la montagne de sable , il entra dans le désert qui , dit-il , peut être considéré « comme la limite naturelle de l'Egypte. » Ce désert s'étend à plus de 150 milles géographiques de l'est à l'ouest. On ne connaît pas son étendue vers le sud ; mais il touche probablement à la petite Oasis. M. Hornemann n'eut pas occasion de vérifier s'il fait partie de ce grand désert de sable dont le trajet est de douze journées , et qui règne entre la grande Oasis et Syoùah. Il demeura également dans l'incertitude par rapport à la direction des montagnes d'Oûmm-Ëssoghéir vers le sud.

Ce désert , parfaitement uni , et couvert de sable mouvant , est borné au nord par une chaîne de montagnes nues et calcaires,

(1) Voyez ci-dessus , p. 16. (L-s.)

qui se dirigent à-peu-près est et ouest , sur la même ligne que la route de notre voyageur. Du côté du désert, elles sont escarpées , et contigues à une vallée ou ravin remarquable , connu pour s'étendre depuis le voisinage du Bahhr - bélé - mâ , dans une longueur de sept journées vers l'ouest. Sa largeur est depuis un mille jusqu'à six. On y trouve beaucoup d'eau stagnante , à certaines époques de l'année : mais lorsque M. Hornemann la vit (1), elle ne renfermait que quelques petits lacs ou étangs , semés de distance en distance , et en divers endroits , des terrains humides ou marécageux qui se prolongeaient à plusieurs milles. L'eau des étangs était saumâtre ; mais on trouvait de l'eau douce tout auprès , en creusant à la profondeur de quatre à six pieds (2). Dans cette route les kâravânes longent le bord de la vallée , et profitent tous les deux ou trois jours , des ressources d'eau qu'elle leur présente ; mais elles préférèrent les routes à travers le sable , lequel convient mieux aux pieds des chameaux.

(1) En septembre 1798.

(2) Voyez ci-dessus , p. 22.

Nous ignorons jusqu'où cette vallée s'étend dans l'ouest ; si elle se termine à l'endroit où M. Hornemann gravit les montagnes d'Oûmm-Ëssoghéïr , qui forment la continuation de la chaîne des montagnes calcaires dont il a été parlé ci-dessus , ou si elle communique avec les vallées qui renferment la grande et la petite Oasis. Quoi qu'il en soit , elle semble participer de la nature de ces vallées , en ce qu'elle est située au pied d'une chaîne de montagnes calcaires , et au-dessous du niveau du désert plat qu'elles dominant. On observe que les côtés escarpés de toutes ces chaînes de montagnes regardent le sud ou l'ouest (1). Néanmoins , la vallée de Moqarrah diffère beaucoup , sous un certain rapport , de celles qui renferment les Oasis (quoiqu'elle offre une grande analogie avec celle de Chiakhah , dont il sera parlé dans la suite avec plus de détail) , en ce qu'on ne voit point d'eaux

(1) Les montagnes qui dominant la vallée de Moqarrah , correspondent aux montagnes de *Lemagra* (mot qui est peut-être formé par corruption de *êl-Moqarrah*) de M. Beaufoy. *Soc. afr.* 1790 , ch. 10 , p. 291. Elles correspondent aussi au *Mons Ogdamus* de Ptolémée. *Afr.* tab. III.

jaillir à sa surface. C'est probablement la raison pour laquelle elle est dépourvue de ces espaces fertiles, qu'on appelle des *Oasis*. En effet, les sources sont à mes yeux, un trait caractéristique des *Oasis*.

En parlant du Bahhr-bélâ-mâ, le général Andréossy nous apprend une particularité curieuse. Il dit (1) que les habitans de Ter-rânéh sur le Nil, transportent d'une vallée située à trois journées de marche au-delà du Bahhr-bélâ-mâ, une espèce de joncs, dont on fait des nattes à Menouf dans le Delta. Il suppose que cette vallée est une prolongation du Bahhr-bélâ-mâ dans l'intérieur de l'Afrique; et il se peut véritablement que la vallée de Moqarrah soit une branche de celle-ci, qui s'en sépare à l'endroit ou près de l'endroit où M. Hornemann la traversa. Le lieu auquel le général Andréossy fait allusion, peut être dans les environs de Biljoradek (2), et dans un de ces espaces

(1) *Mémoires sur l'Égypte*, publiés pendant les campagnes du général Bonaparte, avec des notes du cit. Langlès, t. 1, p. 246.

(2) Ou plutôt Béléd-Djerâdeq. Voyez ci-dessus ma note, p. 176. (L.s.)

marécageux dont il est parlé ci-dessus , ou si , comme il n'y a rien d'impossible , il compte les trois journées à partir de Terrâneh , il se trouvera dans les environs de Moqarrah. A tout événement , il faut regarder cette vallée comme celle dont parle le général Andréossy.

La description qu'il fait du Bahhr-bélâmâ est très - digne d'attention , mais trop longue pour être insérée ici. Il y trouva du bois pétrifié de la même espèce que celui qui fut vu par Hornemann dans le désert de sable adjacent⁽¹⁾ : mais tous deux observent que ce bois n'offre aucune marque d'outil comme se l'étaient bizarrement figurés d'autres voyageurs ; ce qui leur a fait regarder la vallée en question comme un ancien lit du Nil , abandonné par ce fleuve , vers l'époque de la fondation de Memphis.

Sans doute le ravin dont il s'agit ressemble beaucoup à un cours d'eau , tant par sa forme que parce qu'il renferme des cailloux. Mais où est la masse d'eau douce capable de l'avoir creusé ou rempli ? Le général Andréossy évalue sa largeur à

(1) Voyez ci-dessus , p. 20 et 21.

près de neuf milles anglais, et lui donne une très-grande profondeur. Or le Nil, en aucun tems, ne roule une masse d'eau, équivalente à un mille de largeur. Nous ne savons pas quel était l'état du globe, dans les tems antérieurs aux faits historiques; mais, dans les siècles qui nous sont connus, le Nil ne paraît pas avoir été plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui.

Cette difficulté n'est pas la seule. La province de Faïoum, à travers laquelle on fait passer le Nil, dans cette hypothèse, est séparée de la vallée du Nil par une continuation de la chaîne de montagnes qui forme le rempart occidental de l'Egypte, et au travers de laquelle, si je ne me trompe, l'art a ouvert un passage au lac Qern, par Lâhoûn et Hhaoûârâ. Quoi qu'il en soit, on ne peut regarder ce canal ou passage comme la continuation de l'ancien lit du Nil, de la haute Egypte dans le Bahhr-bélâ-mâ, à raison de la petitesse de ses dimensions; et par conséquent, il faut renoncer à croire que le Nil ait détaché un bras vers l'ouest, ou qu'il se soit porté dans le lit du lac Qern et du Bahhr-bélâ-mâ; car, même en admettant la continuité de

ces lits, le creux qui contient le lac, et qui forme aussi la province de Faïoùm, doit être considéré comme ayant été une espèce de cul-de-sac du Bahhr-bélâ-mâ, tant que les montagnes voisines de Lâhoùn ont existé. J'en ai pris occasion de remarquer ailleurs (1), que pour exécuter cet ouvrage fameux connu sous le nom de *lac Mæris*, qui est aujourd'hui une sorte d'énigme parmi les savans, on ne fit peut-être que creuser vers le pied, une partie du rempart occidental de l'Egypte et laisser couler les eaux dans l'espace creux qui renferme aujourd'hui le lac Qern. Mais si jamais le Nil eût formé ses alluvions près du golfe des arabes, il en existerait sûrement des vestiges, soit le long de la côte, soit dans la mer.

On observera qu'il se trouve, le long du cours du Nil, d'autres vallées ou ravins, presque aussi étendus que la vallée du Faïoùm, mais au niveau desquels le Nil ne s'est pas encore élevé; et il ne sera pas hors de propos de répéter ici ce qui a été dit ailleurs (2); savoir que, quoique le Nil entre dans le lac

(1) Geograph. System. of Herodotus, etc. p. 504.

(2) *Ibid.*

Qern, à l'époque de sa crue, il doit y avoir eu un tems où son lit était trop bas pour l'atteindre. En effet, on ne saurait douter que les dépôts n'aient progressivement élevé son lit; c'est la conséquence nécessaire de la prolongation des terres du Delta dans la mer; et il suit de là qu'il continuera de s'élever (1).

Le général Andréossy (2) traite de la marche des sables mouvans de la Libye, vers l'est, dans le Bahhr-bélâ-mâ; et cet objet mérite aussi de fixer l'attention. Ce mouvement paraît avoir lieu assez généralement; et M. Hornemann observe que tous les obstacles qui l'arrêtent, donnent naissance à une montagne de sable; mais il note plus spécialement une plus petite espèce de montagnes de sable, qui se forment autour des troncs de palmiers, et qui s'élèvent assez haut pour ne laisser voir que les branches de leur cîme.

(1) Ceci est expliqué dans les observations sur les alluvions des fleuves, même ouvrage, sect. 18.

(2) *Mém. sur l'Égypte*, t. 1, p. 247.

II. *Syoùah.*

Il ne peut plus exister d'incertitude à l'égard de la situation géographique de cet endroit remarquable, considérée en général, maintenant que nous pouvons joindre aux renseignemens donnés par M. Browne, ceux de M. Hornemann, sur le tems qu'il a mis à se rendre à Syoùah, et sur les rapports des naturels concernant sa position relativement au Caire, aux oasis, au Faïoùm et à Dernê. Il est à remarquer que ces nouveaux témoignages ne diffèrent des anciens que de quelques minutes en longitude.

La relation de M. Hornemann autorise également à y placer, comme on a fait, l'Oasis de Hammon, et à regarder les restes d'architecture égyptienne qui s'y trouvent, comme ceux du temple célèbre de Jupiter Hammon; découverte dont l'honneur appartient à M. Browne (1). Indépendamment de ce qui paraît avoir été le temple intérieur, M. Hornemann a vu les fondations

(1) Nouveau voyage dans la haute et basse Egypte, etc. t. 1, p. 28 et suiv. de la traduction française. (L-s.).

indiquées par M. Browne, et qui embrassent un circuit de plusieurs centaines de pas. Il a même vu quelques débris des murailles de la portion qui formait vraisemblablement le temple d'*enceinte* ou extérieur, temple dont les matériaux (1) existent, suivant toute apparence, dans les maisons de pierre d'une ville, qui passe pour renfermer une population de six à sept mille (2) personnes. La disparition des matériaux du temple et du palais décrits par les anciens, ne peut plus être un sujet de doute raisonnable. D'ailleurs, en examinant la question de nouveau, on rencontre une foule de particularités qui s'accordent avec les anciennes descriptions, telles que les dimensions, la parité de la situation géographique, les fruits, l'abondance des sources, la fertilité

(1) Voyez ci-dessus, p. 44 et suiv. (L-s.)

(2) Mon ami, M. Morton Pitt, a porté par le dénombrement des habitans d'une paroisse de Dorsetshire, que les hommes d'âge à porter les armes forment le quart de la commune. M. Hornemann, si j'entends bien ce qu'il veut dire, porte le nombre des guerriers *actifs* à 1500; ensorte qu'il faut multiplier ce nombre par 5, pour nous rapprocher d'avantage du total de la population.

du sol ; enfin le témoignage des habitans , au rapport desquels il n'y a point d'autre territoire fertile dans le voisinage , plus près que la petite Oasis : témoignage qui est peut-être la plus forte de toutes les preuves , quoique négative.

Les nombreuses catacombes indiquées à MM. Browne et Hornemann , ou visitées par eux , et les raisons qui portent à présumer que le rocher sur lequel est bâtie la ville moderne est également rempli de catacombes , attestent la grande population de l'ancien territoire de Hammon. On sait qu'il existe aussi des catacombes dans l'enceinte du village d'Oûmm-Ëssoghéïr , voisin de Syouah ; d'où l'on peut supposer que , malgré sa misère actuelle , ce village fut une dépendance florissante de l'ancien Hammon. C'est vraisemblablement le *Siropum* de Ptolémée.

Il est une circonstance qui demande à être discutée. M. Hornemann diffère beaucoup de M. Browne , dans son évaluation de l'étendue du territoire de Syouah. M. Browne l'estime de six milles sur quatre ; M. Hornemann lui donne 50 milles de circonférence. Voici ses expressions ; « Une vallée bien
« arrosée , d'environ 50 milles de tour , ren-

« fermée par des rochers escarpés et stériles... (1). » (Aboùlféda dit aussi que le territoire est environné de montagnes.) Très-probablement l'idée de M. Hornemann embrasse tout l'espace renfermé par les montagnes ; et celle de M. Browne , seulement sa partie fertile ; et il faut avouer que les dimensions données par celui-ci , s'accordent avec celles des anciens.

M. Hornemann dit que toutes les eaux des sources sont employées à l'arrosement des champs et des jardins ; en sorte qu'il n'en coule point hors du territoire. Il est certain que l'Edrycy parle d'un fleuve nommé *Qostharah* et situé à 8 journées de Behnécê (2), dans la petite Oasis , du côté du Fezzân. Or cette distance coïncide parfaitement avec celle du Caire à Syouah. Cette dernière est de quinze journées , qui , à raison de 19 milles géographiques chacune , équivalent

(1) Voyez ci-dessus , p. 29. (L-s.)

(2) Suivant l'itinéraire rapporté par l'Edrycy , on trouve huit stations de Behnécê au fleuve *Qostharah*. Voyez la page 181 du texte arabe de ce géographe ; la page 106 de la traduction latine , publiée par les maronites , et l'*Africa* de Hartmann , p. 147 et 148. (L-s.)

à 285. Ma carte en donne 275. D'après la description que fait M. Hornemann des sources abondantes et nombreuses de Syouah, dont une seule, dit-il, forme un ruisseau considérable, et une autre, plusieurs ruisseaux, on pourrait croire qu'une partie de leurs eaux coulerait à une grande distance, avant d'être entièrement absorbée par les sables. Il se peut néanmoins que la rivière de Qostharah provienne d'une source distincte, située dans le désert; mais la coïncidence de position est remarquable.

Les terres de Syouah, telles que les décrit M. Hornemann, et celles de la grande Oasis, comme M. Browne les représente, paraissent être de la même nature. Les unes et les autres possèdent des sources abondantes et des champs parés de verdure, propres au labourage ou à la pâture des bestiaux. Les terres de la petite Oasis passent pour être semblables, quoique d'une qualité un peu inférieure; d'où il semble résulter qu'il ne manque à la vallée de Moqarrah, qui a de bonne eau à quatre pieds de profondeur, que d'en avoir qui jaillisse à sa surface, pour former une oasis semblable aux autres.

III. *La petite Oasis.*

Il fut dit à M. Hornemann qu'à sept journées de Syouah, à cinq du Faïoum, et à peu de journées de Biljoradek (1), il existait une contrée semblable à Syouah, et dont les habitans, moins nombreux, parlaient la même langue. Il en conclut, avec raison, qu'elle faisait partie de la petite Oasis des anciens; et, d'après sa position, elle doit en avoir été l'extrémité méridionale (2).

On est fondé à croire que le mot *peu*, cité après qu'il a été question de cinq et de sept journées, signifie trois journées ou environ; en conséquence, l'endroit dont il s'agit, serait situé sous le parallèle de 28 deg. 50 min., à-peu-près à moitié chemin du Caire et de Syouah (3); et à 89 milles géographiques, à l'ouest de Behnécê, sur le canal de Joseph. Ainsi il est très-près de Behnécê, dans la petite Oasis, que j'ai déjà

(1) *Lisez* Béléd el-Djerâdéq. *Voyez* ma note, p. 14. (L-s.)

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 49. (L-s.)

(3) L'Edrycy le place à sept journées du Caire, probablement en passant par le Faïoum.

placée (1) à 83 milles du lieu mentionné ci-dessus.

Ptolémée place la petite Oasis à 28 deg. 45 min. de latitude, et à 75 milles géographiques, à l'ouest d'Oxyringe, qu'on croit être le Behnécê, dont j'ai parlé en dernier lieu. Il a sans doute voulu désigner un point particulier dans l'Oasis, et ce point est, probablement, la ville principale, qui occupait peut-être l'emplacement de Behnécê dans l'Oasis; ensorte qu'il y a un accord général entre les relations anciennes et modernes à cet égard.

Mais il fut dit à M. Browne, pendant qu'il était à Charje, dans la grande Oasis, que la partie méridionale de la petite Oasis, nommée par les habitans *él-Oùáhh-él-gherby* (2), n'était qu'à 40 milles de distance vers le nord. Cela posé, la petite Oasis aurait plus de 100 milles d'étendue du nord au sud; c'est-à-dire, qu'elle serait plus grande que le territoire appelé *la grande Oasis*. Cette dénomination peut néanmoins être exacte, attendu que les mots *grand* et

(1) *Geograph. Syst. of Herodotus*, etc.

(2) C'est-à-dire l'Oasis occidentale. (L-s.)

petit peuvent être relatifs à d'autres circonstances qu'aux dimensions. M. Browne, qui avait traversé la grande Oasis, la dit composée de vastes cantons ou petites îles détachées comme Syoùah, qui s'étendent à la suite les unes des autres du nord au sud, et sont séparés par des intervalles déserts de deux à quatorze heures de marche. Il est très-probable que la petite Oasis est de la même nature; mais elle passe généralement pour être inférieure à l'autre, et très-inférieure à Syoùah. Voyez la description des Oasis dans le *Géographical System. of Herodotus*, sections 20 et 21.

M. Browne ajoute que la petite Oasis est une espèce de chef-lieu des arabes Maghrebyns (1) ou occidentaux, qui se rendent de là à l'extrémité occidentale du lac de Qern, dont le rivage, de ce côté, leur appartient également.

Ainsi nos voyageurs modernes ont fixé d'une manière assez satisfaisante, pour une géographie générale, les dispositions des trois Oasis; mais il serait plus satisfaisant

(1) Les arabes occidentaux répandus dans les états barbaresques et dans les déserts voisins. (L-s.)

d'avoir la latitude exacte de l'extrémité méridionale de la petite Oasis , et des notions sur le nombre et la position des îles qu'elle renferme.

IV. *Vallées de Chiakhah et de Guegabyb.*

A environ trois journées de distance , à l'ouest de Syoùah , M. Hornemann parvint à Chiakhah , vallée fertile située sur la droite ; et une circonstance qui eut lieu pendant la désagréable visite des habitans de Syoùah , semble prouver qu'il y avait dans cette vallée plusieurs petits marécages , aux environs de leur camp. A six heures plus loin , se trouve *Torfauc* , où ils se procuraient aussi de l'eau douce. De plus , sur la route de Syoùah à Chiakhah , à 6 ou 7 milles de Syoùah , il vit au pied des montagnes , un lac de plusieurs milles d'étendue , qui paraît être d'eau douce (1).

En rapprochant de ce détail ce que dit encore M. Hornemann , savoir , que , depuis Syoùah , la kâravâne avait marché le long d'une chaîne de montagnes ; que ces montagnes étaient une continuation de celles

(1) Voyez pag. 54.

qu'il avait vues au nord de sa route , dans le désert , et « qu'elles s'élevaient tout-à-coup
 « du niveau du désert , sans aucune pente ,
 « et sans être couvertes de sable , ni d'au-
 « cune autre chose , en sorte qu'on n'aper-
 « cevait que le rocher nu , » on peut con-
 clure que la vallée qu'il décrit, comme située
 au pied de ces montagnes , est , à beaucoup
 d'égards , de la même nature que la vallée
 de Moqarrah. Il paraît d'ailleurs avoir con-
 sidéré toute l'étendue des montagnes , de-
 puis le Bahhr-bélâ-mâ jusqu'à Chiakhah , pour
 le moins , comme une chaîne continue , et
 qui a une pente brusque vers le sud. Il reste
 néanmoins à prouver sa continuité.

La vallée remarquable de Guegabyb , fa-
 meuse par ses dattes , ne saurait être éloignée
 des environs de Chiakhah et de Torfauc ,
 puisque M. Browne dit (1) que lorsqu'il se
 fut avancé de deux journées au nord-ouest
 de Syoùah , il se trouva peu éloigné du
 Guegabyb. D'après la description de Ben
 A'ly , M. Beaufoy représente cette vallée
 comme « une plaine étroite , sablonneuse et
 « inhabitée , mais fertile en dattes. » Il

(1) Tom. I , p. 40 de la traduction française. (L-s.)

ajoute que ces dattes sont cueillies par les habitans de Duna, qui demeurent sur la côte, à huit journées de distance (1). Comme M. Hornemann ne remarqua point de dattiers sur son passage de Syouah à Aùdjélah, il faut que sa route ait été assez éloignée de cette vallée ou plaine, et sans doute au sud de sa position. Cela semble prouvé par la description que fait Ben A'ly de la route d'Aùdjélah à Syouah, qui « traverse « les vastes montagnes de Guerdoba », jusqu'à cette vallée, puisque, durant toute sa route, M. Hornemann eut les montagnes au nord.

De même que les habitans de la côte cueillent maintenant les dattes de Guegabyb, et qu'anciennement les nasamones de la côte des Syrtes cueillaient celles d'Aùdjélah, ainsi les habitans de la même côte, secondés par les modernes habitans d'Audjélah, entreprennent aujourd'hui des expéditions dans l'intérieur des terres, à dix journées

(1) Voyez *Proceedings of the afric. associat.* 1790. ch. 10. La côte de la mer est véritablement à environ huit journées de Guegabyb; mais je ne connais point de lieu appelé *Duna*. Dernê est deux fois plus loin.

d'Aùdjélah , pour voler des hommes et des dattes (1) ; ensorte que ce système d'incursions de cette partie des côtes dans l'intérieur , paraît avoir été suivi de tout tems ; et j'aurai ci-après l'occasion d'en faire la remarque. Aùdjélah était un lieu habité , dès le tems d'Hérodote ; cependant ses dattes étaient la proie des étrangers ; et l'on dirait que ses modernes habitans se vengent sur d'autres des torts que leurs ancêtres ont soufferts.

V. *Aùdjélah.*

Ce territoire de peu d'étendue , mais célèbre , est situé à-peu-près à moitié chemin de l'Egypte et du Fezzân ; et à un peu moins de 170 milles de la côte la plus proche de la méditerranée , il paraît avoir beaucoup d'analogie avec les Oasis , en ce qu'il est plat , bien arrosé , fertile et entouré de déserts arides , couverts de sable ou de rochers. Celui qu'il a à l'ouest , est en particulier si dépourvu d'herbages , que les chameaux de la kâravâne de M. Horne-

(1) Voyez ci-dessus , p. 71.

mann portaient avec eux leur provision. Son étendue de l'est à l'ouest, semble n'être que d'un peu plus d'une forte journée. L'agriculture de ses habitans a pour objet le jardinage plutôt que le bled ; mais M. Hornemann garde le silence par rapport à la culture des dattes, qui l'ont rendu si fameux dans les tems anciens et modernes (1).

Il paraît que les habitans d'Aùdjélah sont les marchands qui font le commerce entre l'Egypte et le Fezzân. Leur position intermédiaire, et leurs communications faciles avec le port de Bengasi, les appellent à cette destination. Ceux de Mojabra, l'une de leurs villes les plus populeuses (1) ne sont occupés que de ce commerce ; et le

(1) Aboùlfédâ parle de ses dattes et de ses sources ; et Ben A'ly apprit à M. Beaufoy qu'il était fameux pour l'abondance et la saveur de ses dattes. *Proceedings of the afric. associat.*, ch. 10.

(2) M. Hornemann parle de trois villes situées dans le territoire d'Aùdjélah ; et Ben A'ly ajoute une quatrième ville ou un village appelé *Guizara*, et situé à une journée de la capitale, vers l'est. Ce village répond ainsi à l'aiguade où parvint M. Hornemann, à neuf heures de distance avant Aùdjélah. Il semblerait aussi que c'est le *Saragma* de Ptolémée. (Afr. tab. III.)

tableau que M. Hornemann fait du caractère de ces marchands , comparé à celui des habitans des autres villes , adonnés à l'agriculture , n'est pas très-agréable. Il nous montre , de la manière la plus frappante , avec quelques remarques fort courtes , l'effet naturel et presque nécessaire des occupations des hommes sur leurs habitudes morales. Quoiqu'Aùdjélah soit en possession de ce commerce , c'est réellement un pays pauvre.

On observera qu'Aùdjélah est du petit nombre des territoires d'Afrique , qui ont conservé leur ancien nom dans son intégrité.

VI. *Le Haroùdje , blanc et noir.*

Ben A'ly avait parlé de ces cantons remarquables (voyez-en la description ci-dessus, p. 80 et suiv.) à M. Beaufoy, qui en a fait mention dans le ch. 10 des *Proceedings of the afr. associat.*, etc., ou *Mémoires de la Société africaine* pour 1790. Il cite l'un sous la dénomination du désert de rocher noir et stérile , de quatre journées d'étendue , et l'autre sous celle du désert de pierre molle

et sablonneuse , de trois journées d'étendue ; mais sa description est très-obscurc , et il intervertit leurs positions respectives.

M. Hornemann paraît avoir employé près de 50 heures à traverser le Haroùdje noir , et 14 à traverser le Haroùdje blanc , ou 64 heures en tout , équivalant à 8 journées ordinaires des kâravânes , ce qui ne diffère pas beaucoup des indications de Ben A'ly , qui comptait sept journées.

Le Haroùdje blanc forme la limite du Fezzân , et s'étend au sud , dans le canton des tibbos rechâdéh , dont je parlerai plus au long ci-après. Le Haroùdje noir paraît avoir beaucoup plus d'étendue. Il fut dit à M. Hornemann qu'il avait 5 journées de largeur de l'est à l'ouest (il le traversa dans la direction ouest-sud-ouest), et sept de longueur , du nord au sud. Quoi qu'il en soit , il observe avec raison qu'il doit être beaucoup plus étendu , puisqu'il traversa un désert de la même nature , dans sa route du Fezzân à Tripoli ; et on lui dit même qu'il se prolongeait à une distance considérable , dans l'ouest de cette route. Il ajoute avoir appris à Mourzoûk , qu'il y avait aussi des montagnes noires sur la route qui conduit de

cette ville à Bornoù , c'est-à-dire , vers le sud-est.

M. Beaufoy apprit aussi (voyez le ch. 4 des *Proceedings* , etc. , ou *Mémoires de la Soc. afr.* pour 1790) qu'on traversait un désert appelé *Soùda* (c'est-à-dire noir) en allant de Mesurata au Fezzân ; ce qui s'accorde avec la relation de M. Hornemann. Il donne à ce désert 4 journées de largeur , dans une direction nord et sud , ou un peu moins que M. Hornemann , dans sa route depuis Aùdjélah.

Suivant M. Hornemann , le Haroùdje noir est composé d'une substance qu'il croit avoir été volcanique , ou avoir subi l'action du feu. Sa conformation paraît en effet très-singulière. Il y a dans Pline un passage qui prouve évidemment qu'il était connu des romains ; car ils l'avaient traversé dans leurs expéditions contre le Fezzân et vers le Niger , etc. Ils avaient même cherché et noté la route la plus courte à travers les montagnes.

Pline dit que , « depuis Cidamus (c'est-à-dire Qadamès , qu'il place vis-à-vis de Sabrata , sur la côte de la mer) « une montagne se prolonge au loin de l'est à l'ouest ,

« et que les romains l'appellent *Mons ater*.
 « On croirait, ajoute-t-il, qu'elle a été brû-
 « lée ou embrasée par les rayons du soleil. »
 Il dit encore qu'au-delà de ces montagnes,
 se trouvent des déserts et les villes des gara-
 mantes, qui furent conquises par les ro-
 mains sous le commandement de Balbus (1).
 Nous reconnaissons clairement dans cette
 description le Soûdâ ou désert noir, situé
 au nord du Fezzân, et que M. Hornemann
 a vu en cet endroit et à l'est du même pays;
 d'où il conclut qu'il s'étendait fort loin à
 l'ouest, au-delà de la route qui conduit du
 Fezzân à Mesurata; en d'autres termes, vers
 Qadamès.

Soqnâ, qui est une ville de quelque im-
 portance, est située à moitié chemin de
 cette route et de Qadamès; et l'on sait que
 le désert de Soûdâ se prolonge au sud de
 son territoire. Il n'est donc guère permis de
 douter que Pline n'ait raison, en prolon-
 geant le *Mons ater* à l'ouest de Cidamus
 (c'est-à-dire Qadamès) et dans une grande
 étendue à l'est de ce territoire.

(1) Voyez *Plinii historia naturalis*, lib. v, cap. 5,
 t. 1, p. 250, *ex editione Harduini*; et t. 2, p. 301, *ex*
edit. Franzii. (L-s.)

VII. *Le Fezzân.*

J'ai dit qu'il n'y avait pas de différence essentielle, sous le rapport de la géographie générale, entre la position de Mourzoûk, capitale de ce pays, telle que la présente M. Hornemann, et celle qu'on lui a donnée antérieurement dans les cartes dessinées en 1790 et 1798, pour la Société africaine. C'est pour cela que je ne l'ai point changée dans la carte générale, me bornant à y assujettir les positions qui sont du côté de l'est, au lieu de l'altérer en entier. Mais dans la carte de la route de M. Hornemann, toutes les positions sur lesquelles ses remarques répandent quelque doute, sont données conformément à ces remarques.

On ne trouve pas de différences essentielles entre les limites et l'étendue que M. Hornemann donne au Fezzân, et celles que M. Beaufoy avait indiquées. Cette particularité est remarquable, si l'on considère le peu de moyens qu'a eus le dernier pour rassembler ses matériaux, et qu'on les compare avec ceux que donne l'avantage de prendre des notes sur les lieux mêmes. Mais

en déterminant les limites , il faut faire une distinction entre le Fezzân *proprement dit* et ses *dépendances*.

M. Hornemann dit que la partie cultivée du Fezzân a 300 milles anglais d'étendue du nord au sud , et 200 de l'est à l'ouest (1). Ces dimensions s'accordent en général avec celles de M. Beaufoy , quant à la superficie totale du territoire. Mais M. Beaufoy lui donne une forme circulaire , et M. Hornemann une forme ovale. Il semblerait aussi que M. Hornemann considère toute l'étendue qu'il lui assigne , ainsi que M. Beaufoy , comme la partie cultivée. Nous connaissons trop peu la véritable géographie de cette contrée , pour nous hasarder dans les détails. M. Hornemann parvint de Mourzoûk à la frontière orientale du Fezzân , dans l'espace de 44 ou 45 heures , équivalant à environ 110 milles anglais de distance itinéraire. Pour justifier son calcul , il faudrait que Mourzoûk fût à-peu-près au centre des limites orientales et occidentales ; mais , suivant M. Beaufoy , le territoire ne s'étend pas fort loin , à l'ouest de la capitale.

(1) Voyez ci-dessus , p. 110. (L-s.)

De plus, M. Beaufoy compte cinq journées depuis la frontière septentrionale , au bord du désert noir , jusqu'à Mourzoùk , c'est-à-dire environ 100 milles anglais de distance itinéraire ; et de Mourzoùk , en allant vers le sud jusqu'aux montagnes d'Eurês (1), qui font la frontière méridionale , 14 journées équivalant à 280 de ces mêmes milles ; en tout 380 , ou environ 350 pour la distance directe. Mais il existe , à moitié chemin , un désert de cinq journées de largeur ; et on est incertain sur le point où aboutit le calcul de M. Hornemann.

Les dépendances du Fezzân sont très-vastes. Les régions du Haroùdje , ainsi que Oûadân , Houn (2) et Soqnâ , contrées qui sont toutes situées au-delà du Haroùdje ,

(1) Et non pas d'Eyre , comme on lit fautivement dans le texte anglais. Le mont Aurâs ou Eurês , comme le nomment les turks , est à plus d'une journée de Dâr Maloùl. On dit que c'est une partie de l'atlas occidental , et qu'il y est joint. C'est l'*Aûda* de Ptolémée. Voyez *Edrisii Africa* , edit. Hartmann , p. 239 de la 2^e. édit. (L-s.)

(2) Ou Honéïn , que les naturels , suivant le docteur Shaw , appellent Râs Honéïn et Mellak : c'est le *μύγα ἀκρωτήριον* de Ptolémée. (L-s.)

sont indiquées par M. Hornemann, comme appartenant au Fezzân. Soqnâ devrait être un lieu considérable, ses marchands étant en possession des principales branches du commerce qui a lieu entre le Fezzân et Tripoli.

M. Hornemann apprit qu'il y avait dans le Fezzân 101 endroits habités. Il est à remarquer que ce nombre est précisément celui qu'établit M. Delisle dans sa carte d'Afrique, dressée en 1707. La personne qui donna des renseignemens à M. Beaufoy, lui dit qu'il y en avait à-peu-près cent. Mais dans ce nombre, il se trouve peu d'endroits importans, et encore moins dont on ait les positions; et sous ce dernier point de vue, les notes fournies à M. Beaufoy diffèrent à quelques égards de celles de M. Hornemann.

J'ai déjà exposé, avec détails, ce qui concerne la position de Mourzoûk, la capitale.

Zoùylah (1) (probablement la *Cillaba* de Pline, liv. 5, chap. 5) est placée par

(1) Que M. Rennell écrit Zuila et Zawila. Cette ville est située au nord de Oûadân. Elle fut fondée par A'bdoûllah ben Khaththâb êl-Havâry, à dix journées de Zâlah et à deux de Medherâm I'yça. Voyez ci-dessus, p. 100. (L-s.)

la Route de M. Hornemann à 59 milles géographiques, à l'est de Mourzoûk. On dit à M. Beaufoy, que cette ville était à 7 journées de distance, et le gisement, suivant ses notes, varie de l'est à l'est-nord-est. Je me suis décidé pour l'est quart de nord-est. Cette ville était la capitale du Fezzân, du tems de l'Edrycy (1) ; et c'est probablement à cause de cela que quelques-unes des nations voisines donnent au Fezzân le nom de *Syla* (2), ainsi que nous l'apprend M. Hornemann (3).

Temissa, autre ville principale, est placée par M. Hornemann à environ 7 heures de marche, à l'est de Zoûylah. Ce lieu paraît

(1) *Lisez*, du tems d'Aboûlfédâ, qui a consigné ce fait dans les notes marginales de sa description du Maghreb. Aboûlfédâ mourut en 1332 de l'ère vulgaire. Aboû A'bdoûllah Mohhammed, Ben Mohhammed, Ben A'bdoûllah, ben Edrys, le chéryf (le noble), prince des fidèles, vulgairement nommé l'*Edrycy*, florissait vers 1153 de l'ère vulgaire, c'est-à-dire deux cents ans avant Aboûlfédâ. (L-s.)

(2) M. Hornemann a vu des ruines, qu'il faut rapporter à l'époque du mahométisme.

(3) *Voyez* ci-dessus, ma note, p. 102. (L-s.)

être le Tâмест de l'Edrycy (1), situé à 40 journées du Caire, suivant sa manière de compter.

Germah, ou Jermah (2), est placée dans le sud de Zoùylah, et à peu-près à la même distance de Mourzoùk. Cette ville est incontestablement le *Garama* des romains (3), capitale du Fezzân, ou Phazania, à l'époque où ils en firent la conquête, et qui paraît avoir donné le nom de *garamantes* à toute la nation. (Comme la discussion de cet objet est déjà sous les yeux du public, dans le *Geographical System. of Herodotus*,

(1) J'ai remarqué plus haut, p. 94, 95 et 100, que Temissa pouvait bien être Medherâm l'yça. D'après la position que je viens de rapporter dans la note ci-dessus, p. 228, il me semble que cette situation vient assez volontiers à l'appui de ma conjecture, tandis que le Tâмест dont parle M. Rennell, se trouve à une journée de Sedjelmecê, c'est-à-dire à une très-grande distance de Zoùylah, qui, suivant M. Hornemann, ne doit être qu'à 7 heures de l'endroit dont il s'agit. (L-s.)

(2) Lisez Djermah, qui se prononce aussi Guermah; c'est la Γαράμη de Ptolémée. (L-s.)

(3) Il y existe encore à présent des restes considérables d'édifices. Voyez les *Proceedings*, ou *Mém. de la Sociét. afr.* pour 1790, ch. 4.

section 22, je demande la permission d'y renvoyer le lecteur). M. Hornemann , qui nomme ce lieu *Yerma* , le place à l'ouest de la capitale. Cependant M. d'Anville l'a placé sous le nom de *Gherma* , au sud-est, avec Tessoua (ou Toçâouah), entre les deux ; et cet arrangement est celui de M. Beaufoy. Il faut observer que M. d'Anville place ces villes beaucoup trop loin au sud-est de Mourzoùk ; il ignorait sans doute que Gherma , ou Garama (Djermah), est situé dans le territoire du Fezzân , quoiqu'il la reconnût pour la capitale des garamantes.

Katron est placé par M. Beaufoy au sud-est de la capitale , à la distance itinéraire de 60 milles. C'est le Gatron de M. Hornemann, qu'il place directement au sud. D'Anville nomme ce lieu *Catron* , et le place à-peu-près au sud-sud-ouest , à la distance de 75 milles géographiques. Dans un autre passage , où M. Hornemann décrit une marche des troupes du Fezzân à Borgoù , il compte « 54 milles , sud , de Mourzoùk à Gatron , sur le chemin de Teghery. » Or , Teghery , suivant toutes les relations , étant à l'ouest un quart sud-ouest de Mourzoùk , on peut en inférer que Katron est vers le

sud , plutôt que vers le sud-est. M. Horne-
mann et M. Beaufoy diffèrent peu l'un de
l'autre quant à la distance. Il est probable
qu'à cet égard M. d'Anville n'était pas aussi
bien informé que ces voyageurs.

Mendra est , suivant M. Beaufoy , à en-
viron 60 milles presque sud de la capitale ;
mais cette position est celle de Katron , sui-
vant M. Hornemann , et nous avons vu que
son opinion paraissait très-probable. Mendra
étant à-la-fois une province et une ville ,
doit se retrouver dans quelque'autre situa-
tion. Peut-être faut-il lui faire changer de
place avec Katron , dans la description de
M. Beaufoy.

Teghery est donnée par M. Beaufoy comme
la ville du Fezzân qui est le plus à l'ouest ,
ou vers le sud-ouest ; et il la place à 80 milles
de distance itinéraire , au sud-ouest de la
capitale. Ce lieu est indiqué par M. Horne-
mann , dans une route de Mourzoûk à Bor-
goû , dont il a été fait mention ci-dessus. Il
le place à 33 milles au sud-sud-ouest de
Katron ; d'où il résulterait que la position
de Teghery serait à environ 85 milles sud
8 deg. ouest. Mais d'Anville le place au
sud-sud-ouest 5 deg. ouest , à 116 milles

géographiques de Mourzoùk ; et quoique la distance soit ici excessive , ainsi qu'à l'égard de Katron , il convient néanmoins d'avoir égard au gisement. Conséquemment, le milieu des trois gisemens est sud 26 ouest ; et la distance moyenne de Beaufoy et d'Hornemann , se réduit à 68 milles géographiques , distance directe.

On trouve dans un itinéraire de Tunis à Kachna, communiqué par M. Magrah, un lieu nommé *Tai-gari*, à 15 journées de Qadamès (1). Il paraît très-probable que c'est

(1) Il semblerait que Qadamès devrait être placé plus dans l'est qu'il ne l'est sur la carte de 1798, ce qui augmenterait la distance directe de Teghery à Tunis, sur la carte, en redressant la ligne de route.

Qadamès fut indiqué à M. Magrah comme situé au sud 4 deg. est de Tunis, c'est la distance de 23 journées de kâravâne. De ces 23 journées, les 10 premières se terminaient à Kabès, qui, dans la carte de d'Anville, est à 163 milles géographiques et demi de Tunis, dans la direction du sud, tirant tant soit peu vers l'ouest. Si on adopte la direction de sud 4 deg. est de Tunis, pour les 13 autres journées, qui, à raison de 16,35, équivalent à 212 milles et demi géographiques, Qadamès sera à 30 deg. 29 min. 30 sec. de latitude, et à 11 deg. de longitude est.

Il fut dit à M. Magrah que Qadamès était au sud-

le même que Teghery dans le Fezzân ; mais la distance qui résulte des 15 journées est de beaucoup trop courte pour la position de Teghery , telle qu'on vient de l'établir plus haut. Si on pouvait constater ce point , il servirait de base pour déterminer la position de Mourzoûk. Je ne puis m'empêcher de soupçonner que cette capitale est un peu plus à l'ouest , ou au nord-ouest , qu'elle n'est placée dans la carte.

Je note ici ces faits d'une manière spéciale , pour que les géographes à venir examinent si la route de la kâravâne de Tunis au Soudân , passe par Teghery sur la frontière occidentale du Fezzân , comme je l'ima-

ouest de Tripoli ; mais on n'indiqua point la distance. Pline dit que Cidamus est situé vis-à-vis de *Sabrata* (Sabart , ou l'ancienne Tripoli). Dans un manuscrit de cet auteur , sa distance de la grande Syrte est évaluée à 12 journées. Dans la position qu'on vient d'exposer , Qadamès est à un peu plus de 240 milles géographiques de la grande Syrte , ce qui se rapporte assez à 12 journées de marche à la légère , telles que j'en ai donné l'estimation , pag. 179.

Ces données auront un jour leur utilité dans les corrections qui seront faites à la géographie , attendu que , par sa position , Qadamès peut servir de point de départ.

gine. Je crois aussi qu'il y a quelque erreur dans la combinaison des données géographiques , entre Tunis et les positions de l'est, ce qui empêche les lignes de route de se fermer à Tegueryhy.

On ne saurait quitter le Fezzân sans remarquer que les observations de M. Horne-mann ont ajouté une preuve de plus à celles qui établissent que ce royaume est le pays que les anciens ont entendu par celui des garamantes. En effet , il a montré que le désert noir et pierreux , qui est une continuation du Haroùdje noir , passe entre le Fezzân et Tripoli , et s'étend encore plus loin à l'ouest , du côté de Qadamès : et comme Plin donne cette position au *Mons ater* (1), et place au-delà un désert et les villes des garamantes , ces villes ne peuvent être que celles du Fezzân. (Voyez ci-dessus, p. 224).

(1) *Histor. Nat.* lib. v , cap. v , t. 1 , p. 250 , *ex edit. Harduini* ; et tom. 11 , p. 251 , *ex edit. Franzii*. L'opinion de M. Reunell , relativement au Fezzân , qu'il regarde comme l'ancien pays des garamantes (à demeures fixes ,) a été adoptée et confirmée par mon savant confrère Larcher , dans la table géographique de sa traduction d'Hérodote , t. 8 , p. 217-219 de la nouvelle édition in-4.º , article des Garamantes. (L-s.)

Je ferai également mention, en son lieu, d'une autre particularité, dont la connaissance est dûe à M. Hornemann, concernant les troglodytes dont parle Hérodote, et qu'il place dans le voisinage des garamantes; particularité qui autorise à croire qu'il s'agit du peuple qui borde le Fezzân vers le sud-est.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

Contenues dans ce volume.

- CHAPITRE PREMIER. *Voyage du Caire à Aùdjélah.* — Idem à Oúmm Éssoghéïr, Pag. 1.
— *Observations sur le désert, depuis la vallée de Natron jusqu'aux montagnes d'Oúmm Éssoghéïr*, 16. — *Arrivée à Oúmm Éssoghéïr*, 22. — *Description de Syoùah*, 27. — *Antiquités de Syoùah*, 39.
— *Départ de Syoùah.* — *Voyage à Chiakhah*, (1) et danger que le voyageur y courut, 53. — *Départ de Chiakhah.*
— *Arrivée à Aùdjélah*, 66
- CHAP. II. *Description d'Aùdjélah, jusqu'aux confins de Temissa*, 73. — *Observations sur la région de Haroùdje*, 86.
— *Arrivée à Temissa, et voyage ultérieur*, 94. — *Description de Zoùylah*, 100.
— *Arrivée à Mourzoùk*, 104
- CHAP. III. *Description du royaume de*

(1) Lisez Chiathah, comme je l'indique dans mes corrections, p. 469. (L-s.)

<i>Fezzân</i> , 110. — <i>Lettres de M. Hornemann à M. Banks</i> ,	page 137
NOTICES concernant l'intérieur de l'Afrique septentrionale,	144

ECLAIRCISSEMENS géographiques sur la route de M. Hornemann; et additions à la géographie de l'Afrique, par le major Rennell.

CHAPITRE PREMIER. *Géographie du voyage de M. Hornemann*, 173. — *Route du Caire à Syouah*, 175. — *de Syouah à Aùdjélah*, 180. — *d'Aùdjélah au Fezzân*, 183. — *Tableau comparé des distances calculées par différens auteurs*, 187. — *Position de Mourzoùk*, 188.

CHAP. II. *Remarques générales sur les pays que M. Hornemann a traversés.* — *Le Bahhrbélâ-mâ et la vallée de Moqarra*, 194. — *Vallée de Moqarra*, 200. — *Syouah*, 208. — *La petite Oasis*, 213. — *Vallées de Chiakhah (Chiathah) et de Guegabyb*, 216. — *Aùdjélah*, 219. — *Le Haroùdje, blanc et noir*, 221. — *Le Fezzân*, 225.

Fin de la Table de la première partie.

VOYAGE
DE F. HORNEMANN,
DANS
L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

VOYAGE

DE M. HORNEMANN

DANS

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

VOYAGE .

DE F. HORNEMANN,

DANS

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE,

DEPUIS LE CAIRE JUSQU'A MOURZOUK,
CAPITALE DU ROYAUME DE FEZZAN;

Suivi d'Eclaircissemens sur la Géographie de
l'Afrique, par M. RENNELL.

TRADUIT DE L'ANGLAIS, PAR....

Et augmenté de notes et d'un MÉMOIRE sur les Oasis,
composé principalement, d'après les auteurs arabes,

PAR L. LANGLÈS,

Membre de l'Institut national des Sciences et des Arts, etc.

ORNÉ DE DEUX CARTES.

SECONDE PARTIE.

P A R I S,

DENTU, Imprimeur - Libraire, Palais du Tribunat,
galeries de bois, n.º 240.

AN XI. (1803).

VOYAGE

DE F. HORNEMANN

DANS

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE,

DEPUIS LE CAIRE JUSQU'À MOHARRAK;
CAPITALES DU ROYAUME DE TRIPOLI;

Suivi d'observations sur la Géographie de
l'Afrique, par M. HORNEMANN.

TRADUIT DE L'ANGLAIS, PAR...

Et augmenté de notes et d'un ALPHABET sur les Oases,
composé principalement, d'après les auteurs arabes,

PAR F. LAMBERT.

Membre de l'Académie nationale des Sciences et des Arts, etc.

ORNE DE DEUX CARTES.

SECONDE PARTIE.

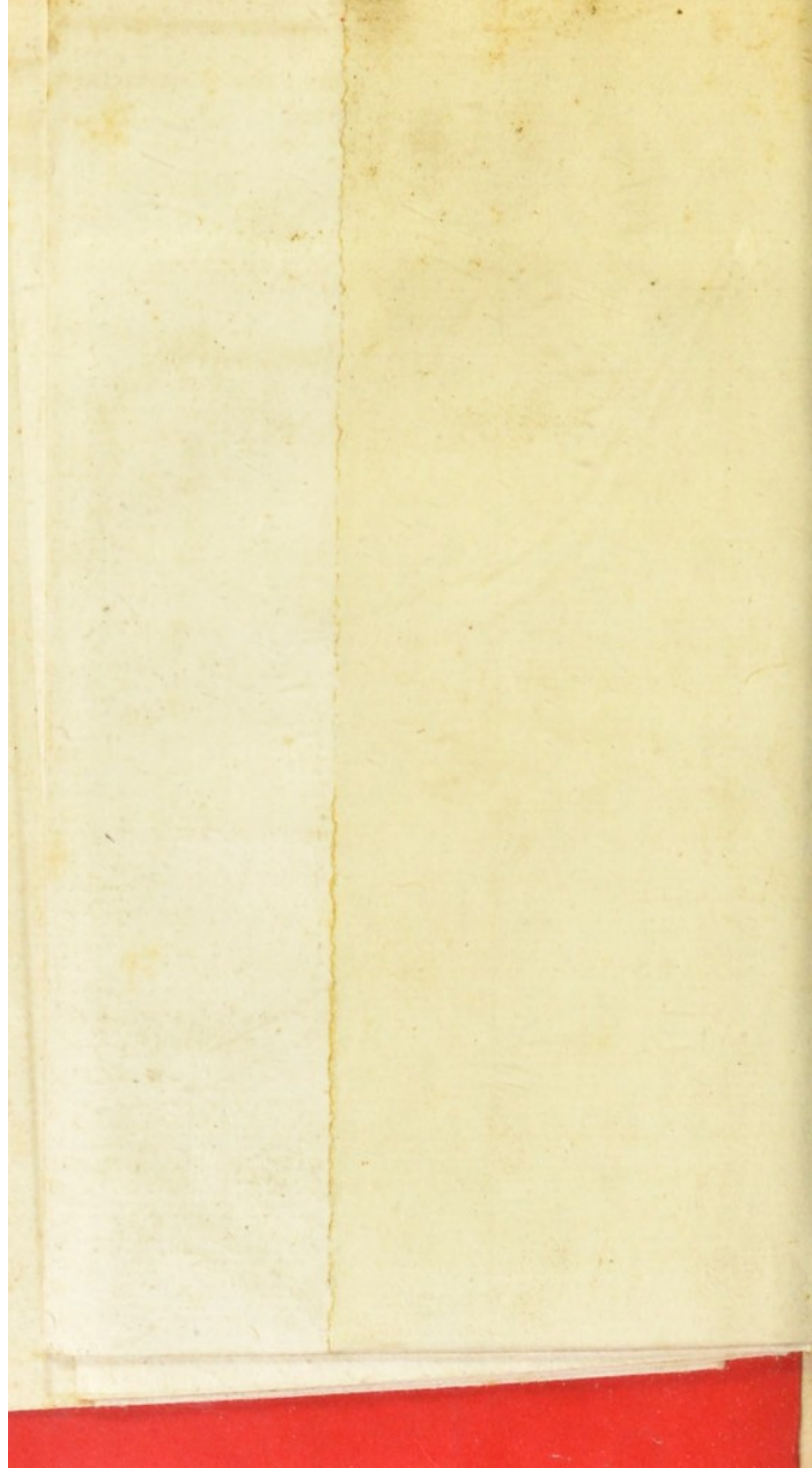
PARIS.

DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunal,
Galerie de bois, n.º 240.

AN XI. (1803)

TE

EMANN,



VOYAGES

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

SUITE DU MÉMOIRE DE M. RENNELL.

CHAPITRE III.

Rectifications de la géographie de l'Afrique septentrionale. — Sources éloignées du Nil, et fin du Niger. — Lac de Fittri ou de Kaughah.

Ce chapitre est consacré à rectifier la géographie générale de la partie orientale du nord de l'Afrique. Depuis la rédaction de la carte générale, en 1798 (1), les voyages de M. Browne ont fourni un ample surcroît de matériaux; et il faut maintenant y ajouter les observations et les recherches de M. Hornemann. On reconnaîtra que ces importantes notices s'expliquent et se con-

(1) Cette carte a été corrigée d'après les matériaux en question. Elle se trouve à la fin de la 2.^e partie.

firmement mutuellement , toutes les fois qu'ils ont parcouru les mêmes lieux ; et c'est ce qu'ils ont fait dans une étendue qui ne laisse pas d'être assez considérable.

M. Browne a l'avantage , en fait de matériaux propres à la géographie mathématique : les recherches de M. Hornemann , quoiqu'également étendues , consistent plus en notices générales , en forme d'esquisses. L'un et l'autre ont un très-grand mérite. Tous deux paraissent infatigables pour recueillir les renseignemens les plus utiles qui se présentent sur leur route , ou qu'il leur est possible de se procurer , quoiqu'ils laissent encore à désirer au lecteur. Celui , par exemple , qui est dans une situation tranquille et qui jouit d'une entière sécurité , pourrait regretter de n'y pas trouver une suite de notices claires et complètes sur la géographie et sur la situation actuelle des contrées dont il s'agit ; mais il faut considérer à combien d'inconvéniens et de dangers est exposé un voyageur européen qui parcourt l'intérieur de l'Afrique , et combien il lui est difficile de rassembler des renseignemens. Nous en avons la preuve dans les relations du voyage de MM. Browne et Hornemann , qui viennent d'être données au

public, aussi bien que dans celle de M. Park, qui lui est connue depuis plus long-tems.

Les matériaux de M. Browne comprennent un espace de 16 deg. de latitude, depuis le Caire jusqu'à la capitale du Dâr-four; ces notes sont rectifiées par des observations de longitude et de latitude; ils comprennent encore un espace de six degrés sur la même ligne, du côté du sud, pour lequel il donne les renseignemens qu'il a reçus des naturels et de quelques autres voyageurs. Ses recherches se sont étendues en longitude sur le parallèle de 8 deg. nord, position qu'on lui a indiquée comme celle des sources du *Bahhr Abyadh*, ou rivière blanche, qui passe pour être la source la plus lointaine du NIL D'EGYPTE, et celle qu'on y a si long-tems cherchée (1). Elles

(1) Je regrette de ne pouvoir intercaler ici un mémoire assez étendu que j'ai composé d'après les écrivains arabes et des voyageurs portugais peu connus; ces derniers me paraissent avoir remonté le Nil au-dessus du lac de Dembéa, et même avoir reconnu ses sources, ou au moins quelques-unes. L'auteur arabe qui m'a procuré les matériaux les plus abondans et les plus authentiques, est Taqy éd-dyn Ahhmed, etc., plus connu sous le nom d'Al-Magryzy; (voyez ci-après 384), auteur d'une excellente description topographique, histo-

s'étendent encore dans l'est et le sud-est jusqu'aux frontières de l'Abyssinie ; et dans l'ouest et le sud-ouest , jusqu'à Bornoù ,

rique et politique de l'Egypte , en 3 volumes in-folio. J'en ai extrait cinq chapitres consacrés à la description du Nil. Le premier, intitulé : *Quelques notions sur les prérogatives du Nil* , n'offre malheureusement que les traditions sacrées et les sentences du prophète relativement à ce fleuve. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance du second , qui traite *des sources du Nil et de son cours*. On y voit que la montagne d'où sort le fleuve , a deux noms : le premier nom est *Djébel âl - Qomr* (montagne des Toutrerelles ;) le second , *Djébel âl - Qamar* (montagne de la Lune). L'auteur suit assez bien le cours du fleuve , et le distingue très-bien du Nil des Noirs (le Niger), que l'on nomme aussi *Démâdem*. *Tout ce que l'on dit pour et contre l'eau du Nil* , et la *description des poissons et autres objets remarquables qui se trouvent dans ce fleuve* , forment le sujet de deux autres chapitres qui ne méritent pas une entière et aveugle confiance. Dans le suivant , âl-Maqryzy a consigné les observations d'après lesquelles on croit prévoir l'abondance des crues. Quant à la *Description des Nilomètres* , contenue dans le même ouvrage , je l'ai traduite avec beaucoup d'additions , pour mes *Notes sur le Voyage de Norden*. Les inondations et les sécheresses remarquables indiquées par âl-Maqryzy , m'ont servi à compléter une table chronologique des crues du Nil , depuis l'an 23 de l'hégire (63 de l'ère vulgaire) jusqu'à présent. (L-s.)

ainsi que vers d'autres contrées dont on n'avait pas encore entendu parler en Europe ; ce qui forme en tout une étendue de plus de 15 deg. de longitude.

La ligne du Caire à la source de la rivière Blanche a plus de 1360 milles géographiques de longueur, ou plus de 1440, depuis l'embouchure du Nil, le tout en ligne directe. Dans son gisement, elle s'écarte si peu du méridien, que la source du fleuve n'est qu'à un rhumb et demi, ou environ 17 deg. à l'ouest du méridien, du lieu où il se décharge dans la Méditerranée.

La route de M. Browne, qui quitte le Nil à Syouth, passe d'abord par la grande Oasis, et en détermine la position. Elle passe ensuite successivement par les positions de Chebbeh, Sélyméh, Leghea et Byr êl-Méléhh, sur le chemin du Dârfoûr.

D'après la circonspection et l'exactitude reconnues de M. Browne, cette ligne devient une acquisition importante. A l'égard de la position qu'il indique pour la source de la rivière Blanche, ses renseignements sont généralement appuyés par ceux que Maillet et Ledyard ont recueillis au Caire. D'autres points de sa géographie

sont confirmés par les informations récentes de M. Hornemann, par les notices de l'Edrycy, par Maillet et même par Bruce.

Il est inutile d'entrer dans aucuns détails concernant cette géographie : elle est déjà entre les mains du public, dans l'excellente relation de son voyage, et j'y ai puisé une partie importante de cette dissertation, particulièrement ce qui regarde la source de la rivière Blanche (c'est-à-dire du Nil), et, implicitement, ce qui regarde la fin du Niger.

En choisissant mes matériaux dans la carte dressée par M. Browne, d'après ses propres observations et recherches, j'ai suivi scrupuleusement sa carte même, (excepté en un seul point, la position de la capitale de Bornoù). J'ai supposé qu'il avait bien comparé et pesé les autorités des différens rapports sur les gisemens et distances, et qu'il en avait formé un meilleur résultat que toute autre personne n'aurait pu faire. Mais j'ai ajouté, d'après son appendice, quelques routes et positions intermédiaires, qu'il a jugé à-propos d'omettre dans sa carte.

Il nous apprend qu'il a déterminé, d'après des recherches dont le résultat lui a paru

satisfaisant , la distance du Nil à Sélyméh ; ce qui semble prouver que , quoique la position de la grande cataracte , aussi bien que celles de Moscho et de Donqolah , établies sur la foi de M. Bruce , doivent être un peu plus au sud ou au sud-ouest , elles s'accordent mieux cependant sous un point de vue général , qu'on n'aurait eu lieu de s'y attendre. On peut dire la même chose du Sennaar , relativement au Dârfoûr , M. Browne s'étant assuré que leur distance réciproque s'accordait avec les observations , dont l'une a été déterminée par M. Bruce , et l'autre par lui-même. M. d'Anville avait placé le Sennaar à environ 4 deg. de longitude trop de l'ouest , dans sa carte d'Afrique , publiée en 1749 (1).

(1) M. Bruce décrit une chaîne de montagnes qui s'étend dans l'ouest de la branche Abyssine du Nil , entre le 11 et le 12.^e deg. de latitude nord , et qui a au nord Dyre et Tegla. Comme il est parlé de ces lieux , dans les routes de M. Browne , t. 2 , p. 333 , sous les noms de *Déïr* et *Touggala* , situés dans une région montagneuse , j'ai fait courir la chaîne ci-dessus mentionnée à l'ouest nord-ouest , au lieu de l'ouest. Ces lieux , aussi bien que Harraza et Lebeït (par où il faut

On observera qu'entre l'Egypte et le Dârfoûr, il n'y a aucune rivière venant de l'ouest qui communique avec le Nil; et l'on assura à M. Browne que la même chose avait lieu au sud, entre le Dârfoûr et la source de la rivière Blanche. En effet, bien loin que des rivières coulent vers l'est dans cette région, il lui fut dit (et d'autres relations confirment ce rapport) que toutes les rivières situées à l'ouest et au sud-ouest du Dârfoûr, coulaient à l'ouest ou au nord-ouest.

M. Browne rapporte, d'après le témoignage des habitans du Dârfoûr, que la source de la rivière Blanche est composée d'un grand nombre de courans, qui sortent de quelques montagnes élevées, appelées *Qamry*, et situées dans un pays nommé *Donga*, qui est à un mois de marche de Chillak, lequel est lui-même à 3 $\frac{1}{4}$ journées en-deçà du Sennaar, ensorte que la source la plus éloignée de la rivière Blanche peut être à 45 journées du Sennaar. Or, quelques-uns des esclaves que la kâravâne du Dâr-

entendre Ibeït), sont placés beaucoup trop à l'ouest du Sennaar, dans la carte de M. Bruce, t. 5.

foûr avait conduits au Caire , dirent à M. Ledyard qu'ils venaient d'un lieu situé à 55 journées dans l'ouest du Sennaar ; et M. Browne nous apprend que les habitans de Bornoù (pays limitrophe du Dârfoûr), sont dans l'usage d'aller à la chasse des esclaves dans le canton de Donga (1). Une autre personne à qui M. Ledyard faisait des questions , et qui paraît être venue du même endroit , lui dit que la source du Nil était située dans son pays (2). Si l'on suppose qu'en parlant de la distance qu'il y a du Sennaar à la source du Nil , ces personnes ont entendu que le chemin passait par le Dârfoûr (ce qui n'est pas invraisemblable), on trouverait complètement les 55 journées de distance. On compte 23 journées du Dârfoûr au Sennaar , et un peu plus , du Dârfoûr aux mines de cuivre de Fertit , qui sont encore fort en-deçà de la rivière Blanche.

Dans ma carte d'Afrique de 1798 , j'avais placé la source de la rivière Blanche à en-

(1) *Nouveau Voyage dans la haute et basse Egypte*, etc. t. 2 , p. 351 de la traduction française.

(2) *Voyez les Mém. de la Soc. afr.* pour 1790 , ch. 2.

viron 130 milles , au sud-est , de la position qui lui est assignée par M. Browne.

M. Hornemann ayant reproduit l'idée de la jonction du Niger et du Nil , il devient nécessaire d'examiner avec attention et en détail , les matériaux géographiques fournis par lui et par M. Browne , aussi bien que les notices qui se trouvent dans l'Edrycy , afin de montrer l'invraisemblance de cette hypothèse. Des voyageurs qui étaient allés au Dârfoûr , apprirent à M. Hornemann que le Niger (le Jolibâ) passait par le sud du Dârfoûr dans la rivière Blanche. Il est certain qu'Hérodote recueillit en Egypte beaucoup de renseignemens qui tendent au même résultat (1) ; mais il n'est pas moins certain que les gens que M. Browne consulta dans le Dârfoûr , gardèrent le silence relativement à cette jonction. Ils dirent au contraire , non-seulement que la rivière Blanche est formée de sources qui sortent des montagnes du sud , mais encore que toutes les rivières entre le Dârfoûr et ces montagnes , coulent vers l'ouest. Il convient d'ajouter que les montagnes en question , nommées

(1) *Euterpe*, ch. 32, t. II, p. 26 de la traduct. de M. Larcher.

Qamry, sont, comme leur nom le donne à entendre, les montagnes de la Lune, où Ptolémée et les géographes arabes placent la source éloignée du Nil (1).

Dans le chapitre 6 des *Eclaircissemens géographiques*, de 1798, j'ai avancé plusieurs faits, pour montrer qu'il était probable que le Niger se terminait, par évaporation, dans le pays de Oûanqârah, etc. Qu'il me soit permis d'y renvoyer le lecteur; mais comme de nouveaux voyageurs m'ont fourni plusieurs autres documens qui tendent à fortifier mes premières idées, j'aurai occasion de répéter une partie de mes assertions et de mes raisonnemens, dans le cours de cette discussion.

Il fut dit à M. Browne que, vers l'ouest et le sud-ouest, à plusieurs centaines de milles de la capitale du Dârfour, le pays était entrecoupé d'un grand nombre de rivières, dont le cours se dirigeait à l'ouest et au nord-ouest. Il semble néanmoins parler avec moins de confiance du cours de ces ri-

(1) Ptolémée, *Afr.*, tab. 4; Edrycy, p. 16 et suiv. Aboulfédâ, *prolegom.*, article des *Fleuves*. — *Qamry* signifie *lunaire*, de *Qamar*, la lune.

vières, excepté le Misselâd, et la petite rivière de Batta, qui se joint à cette dernière. Il n'hésite point à faire couler ces deux dernières du sud-est au nord ouest (1). Quant aux autres, il dit seulement : « Le « cours des rivières, si on me l'a bien in- « diqué, se dirige, pour la plupart, de l'est à « l'ouest. » Mais il dit aussi, t. 2, p. 307, que le pays qu'ils arrosent passe pour être humide et marécageux pendant une grande partie de l'année ; que la chaleur est excessive, et que les habitans observent qu'il n'y a point d'hiver. La principale, et en même-temps la plus éloignée de ces rivières, est le Bahhr-koulla, ainsi nommé du pays de même nom, et représenté par M. Browne (2) comme abondant en eaux ; et ce Bahhr-koulla est assez considérable pour qu'on ne puisse le traverser qu'en bateaux ; quelques-uns de ces bateaux sont faits d'un seul arbre, et assez grands pour contenir dix personnes (3).

(1) *Nouveau Voyage dans la haute et basse Egypte*, etc., t. 2, p. 307, et la carte, t. 1, p. 351.

(2) *Nouveau Voyage dans la haute et basse Egypte*, t. 2, p. 91.

(3) Je crois apercevoir dans la description que

Il semblerait donc (si M. Browne a été bien informé, et je ne vois pas de raison d'en douter, attendu qu'il parle avec circonspection) que ces fleuves descendraient du pays haut situé au sud du Dârfoûr, dans la contrée comparativement plus basse et plus creuse, située à l'ouest, où M. Browne indique deux grands lacs sur sa carte; et cet espace se trouve, dans notre géographie, à peu-près à moitié chemin de la source de la rivière Blanche et du pays de Oûanqârah, placé conformément aux notices de l'Edrycy, notices que confirme en général M. Horne-mann, à qui il fut dit que le Oûanqârah

M. Browne fait de Dârkoulla, les indices d'un pays d'alluvions, c'est-à-dire, d'un pays dont le sol est formé par les dépôts des fleuves, entrecoupé par leurs ramifications et périodiquement inondé. M. Browne dit des habitants qu'ils sont très-propres; avantage dont ils sont en partie redevables à l'abondance des eaux du pays. Ils ont sur le fleuve des bacs, que l'on conduit, comme nos canots, avec des perches et des doubles rames. L'abondance des eaux et l'épaisseur de la glaise font naître des arbres si gros, que l'on creuse dans un seul arbre un canot assez vaste pour contenir dix personnes. *Nouveau Voyage dans la haute et basse Egypte*, t. 2, p. 92, 94 de la traduction française.

était situé à l'ouest de l'empire de Bornou (1). Le grand fleuve de l'intérieur de l'Afrique (notre Niger) traverse ce pays de Oûanqârah, et nous ne pouvons tracer son cours plus loin du côté de l'est. Il est nécessaire de remarquer ici que l'Edrycy supposait que le Niger coulait vers l'ouest, d'une source qui lui était commune avec le Nil d'Egypte.

Dans le fait, si l'on considère combien doivent être vagues et inexacts des renseignemens donnés à une aussi grande distance des lieux qui font l'objet des recherches (c'est à dire à plusieurs centaines de milles de la station de M. Browne dans le Dârfoûr), on ne doit pas être surpris que les lacs et les fleuves en question puissent être reconnus pour ceux du Oûanqârah même. On peut observer que les distances de la capitale du Dârfoûr s'accordent aussi bien avec les lacs de l'Oûangârah, qu'avec ceux de Hermad et Douy ; et que le gisement ne diffère pas de deux rhumbs de vent (1). Il n'y a rien à objecter contre les gisemens du Dârfoûr de

(1) Léon l'Africain dit la même chose, pag. 254.

(2) Voyez la carte générale de l'Afrique septentrionale.

ce côté, et il ne serait nullement extraordinaire qu'il y eût plus de différence entre deux descriptions telles que celle de l'Edrycy et celle des habitans du Dârfoûr, qu'entre les positions des deux suites de lacs et de fleuves qu'on voit sur la carte.

Mais quelque ambiguïté qu'il y ait à l'égard des fleuves situés à l'ouest entre la source de la rivière Blanche et Oûanqârah, on sait positivement que les eaux qui coulent des frontières méridionales et occidentales du Dârfoûr, se dirigent vers le nord-ouest, et forment un grand lac. Cela prouve qu'il existe un espace creux ou bas dans cette partie au nord-ouest du Dârfoûr, et à un peu plus de 160 milles à l'est de l'Oûanqârah (1). Il reste à découvrir si cette cavité est une continuation de celle qui reçoit les eaux du Niger, et en change une partie en lacs, dans le Oûanqârah. On a, en faveur de cette opinion, l'autorité de l'Edrycy, qui indique, dans tout cet espace, une communication par eau. Je vais maintenant tracer le cours

(1) Car l'Edrycy place ce lac (Kaughah) à dix journées dans l'est de la Semeghondah du Oûanqârah.

de ces eaux , qui coulent de la région du Dârfour vers le nord-ouest.

M. Browne apprit (1), qu'au sud du Dârfour, et entre ce pays et la source de la rivière Blanche , les eaux formaient un fleuve considérable appelé Misselâd. Il en trace le cours sur sa carte du tome premier , page 268 ; et dans les routes qu'offre son appendix , tome 2 , p. 307 , 336 , 344 et 345 , vers le nord-nord-ouest et le nord-ouest , jusqu'à un point au-dessus du parallèle de 15 degrés nord (c'est-à-dire pendant près de 400 milles géographiques), il ne dit rien , ou du moins ne parle que d'une manière vague de son cours ultérieur. Mais il dit d'un second fleuve (le Batta), qui coule entre le Misselâd et le Dârfour , et très-près du premier , qu'il vient du sud , et que , se détournant vers l'ouest , il se jette dans le Bahhr-êl-Fittré (2). Il reste à ajouter qu'en suivant la route de l'ouest , depuis Oûârâ jusqu'à Begarméh (3) , nous arrivons au

(1) *Nouveau Voyage dans la haute et basse Egypte* , t. 2 , p. 307 de la traduction française.

(2) Tom. 2 , p. 336.

(3) *Nouveau Voyage dans la haute et basse Egypte* , appendix , t. 2 , p. 336.

Bahhr-Fittre même ; mais sans aucun indice qui annonce qu'on traverse le Misselâd sur cette route. Quoi qu'il en soit , ce point va être éclairci , à l'aide de Hornemann et de l'Edrycy.

M. Browne dit encore (1) que les habitans des bords du Bahhr-Fittre font usage de petits bateaux , pour passer d'un lieu à un autre , sur le fleuve. Comme le mot *Bahhr* indique également un lac ou un fleuve , M. Browne le prend ici dans cette dernière acception ; mais nous apprenons de M. Hornemann , que les états du sulthân de Fiddri (pour employer son orthographe) sont situés autour d'un grand lac d'eau douce , qui porte le même nom ; et que ce lac reçoit un fleuve qui vient du Dârfoûr , et dont les bords sont très-riches en sucre. (*Voyez ci-dessus* , p. 163.)

Plusieurs circonstances viennent à l'appui de cette supposition d'un lac. Hornemann dit que le canton de Fiddri , quoique appelé de ce nom par ses habitans , est appelé *Koûgoû* par les peuples qui habitent à l'est (les arabes) , et *Luffe* par ceux de l'ouest.

(1) *Idem* , t. 2 , p. 337.

Or, l'Edrycy indique Koùghah ou Kaùghah, comme un pays et une ville situés près d'un grand lac d'eau douce, à 30 journées dans l'ouest ou le sud-ouest de Donqolah, à 36 journées dans l'est de Ghânah; et nous avons ici sa véritable position. De plus, M. Browne place, dans la route de l'ouest ci-dessus mentionnée, à 3 journées et demi en-deçà du Bahhr-Fitré, Dârcouka (1), qui est sans doute le pays de Koùghah ou de Koùgoù dont il s'agit.

Ce qui est dit des bateaux qui voguent sur le Bahhr-Fitré (2), s'accorde aussi avec l'idée d'un lac; et l'on ne saurait douter que le Misselâd de Browne ne soit le fleuve qui vient du Dârfoùr, selon Hornemann, et qu'il ne se jette dans le lac de Fitré, aussi bien que le fleuve Batta (3).

(1) Ceci prouve que les peuples de l'est donnent au Fitré le nom de Kaùghah (ou Kouka), comme le dit M. Hornemann. M. Browne nous a appris que *dâr* signifiait *pays*, ainsi Dârfoùr veut dire le pays de Foùr.

(2) *Nouveau Voyage dans la haute et basse Egypte*, t. 2, p. 337.

(3) M. Hornemann, pag. 169, dit que le lac de Fitré a de 4 à 8 journées de tour; que ses dimensions varient avec les saisons sèche et pluvieuse; qu'il devient

On observera que ce que l'Edrycy décrit comme la partie supérieure du cours du Niger (*Nilus nigrorum*), est évidemment le fleuve dont il s'agit ici ; mais il le décrit comme sortant de la même source que le Nil d'Egypte, et coulant vers l'ouest. On voit aussi dans Ptolémée le même fleuve prenant sa source à-peu-près au 10.^e deg. de latitude nord, comme le fait le Misselâd.

Il paraît donc certain qu'à partir du Dâr-fouïr, le terrain va en pente vers l'intérieur de l'Afrique, du côté du nord-ouest et de l'ouest ; et les descriptions de l'Edrycy (1) tendent également à prouver qu'il va aussi en pente du nord-est au sud-ouest, vers le lac de Fittré, puisqu'il décrit le fleuve de Koùkoù comme coulant vers le sud (2).

Il faut entendre la même chose du fleuve

trois fois plus grand pendant les pluies, et qu'il laisse un sol riche au cultivateur, durant la sécheresse.

(1) *Geographia nubiensis*, p. 13 de la traduction latine des maronites.

(2) Ce fleuve paraît être celui dont parle Ebn el-Oùârdi (dans l'Edrycy de Hartmann, p. 27, 53, 55, 56, 62), comme venant de l'est, et passant par Ghama (*Lisez* Beghâmâh ou Beghâméh) pour se jeter dans le Nil. Il s'agit du Nil des Nègres (notre Niger).

des Gazelles, ou *Oùady-él-Ghazel*, que M. Browne (1) place à deux journées nord-ouest du lac Fittre, et M. Beaufoy à une journée de la capitale du Bornoù. A la vérité, il fut dû à M. Hornemann que le Oùady-él-Ghazel n'était point un fleuve, mais une vallée fertile et populeuse. C'est probablement l'un et l'autre, c'est-à-dire, une vallée fertile, avec un fleuve qui la parcourt. D'après cela, il faut supposer que le Oùady-él-Ghazel est un autre fleuve qui vient du nord et se jette dans le lac de Fittre; et, conséquemment, que le lac même est le réceptacle des eaux orientales de l'intérieur du nord de l'Afrique.

L'Edrycy place Semeghondah (2) à 10 journées dans l'ouest ou sud-ouest de Kaughah (notre Fittre), et dans le pays de Oûânqarah, qui se trouve absolument entouré des bras du Niger et périodiquement inondé par ses eaux. Il est évident qu'il a cru qu'il y avait une communication par

(2) Tom. 2, p. 337 de la traduction française.

(3) M. Hartmann, p. 52, serait assez disposé à lire Samfarah, comme le porte un manuscrit de la bibliothèque Bodleyenne d'Oxford. (L-s.)

eau entre le Oûanqârah et le Kaùghah ; car il dit (p. 7) qu'on transportait le sel tout le long du Niger , du côté de l'est , jusqu'à ce point. Il est à remarquer qu'au dire de Hornemann , les habitans de Fittre (Kaùghah) n'ont d'autre sel que celui qu'ils se procurent avec des substances végétales (1).

(1) Il faut observer que l'Edrycy , p. 13 , comprend Kaùghah dans le pays de Oûanqârah , quoique , dit-il , quelques auteurs en fassent une dépendance de Kânem. Il convient de rétablir et de rectifier ici la distance de Ghânah à Donqolah. Elle se trouve dans les *Proceedings* , ou *Mém. de la Soc. afr. pour 1798* , p. 122. On y voit que l'Edrycy place Kaùghah à 30 journées de Donqolah , ce qui , suivant son échelle , équivaut à 570 milles géographiques. Les renseignemens de M. Browne en donnent 578. De plus , M. Hornemann dit que Fittre (ou Kaùghah) est à 40 journées , dans l'est , de Kachna. (*V. ci-dessus* , p. 170 et 171). Cet intervalle , en adoptant la position donnée à Kachna dans la carte de 1798 , est de 653 milles géographiques , équivalant à 16 et demi par jour , et il est parfaitement satisfaisant. L'Edrycy compte 36 journées entre Ghânah et Kaùghah ; ensorte que , par ce calcul , Ghânah doit être de 4 journées plus près de Kaùghah que Kachna. Dans la carte de 1798 , Ghânah est placé de 8 milles trop à l'est. (*Voyez les Mém.* , p. 121.) Cette erreur corrigée , Ghânah sera à 82 milles de Kachna , ce qui néanmoins

Si, comme le pensait l'Edrycy (p. 7),
il existait une communication par eau entre

est encore trop pour 4 journées , et convient mieux à 5.

L'intervalle entre Ghânah et Kaughah, ainsi rectifié, est de 575 milles géographiques en ligne droite; ce qui ne fait pas plus de 15 milles et demi par jour, pour les 36 journées de l'Edrycy, tandis que son échelle ordinaire est de 19. Par conséquent, si ce qu'il a dit est exact, il faut ou que Ghânah soit plus à l'ouest, ou que le cours du Niger, le long duquel sa route se dirige, jusqu'à dix journées de Kaughah, forme une courbe très-considérable au sud, après avoir traversé les états de Haoussa, dont Ghânah fait partie. Il a été dit plusieurs fois à M. Hornemann, p. 159, qu'il déclinait vers le sud; mais on ne sait pas si cette divergence est assez considérable pour occasionner la différence mentionnée ci-dessus.

M. d'Anville avait aussi l'idée, et il l'exprima dans sa carte d'Afrique, de 1749 (peut-être d'après des renseignemens positifs), que le Niger déclinait vers le sud au-delà de Ghânah; ensorte que le lac de Semeghondah, où il se termine, est de 3 deg. et demi de latitude, au sud de Ghânah; ce qui, pour le dire en passant, placerait le lac de Semeghondah à-peu-près sur le même parallèle que le Bahhr Hemad de M. Browne. Pour le présent, nous devons nous contenter d'évaluer la distance de Ghânah à Kaughah. En admettant une courbure vers le sud, elle donne $16\frac{2}{3}$ ou 16 et demi, ou le taux ordinaire de la marche des

Kaughah et Ouanqârah (n'importe de quel côté l'eau se dirige), ce fait prouverait naturellement que leur niveau est le même ; et dans ce cas , il faudrait regarder comme très-invraisemblable qu'une portion quelconque du cours de la rivière Blanche , au sud du Dârfoûr , soit plus basse que le lac Fittré. Mais peut-être l'autorité de l'Edrycy , à cet égard , semblera douteuse à quelques personnes , d'autant plus qu'il dit que le Niger coule à l'ouest.

Mais en écartant cette circonstance , et en laissant les faits avancés par MM. Browne et Hornemann , s'expliquer par eux-mêmes , on peut demander ,

1^o. S'il est probable que le Niger , après avoir coulé pendant environ 2250 milles anglais en ligne droite depuis sa source , ne doive pas arriver à un niveau plus bas

kâravânes. J'ai fait voir que le rapport de M. Hornemann , à l'égard de la distance de Kachna au Fittré , est d'accord avec toutes les données ; et il n'est pas douteux qu'il ne soit préférable à celui de l'Edrycy , en ce qu'il est beaucoup moins sujet à erreur que ce dernier , qui a passé par tant de mains avant d'arriver jusqu'à nous.

que celui des contrées adjacentes aux sources du Nil (1) ;

2°. Si le cours du Misselâd , depuis le sud du Dârfoûr , n'est pas directement contraire à celui que le Niger devrait suivre depuis le Oûanqârah , pour se joindre à la rivière Blanche ;

3°. Si le cours des eaux situées à l'ouest du Dârfoûr et de la source du fleuve Blanc , ne passe pas également pour se *diriger* vers la région qui renferme le Niger , au lieu

(1) La Tamise, entre le pont de Maidenhead et Mortlake (espace d'environ 41 milles anglais en droite ligne), a une pente de plus d'un pied huit pouces par mille. Mais c'est là une des parties de son cours où il est le plus de niveau ; car quoiqu'elle ne descende pas de terres fort élevées, on ne peut pas lui supposer une pente de moins de 4 pieds par mille dans toute l'étendue de son cours. D'après cela , le Niger devrait avoir une pente de plus de 8000 pieds dans son cours, supposé qu'il se continue jusqu'à la rivière Blanche. En ne comptant même que deux pieds et demi (ce qui paraît très-moderé) la pente ne serait pas moindre de 5625 pieds, ou 115 verges de plus qu'un mille anglais. Peut-on croire que le lit de la rivière Blanche, au sud du Dârfoûr, et à un point peu éloigné de sa source, soit d'un mille plus bas que les sources du Joliba ou Niger ?

d'en venir ; et si l'on ne dit pas qu'elles coulent dans un pays marécageux , tandis que le pays situé à l'est , sur la ligne qui sépare Fittré et la rivière Blanche , est élevé et montueux (1) ;

4°. Le pays de Oûanqarah , etc. , n'a-t-il pas comme celui de Fittré , les propriétés d'un pays d'alluvions , inondé par les débordemens du Niger , dans une étendue de plus de 350 milles anglais de longueur , sur plus de 170 en largeur ? Et n'a-t-il pas , ainsi que Ghânah , de grands lacs d'eau douce dans la saison sèche (2) ? Une surface aussi étendue

(1) *Nouveau voyage* , etc. t. I , p. 351 de la traduction française.

(2) « De la ville de Ghânah , dit l'Edrycy , jusqu'aux premières limites du pays de Oûanqârah , on compte huit journées. Ce pays d'Oûanqârah est fameux pour l'abondance et la qualité de son or natif. Cette même île est longue de 300 milles et large de 150 milles , le Nil l'environne toute l'année. Au mois d'*âghoust* (d'août) , dans les grandes chaleurs , lorsque le Nil déborde et que ses eaux s'étendent au loin , cette île est inondée en entier ou en très-grande partie , et l'eau y demeure pendant un tems régulier , ensuite elle se retire. Quand le Nil est rentré dans son lit , tous ceux qui s'étaient retirés dans le pays des noirs reviennent dans ces

ne suffit-elle pas pour l'évaporation des eaux du Niger, comme nous en avons déjà un exemple en Perse, où le Hyrmend, fleuve dont le cours est de plus de 400 milles, s'évapore sur une surface qui ne forme pas la vingtième partie de celle que couvre l'inondation du Oûanqârah (1)? Je retourne à la géographie générale.

flés; ils se mettent à creuser à mesure que le Nil diminue, et chacun ramasse plus ou moins d'or, suivant la portion que Dieu lui accorde; mais personne ne travaille en vain...» *Geographia nubiensis*, 2.^e partie du 1.^{er} climat, p. 17 du texte arabe; et p. 11 et 12 de la traduction latine des maronites. Voyez aussi *Edrisii Africa curavit Hartmann*, p. 47 et suiv. de la 2.^e édit.

(1) Ebn Hhaïqal, géographe arabe du 10.^e siècle (récemment traduit par sir William Ouseley. Voyez ci-dessous, p. 278), décrit ainsi le fleuve Hyrmend, p. 205 : « Le fleuve le plus considérable du Sedjestân est le Hyrmend, qui vient du Gaûr à la ville de Bost, et delà traverse le Sedjestân, où il se jette dans le lac Zaréh. Ce lac est très-petit quand les eaux du fleuve ne sont pas abondantes; quand son lit est plein, le lac augmente à proportion. La longueur de ce dernier est d'environ 30 farsangs (environ 110 milles anglais), et sa largeur d'environ un merhhileh (une journée ou 24 milles anglais. Ses eaux sont douces, salubres, etc.

On sait que le lac Zaréh n'a point d'issue.

M. Hornemann, en décrivant la position des états du sud, parle de Oûâdy, limitrophe du Dârfoûr, à l'ouest; puis du Metho (ou Metko), à l'ouest, ou plutôt au nord-ouest du Oûâdy, deux contrées arrosées par le fleuve qui, du Dârfoûr, coule dans le lac Fittré (c'est-à-dire le Misselâd). Il cite enfin Fittré même, au nord-ouest du Metho (ou Metko). Continuant sa description, il dit que Begharmé (1) est situé au nord de Oûâdy, Bornoû au nord de Fittré. Il paraît n'avoir pas eu connaissance du Bergoû; ou peut-être l'a-t-il confondu avec le Bourgoû qui est vers Aùdjelah (le Berdoa de Delisle et de d'Anville). Le Bergoû, suivant M. Browne, est un pays indépendant; ainsi que le Metho (ou Metko) et le Oûâdy; en sorte que l'empire de Bornoû se termine du côté du sud à Fittré (ou Kaughah), à Margui et à Oûanqârah (2).

M. Browne n'a pas ouï parler de ces contrées sous ces noms de *Oûanqârah* (3), de

(1) Le Béghâméh de l'Edrycy.

(2) M. Browne, t. 2, p. 351 de la traduction française, évalue à 20 journées la distance qui se trouve entre Donga et la limite (méridionale) du Bornoû.

(3) La personne que consulta M. Hornemann,

Ouâdy, ni de *Metho* (ou *Metko*), quoiqu'il ait tracé dans sa carte l'espace qui les renferme. Il ne paraît pas non plus avoir eu connaissance du Dâr-Couka, comme étant le Kaughah de l'Edrycy, ou le Fittré de Hornemann.

Les intéressantes recherches de M. Browne finissent au nord, à la capitale du Bornou : mais comme celles de M. Hornemann s'étendent jusqu'aux frontières du Dârfoûr, elles se suppléent mutuellement ; en sorte qu'elles donnent beaucoup plus de poids aux relations concernant le cours des eaux, depuis le Dârfoûr jusqu'au lac Fittré.

Quant aux suites de distances du Fezzân au Dârfoûr, et du Dârfoûr au Sennaar, en voici les détails. J'ai déjà donné, pag. 256 celles de Ghânah à Donqolah.

M. Beaufoy compte entre Temissa (dans le Fezzân) et la capitale du Bornou, 43 journées de kâravâne, dans une direction

l'appelait *Ungara* ; et il paraît que les arabes le nomment *Bélâd él-Tebr*, ou le pays de l'or (d'Herbelot et Bâkoûy). On dit à M. Browne dans le Dârfoûr, qu'on ne trouvait pas beaucoup d'or à l'ouest. Mais Oûanqârah, pays riche en or, au moins anciennement, est situé à l'ouest du Dârfoûr.

vers le sud-est. M. Browne place cette capitale , d'après les recherches qu'il a faites au Dârfour , à 19 deg. 45 min. de latitude , et à 21 deg. 33 min. de longitude , en sorte qu'il laisse un intervalle de distance équivalant à 562 milles géographiques , entre Temissa et le Bornoù , calcul qui ne suppose les journées que de 13 milles et une petite fraction chacune. Ce taux est beaucoup au-dessous de celui de la marche des kâravânes ; et il se peut que les journées de séjour se trouvent comprises dans le nombre total de 43 , comme cela arrive souvent , lorsque les indications n'ont pas toute la précision convenable. Il est établi dans les *Proceedings*, ou *Mém. de la Soc. afr.* pour 1798 , que Bornoù est à 534 milles géographiques de Donqolah sur le Nil ; et le résultat de M. Browne en donne à-peu-près 600. Il faut pourtant remarquer que les tables de M. Browne (1) donnent le gisement de nord quart nord-ouest , entre Begharmé et Bornoù , que j'ai suivi préféablement à celui de sa carte , qui est nord 13 ouest : il place ainsi Bornoù à 562 milles de Donqolah. Le

(1) Tom. 2 , p. 341 de la traduction française.

milieu entre la position de l'ancienne carte et celle qu'a donnée M. Browne , serait 567. Mais faute d'une autre ligne de distance qui croise celle-ci , et sur laquelle on puisse compter , la position de ce point , important pour la géographie , reste dans l'incertitude. On dit à M. Hornemann que Bornoù était à 15 journées de Kachna , et à 25 à l'ouest-quart-sud-ouest en deçà de Fittré. Cela doit indubitablement s'entendre de la frontière de l'empire de Bornoù , du côté de Kachna, et non de la capitale; et cette indication paraît très probable , d'autant qu'il est dit que les états de Bornoù se terminent de ce côté à la contrée de Ouanqârah.

 CH A P I T R E I V.

Des tribus qui occupent les parties habitables du grand désert. — Les tibbos et les touâdryks. — Empires de Bornoù , d'Asben et de Haoussa. — Observations générales.

LES recherches de M. Hornemann répandent un nouveau jour sur la distribution des espaces habitables qui se trouvent en-dedans ou sur les bords de la partie du Ssahhrâ , située à l'est de Tomboctou , ainsi que de ceux qui sont dans la même position , relativement au désert oriental ou de Libye.

Les empires de Haoussa et de Bornoù , composés de divers petits états , paraissent se partager l'espace qui s'étend le long du Niger , depuis le territoire de Tomboctou jusqu'au Dârfoùr , du côté de l'est , et s'étendre vers le nord à une distance assez considérable du cours général de ce fleuve.

Deux nations considérables, les tibbos et les touâryks , paraissent également se par-

tager le reste de l'espace compris au nord dans les déserts ; elles entourent le Fezzân de tous côtés , excepté au nord , et se terminent aux états maritimes situés le long de la Méditerranée , depuis le désert qui borne l'Egypte à l'ouest , jusqu'au mont Atlas. M. Hornemann paraît être le premier qui ait donné ces idées générales , concernant les tibbos et les touâryks ; elles méritent d'être prises en considération.

Les tibbos ou tibbous possèdent la partie orientale de ce vaste espace , et les touâryks , la partie occidentale qui est la plus étendue. Le Fezzân les sépare au nord ; et son méridien forme à-peu-près leur limite commune , jusqu'à l'extrémité sud de leur territoire , vers le Kachna et le Bornoù (1).

(1) Il existe une ville nommée *Tabou* , à une distance considérable du Fezzân , vers le sud-ouest. D'Anville la nomme *Tibedou*. Elle paraît être le *Tabidium* de Pline , l'une des villes conquises par les romains , sous le commandement de Balbus. (Pline , liv. 5 , c. 4 et 5). Cet auteur dit que « les romains étaient en possession du pays jusqu'au Niger , qui sépare l'Afrique « de l'Ethiopie ; » et il donne une longue liste des provinces et des villes qui étaient sous leur domination. Il est à présumer qu'indépendamment du Fezzân , de

Selon M. Hornemann, les établissemens des tibbos commencent au sud et au sud-est du Fezzân, et s'étendent de là vers l'est, le long du sud du Haroudje et du désert d'Aùdjélah, jusqu'au vaste désert de sable des *Lebetæ* (1) (*Libya*) qui ferme l'Egypte du côté de l'ouest. Ce désert forme la limite orientale des tibbos. Au sud, des arabes errans possèdent l'espace qui est entre les tibbos et l'empire de Bornoù; et à l'ouest, sont les touâryks d'Asben (Aghadès), de Tagazi, etc.

Suivant ce qui a été dit à M. Hornemann, les tibbos sont divisés en tribus, dont voici les noms : 1°. rechâdéh, ou tibbos des rochers; 2°. febabo; 3°. Borgou ou Birgou; 4°. Arna; 5°. Bilma; 6°. tibbos nomades.

Qadames, de Tabou, etc., ils possédaient la bande fertile qui s'étend de là sur une même ligne jusqu'au Niger, c'est-à-dire l'Aghadès, le Kachna, et peut-être le Ghânah.

On observera que Pline (c. 8) parle de deux Ethiopies, et cite Homère, comme ayant partagé l'Ethiopie en orientale et occidentale. Tout porte à croire que l'espace qui les divisait était la bande fertile dont il s'agit, et qui s'étend à la suite du Fezzân, vers le Niger.

(1) *Levata* de Léon l'Africain, p. 245.

1°. Les rechâdéh. Cette tribu possède la contrée qui se trouve immédiatement au sud et au sud-est du Fezzân ; elle est de plus mêlée avec les fezzâniens , dans ces parties du Fezzân , comme les touâryks le sont dans les parties occidentales , et les arabes dans le nord. Les villes des tibbos rechâdéh , sont Abo et Tibesty , dont je suis en état de fixer la position à-peu-près , au moyen d'une route donnée par M. Hornemann (1).

(1) De Mourzoûk à Gatron (ou Qatron) , 54 milles au sud. Il faut entendre des milles anglais , et y comprendre les sinuosités de la route. De là à Tegheri , 33 milles au sud-sud-ouest. A Abbo , 7 journées , et delà à Tibesty , trois journées dans une direction vers l'est. Enfin à Borgoû , 18 journées ; en tout 28 journées , dont chacune est évaluée à 18 milles anglais de distance itinéraire. Voyez ci-dessus , p. 149.

Nous avons calculé à la page 234 , que , d'après le résultat général des diverses autorités , il fallait placer Tegheri au sud 26 deg. ouest , à 68 milles géographiques de Mourzoûk.

Dès-lors , on peut évaluer à 140 milles géographiques les 10 journées indiquées pour Tibesty , avec la direction de l'est ; et cette ligne rencontrant celle de Temissa , de 7 journées , équivalant à 98 milles géographiques , (voyez les *Mém. de la Soc. afr. pour 1790* , chap. 4) ,

Les tibbo - rechâdéh, ou tibbos des rochers, sont ainsi appelés de ce qu'ils ont leurs habitations sous des rochers, ou de ce qu'ils logent dans des cavernes, devant lesquelles ils construisent des cabanes de roseaux pour y passer l'été.

La notice de M. Beaufoy, (ch. 6), concernant le pays qui se trouve entre le Fezzân et le Bornoù (1), et la description du Haroùdje blanc, par M. Hornemann, peuvent donner une idée de l'espace qu'habite cette tribu. La route qui va au Bornoù, quitte le Fezzân à Temissa, d'où, après sept journées de marche, on arrive à la plaine de Tibesty, qu'on dit habitée par des mahométans; dans le fait, le mahométisme est la religion des tibbo-rechâdéh. Les quatre dernières journées, on traverse ce qui est appelée *un désert montueux de sable*. Tels sont les renseignemens de M. Beaufoy.

Le Haroùdje blanc que M. Hornemann a traversé, est dans ce voisinage, et s'étend

place Tibesty à 133 milles au sud-est-quart d'est de Mourzoùk.

(1) Chap. 6, p. 188 et suiv. des *Proceedings*, etc., ou *Mém. de la Soc. afr.* pour 1790, édit. in-8°. (L.s.)

du côté du sud , à partir de la ligne qu'il a suivie dans sa route d'Aùdjélah à Mourzoùk. Ainsi , il n'est pas invraisemblable que le désert montueux dont il vient d'être fait mention , soit une continuation du Haroùdje blanc. Ce qui rend cette conjecture plus probable , c'est qu'il fut dit à M. Hornemann , qu'en allant du Fezzân au Bornoù , on traversait certaines montagnes noires , qu'il a soupçonnées faire partie du Haroùdje noir. Or , j'ai montré que le Haroùdje noir touche au Haroùdje blanc , du côté de l'est ; et cette disposition peut se continuer du côté du sud , direction dans laquelle M. Hornemann apprit que le Haroùdje noir se prolongeait au-delà de la ligne de sa route.

Ce voyageur dit (1) que la partie montueuse du Haroùdje blanc est composée
 « de pierre à chaux , molle et friable , où
 « les pétrifications ont si peu d'adhérence ,
 « qu'on peut les arracher sans effort. »
 Par conséquent , il n'y a point de rochers plus susceptibles de contenir des cavernes naturelles , ou dans lesquels il soit plus fa-

(1) Voyez ci-dessus , p. 94.

cile d'en creuser s'il en est besoin. Il résulte donc de la description et de la position de cet espace, que c'est celui qui est habité par les tibbo-rechâdéh.

Une circonstance mentionnée par Hérodote (*Melpom.* c. 183), fait présumer que ces tibbos sont les éthiopiens-troglodytes, auxquels les garamantes donnaient la chasse. Je crois avoir prouvé que les garamantes sont les Fezzânyens ; et voici une tribu de troglodytes justement sur leurs frontières. Le même passage nous apprend qu'ils sont très-agiles à la course. M. Hornemann dit que les tibbos ont la démarche vive et légère, comme s'ils possédaient cette qualité à un degré remarquable ; mais il dit cela des tibbos en général, et non d'une tribu en particulier. Il semble néanmoins d'un autre côté, qu'il ait plus vu les tibbo-rechâdéh que les autres tribus de ce peuple ; car il dit « qu'ils se rendent en foule au Fezzân ; » et il est possible qu'il ait formé son opinion sur la nation en général, d'après ce qu'il a vu de cette tribu (1).

(1) On a trouvé des troglodytes par-tout où l'art ou la nature leur avaient préparé des retraites. Ils sont

Hérodote rapporte une étrange particularité, relativement aux troglodytes. Il dit que leur langage a quelque ressemblance avec le cri des chauve-souris (1).

II. *Les Febabos*. On trouve cette tribu

toujours doués d'une très-grande agilité à la course. Voyez Pline, liv. 7, c. 2, et le voyage d'Hammon, etc.

Si l'on considère que le Fezzân, sous le nom de *Garamanta*, fut une des premières contrées de l'intérieur de l'Afrique, dont les grecs eurent connaissance, il n'est pas tout-à-fait sans vraisemblance, que la première idée de la vitesse qui caractérisait les éthiopiens troglodytes, soit venue de là. Et si l'on réfléchit également à la fausse idée qu'avaient les grecs du gisement de la côte occidentale de l'Afrique, on conçoit qu'Hannon peut avoir supposé que la source du fleuve Linus, près de laquelle il plaçait le séjour de ses troglodytes, était située au centre de l'Afrique.

(1) Melpomène, chap. 183, t. I, p. 248-249 de la traduction du cit. Larcher. — Les aùdjélyens dirent à M. Hornemann que les tibbos du Febabo ou du Borgoù (on ne voit pas clairement de laquelle de ces contrées il s'agit) parlaient une langue qui ressemblait au sifflement des oiseaux. Il en prend occasion de rappeler ce que dit Hérodote concernant le langage des éthiopiens, auxquels les garamantes donnent la chasse; mais il est probable qu'il n'a point songé à établir d'identité entre ces derniers et les fezzânyens.

à 10 journées au sud-sud-ouest d'Aùdjélah. Entre ces territoires, du côté d'Aùdjélah, il y a un désert de 6 journées sans eau. Malgré cet inconvénient et la distance où sont les febabos de la côte maritime de Bengasi (20 journées pour le moins), ils sont exposés tous les ans aux incursions des habitans de Bengasi, qui, se joignant à ceux d'Aùdjélah, vont chez eux voler des hommes et des dattes. Voyez ci-dessus, art. *Guégabyb*, p. 219.

3. *La tribu de Bourgoù, Borgou ou Birgoù.* (Il ne faut pas confondre cette tribu avec Bergoù, était situé du côté du Dârfoùr). Elle est indiquée par d'Anville et Delisle, aussi bien que dans Léon l'Africain, sous le nom de *Berdoa*; mais M. Hornemann répète trop souvent le mot Bourgoù, pour qu'il y ait méprise de sa part. Cette tribu réside au sud de Febabo, à quelques journées de distance, et à 18 journées dans l'est de Tibesty. On peut donc la placer au sud, quelques degrés ouest d'Aùdjélah, et à-peu-près sur le parallèle de la partie sud du Fezzân.

Le territoire des bourgoùs est, à ce que l'on dit, assez fertile; mais ils passent en gé-

néral pour être des voleurs. Vers l'époque de la visite que leur fit M. Hornemann, ils pillèrent une kâravâne de fezzânyens, qui venait du Begarméh et du Bornoù. Le sulthân du Fezzân fit marcher des troupes pour en tirer vengeance ; et le petit nombre de ces troupes semble prouver que les bourgoùs ne forment pas une grande population, ou qu'ils vivent très-dispersés (1). La route de l'armée du sulthân aide à déterminer tout-à-la-fois les positions des bourgoùs et des tibbo - réchâdéh (2).

(1) Voyez ci-dessus, p. 148 et 149.

(2) On a vu dans la note de la p. 271 que le Bourgoù est à 18 journées de Tibesty, ce qui donne 252 milles, à raison de 14 milles par journée, vu qu'elles sont de 18 milles anglais en distance itinéraire. Il est dit, p. 171, que le Bourgoù (ou Birgoù) est situé vers le sud, à quelques journées du Febabo. Dans la carte, la ligne de 252 milles passe dans l'est du Febabo (placé à 10 journées au sud-sud-ouest d'Aùdjélah (voyez pag. 150), assez loin pour placer le Bourgoù dans le sud-sud-ouest du Febabo, au lieu du sud. Il se peut que le Febabo ne soit pas autant à l'ouest qu'au sud-sud-ouest d'Aùdjélah, attendu qu'on ne saurait compter moins de 14 milles par jour depuis Tibesty. J'ai en conséquence changé le gisement du sud-sud-ouest, et je l'ai rapproché davantage du méridien. Le Bordoà, ou Bordeo de Léon l'Africain (p. 245, 246),

M. Beaufoy rapporte (1) que , dans une autre occasion , les tibbos de Tibesty pillèrent une kâravâne du Fezzân , et que ce brigandage fut également puni ; mais dans cette dernière circonstance , les tibestyens , qui sont les tibbo-réchâdéh , secondèrent le sulthân. Il paraît par la géographie , que les kâravânes du sud-est sont fort exposées aux attaques de Bourgoû et de Tibesty , dans leur route vers le Fezzân (1).

s'accorde avec cette position. Il est , suivant lui , à 500 milles arabes du Nil , au milieu du désert de Libye , et il abonde en dattes.

(1) *Proceedings of the African Society, etc. Mémoires de la société d'Afrique pour 1790*, chap. 4.

(2) Quoique le sulthân du Fezzân paraisse exercer des représailles légitimes en attaquant ainsi les tibbos , M. Hornemann nous révèle quelque chose de ses motifs secrets , lorsqu'il nous apprend (p. 122) que « depuis quelques années , ce prince a considérablement augmenté ses revenus , par des excursions contre les tibbos de Borgou » ; et le résultat de l'expédition mentionnée ci-dessus , fut le vol d'environ deux cents personnes qu'on vendit. Il est à remarquer qu'au rapport de M. Browne , une partie du revenu du sulthân de Dârfoûr , provient de sa part dans les profits du *selaty* , ou des parties de chasse aux esclaves (t. 2 , pag. 79). Il dit aussi du Dârkoullah , pays des nègres , que les lois mêmes sont conçues dans la vue de

4. *Tribu d'Arna*. On dit que cette tribu habite à cinq ou six journées dans l'est de Bourgou. Elle doit par conséquent border le désert de sable des *Lebetæ*. M. Hornemann (p. 149) paraît ne l'avoir connue que de nom.

5. *Tribu de Bilma*. C'est la principale tribu des tibbos : elle occupe l'espace intermédiaire entre le Fezzân et Bornoù , et contigu au grand désert de Bilma. Dyrké , sa capitale , est , dit-on , à une journée de Bilma , qui est peut-être le *Balmalah* de l'Edrycy. Elle fait le commerce entre Bornoù et le Fezzân (1). On pourrait croire que le Billa de Ptolémée est le même lieu que Bilma ; mais il est trop à l'est.

Selon M. Beaufoy , la distance d'Aghadès au lac de Dumbou , situé dans le désert de Bilma , est de 45 journées des kâravânes qui portent le sel. Ces journées , à raison de 13 milles géographiques par jour (2), donnent

faire des coupables, pour en faire ensuite des esclaves (t. 2, p. 93). En sorte que le commerce des esclaves existe à-peu-près de la même manière dans cette partie de l'Afrique, où ils ne sont point achetés par des marchands européens, que dans la partie occidentale.

(1) Voyez ci-dessus, p. 147.

(2) On a vu qu'en assignant la durée de leurs marches,

un total de 585 milles. L'intervalle sur la carte est d'environ 60 milles de moins ; ainsi, il faut qu'Aghadès (1) soit plus à l'ouest ou Dumbou plus à l'est. Deux circonstances semblent prouver qu'Aghadès devrait être plus à l'ouest : il fut dit à M. Magrah que cette ville était située au sud 30°. ouest du Fezzân , et au nord du Kachna. Cette partie de la carte générale de 1798 n'a subi aucun changement.

6. *Tibbos* Nomades. Cette tribu est la plus méridionale de toutes. Elle est établie dans le Bahhr-êl-Ghazel , qu'on dit à M. Hornemann être une vallée longue et fertile , à 7 journées au nord de Begarméh , j'ai déjà parlé , page 254, du Bahhr- (ou Oûâdy-)

dans les grandes distances , les voyageurs des kâravânes sont dans l'usage de compter tout le tems qui s'écoule entre leur départ et leur arrivée. De là vient que les jours de repos ont souvent été ajoutés aux jours de marche , et qu'on a adopté des distances fautives. Voilà sans doute ce qui a donné lieu à la Société africaine , peu de tems après son institution , d'estimer les journées à un si petit nombre de milles. L'expérience seule peut rectifier nos idées à cet égard.

(1) Ou Aûdaghost. Voyez ma note ci-dessus , p. 135.
(L-s.)

êl-Ghazel. La distance de 7 journées au nord du Begarméh placerait les tibbos nomades dans l'empire de Bornoù. Peut-être au Bornoù comme dans la Perse, tant ancienne que moderne, les tribus nomades trouvent-elles des terrains où elles peuvent changer souvent de demeure (1). Mais on a lieu de douter qu'elles en trouvent si loin dans le sud, car on nous dit qu'un fleuve appelé Oûâdy-êl-Ghazel coule dans le désert même de Bilma. On trouve des gazelles dans le voisinage de Dumbou, et il se peut qu'elles aient donné leur nom à un fleuve dans

(1) La preuve de ce fait est établie d'une manière très-satisfaisante, par Hérodote et par Ebn Hhaùqal, géographe du 10.^e siècle, dont l'ouvrage vient d'être traduit en anglais par sir W. Ouseley, savant dont les travaux ont rendu de grands services à la géographie.

Nota. Cette cosmographie, écrite originalement en arabe par Ebn Hhaùqal, sous le titre de *Kétâb Mécâlik oué Mémâlik*, a été traduite et abrégée en persan. C'est d'après le texte persan que M. William Ouseley a fait sa traduction anglaise, publiée à Londres en 1800, en un vol. in-4°. Le même savant a promis de compléter cet important ouvrage par un volume entier de notes qui sont attendues avec impatience par ceux qui ont lu sa traduction. (L-s.)

ce pays , aussi bien que dans le Begarméh (1).

Des Touâryks (2).

Les touâryks que M. Hornemann dit être une nation puissante , paraissent occuper les parties habitables du grand Ssahhrâ (3) , situé à l'ouest du méridien du Fezzân. Il faut nécessairement qu'ils soient très-dispersés. Ils sont aussi divisés en plusieurs tribus. M. Hornemann se borne très-sagement à ce qu'il a appris par lui-même concernant ce peuple , et il n'a guère observé que les tribus de Kollouvy et de Hhagarâ (4) , qui sont les plus voisines du Fezzân , et qui font le commerce entre le Fezzân , le Sou-dân et Qadamès.

(1) Ou Beghâméh. *Voyez* les notes ci-dessus , p. 148 et 165. (L-s.)

(2) M. Hornemann , p. 171 , regarde cette nation comme étant les *Terjâ* (ou *Thderdja*) de Léon l'Africain , situés dans la partie ouest du grand désert. (Léon , p. 245.)

(3) Ou désert ; car c'est la signification de ce mot arabe. (L-s.)

(4) Plus littéralement Hhadjarâ. *Voyez* ma note ci-dessus , p. 151. (L-s.)

Les Kollouvy possèdent le pays d'Aghadès; et il semblerait qu'ils l'ont conquis depuis peu. Ce pays, avec d'autres provinces limitrophes, forme un état qu'on nomme en général Asben. Il touche au Kachna (partie de l'empire de Haoussa), du côté du sud; au Bornoù, du côté de l'est. Sa capitale est la ville d'Aghadès, qui est aussi grande que les faubourgs de Tunis, au dire de la personne qui donna des renseignemens à M. Magrah; or, M. Magrah observe que les faubourgs de Tunis forment la plus grande partie de cette ville.

Mais la route du Soûdân, transmise par ce voyageur, semblerait prouver que les établissemens des touâryks, tels que Gazer (1), Tagazy (2), Jenet (3), etc., ne sont que de petits villages, dispersés sur une espace immense, comme ceux de la plupart

(1) Je crois qu'il faut lire *Gazéïr*, et plus correctement *Djézéïr*, les îles. Ces villages sont en effet des îles dispersées au milieu des sables. (L-s.)

(2) Plus correctement *Tedjazy*, qui suffit au besoin de ses habitans. (L-s.)

(3) Lisez *Djennét*, jardin. Ces différens noms arabes sont, comme on le voit par leurs significations, parfaitement convenables aux lieux qu'ils désignent. (L-s.)

des autres tribus situées dans cette singulière contrée. Samfarat et Gouber, qu'on dit être contigus, paient tribu à Asben.

Les hhagarâ sont les plus orientaux des touâryks, et voisins du Fezzân. Je ne puis les placer sur la carte. Ils occupent peut-être Ghânat, au sud du Fezzân; ou, comme les touâryks possèdent Jenet et Soqnâ, au nord-ouest de Ghânat, la ville des Agary, située dans le même canton, est peut-être ce qu'on entend par Hhagarâ (1). Il en est fait mention dans les routes que M. Magrah a recueillies à Tunis.

M. Hornemann parle aussi de la tribu matkara, mais sans indiquer sa situation, et de la tribu tagama, qui habite vers Tomboctoû et le Souûdân (2). Il met en avant

(1) La conjecture de M. Rennell me paraît confirmée par les principes de la langue arabe. L'y final du mot *agary* désigne un nom de nation : c'est ainsi que de *Messr*, Égypte, on fait *messry*, égyptien. L'aspiration de la première syllabe a été omise par l'inexactitude du voyageur. Je suis très-convaincu que ce mot doit être orthographié ainsi : *Hhagary*, et plus correctement *Hhadjary*. (L-s.)

(2) Ptolémée indique une ville appelée *Tagama*, située près du Niger, mais trop à l'est pour correspondre avec la position que l'on donne ici (Afr. tab. 4).

une conjecture ingénieuse concernant cette tribu. On les dit plus blancs , ou plutôt moins noirs que les autres habitans de l'intérieur de l'Afrique ; et ils ne sont pas mahométans. Or , comme les mahométans donnent en général le nom de *nassáry* , ou chrétien , à tous ceux qu'ils traitent d'infidèles , M. Hornemann en conclut que c'est là ce qui a donné lieu au bruit qu'on a fait courir qu'il existait près de Tomboc-tou une tribu de chrétiens blancs (1).

Il y a aussi un Tegoma dans notre géographie , près du Kachna.

(1) Plusieurs personnes se sont attendues à trouver dans l'intérieur de l'Afrique , les restes de la nation carthaginoise , chassée de sa patrie par les romains. Mais si l'on considère le long espace de tems qui s'est écoulé depuis cette expulsion , l'on ne peut guère se flatter de trouver les débris d'un peuple qui se soit assez peu mêlé avec les nations environnantes , pour conserver les traits distinctifs de son caractère et de sa langue. D'ailleurs , il semblerait que les carthaginois proprement dits , j'entends par là les descendans des phéniciens , doivent moins être regardés comme une nation , que comme des corporations de bourgeois , habitant des villes de commerce , en sorte que leur langue peut n'avoir jamais été dominante dans toute la Barbarie.

Nota. J'ai tout lieu de croire que l'on pourrait trouver

Les touâryks orientaux vivent principalement à la manière des nomades.

Une particularité curieuse concernant les touâryks , est qu'ils ont fondé des colonies à Syouah , à Aùdjélah et à Soqnâ , contrées qui sont toutes commerçantes , et forment une chaîne le long de la limite septentrionale du desert de Libye, du côté des états maritimes qui bordent la Méditerranée. Il faut y ajouter la petite Oasis , vu qu'on y parle la même langue qu'à Syouah ; et M. Browne appuie cette idée , en disant (1) , que la petite Oasis forme une sorte d'établissement capital des arabes maghrébyns. On reconnaîtra peut-être aussi que Qadamès est une colonie du même peuple , dont les établissemens du même genre peuvent s'étendre tout le long de la limite septentrionale du Ssahrâ , puisqu'il a des colonies dans

dans le Berber des vestiges considérables de la langue punique. *Voyez ci-après mon Mémoire sur les Oasis.* (L-s.)

(1) *Nouveau Voyage dans la haute et basse Egypte*, etc., t. 1, p. 196 de la traduction française. (L-s.)

un canton aussi éloigné de son véritable pays (1).

Selon M. Hornemann , les touâryks sont une nation très-intéressante , et plus digne d'attention qu'aucune autre tribu du Ssahhrâ ; mais il accorde la palme en fait d'intelligence , de bienfaisance et de douceur , aux habitans de l'Haoussa , qui sont néanmoins des nègres.

Cet Haoussa (voyez p. 160 et 161), dont la position a si long-tems échappé aux recherches des géographes , est , suivant M. Hornemann , un empire composé d'un grand nombre de petits états , et situé au centre de l'Afrique septentrionale. Le Kachna , ou Kasna , qui a si long-tems

(1) M. Browne (t. 1 , p. 248 de la traduction française) donne au peuple de la grande Oasis , le nom d'*arabes maghrebyns* , aussi bien qu'aux habitans de la petite Oasis. Il est donc probable que toutes les Oasis sont des colonies des touâryks.

Nota. Le témoignage des auteurs arabes et la langue que l'on parle dans les Oasis , ne nous permettent pas même de douter que leurs habitans modernes ne soient originaires du mont Atlas et des parties occidentales de l'Afrique. Voyez ci-après mon *Mémoire sur les Oasis* , d'après les auteurs arabes. (L-s.)

figuré sur les cartes comme un empire indépendant, doit, d'après sa description, qui a pour elle toutes les probabilités, faire place au Haoussa, dont il n'est qu'une province. Sur le témoignage d'un marabouth, notre voyageur renferme en général dans le Haoussa, les pays situés entre Tomboctou, Asben et le Bornoù (1).

Il dit qu'on donne à cet empire trois noms (comme au Fiddri ou Fittré). Ses habitans l'appellent Haoussa; les arabes Soûdân (2),

(1) Voyez le plan inséré dans la carte de route de M. Hornemann.

(2) Les maures ou arabes donnent le nom de *Soûdân* au pays des nègres, que les romains désignaient par celui de *Nigritia*. Aboûlfédâ comprend toute la partie connue de l'Afrique, au sud du grand désert, dans le Bélâd Soûdân, ou pays du Soûdân. (Le mot *Soûdâ* signifie noir en arabe.)

M. Browne qui a visité une partie du Soûdân appelée le *Darfour*, convient que le Soûdân correspond à notre Nigritie, vu que « c'est un terme générique pour désigner le pays des nègres, t. 1, p. 271. » Rien n'est plus vague, dit-il dans sa préface, p. xxxv, que l'acception du mot *Soûdân*. Parmi les égyptiens et les arabes, « *Berr-és-Soûdân* signifie l'endroit où arrivent les kâ-ravânes dans le premier canton habitable du Dârfour, « c'est-à-dire, sur la frontière orientale de ce royaume;

mot qui signifie le pays des noirs ou nègres, et les habitans du Bornoù, Asna. Mais ce dernier nom, dit-il, ne s'applique strictement qu'aux pays de Kachna, Kano (Ghânah) et aux parties du Haoussa, situées à l'est de ces contrées, et qui sont en effet les parties du Haoussa, limitrophes ou les plus voisines du Bornoù; cet usage a prévalu plus ou moins dans tous les pays.

M. Hornemann garde le silence sur l'existence d'une ville de Haoussa; mais il a su que Tomboctoù (qui, du reste, a peu de

« car je ne les ai jamais entendu appliquer ce nom au
« Kordofan ni au Sennaar. Dans le Dârfoûr, on s'en
« sert pour désigner les contrées qui sont à l'occi-
« dent. Enfin il me semble qu'il signifie le plus com-
« munément le pays des nègres le plus voisin de
« l'Égypte. »

Quoi qu'il en soit, on a vu que les tunisiens et les fezzânyens comprennent dans le Soûdân le Haoussa, c'est-à-dire le Kachna et les contrées adjacentes. Ainsi il faut au moins l'étendre dans l'ouest jusqu'à Tomboctoù. J'ignore s'il faut lui donner encore plus d'étendue à l'ouest. Ce mot, qui est d'origine arabe, peut fort bien avoir une acception limitée, et ne pas embrasser tout le pays des nègres.

relations avec le Fezzân) est certainement la principale ville et la plus digne d'attention qu'il y ait dans l'intérieur de l'Afrique.

Il faut convenir que les renseignements recueillis à Tunis par M. Magrah , concernant Haoussa , s'accordent avec la relation de M. Hornemann ; mais il peut aussi exister une ville nommée Haoussa , dans le voisinage de Tomboctou et dans les limites de l'empire qu'on appelle maintenant Haoussa ; et cette ville , à une époque plus ancienne , peut avoir été la capitale de l'empire.

M. Magrah s'exprime en ces termes (mss. de Beaufoy) : « Toutes les personnes que
« j'ai questionnées en dernier lieu, persistent
« à représenter le Haoussa comme un em-
« pire considérable, qui comprend plusieurs
« principautés. Au rapport de Sydy-Qâcem,
« Kachna est la grande ville, Haoussa le pays
« des nègres. La route de Tunis à Qadamès
« est exactement au sud ; il en est de même
« de celle de Qadamès à l'Haoussa. » La même autorité a donné pour le gisement du Fezzân à Aghadès , le sud 30^e. ouest , et celui d'Aghadès à Kachna le sud (1).

(1) Le passage suivant se trouve dans une lettre de

Observations générales.

Il est hors de doute que la géographie a gagné considérablement aux voyages de M. Hornemann , beaucoup moins cependant qu'elle aurait fait s'il avait donné les gisemens généraux des différentes parties de ses routes , les latitudes de quelques points importants , et la note exacte du tems qu'il a mis à se rendre du Fezzân à Tripoli. Quoiqu'il en soit , il faut avoir singulièrement égard à la situation critique dans laquelle il se trouvait placé , aux difficultés qu'il eut à vaincre pour soutenir le rôle qu'il avait pris , et pour s'occuper en même-tems à remplir les vues de la Société africaine.

Il est bien digne de remarques qu'un petit nombre d'années a suffi pour résoudre plusieurs des questions concernant la géo-

M. Jackson de Santa-Cruz à M. Willis, en date du 1.^{er} juillet 1797 :

« J'ai pris des informations particulières concernant le Haoussa ; leur résultat est qu'il n'existe point de lieu de ce nom. Les environs de toutes les grandes villes sont appelées dans l'arabe de ce pays : *él-Hhaouz* ou *Hhaouzah*. »

graphie et l'histoire naturelle de l'Afrique ; qui , durant une longue suite de siècles , ont paru les plus importantes et les plus curieuses ; et il est permis d'ajouter que la géographie physique de cette contrée semble devoir être encore plus intéressante qu'on ne la supposait.

Parmi les questions résolues en tout ou en partie , on peut compter les suivantes :

1°. La direction générale du cours du Niger , que M. Park a prouvé être de l'ouest à l'est , quoique l'on ne connaisse pas exactement le lieu où il finit , et comment il se termine ;

2°. La position de la source la plus éloignée du Nil , objet de la curiosité de tous les siècles. Quoiqu'aucun voyageur n'ait encore visité cette source , on peut s'en rapporter sans crainte aux renseignemens de M. Browne , d'autant mieux qu'ils s'accordent presque entièrement avec ce que M. Ledyard apprit au Caire des habitans du Dârfoûr , avec les notices des géographes arabes , et avec les informations recueillies en Égypte par Maillet ;

3°. La situation de l'Oasis de Hammon et des ruines de son temple , découverte dûe à

M. Browne et confirmée par M. Hornemann, la position et l'étendue exacte de la grande Oasis, indiquées par M. Browne; et la position approximative de la petite Oasis, dont on est redevable aux recherches de l'un et de l'autre;

4°. La position de la nation que les anciens appellèrent *Garamantes*, déduite des renseignemens recueillis par Léon l'Africain;

5°. La vérité de la question concernant le Lotus, qui, examiné de bonne foi, et dépouillé des idées poétiques qu'on y avait jointes, est réellement tel que les anciens l'ont décrit: le mérite de cette découverte, ou au moins celui d'en avoir donné la preuve, appartient en grande partie à M. Park;

6°. La preuve de certains faits avancés par les anciens, tels que,

— L'usage où sont les habitans de la côte d'aller cueillir les dattes de quelques cantons situés loin d'eux, dans l'intérieur des terres;

— Le *Mons ater* de Pline, retrouvé dans le Haroùdje noir;

— La situation de Memphis , enveloppée auparavant de doute et d'obscurité ;

— La structure singulière de la levée de Bubaste dans la Basse-Égypte , prouvée par les savans français (1).

Quoique les personnes employées par la Société africaine n'aient fait qu'une partie de ces découvertes , il est probable cependant que le voyageur à qui nous sommes redevables de quelques-unes des plus brillantes , fut en partie déterminé à s'en occuper , par les discussions dont s'occupait cette Société , établie quelques années avant que M. Browne commençât ses voyages.

P O S T - S C R I P T U M.

Lorsqu'on imprimait le mémoire précédent , j'ignorais que la lettre de M. Horne-mann , écrite de Mourzouk le 6 avril (2), renfermait ce passage :

(1) Le lecteur est prié de comparer la description de cette levée dans Hérodote (*Euterpe*, ch. 137, 138) avec celle qui se trouve dans le Voyage à la branche tannitique du Nil , *Mémoires sur l'Égypte*, t. 1, p. 215 et suiv. Voyez aussi le *Système géographique d'Hérodote*, p. 513, pour l'application.

(2) Et insérée ci-dessus , p. 142. (L.-s.)

« Je parlai dernièrement à un homme
 « qui avait vu M. Browne dans le Dârfour.
 « Il m'a donné quelques renseignemens sur
 « les pays qu'il a traversés. Selon lui, la
 « communication du Niger avec le Nil n'est
 « point douteuse ; mais elle se réduit à
 « très-peu de chose avant la saison des
 « pluies ; le Niger, dans ces contrées, étant
 « stagnant ou *non coulant* pendant la sai-
 « son sèche. »

Si on peut compter sur ce témoignage, il prouve deux faits ; le premier, que le Niger et le Nil (c'est-à-dire la branche occidentale du Nil ou la rivière Blanche) ne sont point le même fleuve ; mais qu'au contraire, leurs sources sont parfaitement distinctes. En effet, on convient généralement que la rivière Blanche est très-considérable dans toutes les saisons, tandis qu'on nous apprend que pendant la sécheresse, le Niger ne verse dans le Nil qu'une petite portion de ses eaux. Il faut donc que les eaux du Nil viennent d'ailleurs que du Niger.

L'autre fait est que, pendant la sécheresse, les eaux du Niger s'évaporent généralement dans les contrées de l'intérieur. Plusieurs personnes ont révoqué ce fait en doute,

faute de bien connaître la nature et la force de l'évaporation.

On reconnaîtra peut-être que la communication dont il vient d'être parlé est celle des lacs de Oúanqârah et de Fittré, que l'Edrycy représente comme faisant partie de l'espace où se fait le commerce du sel, le long du Niger. Il ne sera pas hors de propos de répéter que le Misselâd de la carte répond à la partie supérieure du Niger de l'Edrycy.

APPENDICE.

A P P E N D I C E.

N^o. I.

R E M A R Q U E S

Sur la Description du pays et des antiquités de Syoùah, données par M. Hornemann, dans lesquelles on compare cette Description avec ce que les anciens ont écrit touchant l'Oasis et le temple d'Hammon; par sir W. Young, baronnet, secrétaire de la Société africaine.

LA Société n'a point reçu les papiers dont il est fait mention dans le *post-scriptum* de M. Hornemann; et comme il s'est écoulé deux ans depuis que nous les attendons, nous avons pris le parti d'offrir à la curiosité des lecteurs la notice plus sommaire qui précède, trop convaincus qu'il ne faut plus en espérer d'autre. Il se rencontre rarement dans l'intérieur de l'Afrique, des facilités de correspondre avec l'Europe; cette correspondance ne saurait avoir lieu qu'au moyen

des kâravânes qui voyagent à des époques fixes , mais éloignées ; et même en se servant de ce moyen , les voyageurs européens ou chrétiens doivent employer tant de précautions pour éviter de choquer la bigoterie et les préjugés des mahométans , que la position de M. Hornemann a pu , non-seulement retarder l'exécution du projet qu'il avait formé d'écrire de nouveau , mais même l'empêcher tout-à-fait. Il exprime fortement dans ses lettres datées du Caire , le 31 août 1798 , la nécessité où il se trouve de soutenir le rôle de musulman , de paraître n'avoir aucune liaison avec ceux qu'on nomme les infidèles de la chrétienté. Il y conjure avec instance de ne pas même s'informer de lui , de peur d'éveiller la jalousie et les soupçons des naturels , auxquels on adresserait des questions sur son compte ; et il se peut qu'en ce moment les mêmes craintes s'opposent au desir qu'il aurait de donner par lui-même de ses nouvelles.

D'après ces considérations , l'esprit public dont ses commettans sont animés , leur a fait un devoir de ne pas recéler plus long-tems les notions curieuses qu'il a déjà transmises , et de les publier , même dans

l'état d'imperfection où elles leur sont parvenues, et dont ils conviennent de bonne foi.

Ils présument néanmoins que le lecteur, en parcourant cette relation, n'y aura pas trouvé beaucoup de choses qui réclament la faveur de son indulgence. Mais quelques détails semblent avoir besoin d'éclaircissemens, et s'il était possible d'avoir recours au voyageur lui-même, il donnerait sans doute à leur égard les explications les plus claires et les plus satisfaisantes.

A défaut de cet avantage, l'éditeur présente ici des notes ou un commentaire sur deux objets d'un intérêt particulier, dont il est parlé dans le journal, d'une manière en apparence incorrecte, ou qui contredit les renseignemens donnés par d'autres écrivains.

Page 29, l'étendue que M. Hornemann suppose à l'Oasis de Syouah, diffère beaucoup de celle que lui assignent tous les auteurs anciens ou modernes (1).

Page 44, les dimensions du temple égyptien paraissent différer dans toutes les proportions de celles qu'a données en dernier

(1) Voyez mon *Mémoire sur les Oasis*, d'après les auteurs arabes, formant le 2^e. appendice. (L-s.)

lieu M. Browne , voyageur d'une exactitude reconnue.

Quant au premier article , mon dessein est de constater l'erreur , et de montrer d'où elle peut être provenue.

A l'égard du second , j'aurai à placer le sujet dans un point de vue qui , non-seulement conciliera la variation apparente des deux descriptions , mais encore fera voir que l'explication même qui rectifie et compare ces différences , donne lieu à des inductions justes et neuves , concernant l'ancienne architecture et la destination du bâtiment dont il s'agit.

Page 29 , M. Hornemann établit que le plus fertile et le principal canton de Syouah peut avoir 50 milles de tour. En cela , il contredit toutes les relations des auteurs cités par M. Rennell , et celle de M. Browne , qui , conformément aux descriptions des autres écrivains , dit que l'étendue de l'Oasis , ou territoire fertile , est de 6 milles en longueur et de 4 milles et demi en largeur , c'est-à-dire , qu'il a tout au plus 18 milles de circonférence. On reconnaîtra de plus qu'à cet égard , Hornemann contredit non-seulement les autres auteurs , mais lui-même ;

et que son propre journal fournit la preuve la plus forte contre son assertion.

Hornemann nomme toutes les villes situées dans le territoire de Syoùah, Charqyèh, Msellem, Monakhieh, Sbocka et Baricha ; et il place tous ces villages ou villes à un mille ou deux de Syoùah, la capitale. Or, cette proximité n'aurait pas lieu, si le terrain fertile et riche s'étendait de toutes parts à 16 milles de rayon, comme une circonférence de 50 milles porte à le supposer. Dans un petit espace très-fertile, entouré de toutes parts de déserts arides et sablonneux, le sol productif suppose une population proportionnée à son étendue. Diodore de Sicile (1) nous apprend que les anciens hammoniens habitaient des *καμηδόν*, c'est-à-dire des bourgs. Ceux d'aujourd'hui (probablement par des motifs de commodité, et pour se mettre à l'abri des arabes du désert), paraissent de même résider principalement dans des villes. Par conséquent, ces villes devraient être plus éloignées, plus dispersées sur un aussi grand espace, qu'il est permis de supposer occupé dans toutes ses

(1) Edition de Wesseling, t. 2, p. 198.

parties , d'après sa nature et la description qu'on en donne. La masse sociale aurait dû se réunir et s'accroître jusqu'à ce qu'elle eût entièrement couvert un pays aussi exclusivement fertile , et où l'on trouvait des moyens de subsistance refusés à tout ce qui l'environnait. En général , c'est par les moyens de subsistance qu'il faut évaluer l'accroissement de la population ; et en raisonnant d'après cette proposition , tout pays habitable et productif , situé comme l'Oasis de Syoùah , doit être considéré comme habité et mis en valeur. La proposition générale et l'évaluation du nombre des habitans se fortifient encore de cette induction particulière ; savoir , que très-probablement les habitans des cantons stériles , mais peuplés en partie , dont ce pays était entouré , sont allés s'y établir.

La description que fait Hornemann du territoire de Syoùah coïncide avec la théorie , et la confirme. Il représente le pays comme composé de jardins murés ou palissadés de toute part , et cultivés avec tant de soin et de travail , que l'eau de chaque source est dirigée dans une grande quantité de canaux ; qu'on ne la laisse jamais s'é-

couler hors du territoire , et qu'on la force de se répandre dans les terres labourées. Il représente en même-tems le peuple de Syouah comme un essaim , et sa capitale comme une ruche abondamment peuplée.

Attachons - nous maintenant au dénombrement plus particulier de ce peuple , et à la possibilité qu'un nombre d'hommes , tel qu'on peut , dans tous les calculs , supposer celui des cultivateurs , suffise pour travailler avec le soin dont il parle , un territoire de 50 milles de circonférence.

Il établit 1500 guerriers (1), ou *hommes portant les armes* , comme une donnée pour évaluer la population du pays. Il aurait dû dire , *hommes en état de porter les armes*. Autrement , il n'y a point de donnée , et ce qu'il dit ne signifie rien. Calculez une population dans la plus grande latitude sur

(1) Cette assertion importante ne se trouve pas dans le texte de notre voyageur , tel qu'il a été publié. J'ai tout lieu de croire que les éditeurs ou le traducteur l'auront supprimée par inadvertance. Il ne faut pas oublier que M. Hornemann a écrit sa relation en allemand , et que c'est d'après ce texte allemand qu'a été faite la traduction publiée par le comité de la Société africaine. Voyez la préface du journal. (L-s.)

une pareille donnée , et faites-en l'application à un canton bien cultivé , de 127,360 acres carrés ; et vous n'aurez qu'un seul cultivateur pour au moins 50 acres cultivés ; car notre voyageur a donné un autre genre d'occupation aux femmes. « Elles sont ,
« nous dit-il , occupées à des travaux ma-
« nuels, et sur-tout à fabriquer des ouvrages
« de jonc et des paniers , qu'elles font avec
« beaucoup de propreté et d'adresse (1). »
Ces calculs impliquent contradiction. Ou le territoire de Syoùah est moins étendu , ou il ne saurait être aussi bien cultivé.

Nous pouvons donc inférer de la relation même de M. Hornemann , que le riche territoire appelé l'Oasis de Syoùah , doit avoir beaucoup moins d'étendue qu'il ne lui en assigne positivement.

On découvrira peut-être la cause de son erreur , si on fait attention à certaines ex-

(1) La citation de M. Young n'est pas littéralement conforme à ce qu'on lit , page 36 , quoiqu'il n'y ait pas moyen de douter de l'identité de ces deux passages. Mais M. Young a probablement travaillé d'après l'original allemand. (L-s.)

(2) Voyez ci-dessus , p. 29. (L-s.)

pressions dont il se sert. Il dit, par exemple : « Le territoire de Syouah est d'une
« étendue considérable ; le principal can-
« ton et le plus fertile , est une vallée bien
« arrosée d'environ 50 milles de tour , *ren-*
« *fermée par des rochers escarpés et sté-*
« *riles.* »

Or , en recourant à d'autres descriptions du canton fertile ou Oasis de Syouah , il est à remarquer que nulle part ce pays n'est représenté comme borné et clos immédiatement par des montagnes et des rochers escarpés. Diodore , liv. 17 , parlant de l'Oasis de Hammon , dit qu'il était entouré de tous côtés de sables arides et inféconds ; M. Browne décrit de même l'Oasis ou terrain fertile , auquel il donne 4 milles et demi de largeur , et 6 milles de longueur , comme bordé et environné de terres désertes , par où il entend des plaines. Dans le fait , ce sont ces plaines désertes et limitrophes , qui , plus loin , sont bornées par des montagnes de rochers. M. Hornemann ne paraît pas s'être éloigné de la ville de Syouah , de plus d'un mille et demi pour se rendre aux ruines , et de plus d'un mille pour visiter les catacombes d'*Él-motâ*. D'après toutes ces

considérations , on peut supposer que notre voyageur , regardant de Syoùah ou de ses environs , les montagnes ou les rochers qui l'entouraient dans l'éloignement , a compris dans son évaluation du terrain fertile toute la plaine intermédiaire , pour n'avoir pas eu soin de constater quelle pouvait être l'étendue du sol riche et cultivé dans l'aire même de cette plaine. Peut-être aussi a-t-il pris des informations ; mais il aura questionné quelqu'habitant jaloux de l'honneur de sa patrie , et qui aura jugé convenable d'exagérer l'opulence et l'étendue de sa petite république , et de confirmer son hyperbole , en lui montrant les imposantes limites qu'ils avaient sous les yeux ; ou peut-être , faute d'entendre suffisamment le dialecte de Syoùah , comme il en convient lui-même , il a confondu les idées de *pays occupé* et de *territoire sur lequel on a des prétentions*.

Que ces conséquences et ces explications soient fondées ou non , toujours est-il certain que l'étendue assignée par notre voyageur à l'Oasis de Syoùah , diffère non-seulement de celle qui lui est assignée dans toutes les autres relations , mais encore des

preuves que fournit la sienne ; et qu'il faut rejeter son calcul comme erroné.

La page 44 de son journal , à laquelle cette note se rapporte , présente un autre objet de recherches et d'éclaircissemens. M. Hornemann , décrivant les ruines d'un ancien édifice situé dans les environs de Syouah , nous donne des proportions et des dimensions , qui diffèrent en tout point de celles qu'a données précédemment M. Browne (1), dans sa description du même bâtiment.

Dimensions de M. Browne :

Long. , 32 pieds , larg. , 15 haut. , 18

De M. Hornemann :

30 à 36 24 27

M. Hornemann nous apprend qu'il fut plusieurs fois interrompu en entrant dans l'enceinte de ces ruines , et que la jalousie des habitans l'empêcha de suivre un plan quelconque , pour l'exactitude de ses observations ou de ses mesures. Il faut donc re-

(1) *Nouveau Voyage dans la haute et basse Egypte , au Dârfour , etc. , t. 1 , p. 29 de la traduction française. (L-s.)*

garder les dimensions qu'il nous donne, comme le résultat d'une supputation faite seulement par aperçu ; et ces circonstances, jointes à quelques autres, donnent lieu de présumer qu'elle a été faite de dehors, au lieu que M. Browne nous dit expressément qu'il a pris ses mesures dans œuvre ou dans l'intérieur de l'édifice.

Il faut donc retrancher de la longueur et de la largeur du bâtiment, telles que M. Hornemann les décrit, toute l'épaisseur des murailles.

On peut supposer que l'épaisseur des murs de l'extrémité est beaucoup moindre que celle des murs latéraux. L'objet de ceux-ci ayant été de soutenir les énormes et pesans blocs de pierre qui formaient le toit, ils ont dû être construits avec une force et une solidité proportionnées, qui n'étaient pas nécessaires à l'entrée ou à l'extrémité de l'édifice, et qu'on ne lui a pas données, suivant toute apparence. A la vérité, M. Hornemann ne fait point cette distinction, en déterminant à six pieds l'épaisseur des murs ; mais on est fondé à présumer que s'occupant spécialement, comme il fait, du toit massif, il a voulu noter exclusivement

la force de la partie du bâtiment destinée à le soutenir.

En admettant cette conjecture vraisemblable , les dimensions données par M. Browne de dedans , et celles données par M. Hornemann de dehors , peuvent se concilier au point de disculper notre voyageur de tout reproche d'inattention dans son examen , ou d'inexactitude dans sa description , pourvu qu'on ait égard à sa situation , aux circonstances où il s'est trouvé, et , par-dessus tout , à l'aveu qu'il fait lui-même du manque de précision de ses mesures.

La hauteur comparative du bâtiment fournit matière à d'autres considérations , non moins intéressantes.

M. Hornemann nous apprend , pag. 44 , que la portion septentrionale de l'édifice est bâtie sur un rocher calcaire , élevé d'environ 8 pieds au-dessus du niveau de l'enceinte , en dedans d'une circonvallation , qu'il décrit spécialement et exclusivement , et à laquelle je reviendrai ci-après. Il dit ensuite que deux grandes pierres du toit sont tombées dans la partie méridionale du bâtiment , et reposent presque de niveau avec le sol de la clôture extérieure ; d'où il a conjecturé

que la base ou l'aire de la division méridionale , était originairement plus basse que celle de l'extrémité septentrionale.

La différence que présente la mesure ou l'évaluation de la hauteur assignée par les deux voyageurs , fortifie beaucoup ce raisonnement.

On peut dire , en premier lieu , que lorsqu'un objet n'est pas d'une grande élévation, on doit estimer sa hauteur à la simple vue, avec beaucoup plus de justesse que toute autre de ses dimensions. La comparaison avec des objets connus , la taille d'un individu humain qui se trouve auprès , la personne même de l'observateur, lui fournissent à lui-même une sorte d'échelle , au moyen de laquelle il peut compter avec beaucoup de précision 4 à 5 fois sa hauteur.

Une différence aussi grande que celle de 18 à 27 pieds dans l'évaluation de la hauteur de l'édifice de Syouah , ne saurait se rencontrer dans les calculs de deux observateurs , quelque précipitation et quelque inexactitude qu'on leur suppose , en assignant la hauteur du même objet. Il faut donc croire que la différence existe dans l'objet même , et que pour l'un des obser-

vateurs il s'agit de la hauteur du mur intérieur, et pour l'autre, de celle du temple vu de dehors.

M. Browne prenant ses dimensions dans œuvre, voulut déterminer la perpendiculaire du mur, à prendre d'une partie du plancher la plus entière et la plus dégagée de ruines; et l'extrémité septentrionale remplit ces conditions. Les destructions opérées dans la partie méridionale ne paraissent avoir attiré son attention que comme de simples ruines; et sous ce rapport, il n'aurait pas donné la préférence à leur surface inégale et brisée, pour placer une perche et mesurer le sommet, ou pour regarder de ce point et calculer la hauteur. M. Browne, en conséquence, mesura la hauteur, d'une base convenable, à l'extrémité septentrionale, et la trouva de 18 pieds. J'ai déjà remarqué, d'après le journal de M. Horne-mann, que l'extrémité septentrionale était bâtie sur un roc isolé, qui s'élève de 8 pieds au-dessus de l'aire de l'enceinte générale. Le haut du mur, du nord au sud, doit avoir été de niveau et sur une ligne droite; le bâtiment de la partie méridionale doit avoir été plus haut de 8 pieds que celui de l'extré-

mité septentrionale ; et la totalité du bâtiment , vu de dehors , doit avoir paru , et avoir été réellement de 26 pieds de hauteur , même en conformité avec la description de M. Browne faite dans œuvre.

Les deux voyageurs s'accordent sur d'autres articles , tels que l'architecture du bâtiment et la sculpture des murailles , qui concourent à prouver que l'édifice est de l'antiquité la plus reculée , et d'origine égyptienne.

La division de l'édifice , exclusivement désignée par M. Hornemann , peut donner quelque indice ultérieur de son usage et de sa destination ; peut-être même fournira-t-elle une probabilité de plus en faveur de l'hypothèse qui identifie ces ruines avec celles du temple , jadis fameux par les oracles , consacré par l'égyptien Danaüs , à la divinité d'Hammon (1).

(1) Ajoutons à cette observation de sir W. Young , que , suivant d'autres traditions également rapportées par Diodore de Sicile (lib. 3 , §. 72 , t. 1 , p. 241) , la fondation du temple dont il s'agit devait remonter à des tems encore plus reculés , puisqu'elle était attribuée au Bacchus (ou Dionysus) libyen , fils d'Hammon. (L-s.)

Je ne prétends discuter à aucun égard et sous aucun rapport , la situation du pays où fut érigé le célèbre temple d'Hammon. Je regarde cette question comme résolue et terminée pour jamais dans l'ingénieux et savant commentaire de M. Rennell sur la géographie d'Hérodote (1). Les faits , les raisonnemens et les inductions que présente

(1) Intitulé *the Geographical System of Herodotus, etc.* (Système géographique d'Hérodote, examiné et expliqué par la comparaison des systèmes des autres écrivains anciens et de la géographie moderne; ouvrage dans le cours duquel on a inséré des dissertations sur le stade itinéraire des grecs, sur l'expédition de Darius Hystaspes en Scythie, sur la position et les ruines de l'ancienne Babylone, sur les alluvions du Nil et les canaux de Suez, l'Oasis et le temple de Jupiter Hammon, sur l'ancienne circomnavigation de l'Afrique, et sur d'autres sujets d'histoire et de géographie; le tout expliqué par onze cartes adaptées aux différens sujets, et accompagné d'un index complet.) Londres, 1800, un vol. in-4°. de 767 pages. La réputation de son illustre et savant auteur me dispense de faire l'éloge de cet inestimable ouvrage, qui mériterait les honneurs de la traduction, tout autant que ces milliers de romans dont nous sommes inondés. A la vérité, cette entreprise présenterait plus de difficultés à l'homme de lettres et moins de profit au libraire qui s'en chargerait. (L-s.)

cet admirable ouvrage , prouvent sans réplique que l'Oasis de Syoùah fut anciennement l'Oasis d'Hammon. Ainsi nous voyons se rapprocher les limites de l'espace où il faut diriger nos recherches , pour déterminer l'emplacement du temple, d'après ses débris ; et je ne perdrai pas de vue cette circonstance , en examinant certains détails de la description qu'on nous donne des ruines découvertes à Syoùah , et en rapportant à chacun d'eux le petit nombre de particularités que les anciens nous ont transmises concernant le temple d'Hammon.

La description générale des matériaux , de l'architecture et des sculptures , dispense d'allonger cet essai , pour rechercher en quel tems et par qui fut érigé ce bâtiment. Si quelqu'un doute encore que ce soit un *très - ancien édifice égyptien* , je le renvoie aux ouvrages de Norden (1), de Po-

(1) Frédéric Louis Norden , auteur d'un Voyage d'Egypte et de Nubie , publié à Copenhague en 1755, 2 vol. in-folio , et réimprimé dernièrement en 3 vol. in-4°. , avec toutes les cartes et les figures qui ornent l'édition in-folio , soigneusement réduites pour le format in-4°. J'ai ajouté à cette édition la valeur d'un volume

cocke (1), de Lucas (2), et sur-tout à la dissertation de M. Rennell que je viens de citer. Je hasarde de regarder le fait comme prouvé, et j'ajoute seulement : τὸ μὲν ἔν τε μένος φασὶν ἰδρύσασθαι Δαναὸν τὸν Αἰγύπτιον. On dit que ce temple fut bâti par l'égyptien Danaüs. Diod. Sic. t. 2, éd. Wesseling, lib. 17, 50, p. 198.

Cela posé, quant au bâtiment et à son antiquité, le commentaire suivant portera sur des circonstances que M. Hornemann a seul remarquées, et qui peuvent conduire à des inductions ultérieures, quant à son usage et à sa destination primitive.

1^o. En déterminant les restes supposés d'un temple où se rendaient des oracles, on

de notes et éclaircissemens tirés principalement des auteurs arabes. (L-s.)

(1) *Description of the East*, etc. (Description du Levant). Londres 1743-5. 2 vol. in-folio. Il existe une mauvaise traduction française de cet important ouvrage en 7 vol. in-12, dans laquelle on a supprimé les cartes et les planches qui ornent le texte. (L-s.)

(2) M. Young veut sans doute désigner ici Paul Lucas, et non le voyageur de la Société africaine, dont on peut voir les relations dans le premier volume des *Proceedings of the Association for promoting the discovery of the interior part of Africa*. London 1791, p. 69-119, édit. in-4^o. (L-s.)

devrait s'occuper spécialement de retrouver les vestiges de l'*adytum* ; et peut-être découvre-t-on des vestiges de l'*adytum* de celui-ci dans cette partie de la description de M. Hornemann , où il parle des différens niveaux de la base ou du plancher de l'ancien édifice de Syoùah.

Robert Etienne , dans son *Trésor de la langue latine* , s'exprime ainsi , au mot *adytum* , ἄδυτον, *locus secretior templi , ad quem non nisi sacerdotibus dabatur accessus , nam ex eo oracula reddebantur* (1).

Non-seulement l'*adytum* était un réduit d'autant plus mystérieux, qu'une vénération profonde en interdisait l'approche au vulgaire ; mais encore c'était réellement une sorte de *crypte* ou de cachette. Parmi les prodiges qui précédèrent les triomphes de César en Asie , on voit que *Pergami in occultis ac remotis templi quo praeter sacerdotes , adire fas non est , quae Graeci*

(1) *Adyton*, lieu le plus secret du temple, dont les prêtres s'étaient exclusivement réservé l'entrée, parce que c'était de là que se rendaient les oracles. (L-s.)

ἄδντα appellant, *tympana* sonuerunt. *Bell. civil. lib. 3. c. 105* (1).

Dans l'ouvrage de Pausanias, les *ἄδντα* des temples où il y avait un oracle, paraissent avoir été creusés sous le sol et le pavé de l'édifice. Cet usage était si général, que dans les *Béotiques*, Pausanias emploie le mot *adytum*, comme synonyme de l'ancre de Trophonius. Dans les *Corinthiaques*, l'entrée et le vestibule de l'*adytum* de Palæmon à Chronium, sont représentés comme des souterrains. ὅστις δὲ καὶ ἄλλο ἄδυτον καλούμενον, καὶ ὁδὸς δὲ εἰς αὐτοῦ ὑπόγειος. Edit. Kuhn., p. 113 (2),

(1) A Pergame, les tambours résonnèrent dans la partie du temple la plus reculée et la plus secrète, celle où les prêtres seuls ont le droit de pénétrer, et que les grecs nomment *adyta*. *Jul. Cæsaris Commentaria de Bell. civil.*, lib. 3, c. 105, p. 770, *ex editione Oudendorpii*. Lugd. Batav. 1737, in-4°. Il n'est peut-être pas inutile d'observer en passant que le *tympanum*, ou tambour, qui était l'instrument essentiel du culte des phrygiens, des syriens, et même des grecs et des romains, occupe aussi une place distinguée dans les temples des boudhystes ou sectateurs du Lama, tant au Tibet qu'au Japon. (L-s.)

(2) Il est assez étrange que l'auteur anglais ait parlé ainsi. Ce n'est nullement cela qu'on lit dans Pausanias. Τὸ περίβολος δὲ ἐστὶν ἐντὸς Παλαίμονος ἐν ἀριστιερῇ γῆσι.

et dans les *Achaïques*, l'entrée de l'*adytum* du temple de Minerve, à Pellene (1), est sous la base de la statue de la déesse, et, par hyperbole, ce sanctuaire est présenté comme pénétrant jusqu'au centre de la terre (2).

Ἀγάλματα δὲ ἐν αὐτῷ Ποσειδῶν καὶ Λευκοθέα, καὶ αὐτὸς ὁ Παλαίμων. Ἔστι δὲ κ. τ. λ.

Dans l'intérieur de l'enceinte (du temple de Neptune qui se voyait près de Corinthe, dans l'isthme même), on trouve sur la gauche la chapelle de Palæmon. Les statues qu'on y voit sont celles de Neptune, de Leucothée et de Palæmon même. Au même endroit (c'est-à-dire toujours dans l'intérieur de l'enceinte du temple de Neptune), on voit une autre chapelle (du même Palæmon) qui s'appelle l'*Adytum*, où l'on n'entre que par un souterrain. (L-s.)

(1) Pour plus grande exactitude, il eût fallu dire proche de Pellène; car le texte porte que cet *adytum* de Minerve se trouvait sur le chemin qui menait d'Ægyre à Pellène. Κατὰ δὲ τὴν ὁδὸν εἰς αὐτὴν τὴν πόλιν.

Il se pourrait, il est vrai, que là il s'agit non du chemin d'Ægire à Pellène, mais du chemin du port à Pellène; mais toujours est-il certain que l'auteur place l'*adytum* sur la route, non dans l'enceinte de la ville. (L-s.)

(2) Nous devons cependant observer que le texte grec indique seulement que ce souterrain était très-profond. Il était destiné à entretenir une humidité favorable à la conservation de l'ivoire qu'on avait employé

Il est aisé de comprendre la destination de ces *cryptes*, ou retraites creusées dans les temples où l'on rendait les oracles. Il était pour les prêtres, d'une politique indispensable d'empêcher la visite ou l'examen de ces lieux sacrés, afin d'environner leur oracle du mystère convenable, et de tout ce qui pouvait imposer le respect. Ils montraient la divinité toujours prête à punir d'une mort soudaine ceux qui osaient violer son sanctuaire. Parmi les nombreux exemples de ce fait, je n'en citerai qu'un arrivé en Egypte : Pausanias rapporte dans les *Phociques*, « Qu'un préfet romain ayant, « par une curiosité impie, envoyé quel- « qu'un examiner l'*adytum* d'Isis à Coptos, « son profane messenger tomba mort sur la « place (1). »

L'oracle était proféré *ex adyto*.

... *Isque adytis hæc tristia dicta reportat* (2).

VIRG. *Æn.* l. 2, v. 115.

à la statue de Minerve; mais il ne paraît avoir eu aucune destination sacrée ou mystérieuse. (L-s.)

(1) Suivant le texte grec, le messenger tomba mort après avoir rendu compte de ce qu'il avait vu. (L-s.)

(2) Du fond de l'*adytum*, il rapporte ces tristes paroles. (L-s.)

On le rendait aussi *ex imo adyto*, ou, suivant d'autres, de la profondeur de l'*adytum*.

Nec dum etiam responsa deûm monitusque vetusti

Exciderant, voxque ex adytis accepta profundis :

Prima, Lycurgue, dabis Dircæo funera bello (1).

STAT. Theb. l. 5, v. 655.

Diodore de Sicile, liv. 17, dit que lorsque Alexandre désira un oracle d'Hammon, le grand-prêtre se retira dans le sanctuaire ou lieu sacré et donna la réponse *ex adyto*. C'est ainsi que s'exprime la version latine de Wesseling. Dans le fait, il n'y a point dans le texte de mot grec qui réponde directement à cette locution, *ex adyto*; mais comme il est dit que le prêtre se retira εις σῆκρον, c'est-à-dire, dans le sanctuaire ou réduit secret du temple, on peut entendre qu'il proféra son oracle du fond de ce réduit.

Si nous appliquons les descriptions de l'*adytum* au bâtiment qui nous occupe, nous observerons que le rocher qui s'élève

(1) Il n'avait pas encore oublié les réponses et les avis que les dieux avaient donnés, ni la voix qui du fond de l'*adytum* avait proféré ces mots : *Lycurgue, tu seras la première victime de la guerre de Dircé.* (L-s.)

au centre de l'enceinte décrite à Syoùah , offrait à l'architecte une commodité particulière pour former une retraite semblable. Le sol environnant est représenté comme humide et marécageux , et par conséquent peu propre à être creusé. En construisant le προαῖος, ou partie antérieure du temple , sur la hauteur du rocher , on pouvait construire l'extrémité intérieure ou *pénétrale* sur un *crypte* , ou caveau artificiel de huit pieds de profondeur , assorti à la destination et aux mystères d'un temple où l'on rendait des oracles.

L'entrée de l'ancien édifice décrit par M. Hornemann , était au nord ; et , de l'extrémité ou division septentrionale du bâtiment , il y avait une descente de huit pieds , pour gagner l'extrémité méridionale ou intérieure.

Soit qu'anciennement le pavé fût de niveau et continu , couvrant l'*adytum* à l'instar d'une voûte , soit que l'*adytum* fût un souterrain ouvert , d'où le prêtre , ainsi que le rapporte Diodore , proférait les prédictions de l'oracle sans être vu par le vulgaire ; dans ces deux hypothèses , la forme de l'édifice peut se concilier avec les idées

que les anciens auteurs nous donnent du temple d'Hammon ; et autorise de plus en plus à conjecturer que les ruines décrites par M. Hornemann , sont celles de ce temple fameux.

2^e. M. Hornemann , dans ses observations sur l'architecture lourde et grossière du bâtiment de Syoùah , dit « n'avoir pu découvrir en aucun endroit des murailles le moindre indice qui annonçât qu'elles aient été incrustées ou lambrissées de marbre , ou que des ornemens quelconques y aient été appliqués (1). » A parler vrai , le bâtiment ne paraît pas avoir été spacieux , et il ne pouvait admettre qu'un petit nombre de ces ornemens.

Les niches , les piédestaux n'étaient point nécessaires. Les plus anciens temples égyptiens ne renfermaient point de statues. Lucien s'exprime en ces termes : τὸ δὲ παλαιὸν καὶ παρὰ Αἰγυπτίοισι ἄζόανοι νηοὶ ἔσαν. Edit. de Bour-

Voyez page 46. Je répéterai ici l'observation que j'ai déjà faite plus haut sur la différence qui existe entre les citations de M. Young , et les passages correspondant à ces citations , dans le texte de notre voyageur. (L-s.)

delot, p. 1057. (1). L'ancien temple égyptien d'Héliopolis, décrit par Strabon, n'avait d'autre décoration intérieure que des figures grossièrement sculptées sur les murailles, dans l'ancien goût étrusque, évidemment semblables à celles que M. Hornemann a remarquées sur les murs du bâtiment de Syouah. Voici le texte de Strabon :

Ἀναγλυφὰς δ' ἔχουσιν οἱ τοῖχοι οὗτοι μεγάλων εἰδώλων ὁμοίαν τοῖς Τυρρηνικοῖς, καὶ τοῖς ἀρχαίοις σφόδρα τῶν παρὰ τοῖς

(1) « Anciennement, les temples des égyptiens aussi ne renfermaient aucune image. » Lucien, *sur la déesse Syrie*. Si cette assertion de Lucien n'est point hasardée, elle pourrait donner lieu à des conjectures bien opposées à toutes celles que nous avons formées jusqu'à présent, relativement au culte et à la civilisation de l'Égypte. Ces temples sans statues ou sans figures, devaient donc être antérieurs à ceux dont les sculptures et les ruines excitent encore l'admiration de nos artistes modernes. Ayant été construits dans des tems de barbarie, pour ainsi dire avant l'enfance de l'art, ils doivent avoir disparu depuis long-tems. S'il en est ainsi, à quelle époque faut-il rapporter la population et la culture de l'Égypte, qui doit être cependant un pays de bien moderne formation, en comparaison de l'Éthiopie, de l'Inde, sur-tout de la Perse, que je regarde comme le véritable berceau des sciences, si toutefois elles ne sont pas éternelles et impérissables comme le monde. (L-s.)

«Ελληνιστὶ δημιουργημάτων. Edition de Casaubon , pag. 806 (1). Ce fait et les indices d'une simplicité brute qu'on observe dans les restes de l'ancien bâtiment de Syouah, viennent donc à l'appui de la conjecture qui en fait le temple d'Hammon. A la vérité, Diodore, Arrien et Quinte-Curce disent

(1) La citation de M. Young n'est nullement juste. Strabon, dans le passage que M. Young rapporte, et qui se trouve page 806 de l'édition de Paris, ne parle nullement du temple d'Héliopolis, ni même d'aucun temple proprement dit. Il ne parle que des longs murs qui se voyaient en avant de tous les temples égyptiens presque sans exception, et qui formaient une espèce d'avenue ou d'allée dirigée en forme d'entonnoir.

Au reste, le passage signifie : « Sur ces murs sont « sculptés en relief de grandes figures (*Litter.* Idoles) « semblables aux figures tyrrhéniennes (ou, comme « nous les appelons communément, étrusques) et aux « très-anciens monumens de l'art chez les grecs. »

Dans un autre passage de Strabon, fort voisin (*ibid.*), il est dit que « dans les temples égyptiens (dont il « parle en général) on ne voit aucune image ; du moins « si on y en voit, elles ne sont point de forme humaine, « elles représentent quelque animal. » Μετὰ δὲ τὰ προ-
πύλαια, ὁ νεῶς πρόναον ἔχων μέγαν, καὶ ἀξιόλογον τὸν δὲ
σηκὸν σύμμετρον, ξόανον δ' ἔδεν, ἢ ἐκ ἀνθρωπόμορφον, ἀλλὰ
τῶν ἀλόγων ζώων τινός. L.+s.)

tous qu'à l'époque de la visite d'Alexandre, on étala de l'or et de magnifiques ornemens, et qu'il y eut même une statue portée en procession. Mais Strabon accuse directement Callisthène, et par conséquent tous les auteurs qui l'ont copié, d'exagérations et d'additions inventées pour faire honneur à ce prince (1).

Le poète Lucain, dans sa description du temple dont il s'agit (et l'on voudra bien considérer que c'est une fiction), établit que les libyens étaient *beati*, c'est-à-dire riches; or, ce poète avait à sa disposition tout l'or de l'Afrique. Si l'idée générale et la connaissance réelle qu'on avait alors de ce temple lui eussent permis de faire un tableau pompeux de sa splendeur et de sa magnificence, il paraît s'en être abstenu, par déférence pour ce qu'on savait généralement de la grossièreté et de la simplicité de cet édifice. Ainsi, sa qualité de poète fortifie son témoignage, puisqu'il renonce à la pompe des descriptions qui est particulièrement adaptée à son génie; et qu'il abandonne

(1) Voyez *Strabonis Geograph.*, p. 813, édit. de Casaubon.

également le sujet d'un beau contraste poétique avec la religion et les mœurs simples et pures de Caton. Il ne consulta que la vérité, lorsqu'il dit :

*Non illic Libycæ posuerunt ditia gentes
Templa, nec Eois splendent donaria gemmis,
Quamvis Æthiopum populis Arabumque beatiss
Gentibus, atque Indis, unus sit Jupiter Ammon:
Pauper adhuc deus est; nullis violata per ævum
Divitiis delubra tenens, morumque priorum
Numen romano templum defendit ab auro. (1)*

LUCAIN, liv. 9.

Ils approchaient déjà de ce temple sauvage,
Où Jupiter Ammon reçoit un plein hommage :

.
Dans la vaste Libye il est seul adoré.

Mais bien qu'en ces climats son temple soit unique,
Il ne s'enrichit point des présens de l'Afrique;
Les diamans ni l'or ne flattent point ses sens,
Et de tous les trésors il ne veut que l'encens.

BREBEUF.

On a lieu de présumer d'ailleurs que le temple d'Hammon était de petite dimension. Lorsqu'Alexandre y entre seul, ses historiens disent que cette permission exclusive était la marque d'un grand respect; mais Strabon nous apprend que tous ceux qui accompagnaient Alexandre, entendirent l'oracle du dehors. ἔξωθεν τε τῆς θεμιστείας
ΑΚΡΟΑΣΑΣΘΑΙ πάντας πλὴν Ἀλεξάνδρου, τῷτον δ' ἐνδοθεν

Ed. de Casaubon, p. 814 (1). L'oracle proféré du sanctuaire le plus intérieur, où les prêtres se retiraient à cet effet, suivant le passage de Diodore, que j'ai cité plus haut, put être entendu distinctement du dehors. Il faut supposer que l'entrée du temple n'était pas à une grande distance de l'*adytum*, et que par conséquent le temple n'était pas vaste.

3°. M. Hornemann établit expressément que l'édifice de Syoùah est situé au centre d'une enceinte, environnée à quelque distance des anciens fondemens d'un mur épais et massif. Pour ne point alonger cette

(1) La citation de M. Young n'est point parfaitement juste.

Strabon, l. c., semble dire positivement (d'après Callisthène) que quant à l'entrée dans le temple, elle fut permise à tous ceux qui accompagnaient Alexandre; mais à condition de changer de vêtemens. Alexandre seul eut le privilège d'y entrer vêtu comme à son ordinaire. Μόνῳ γὰρ δὲ τῷ βασιλεῖ τὸν ἱερέα ἐπιτρέψα παρελθεῖν εἰς τὸν νεῶν μετὰ τῆς συνήθους στολῆς, τὰς δ' ἄλλας μετενδύνασθαι τὴν ἱσθῆτα. C'est uniquement à l'égard de l'oracle, que l'auteur ajoute ensuite littéralement : *Tous, excepté Alexandre, entendirent les oracles de dehors; mais lui, il était dans l'intérieur.* (L-s.)

note par des citations inutiles , il suffira de renvoyer en général à l'ouvrage de Pausanias , où il fait à peine mention d'un seul temple de la Grèce , sans indiquer en même-tems sa clôture et son enceinte. Le bois sacré même , distinct du temple , était souvent entouré d'un mur ; tel était celui de Vénus , dont il est parlé dans les *Eliaques* , c. 25.

On peut considérer ces murs comme servant à marquer la limite du territoire sacré ; mais ils avaient aussi pour objet de protéger non-seulement la sainteté , mais encore les richesses du temple.

Les statues étaient souvent d'or et d'ivoire ; et les boucliers , les vases d'or et autres offrandes votives , données par ceux qui consultaient les oracles , formaient un trésor considérable , à proportion de l'importance et de la célébrité du temple. Cicéron , dans son accusation contre Verrès , observe que les trésors des états étaient souvent déposés dans les sanctuaires , attendu qu'ils y étaient protégés , non-seulement par l'horreur qu'inspirait le sacrilège , mais encore par la force du bâtiment. C'est ainsi que les subsides généraux recueillis par les athéniens , à la fin des guerres avec la Perse ,

étaient gardés dans le Parthenon ; les richesses que Philomelus pillâ dans le temple de Delphes , et qui occasionnèrent la seconde guerre sacrée , étaient immenses. D'après ces motifs , les principaux temples étaient souvent placés dans de véritables forteresses. Le temple de Minerve à Syracuse était dans l'Ortygie ; le Parthenon d'Athènes , dans l'Acropolis ; le temple de Jupiter à Rome , dans le Capitole ; et l'éditeur de ce voyage a vu en Sicile les circonvallations qui entouraient les temples de Sélinunto , et la situation presque imprenable de ceux d'Agrigente et de Segeste.

Les fondemens d'ancienne circonvallation , qui se voient à Syouah , peuvent donc être regardés jusqu'à un certain point comme des indices de l'origine et de la destination du bâtiment renfermé dans l'enceinte.

Le temple d'Hammon était certainement entouré d'une forte muraille. *Triplici muro circumdatum* , ainsi que nous l'apprennent Diodore de Sicile (1) et Quinte-Curce ; ceder-

(1) *Bibliotheca historica* , lib. 17 , cap. 5 , l. 1 , p. 188 , ex edit. Wesseling. *Quint. Curt de rebus*

nier emploie le mot *munitio* , et l'Ἀκρόπολις , ou *arx* de Diodore , répond dans sa description à la montagne même de Syoùah. Or , puisqu'on représente le temple d'Hammou comme érigé dans la troisième ou dernière enceinte du mur , sa distance de la citadelle correspond assez avec celle qui se trouve entre les ruines dont il s'agit , et la ville de Syoùah.

Hornemann nous apprend encore que l'ancien bâtiment qu'il décrit était au centre de l'aire , et situé en partie sur un rocher. Il observe en même-tems qu'on avait creusé et fouillé le sol dans toute l'étendue de l'aire pour y chercher des trésors; d'où l'on peut inférer qu'il y avait anciennement d'autres bâtimens dans l'enceinte. Il est presque inutile de citer d'anciens témoignages à l'appui de cette conjecture. Il suffit de regarder les dessins des ruines bien connues de la Grèce , de la

gestis Alexandri , lib. 4 , cap. 7 , p. 214 , ex editione Snakenburg.

Nota. Cette citation de Diodore de Sicile est inexacte. Cet auteur dit positivement que le temple était dans la seconde des trois enceintes de murs qui environnaient la citadelle. Ἀκρόπολις (L-s.)

Sicile et de la grande Grèce, pour se convaincre que les anciens tiraient parti d'une seule et même circonvallation, et qu'ils érigeaient plusieurs temples dans l'enceinte générale. Ainsi, on voit dans les *Achaïques* de Pausanias, c. 201, p. 573, que les temples de Laphria, de Minerve et de Diane (1), sont dans la même clôture de murailles, sans compter les nombreux exemples de cet usage, consignés dans ce curieux itinéraire; et sans parler des trois temples qui subsistent encore à Pœstum, dans l'enceinte d'un seul et même mur. Pour revenir au sujet qui nous occupe plus directement, les temples hammoniens de Junon et de Mercure étaient en grand renom parmi les grecs, comme on le voit dans les *Eliaques*, p. 416, éd. de Kuhn; et ils étaient probablement dans la même enceinte que celui d'Hammon. On peut supposer que celui

(1) Le passage de Pausanias, indiqué par M. Young, *Eliaq.* cap. 15, p. 416, ne dit pas que les temples de la Junon hammonienne, et du Mercure (ou plutôt Hermès) parammonien (car c'est ainsi que, selon Pausanias en ce passage, le Mercure ou l'Hermès libyen était surnommé), fussent effectivement dans la même enceinte que le temple de Jupiter Hammon. (L-s.)

d'Hammon étant le principal, était construit dans le centre et sur le rocher, et que cette base solide a contribué à sa conservation, tandis que les fondemens des autres, plus aisément creusés, ont occasionné leur destruction totale. De-là vient que les matériaux même ont été enlevés, et qu'il ne subsiste d'autres vestiges que le bouleversement de la terre, opéré durant le pillage et les fouilles.

4°. On a montré à M. Hornemann, à un demi-mille des ruines, une seconde source d'eau douce, qui prend naissance dans un bosquet de dattiers, et dans un site très-beau et très-romantique.

Cette description répond exactement à celle de la fontaine du Soleil, dont parlent les anciens auteurs; et sa distance du temple principal semble offrir la même coïncidence. *Haud procul arce extrinsecus alterum Hammonis fanum jacet, quod multae arbores procerae inumbrant, et fons proximus est ὀνομαζομένη Ἡλίας Κρήνη* (1). Diod. de

(1) Non loin de la citadelle, en dehors, se trouve un autre temple d'Hammon, que des arbres couvrent de leur ombrage. Dans le voisinage coule une fontaine que l'on appelle la Fontaine du Soleil. (L-s.)

Sic., t. 2, p. 199. Quinte-Curce dit également : *Est etiam aliud Hammonis nemus ; in medio habet fontem : aquam Solis vocant.*

l. 4, c. 7. (1)

Les simples descriptions s'accordent jusque-là. Si on peut constater un fait ultérieur, il sera décisif ; et le beau lieu que notre voyageur a visité, sera reconnu pour être la fontaine du Soleil, située *extrinsecus*, ou hors de l'enceinte où se voyait le principal temple d'Hammon.

L'eau de la fontaine du Soleil était alternativement chaude et froide à différentes périodes du jour et de la nuit. *Aquam enim habet, cum horis diei miris subindè vicibus re variantem. Nam sub lucis ortum tepidam emittit. Die hinc progrediente pro horarum succedentium ratione, frigescit. Sub aestum verò meridianum frigedo ejus summa est. Quae rursus parili modo remittit usque ad vesperam, tunc apparente nocte rursus incalescit, ad mediam usque noctem, ubi exaestuatur. Exindè calor sen-*

(1) Il y a encore un autre bois d'Hammon, au milieu duquel se voit une fontaine qu'on nomme l'*Eau du Soleil*. (L-s.)

sim deficit ; donec una cum exorta luce pristinam teporis vicem recuperarit. Diod. de Sic. , t. 2 , édit. de Wesseling , p. 199 (1).

Il paraît que M. Hornemann n'a point fait de recherches sur ce point curieux. Il dit seulement qu'ayant demandé s'il y avait à proximité quelque source d'eau douce, on le conduisit à celle qu'il a décrite. Elle est incontestablement la plus prochaine, et probablement la même qui a été vue par M. Browne. « Les naturels, dit-il (2), observent qu'une des sources qui jaillissent près

(1) Dans la citation faite par M. Young, le passage de Diodore de Sicile est tronqué ; il y manque une particularité qui n'est pas sans importance. L'auteur grec ajoute que, si la source dont il parle porte le nom de *Fontaine du Soleil*, c'est à cause des accidens physiques qu'elle éprouve : Δια τὸ συμβεβηκὸς ὀνομαζομένη Ἡλίου κρήνη. De là, il passe à la description de ces accidens, et il les décrit dans des termes que la version latine, rapportée par M. Young, rend assez fidèlement.

Αὕτη δὲ τὸ ὕδωρ ἔχει συµµεταβαλλόμενον αἰεὶ ταῖς ἡμερῶν αἰῶναις παραδόξως. Ἀμὴμέρα γὰρ ἐξίησι τὴν πηγὴν χλιαρὸν, προίχσης δὲ τῆς ἡμέρας τὴ προσθέσει τῶν ὡρῶν ἀνάλογον καταψύχεται, τῷ μεσημβρινῷ δὲ καύματος ἀκμάζει τῇ ψυχρότητι. Πάλιν δὲ ἀνάλογον ἀπολήγει πρὸς τὴν ἑσπέραν, καὶ τῆς νυκτὸς ἐπιλαβῆσθαι ἀναθερμαίνεται μεχρὲ μέσων νυκτῶν, καὶ τὸ λοιπὸν ἀπολήγει, μέχρις ἂν ἅμα τῷ φωτὶ πρὸς τὴν ἐξ ἀρχῆς ἀποκατασταθῇ τάξιν. (L-s.)

(2) Tom. I, p. 35.

« des ruines , est tantôt chaude et tantôt
 « froide. » M. Browne ne paraît pas avoir
 regardé l'Oasis de Syouah comme étant ce-
 lui d'Hammon. Il n'avait point de décou-
 verte à mettre en avant et à confirmer par
 des observations et des circonstances parti-
 culières. Il n'avait aucun intérêt à parler des
 variations de température de cette source ,
 si ce n'est l'intérêt de la vérité. On peut donc,
 d'après son assertion , regarder comme un
 fait cette variation périodique du chaud au
 froid , et *vice versa* ; et y voir une preuve
 de plus , qui , de concert avec le bosquet ,
 la source même , la distance des ruines et
 la beauté du site , particularités conformes
 aux descriptions de la fontaine du Soleil ,
 données par les anciens auteurs , atteste que
 les ruines de Syouah sont celles du temple
 d'Hammon.

5°. M. Hornemann (1) dit que « le bâti-
 « ment est construit en pierres à chaux ,
 « contenant des pétrifications de coquil-
 « lages et de petits animaux marins ; et que
 « cette pierre se trouve dans le voisinage. »
 Strabon nous dit également , p. 49 , que

(1) Voyez ci-dessus , p. 46.

« l'Oasis d'Hammon était parsemée de fos-
 « siles et de coquilles de mer : Κατα την
 « μεσόγαιαν ὁρᾶται πολλαχῆ κόχλων καὶ ὀστρέων καὶ χηρα-
 « μίδων πλῆθος, καὶ λιμνοθάλατται καθάπερ φησὶ περὶ τὸ
 « ἱερόν τῃ Ἀμμωνος. (1) » Le même auteur,
 pag. 50, parlant des substances marines
 éparses dans l'Oasis d'Hammon (2), cite

(1) M. Young ne s'exprime pas avec une exactitude scrupuleuse, en disant que, selon Strabon, « l'Oasis d'Hammon était parsemée de fossiles et de coquilles de mer. » Strabon dit bien « qu'autour du temple d'Hammon, on voyait des fossiles et des coquilles de mer ; » mais il ne dit pas que ce temple fût dans l'Oasis. En bien des endroits, au milieu de la terre ferme, on voit un grand nombre de coquilles, de conques, de fossiles, et même des marais-salés (*Litter.* des marais-marins), comme, à ce qu'on prétend, autour (ou aux environs) du temple d'Hammon, ainsi que sur la route qui y conduit, et qui est de 3,000 stades (283,500 toises), etc. »

. κατὰ τὴν μεσόγαιαν ὁρᾶται πολλαχῆ κόχλων καὶ ὀστρέων καὶ χηραμίδων πλῆθος, καὶ λιμνοθάλατται. καθάπερ φησὶ περὶ τὸ ἱερόν τοῦ Ἀμμωνος, καὶ τὴν ἐπ' αὐτῷ ὁδὸν τρισχιλίων σταδίων ἔσαν κ. τ. λ. (L. 3.)

(2) Même observation qu'au passage précédent. Dans le texte de Strabon, il n'est fait mention littéralement que du temple, *ἱερόν*, et non de l'Oasis d'Hammon.

De plus, à proprement parler, ce n'est point l'opinion d'Erathosthènes que Strabon rapporte, c'est plutôt

Erathosthène , qui supposait que la mer avait anciennement baigné cette partie de l'intérieur de l'Afrique , observant , à l'appui de sa conjecture , que l'oracle n'aurait pu être aussi célèbre et visité aussi souvent , dès les tems les plus reculés , si sa position dans l'intérieur des terres , en avait rendu l'accès difficile. La traduction de Casaubon exprime cette idée : *Fortassis etiam Ham-*

celle du philosophe Straton (surnommé *le physic.^{ien}* par excellence) à laquelle Eratosthènes avoit donné son suffrage. C'était Straton qui avait pensé que « peut-être
« le temple d'Hammon , jadis situé sur le bord de la
« mer , ne se trouvait aujourd'hui dans l'intérieur des
« terres , que depuis l'écoulement des eaux. On était
« d'autant plus fondé à le conjecturer , que vraisemblablement ce devait être cette situation sur le bord de
« la mer qui , dans l'origine , avait contribué à rendre
« l'oracle d'Hammon si célèbre et si fréquenté. Si de
« tout tems il eût été aussi éloigné de la mer qu'il
« l'était alors (au siècle de Straton) , naturellement il
« ne serait jamais devenu si fameux. » — Τάχα δὴ καὶ τὸ τῷ Ἀμμωνος ἱερὸν πρότερον ἐπὶ τῆς θαλάττης, ὃν ἐκρύψεως γενομένης νῦν ἐν τῇ μεσογαίᾳ κεῖσθαι εἰκάζειν (αἰ. εἰκάζει) τὲ , καὶ τὸ μαντεῖον εὐλόγως ἐπιτοσῆτον γενέσθαι ἐπιφανές τε , καὶ γινώριμον ἐπὶ θαλάττῃ ὄν. Τόν τε ἐπιπολὺ ἕτως ἐκτοπισμὸν ἀπὸ τῆς θαλάττης , ἕκ εὐλόγον ποιεῖν τὴν νῦν ἔσσαν ἐπιφάνειαν καὶ δόξαν. (L-3.)

monis templum, aliquandò in mari jacuisse, quod nunc maris effluxu sit in mediâ terrâ ac conjicere se, oraculum illud optimâ ratione tam illustre ac célèbre factum, esse quod in mari esset situm, neque ejus gloriam probable esse tantam potuisse existere, quanta nunc est, si tam longè fuisset à mari dissitum. n. P. 50. (1) Le poëte suit l'idée du géographe, et elle lui fournit une belle pensée qu'il met dans la bouche de Caton :

Nur steriles nec legit arenas

Et caneret paucis, mersitque hoc pulvere verum. (2)

PHARS. l. 9, v. 576.

Or, à prendre le fait dans sa simplicité,

(1) Peut-être autrefois le temple d'Hammon était-il baigné par la mer, dont la retraite la laisse au milieu des terres. On peut conjecturer, avec de bonnes raisons, que cet oracle a dû sa célébrité à sa situation au milieu de la mer; jamais il n'aurait été si fameux qu'il l'est maintenant, s'il eût été aussi éloigné de la mer. Ce passage vient bien à l'appui des idées que j'ai consignées dans mes notes précédentes, p. 20 et 321 sur la haute antiquité de ces cantons et sur la retraite des eaux qui devaient autrefois la couvrir. (L-s.)

(2) Croyons-nous qu'à ce temple un Dieu soit limité,
Qu'il ait dans ces sablons plongé la vérité?

BREBŒUF.

on pourrait supposer que les pierres dont le temple d'Hammon fut bâti, contenaient des fragmens d'animaux marins et de coquillages, semblables à ceux dont Horne-mann fait mention. Quant au surplus, la conjecture de Strabon, ou plutôt d'Eratos-thène, est à peine admissible.

Le Hammon de Libye avait long-tems été honoré dans la Grèce, et dans toute la partie du monde alors civilisée. Il existait dans la Laconie un temple du second ordre, consacré à Hammon; et le culte de ce Dieu remontait à une époque encore plus reculée chez les aphytéens (1). Il avait un autre temple en Béotie; et Pindare y dédia une statue qui représentait Hammon. Ce grand poëte composa aussi un hymne en l'honneur de la divinité Libyenne, et il en fit passer une copie à ses prêtres d'Afrique. *Bæotica*, p. 741. L'oracle d'Hammon était depuis si long-tems l'objet d'une grande vénération; il était si habituellement consulté par les nations les plus éclairées de la Grèce, de l'Asie et de l'Egypte, que s'il eût jamais été situé au bord de la mer, cette particularité

(1) Pausan., éd. de Kuhn, p. 293.

n'aurait pas échappé à la tradition ou à l'histoire.

Je soumets avec déférence ces observations au lecteur, comme ajoutant des probabilités à la conjecture, suivant laquelle les ruines vues par M. Hornemann dans le voisinage de Syoùah, sont véritablement les restes de l'ancien temple où Hammon rendait des oracles.

J'ai cité, chemin faisant, un passage de la Pharsale, non pour m'en faire une autorité, mais pour donner lieu à des inductions; j'ai parlé d'une opinion attribuée au héros de ce poëme, relativement à la situation écartée du temple d'Hammon dans l'intérieur des terres. Ces motifs m'engagent à terminer mon essai par la traduction de l'admirable discours de Caton. Ses rapports avec le sujet que je traite lui donnent un intérêt particulier; il semble porter les derniers coups à la superstition qui sanctifiait cet oracle, et l'ensevelir à jamais sous les ruines de son temple.

Lucain nous dit que lorsque Caton approchait du temple de Jupiter Hammon en Libye, Labienus le pria de consulter l'oracle, pour savoir quelle serait la destinée de César,

si Rome serait esclave ou libre, en quoi consistait la vertu, etc., etc.

Rempli d'un Dieu qu'il portait en secret dans son sein, Caton lui fit cette réponse, digne de sortir des sanctuaires :

Laissons, laissons, dit-il, un secours si honteux
 A ces ames qu'agite un avenir douteux.
 A l'un et l'autre sort mon ame est préparée.
 Rien ne l'assure mieux qu'une mort assurée ;
 Et sans que de l'oracle elle entende la voix ,
 Elle suit du devoir la mesure et les loix.
 Pour être convaincu que la vie est à plaindre ,
 Que c'est un long combat dont l'issue est à craindre ,
 Qu'un trépas glorieux vaut bien mieux que des fers ,
 Je ne consulte point les cieux ni les enfers.
 Sans que le dieu d'Hammon éclaire ma pensée ,
 Je sais que la vertu ne peut être blessée ;
 Que le cœur généreux trouve en soi son appui ,
 Que les maux du dedans ne vont pas jusqu'à lui ;
 Que , dans sa fermeté, l'une ou l'autre fortune
 N'a rien qui le séduit ou rien qui l'importune.
 Je sais que les succès ne règlent pas l'honneur ,
 Que le solide éclat n'est pas dans le bonheur.
 Lorsque d'un rien fécond nous passons jusqu'à l'Etre ,
 Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître.
 Nous trouvons Dieu par-tout ; par-tout il parle à nous ;
 Nous savons ce qui fait ou détruit son courroux ,
 Et chacun porte en soi ce conseil salutaire ,
 Si le charme des sens ne le force à se taire.
 Croyons-nous qu'à ce temple un Dieu soit limité ,
 Qu'il ait dans ces sablons plongé la vérité ?
 Faut-il d'autre séjour à ce monarque anguste ,
 Que les cieux, que la terre et que le cœur du juste ?

C'est lui qui nous soutient, c'est lui qui nous conduit,
 C'est sa main qui nous guide et son feu qui nous luit.
 Tout ce que nous voyons est cet Etre suprême,
 Ou du moins, c'est pour nous un crayon de lui-même.
 En contemplant des cieux le pourpris azuré,
 De tant d'astres mouvans le cours si mesuré,
 Des êtres différens la pente continue
 A chercher une pente qui leur est inconnue;
 Dans l'aveugle action de ces agens divers,
 Je trouve cette main qui conduit l'univers;
 J'approche autant qu'il faut cet être inaccessible
 Et vois presque des yeux cette essence invisible.
 C'est donc assez, romains, de ces vives leçons,
 Qu'il grave dans notre ame au point que nous naissons :
 Si nous n'y savons pas lire nos aventures,
 Percer avant le tems dans les choses futures,
 Loin d'appliquer en vain nos soins à les chercher,
 Ignorons sans douleur ce qu'il veut nous cacher.

PHARSALE, l. IX, trad. de Brebeuf.

A P P E N D I C E.

N^o. II.

M É M O I R E

*Sur les Oasis , composé principalement
d'après les auteurs arabes ,*

Par le C.^{en} L A N G L È S.

C H A P I T R E P R E M I E R.

DES OASIS EN GÉNÉRAL.

§. I. *Etymologie de ce mot.*

Au milieu de cet immense Océan de sables qui sépare l'Egypte de la portion occidentale de l'Afrique , sont dispersées des espèces d'îles habitées et cultivées , que nous désignons , à l'exemple des anciens , sous le nom d'*Oasis*. Les arabes les nomment

Oùâhh (1). L'étymologie de ces deux mots, dont l'un est grec et l'autre arabe, a exercé la sagacité de plusieurs érudits.

Le célèbre Bochart (2) fait dériver « le mot *Ἀουάσις* (3) de l'hébreu, *tsy* (désert) et *hhoûâ* (habitation). En arabe, *hhaoûy* signifie environner, et *hhoûâ*, plusieurs maisons d'arabes disposées en rond. C'est ainsi que *urbs* vient d'*orbis*, et *πόλις* (ville) de *πολύς* (plusieurs). Ainsi, *hhoûâtsy* et *Ἀουάσις* désignent une enceinte formée par des maisons, etc. » Quoique je ne sois pas très-dis-

(1) Dont le pluriel est *êl-Oùâhhât*, et non pas *léoùâhhât*, comme le pense M. Michaëlis. *Not. ad Abulfed. Descript. Ægypt.*, not. 57, p. 33, 34; et *Bibliot. Orientalisc. und exegetisch.*, t. 4, p. 178. Le *lâm* initial que quelques copistes arabes ajoutent à ce mot, est visiblement une faute et un redoublement inutile du *lâm* de l'article arabe *âl* ou *él* qui le précède ordinairement.

(2) *Phaleg.*, liv. 4, cap. 30, p. 283.

(3) Il y a différentes leçons de ce mot. « *Auasis*, dit Etienne de Bysance, est une ville d'Egypte, qu'on nomme aussi *Oasis*. *Ἀουάσις, πόλις Ἀιγυπτίου. Ταύτην δὲ γαί Ὀάσιν καλοῦσιν.* *Steph. Byzant. de urbib. ad vocem ἈΥΑΣΙΣ*, p. 195. Le même auteur, p. 723, *ad vocem ὙΑΣΙΣ* écrit *Hyasis*. C'est, dit-il, une ville de Libye qu'on appelle aussi *Oasis*. *Ὑάσις, πόλις Λιβύης λέγεται, καὶ Ὀάσις.*

posé à adopter l'étymologie de Bochart, elle me paraît tout aussi plausible que celle proposée par M. Josuah Reynolds Forster (1) qui croit retrouver le mot dont il s'agit dans le qobthe *el-ouehdjaïe* (habitation du désert). Mathurin Veyssière de la Croze indique une autre étymologie du même mot à l'article *Ouahçoi* (2). « *ουαῖχοι, ἐξ ἧν tectum, hinc Oasis, quasi locus in mediis arenis, arboribus tectus* (3). Au reste, cette difficulté me paraît complètement résolue par le passage positif d'un dictionnaire qobthe de la bibliothèque nationale (4), qui nous apprend que le mot égyptien *ouahe*, *ουαῖς ouahe*, signifie *une habitation, un lieu habité*. Les grecs d'Egypte auront hellénisé et adouci ce mot en le métamorphosant en celui d'*Oasis*, *Ἀουαίσις*,

(1) *Epist. ad Michaël. ad calcem Geograph. Hebræor. exleræ*, p. 14.

(2) « *Ouahçoi*, toît : de là le mot Oasis, c'est-à-dire, un lieu situé au milieu des sables et couvert d'arbres. »

(3) *Lexicon ægyptiaco-latinum*, p. 67. Faute de caractères qobthes, j'écris ce mot avec des caractères grecs et romains.

(4) N^o. 65 des manuscrits qobthes de la Bibliothèque nationale, renfermant un dictionnaire qobthe arabe.

et c'est un des mots étrangers , le moins défiguré par les grecs. Cette conjecture se trouve confirmée par le témoignage de Strabon , qui dit que les égyptiens nomment *Aouasis* (Oasis) des cantons habités , environnés entièrement de grands déserts et semblables à des îles de la mer. Ἀνάσεις δ' οἱ Αἰγύπτιοι καλεῖται τὰς οἰκιστένας χώρας, περιεχομένας κύκλῳ μεγάλαις ἐρημίαις, ὡς ἂν νήσους πελαγίας (1).

Nous n'indiquerons point ici les nombreuses corruptions (2) des mots *Oasis* et

(1) *Strabon. Geograph.* , lib. 17, p. 791 *ex edit. Casaub.* , et t. 2, p. 1140, *ex edit. Almeloveen*. Il est assez étrange que deux savans également recommandables, aient tous deux mal interprété ce passage de Strabon.

Le P. Hardouin, *Not. 17 ad Plin. Hist. natur.* , t. 1, p. 254 , *edit. in-folio* , dit que, suivant Strabon , le mot Ἀνάσεις désigne chez les égyptiens un pays désert, inculte et aride, *quæ vox, inquit, ægyptiis incultam*, etc. Schultens (*Index Geogr. in vit. Saladin ad vocem Thebais*) dit que ce même mot désigne chez les égyptiens des lieux rares et mal habités, suivant Strabon. *Qua appellatione ægyptiis signare loca rara et malè habitata....*

(2) On en trouvera une assez longue nomenclature dans le *Commentatio ad Histor. æthiopicam* de Ludolfe, p. 52. Cet ouvrage , ainsi que l'*Historia æthiopica* du même, sont remplis de l'érudition la plus rare et la plus curieuse.

el-Oùâhh (1) qui sont eux-mêmes, comme on vient de le voir, des corruptions de l'égyptien ou qobthe *ouahe*. Quant au nom d'*Agazar*, sous lequel le *P. Hardouin*, d'après Barrius et Abraham Ortellius, à ce que je crois, nous dit que l'on désignait ces îles de terre ferme, il est aisé de voir que c'est une corruption de l'arabe âl-djazâir, qu'on prononce aussi *âl-gazâir*, pluriel d'*âl-djézyréh* (l'île).

Les grecs (2) donnaient à l'Oasis, c'est-à-dire, à la grande Oasis, le nom de μακαρων νησος (îles des Heureux), peut-être par la même raison que Lucain nomme les libyens *beati* (riches), comme l'a très-bien observé M. William Young (ci-dessus, p. 323). Cette épithète semble indiquer que l'Oasis dépendait de la Libye, comme l'Oasis d'Ham-

(1) Les auteurs arabes prétendent que Oûâhbât est le nom d'un fils de Haoûylah, fils de Chous, fils de Canaan, fils de Cham, fils de Noë, etc. Cette opinion ne mérite pas même d'être discutée.

(2) Hérodote, lib. 3, cap. 26, p. 102, *ex edit.* Wesselling; et t. 3, p. 23 de la traduction du cit. Larcher. *Stephan. Byzant. de urbib. ad vocem.* ΑΥΛΙΣ p. 195.

mon dépendait de l'Égypte. Hérodote (1), auteur d'une Histoire d'Orphée, les nomme *phaeacis*. Je crois que Hérodote et Hérodore ne veulent désigner que la grande Oasis, dont la capitale se nommait *Ibis* (2).

§. II. *Nombre et position des Oasis.*

Il s'en faut de beaucoup que les auteurs anciens et modernes soient d'accord sur le nombre des Oasis ; cependant ni les uns ni les autres ne les ont jamais portées au-delà de trois.

Hérodote paraît n'en avoir connu qu'une, qu'il décrit (3) sous le nom d'*Oasis*, comme

(1) *Ab Olympiodoro citatus apud Photii bibliothecam*, col. 191, *ex edit.* 1611. Voyez sur Olympiodore ci-dessous, la note de la page suivante.

(2) Voyez ci-après l'article de la grande Oasis dans le chapitre des Oasis intérieures.

(3) Selon cet historien, lib. 3, cap. 26, p. 201 de l'édit. Wesselling ; et t. 3, p. 23, de la traduction du citoyen Larcher, « les troupes envoyées par Cambyse pour piller le temple d'Hammon, partirent de Thèbes avec des guides, et parvinrent jusqu'à la ville d'Oasis, habitée par des samiens, qui passent pour être de la tribu æschrionienne. » (. . εἰς Οἰσιν πόλιν, τὴν ἔχουσι μὲν

lui étant particulier. C'est celle que nous appelons la grande Oasis. Cet historien ne donne pas ce nom aux autres cantons isolés du désert, quoiqu'il décrive le pays d'Hammon, Aùdjélah, les Garamantes, etc. Je dirai même que la manière dont il raconte la ridicule et malheureuse expédition de Cambyse dans le désert, prouve qu'il établit une différence bien prononcée entre l'Oasis et le pays d'Hammon.

Olympiodore (1), qui écrivait à Thèbes

Σάμιοι τῆς Αἰσχρινίης φυλῆς λεγόμενοι εἶναι.) De là elle partit pour le pays d'Hammon, où elle n'arriva pas; car elle périt vers la moitié du chemin. Il s'éleva pendant qu'elle prenait son repas, un vent impétueux du sud qui l'ensevelit sous une montagne de sables. Il est aisé de s'apercevoir par le récit d'Hérodote, que Cambyse fut la dupe des égyptiens qui, voulant sauver ce temple très-révéré parmi eux, l'induisirent en erreur sur la route que son armée devait suivre pour y parvenir. La route la plus sûre, en partant de Thèbes, était de descendre le Nil jusqu'à Memphis, qui n'était qu'à 15 journées de l'Oasis d'Hammon, puisque le Caire n'est qu'à 16 journées de Syoùah.

(1) *Apud Photii Biblioth. cod. 80, col. 191, éd. 1611.* Cet écrivain, natif de Thèbes en Egypte, avait composé une histoire, ou plutôt un commentaire historique, à commencer depuis le 7^e. consulat d'Honorius

deux siècles et demi après Ptolémée, compte trois Oasis, et ce sentiment paraît avoir été adopté antérieurement par Strabon. Pline et Ptolémée ne font mention que de deux Oasis.

Pline connaissait (1) cependant l'Oasis d'Hammon; et il en a indiqué la position dans son livre 5, chapitres 5 et 6; mais, comme plusieurs écrivains, il ne donne le nom d'Oasis qu'à celles qui dépendaient de l'Égypte.

Ptolémée (2), comme le précédent, ne connaissait que deux Oasis, la grande et la petite. Il place la première sous le parallèle d'Abydos, vers le 26^e. deg. 55 min. de lati-

et le second de Théodose, jusqu'au moment où Valentinien, fils de de Constance et Placidie, fut proclamé empereur. Nous ne connaissons son ouvrage que par les fragmens conservés par Photius dans sa bibliothèque. Quoiqu'il ait raconté, de l'aveu même de Photius, beaucoup de choses incroyables (πολλὰ παραδοξολογῇ) touchant l'Oasis, ce savant en a tiré quelques détails assez curieux que nous rapporterons ci-après à l'article de la grande Oasis, chapitre des Oasis intérieures, p. 358 et suiv..

(1) *Histor. natur.*, lib. 5, cap. 5 et 6, t. 1, p. 201, *ex edit. Harduini*, t. 2, p. 301, *ex edit. Franzii*.

(2) *Geograph.*, lib. 4, p. 104 et 105, *ex edit. Amstelodami*, 1605.

tude ; l'autre vers le 28^e. deg. 45 min. , non loin du lac Mœris et au sud du parallèle de ce lac. En effet , on reconnaît assez bien ici la position de la première et de la seconde Oasis de Strabon. Quant aux latitudes indiquées par Ptolémée , il y a tout lieu de croire qu'il s'agit de quelque endroit remarquable dans chacune de ces Oasis.

Voici la position des trois Oasis de Strabon , indiquée par lui-même (1) :

« La première se trouve en face d'Abydos , à 7 journées de distance : elle abonde en eau , en raisin et autres productions , et est très-bien peuplée ;

« La seconde auprès du lac Mœris ;

« La troisième auprès de l'oracle d'Hammon , » ou plutôt cet oracle s'y trouvait. Ce géographe assure que ces trois Oasis dépendaient de l'Egypte , et cela pouvait bien être ainsi de son tems , lorsqu'Hammon était enclavé dans une province d'Egypte soumise aux romains. En outre , il avoue ingénument son ignorance sur tout ce qui se trouve

(1) Lib. 17, p. 813 de l'édition de Casaubon, t. 2, p. 1168 de l'édition d'Almeloveen.

au-delà d'Hammon et sur les Oasis de la Libye.

Le mot *él-ouàhhât*, pluriel d'*él-ouàhh*, employé par les auteurs arabes, semble leur servir à désigner tout le désert qui contient les *Oùàhh*, ou Oasis dépendantes de l'Egypte.

L'Edrycy (1) nous dit qu'elles sont situées « dans le voisinage et à l'ouest d'Eçoûan (il entend sans doute le canton dépendant de cette ville), et qu'elles s'étendent en descendant le long des limites de l'Egypte. « Elles ne renferment maintenant, dit-il, « aucun habitant, quoiqu'elles fussent autrefois bien cultivées. On y trouve encore « de l'eau qui fertilise la terre, ainsi que « des arbres et des édifices ruinés. Au-delà « de ce canton, jusqu'à ceux de Kavâr et « de Koukoû, on ne cesse de rencontrer « des plantations de palmier et des ruines de « bâtimens encore subsistantes. » Il ajoute ailleurs : « Dans cette section 4^e. du second « climat, se trouve le reste du canton des « Oasis, qui s'étend vers le midi jusqu'au

(1) Pag. 18 et 19 de la version latine, p. 489 du commentaire de Hartmann, 2^e. édit.

« pays des tadjouÿtes. Entre les Oasis et les
 « confins de la Nubie , on compte trois jour-
 « nées et autant sans eau des Oasis jusqu'à
 « Djofâr. L'Oasis n'est pas éloignée de l'em-
 « bouchure du canal Menhy (Mœris). »
 L'Edrycy parle ici de la grande Oasis.

Selon Aboùlfédâ (1), « les *él-ouâhhât*
 « sont au sud-est de Santaryah (aujourd'hui
 Syouah, la troisième Oasis) et séparées
 « du Maghreb (l'Afrique occidentale) par
 « le canton d'Aùdjélah, qui est une île dans
 « ces sables, et contient des habitations
 « placées sur les montagnes.

« (2) La limite occidentale commune à
 « l'Egypte et au Maghreb, est une ligne tirée
 « depuis une certaine montagne située sur
 « la côte (et pourrait être le petit Cata-
 « bathmus), jusqu'au canton des Oasis, et
 « de là jusqu'aux confins de la Nubie. »

Ailleurs, le même géographe nous dit

(1) Taqouÿm âl-boldân (Disposition des contrées)
 article du Maghreb (ou Afrique occidentale), pag. 9
 de l'édition arabe publiée par M. Eichhorn en 1791.

(2) *Descriptio Ægypti edidit et notis illustravit*,
David Michaëlis, p. 2 et 5 du texte arabe, 2 4 et 5 de
 la traduction latine.

que « les Oasis sont composées de can-
 « tons semblables à des îles , lesquels sont
 « environnés par le désert , à trois journées
 « du Ssa'id (la haute Egypte). » Il les divise ,
 d'après Yâqoùty , en trois districts , « situés
 « à l'ouest du Ssa'id et de la montagne qui
 « s'étend dans une direction parallèle au
 « Nil. »

Mais joignons ici , pour plus de certitude ,
 la traduction littérale du texte même d'Yâ-
 qoùty (1).

« Les *oùâhhât* (ou Oasis) , dit-il , sont
 « trois cantons situés à l'occident de l'E-
 « gypte et du Ssa'id. Deux montagnes bor-
 « dent le Ssa'id au couchant et au levant.
 « Ces deux montagnes environnent aussi
 « le Nil comme des aîles , jusqu'à ce que la
 « montagne orientale atteigne le Moqatham
 « et s'y termine. Au-delà on ne trouve que le
 « désert des arabes et la mer de Qolzoum.
 « L'autre montagne s'étend jusqu'à la mer.
 « Au-delà de cette montagne occidentale ,
 « est située la première Oasis , en face du

(1) Dans le savant commentaire de M. Hartmann
 sur la partie de l'Afrique du géographe Nubien , inti-
 tulée *Edrisii Africa* , etc. p. 494 et 495 de la 2^e. édit.

« Faïoùm. Elle se prolonge jusqu'à Eçoùân.
 « C'est un canton peuplé et cultivé, rempli
 « de plantations de palmiers, et de belles
 « vignes dont les fruits l'emportent sur ceux
 « de l'Egypte. Cette Oasis a une montagne
 « qui s'étend aussi loin qu'elle, et même
 « jusqu'au-delà d'un autre canton nommé
 « *la seconde Oasis*. Celle-ci est moins cul-
 « tivée et moins peuplée que la précédente.
 « Derrière elle, se trouve une montagne
 « semblable à l'autre. »

« Au-delà de cette Oasis, est située la troi-
 « sième (qu'on nomme *Santaryah*.) On y
 « trouve beaucoup de palmiers, de l'eau en
 « abondance, mais acide, qui cependant
 « sert à abreuver les habitans de ce canton.
 « S'ils en boivent d'autre, elle leur fait mal.

« Entre cette troisième Oasis et le pays de
 « Nubie, on compte six stations. Cette Oasis
 « est habitée par des tribus de berbers, de
 « léoùâtah et autres. »

La très-courte notice donnée par Ebn âl-
 Oûardy n'ajoute rien aux notions que nous
 avons tirées des écrivains précédemment
 cités, et sur-tout d'âl-Maqryzy, dont nous
 allons traduire différens fragmens. Nous de-
 vons pourtant observer qu'il dit que les Oasis

font partie de la troisième partie du Maghreb, nommée *Soûs Âl-Âdna* (Soûs) la plus voisine. Un autre écrivain arabe, au contraire, nommé *Chems éd-dyn*, place les Oasis parmi les départemens de l'Égypte.

Léon l'Africain (1), qui, comme on sait, a écrit originairement son ouvrage en arabe, dit que « les Oasis (2) sont un pays situé dans le désert de Libye, à 120 milles de l'Égypte. Il y a trois forts, beaucoup de maisons et de champs très-fertiles et abondans en dattiers. Les habitans sont presque noirs; ils sont avares au suprême degré et cependant très-riches, parce qu'ils se trouvent juste entre l'Égypte et Gaoga. Quoiqu'ils aient un chef particulier, semblable à un roi, ils n'en paient pas moins tribut aux arabes voisins. »

(1) *Descrittione dell' Africa*, t. 1, p. 83 de la collection des Voyages de Ramuzio.

(2) Léon écrit *al-guechet*, mot qui ne diffère pas d'*él-ouâhhât* autant qu'on le croirait. Il faut observer que les africains donnent à l'âlyf surmonté d'un *fatahh* (â), le son de l'*é*; et voilà pourquoi Léon a substitué deux *é* aux deux *a* du mot dont il s'agit. Quant au *gu* substitué à l'*ou*, c'est un changement de lettres fréquent dans toutes les langues : c'est ainsi que le *wall* des anglais devient *galle* en français.

§. III. *Division des Oasis , suivant les auteurs arabes.*

Les principaux géographes et historiens arabes (1) s'accordent à distribuer les Oasis en deux grandes divisions.

Dans la première, qu'ils nomment *Oasis intérieures* (2), ils comprennent la grande et la petite Oasis des grecs, des latins et des voyageurs modernes, lesquelles s'étendent en longueur depuis le parallèle de Thèbes jusqu'à celui de Béhnecê sur le Nil, c'est-à-dire, environ du 26 au 28^e. deg. de latitude.

Les deux groupes d'îles qui composent les deux Oasis, sont séparés par un désert d'environ 40 milles de longueur.

L'Oasis d'Hammon, nommée autrefois en arabe *Santaryah* et maintenant Syoùah,

(1) Al-Maqryzy, *Description topograph. histor. de l'Egypte*. — Al-Soyoûthy, *Description de l'Egypte et du Caire*. — Ebn Ayâs, *Cosmographie*, etc. J'ai donné des notices biographiques et bibliographiques fort étendues sur ces auteurs et sur leurs ouvrages, dans mes *notes et éclaircissemens sur le Voyage de Norden*, t. 3, édit. in-4^o.

(2) El-Oùâhhât el dâkhélât.

située presque sous le même parallèle que la petite Oasis, un peu au-dessus de celui de Béhnécê, constitue la seconde division, ou les *Oasis extérieures* (1).

Nous devons observer, d'après le célèbre et savant orientaliste Albert Schultens (2), que « dans la carte de l'empire ottoman, « dressée à Constantinople par Fagelius, « laquelle offre le cours du Nil, on aper- « çoit deux Oasis à l'ouest de la montagne « qui borde le Nil du côté du couchant. Ces « deux Oasis s'étendent vers le sud au-dessus « du lac Mœris, dans une espèce de mer de « sable. La première, plus voisine du lac « même, est désignée sous le nom d'*Oasis intérieure* (3), ou située dans le milieu; « l'autre sous celui d'*Oasis méridionale* (4); « la troisième, ou l'*Oasis éloignée* (5),

(1) El-Oùâhhât êl-khârédjât.

(2) *Index Geographicus in vitam Saladini ad vocem Thebais.*

(3) El-Oùâhh êl-dâkhéléh.

(4) El-Oùâhh êl-qeblyéh : on la nomme aussi quelquefois êl-Oùâhh êl-gharbyéh, Oasis occidentale.

(5) El-Oùâhh êl-qossoy.

« comme elle est nommée sur cette même
 « carte , est en effet très-reculée vers l'ouest ;
 « et elle occupe le même emplacement que
 « les anciens assignaient à l'oracle d'Ham-
 « mon. *La Fontaine du Soleil* (1) se trouve
 « placée au milieu de cette espèce d'île. »

Quoique l'on n'ait pas adopté sur cette carte les dénominations employées par les auteurs arabes que j'ai consultés , la description qu'en donne Schultens me semble confirmer pleinement ce que j'ai avancé au commencement de ce paragraphe. Ce que nos auteurs appellent les *Oasis intérieures* (2) , forme sur cette carte deux subdivisions , lesquelles correspondent à la grande et à la petite Oasis ; et leurs *Oasis extérieures* (3) sont bien évidemment les mêmes que l'*Oasis éloignée* (4) de la carte dont il s'agit.

(1) A'in Chems.

(2) El-Oùâhhât êl-dâkhélât.

(3) El-Oùâhhât êl-khârédjât.

(4) El-Oùâhh êl-qossoûy.

CHAPITRE II.

DES OASIS INTÉRIEURES , RENFERMANT LA GRANDE OASIS.

§. I. *De la grande Oasis.*

LA grande Oasis est la mieux connue des égyptiens et des arabes , qui la nomment généralement *él-Oùáhh* , c'est-à-dire , l'Oasis par excellence. La plupart des positions qu'ils indiquent pour les Oasis en général , sont relatives à celle-ci. Comme nous avons rapporté ces positions dans le chapitre précédent , nous y renvoyons le lecteur , pour nous occuper dans celui-ci de recherches capables de nous donner un résultat plus positif. Nous prendrons sur-tout pour guide dans nos recherches , l'inappréciable ouvrage de M. le major Rennell, sur la géographie d'Hérodote (1).

(1) Section 20 , p. 545-605 du *Geograph. System. of Herodotus* , etc. , dont j'ai donné le titre en entier ci-dessus dans ma note de la page 311.

La marche des kâravânes d'Egypte en Abyssinie, a fixé la position de cette Oasis dans la géographie moderne. Les kâravânes quittent les bords du Nil dans le voisinage de Syoùth, ou dans celui de Manfaloùth, dans la haute Egypte, à 75 ou 80 milles géographiques nord de l'ancienne Abydos, ville à laquelle correspond à-peu-près le centre de la grande Oasis. Manfaloùth est, selon Maillet (1), le point du Nil le plus voisin d'*él-Oùâhh*; or du point de départ de la kâravâne, c'est-à-dire, du Caire jusqu'à *él-Oùâhh*, il compte 13 journées. On compte sur la carte d'Egypte de d'Anville, environ 220 milles entre le Caire et la partie nord-est d'*él-Oùâhh*; ce qui donne 17 milles par jour. Ce compte s'accorde très-bien avec l'assertion de Maillet. Il paraît que la même partie d'*él-Oùâhh* est à 80 milles de Man-

(1) *Description de l'Egypte*, t. 2, p. 363 de l'édition-12. Voyez aussi sur cet endroit remarquable une excellente compilation sur l'Egypte en allemand, intitulée *Erdbeschreibung und Geschichte von Africa, das paschalik Aegypten* (Géographie et Histoire de l'Afrique, pâchalik d'Egypte), par M. Hartmann, auteur du Commentaire sur la partie de l'Afrique, de l'Edrycy, ouvrage souvent cité dans le cours de celui-ci.

faloùth. La kâravâne de Poncet (1) mit cinq jours à faire cette route, ce qui donne 16 milles par journée.

Il paraît que les kâravânes de la Nubie et du Dârfoûr font près de 100 milles anglais à travers la grande Oasis, dans une direction sud, un peu inclinée vers l'ouest, de manière à toucher presque le sud du parallèle de Thèbes. Mais comme il se trouve encore à un degré et demi de celui d'Eçoùân (Syéné), nous en concluons qu'Yâqouty (2) a tort de prolonger aussi loin la première Oasis. Notre critique s'étend jusque sur l'Edrycy (3), qui la place à l'ouest d'Eçoùân, à moins que tous deux ne prétendent parler que du territoire de l'Oasis. Au reste, nous ne pouvons guère donner à cette Oasis une étendue beaucoup plus considérable que celle que parcourent les kâravânes, c'est-à-dire, environ 100 milles; car il y a tout

(1) *Relation abrégée du Voyage que M. Charles Poncet, médecin français, fit en Ethiopie, en 1698, 99 et 1700, t. 3, p. 260 et suiv. des Lettres Edifiantes, nouvelle édition.*

(2) *Voyez le chapitre précédent, p. 352.*

(3) *Idem, p. 350.*

lieu de croire que les voyageurs profitent autant qu'ils le peuvent de tous les avantages que leur offre ce canton , situé sur la direction même de leur route.

Strabon (1) place sa première Oasis en face et à 7 journées d'Abydos. C'est évidemment la même qu'*él-Oùdhh* ; mais la distance indiquée par Strabon , est un peu trop considérable. On ne compte que 95 milles géographiques entre Abydos et le point le plus voisin d'*él-Oùdhh*. Ptolémée (2) a donc raison de ne compter que 96 milles.

Hérodote (3), qui ne connaissait que la grande Oasis , la place à 7 journées de Thèbes , à travers les sables. La distance entre l'extrémité du territoire de Thèbes et l'Oasis , peut être évaluée à 140 milles géographiques ; ce qui donne 20 milles par jour, suivant le compte du père de l'histoire. Ces journées sont plus fortes qu'on ne les calcule ordinairement. Cependant celles

(1) *Geograph.*, lib. 17, cap. 1, p. 813 de l'édit. de Casaubon; et t. 2, p. 1168 de celle d'Almeloveen.

(2) *Geographia*, p. 405 de l'édition de 1605.

(3) Lib. 3, cap. 26, p. 201, *ex edit.* Wesselling; et t. 3, p. 23 de la traduction de Larcher.

que l'on fait pour se rendre d'Alexandrie à Syouah , sont de plus de 20 milles.

« La grande Oasis, dit M. Rennell (1), paraît être formée d'un certain nombre de sites fertiles et isolés, ou espèces d'îles qui s'étendent dans une ligne parallèle au Nil et aux montagnes qui bordent la vallée de la haute Egypte. Ces îles de terre ferme sont séparées les unes des autres par des déserts de deux à quatorze heures de chemin ; de manière que toute l'étendue de cette Oasis pourrait bien être de 100 milles anglais, dont la plus grande partie est un désert. M. Poncet, qui la visita en allant dans l'Abyssinie, en 1698, en donne une description qui s'accorde assez bien avec celle qui se trouve dans les géographes arabes et dans les écrits des anciens. « On y voit, dit-il, beaucoup de jardins arrosés par des ruisseaux, et des forêts de palmiers qui conservent une verdure perpétuelle (2). »

« Toute cette Oasis a toujours dépendu

(1) *Geographic. System. of Herodotus*, p. 548.

(2) *Geographic. Syst. of Herodotus*, p. 549. J'ai vainement parcouru la relation de M. Poncet dans les *Lettres Edifiantes*, je n'y ai point trouvé la citation de M. Rennell.

de l'Egypte et en dépend encore aujourd'hui.

« Elle sert , aussi bien que celle de Syouah , de lieu de rafraîchissement pour les kâravânes. La première se trouve sur la route d'Egypte en Abyssinie et au Dâr-four ; l'autre sur celle de l'Egypte au Fezzân et à l'Afrique occidentale ; celle-ci est la plus fréquentée , parce que le commerce de l'ouest est bien plus actif que celui du sud ; en outre , la majeure partie de ces kâravânes est composée de pèlerins de la Mekke. Ajoutons que la grande Oasis , située seulement à 5 journées de l'Egypte , s'en trouve trop voisine pour être d'une grande utilité aux voyageurs ; tandis que Syouah , qui en est éloignée de 15 journées et même davantage , semble être pour les kâravânes ce qu'est l'île de Sainte-Hélène pour les vaisseaux anglais qui vont dans l'Inde.

Après avoir déterminé avec le plus de précision qu'il nous est possible, la position de la grande Oasis , nous allons rapporter tous les renseignemens historiques et même fabuleux que nous avons recueillis.

Les écrivains arabes, qui ont particulièrement fixé notre attention , ne racontent en général sur l'histoire des Oasis , que des

fables en faveur desquelles nous réclamons , non pas la confiance du lecteur , mais sa patience. Il n'est peut-être pas inutile d'observer aussi que la plupart des fables historiques des arabes reposent sur des faits bien certains. C'est à la sagacité du lecteur à démêler la vérité. Celles que l'on va lire , par exemple , semblent prouver qu'à une époque fort éloignée sans doute , la grande et la petite Oasis étaient très-peuplées , très-florissantes et renfermaient de vastes édifices. Les ruines qui existent encore ne rendent pas ces faits incroyables.

Au reste , voici la traduction littérale de l'article des Oasis intérieures , tirée de l'ouvrage d'âl-Maqryzy (1).

« Ouessyf-châh dit que Qofthym bâtit les deux villes des Oasis intérieures (2). On y fit des constructions merveilleuses , parmi lesquelles on distinguait des eaux qui se tenaient debout comme une colonne , sans

(1) *Description topogr. , histor. , etc. de l'Égypte* , article des êl-Ouâhhât êl-dâkhélât.

(2). Il s'agit sans doute ici de la grande et de la petite Oasis , qui , comme je l'ai déjà observé ci-dessus , p. 355 , sont comprises dans les Oasis intérieures.

se diviser ni se fondre , et l'étang que l'on nomme *Féles-théir* , ou la Chasseresse aux oiseaux. Lorsqu'un oiseau passait par-dessus cet étang , il y tombait et ne pouvait en sortir , de manière qu'on le prenait à la main.

« Il construisit aussi une colonne d'airain surmontée d'une figure d'oiseau. Quand un lion, un serpent ou d'autres bêtes dangereuses s'approchaient de la ville , l'oiseau sifflait très-fort et l'animal s'enfuyait. Il posa aussi quatre idoles de bronze sur les quatre portes de cette ville. Tout étranger qui s'en approchait était aussitôt absorbé par le sommeil , jusqu'à ce que les habitans vinssent lui souffler sur le visage. Alors il se levait ; mais si l'on n'avait pas cette attention , ce voyageur continuait de dormir auprès de l'idole jusqu'à ce qu'il pérît.

« Il éleva une tour fort mince, couverte de figures en verre , peintes et posées sur un piédestal de bronze. Au sommet de la même tour , était une statue de différens métaux , tenant à la main une espèce d'arc tendu comme pour lancer une flèche. L'étranger qui la fixait s'arrêtait aussitôt , et ne pouvait s'en aller , à moins que quelque habi-

tant ne vînt à son secours. Cette statue se dirigeait d'elle-même vers les quatre points cardinaux ; et l'on dit qu'elle subsiste encore aujourd'hui , et que les hommes évitent d'approcher de cette ville , malgré les trésors et les nombreuses merveilles qu'elle renferme , par la terreur qu'inspire cette statue ; si les yeux tombent sur ce talisman , on reste sur place jusqu'à la mort.

« Un certain roi fit quelques tentatives pour détruire cette statue ; mais il ne réussit pas, et perdit beaucoup de monde. On dit que Qofthym éleva dans une des villes des Oasis intérieures , un miroir par le moyen duquel il voyait tout ce qu'on voulait lui demander. Il construisit à l'ouest du Nil et en face des Oasis intérieures , des villes qu'il orna de nombreuses merveilles. Il chargea des génies d'en défendre l'accès. Personne ne pouvait y pénétrer ni en approcher , à moins qu'il n'offrît des sacrifices à ces génies ; et s'il les offrait , il approchait aisément et emportait des trésors tout ce qu'il voulait , sans éprouver d'obstacle ni de difficulté.

« Le roi Ssâ , fils d'Açâd , qu'on nomme aussi Ssâ , fils de Marqounès , fonda une ville dans les Oasis intérieures , et planta

à l'entour une grande quantité de palmiers. Il faisait sa résidence à Memphis, et régnait sur tous les nomes de l'Egypte. Il y fit des constructions merveilleuses, y plaça des talismans, rétablit les grands-prêtres dans toutes leurs dignités, chassa les musiciens et les bateleurs dont Açâd, fils de Marqounès, faisait ses délices. Il plaça dans les différens cantons de l'Egypte des hommes chargés de l'instruire de ce qui se passait autour d'eux. Il construisit sur la rive occidentale du Nil des phares, au haut desquels on allumait des feux, lorsqu'il venait à leur connaissance quelque chose d'extraordinaire, ou que l'on préparait une invasion. Lorsqu'il fut roi de toute l'Egypte, il appela les savans autour de lui, et ils se mirent à consulter les astres. Ils virent que le pays serait certainement submergé par une inondation du Nil. Il vit aussi que ce pays serait ravagé par un homme qui viendrait du côté de la Syrie. C'est pourquoi il rassembla tous les ouvriers de l'Egypte et les employa à bâtir une ville dans l'Oasis éloignée (1). Il munit

(1) S'agit-il ici de l'Oasis d'Hammon, dont nous avons parlé ci-dessus ? Je serais assez tenté de le croire. Alors cette anecdote appartiendrait au chapitre suivant.

cette ville d'une muraille haute de cinquante coudées. Il en fit le dépôt de toutes les sciences et de toutes les richesses. C'est cette même ville que rencontra Mouça, fils de Nosséir, du tems des ômmyades, quand il vint d'Afrique. Après s'être emparé de l'Egypte, (en 708 de J. C.) il projeta la conquête de l'Oasis éloignée, sur laquelle il avait des renseignemens. Il marcha pendant sept jours au milieu des sables, entre l'occident et le midi, et découvrit enfin une ville avec des murailles et des portes de fer, que l'on ne put ouvrir. Lorsque ses gens étaient montés sur ces murailles et dominaient dans la ville, ils s'y jetaient d'eux-mêmes. Voyant que c'était une entreprise impossible, il s'en alla après avoir perdu beaucoup de monde.

« Il y avait dans ce désert des lieux d'amusement pour les habitans, des villes merveilleuses et des trésors. Jusqu'à ce que les sables aient tout recouvert, il n'y a eu aucun roi en Egypte qui n'ait fait des talismans pour écarter ces sables : mais ces talismans se sont détruits par la longueur du tems ; et l'on ne peut cependant révoquer en doute le nombre des édifices, des villes, ainsi que les grands monumens qu'ils avaient

élevés. Les habitans avaient une puissance qui leur était particulière ; on en voit des preuves dans des édifices , tels que les pyramides , différens monumens à Alexandrie , ce qui existe encore dans le désert de l'Orient , et les montagnes où l'on a pratiqué des excavations dans lesquelles ils ont placé leurs trésors , tels que les temples et les peintures qui existent encore dans le Ssa'id , et où l'on voit les procédés de leurs sciences. Quand même tous les rois de la terre se réuniraient pour construire des édifices tels que les pyramides , ils n'y parviendraient pas ; de même , s'ils voulaient peindre des temples semblables à ceux du Ssa'id , ils n'y réussiraient pas , quelque tems qu'ils y employassent.

« On raconte que des maçons qui travaillaient dans des villages de la rive gauche du Nil ayant été maltraités par l'inspecteur de leurs travaux , s'enfoncèrent dans le désert occidental avec des vivres , pour mieux faire leurs affaires et revenir ensuite. Après un jour de marche et plus , ils se reposèrent au pied d'une montagne , et trouvèrent une bande de chameaux domestiques qui sortaient d'une vallée. Un d'entr'eux les suivit

et arriva à un endroit où il y avait des habitations, des arbres, des palmiers, de l'eau courante. Les habitans de ce canton se livraient à la culture, et avaient des demeures fixes. Il leur parla et fut frappé d'étonnement. Il retourna vers ses compagnons et les amena chez ce peuple, qui les interrogea, et à qui ils contèrent ce qui leur était arrivé. Ils y restèrent jusqu'à ce que leurs affaires étant rétablies, ils en partirent dans l'intention d'y revenir avec leur famille et leurs troupeaux, pour s'y établir tout-à-fait. Ils se mirent donc en route et marchèrent long-tems, mais sans parvenir à en retrouver le chemin; et ne pouvant y revenir, ils gémirent beaucoup du bonheur qu'ils avaient perdu. D'autres personnes s'étant écartées du chemin dans la partie occidentale de l'Egypte, trouvèrent une ville bien bâtie, très-peuplée, riche en troupeaux, environnée de palmiers et autres plantations. On leur y donna l'hospitalité; ils eurent à manger et à boire; ils passèrent la nuit dans un moulin à eau, s'enivrèrent et s'endormirent, et ne furent réveillés que par la chaleur du soleil; et tout-à-coup, ils se trouvèrent dans une ville abandonnée,

sans un seul habitant. Frappés de terreur , ils en sortirent et marchèrent un jour entier jusqu'au soir ; alors ils aperçurent une ville plus grande que la première , plus peuplée , plus riche en plantations et en nombreux troupeaux ; ils lièrent conversation avec les habitans , leur racontèrent l'histoire de l'autre ville. Ceux-ci se mirent à rire et à faire semblant d'être très-surpris ; ils les menèrent à un festin chez un des habitans de la ville ; ils mangèrent et burent jusqu'à s'enivrer. Le lendemain , ils se réveillèrent et se trouvèrent dans une grande ville sans habitans. Les fruits des palmiers plantés à l'entour de la ville étaient tombés par terre , et on avait coupé les arbres. Ils sortirent de cette ville ; ils avaient encore l'odeur des sorbets et les suites de l'ivresse. Après avoir marché une journée entière jusqu'au soir , ils rencontrèrent un gardien de moutons à qui ils demandèrent leur chemin ; il le leur indiqua ; ils marchèrent encore une partie du jour suivant , et arrivèrent à la ville d'Ach-moùnéïn , dans le Ssa'id. »

Le même auteur qui raconte cette anecdote , ajoute que « ces villes anciennes des Oasis intérieures , habitées par ces peuples ,

sont tombées au pouvoir des génies. Il y en a qui sont devenues invisibles, et que personne ne peut apercevoir.

« Boudssyr, fils de Qefthym, fils de Qobthe, fils de Busséir, fils de Kham, fils de Noë, fit bâtir dans le désert occidental, pendant son règne, des tours et des lieux de plaisance, où il plaça des personnes de sa famille, qui construisirent des édifices dans ce canton, de manière que tout l'occident fut habité et cultivé. Les choses restèrent ainsi pendant un très-grand nombre d'années, jusqu'à ce que les berbers vinssent se mêler parmi eux, contractèrent des mariages avec leurs filles. Mais ensuite ils se brouillèrent; il y eut des guerres qui causèrent la ruine du pays; tout fut détruit, à l'exception des stations nommées *él-ouâhhât* (*les Oasis*). »

Olympiodore, cité ci-dessus (page 347), assure que l'on ne contracte aucune maladie dans cette Oasis. La bénignité de l'air suffit pour guérir celles qu'on y apporte. On y creuse des puits très-profonds, etc. Les arbres y sont toujours chargés de fruits. On y sème (et récolte) l'orge deux fois par an. On y fabrique des horloges, etc. Le même

auteur pense que l'Oasis était autrefois une île, et cite pour preuve de son opinion, les écailles et autres dépouilles marines qui se voient sur la montagne située entre la Thébaïde et l'Oasis.

Mais c'est trop long-tems nous appesantir sur des fables qui, comme je l'ai déjà observé, semblent simplement nous prouver qu'il fut un tems où les Oasis renfermaient beaucoup plus d'habitans, d'édifices et de terrain cultivé qu'on n'y en trouve maintenant. Quant aux faits plus authentiques que nous avons pu rassembler sur cette Oasis, ils sont peu nombreux.

Nous savons que dans le cours du cinquième siècle, Nestorius, évêque de Constantinople, fut exilé à la grande Oasis, que dans le même tems, une tribu éthiopienne, nommée les *blemyens* ou les *mazices*, mit au pillage, et dont elle détruisit les habitans. Palladius et l'auteur des *Vitæ Patrum*, nous apprennent que les *mazices* étaient voisins de l'Oasis, et qu'ils y faisaient de fréquentes incursions (1). Elle fut aussi le

(1) L'une de leurs plus fameuses incursions eut lieu sous le règne de Dioclétien. Les *blemyens* et les *noba-*

siège d'un évêque ; mais le seul dont le laborieux père Lequien ait pu découvrir le nom , est un certain Patricius , primat à Arras en Lycie (1).

Dans une de leurs invasions , les mazices dont nous venons de parler , prirent et chargèrent de chaînes un nommé l'abbé Jean , recteur de l'église de Constantinople , et l'attachèrent avec Eustathe le romain et Théodore de Célicie. Jean pria les barbares de le conduire chez l'évêque , de qui il espérait obtenir de l'argent pour sa rançon et pour celle de ses compagnons d'infortune. On ne trouva chez l'évêque que huit pièces de monnaie. Alors l'abbé Léon , natif de Cappadoce , pria les barbares d'accepter les huit pièces et de le prendre en otage , afin de renvoyer les trois captifs. Son offre fut acceptée , et bientôt après , il eut la tête coupée.

Cette anecdote nous prouve que , dans le cours du 6^e. siècle , il y avait un évêque et un clergé assez nombreux dans la grande

thes adoraient Isis , Osiris et sur-tout Priape. Ils immolaient au soleil des victimes humaines. *Procop. de bello persico*, cap. 19, p. 59, éd. du Louvre.

(1) *Oriens Christian.* t. 2, col. 603 et 604.

Oasis. En effet le culte des idoles y fut détruit par un perse arménien nommé Narsès, vers l'an 530 de l'ère vulgaire (1).

Nous savons aussi que dans le cours du septième siècle, le deuxième régiment de cavalerie arménienne et le premier des quadès étaient cantonné dans la petite Oasis, sous la direction d'un chef considérable; le premier régiment de cavalerie abasgue, dans la grande Oasis, à Ibis, nom qui indique l'identité de cette Oasis avec celle dont parle Pline, et où fut relégué Nestorius (2).

(1) Ce Narsès (qu'il faut bien se garder de confondre avec le fameux eunuque Narsès, général des armées de Justinien), détruisit les temples de l'île de Philæ, en envoya les statues à Constantinople, après avoir fait emprisonner les prêtres. Voyez *Procopius, de bello Persico*, cap. 19, pag. 59 et 60 de l'édition du Louvre.

Ces circonstances, le témoignage des écrivains arabes et les relations de deux voyageurs qui ont dernièrement parcouru les Oasis, MM. Browne et Hornemann prouvent combien Savary se trompait, quand il se flattait de retrouver l'ancienne religion des égyptiens dans l'Oasis, où l'on a perdu jusqu'aux traces de la langue goblhe.

(2) Comme lui-même nous l'apprend dans deux de ses lettres conservées par Evagrius, lib. 1, *Histor.*

Il est assez étrange que le nom de cette ancienne capitale des Oasis ait échappé à M. Rennell, qui n'en fait nulle mention dans son chapitre des Oasis.

Voici deux autres faits positifs que nous avons pu recueillir dans les auteurs arabes, relativement à l'histoire de la grande et de la petite Oasis, depuis l'établissement de l'islamisme.

« Le souverain des Oasis en ce moment, c'est-à-dire, en 332 de l'hégire (943-4 de l'ère vulgaire), dit Âl-Maç'oudy, cité par

Eccl. p. 112 et 113 *ex edit. Valesii*. M. Michaëlis, *Not. ad Abulfed. Descrip. Ægypt.*, pense, avec raison, que cet endroit est le même que l'*Hibe* de la *Notitia imperii romani*. Mais ce savant ne paraît pas s'être aperçu que le même endroit a été mentionné par Pline, l. 5, c. 4, sous le nom d'*Ibi civitas Oeensis*, suivant certains manuscrits, et d'*Ibis civitas Ooassensis* ou *Ocensis*, suivant d'autres; ce qui signifie visiblement Ibis, ville de l'Oasis. Et il ne fallait pas moins que l'imagination romanesque du savant père Hardouin, pour retrouver dans les mots *Oeensis*, *Ooassensis* et *Ocensis*, celui de la colonie antonine Oea, l'une des trois anciennes villes qui composaient la Tripoli de Barbarie. Dalecamp a été plus heureux que le père Hardouin; il a très-bien senti qu'il fallait lire *Oasensis* (de l'Oasis). Voyez *Plinii, Hist. Natur.*, l. 5, c. 4.

âl-Maqryzy (1), est A'bdoûlmelik Ben Mérouân, de la famille des Léoûâtah (2); mais il suit la secte de Mérouân. Quand il

t. 3, p. 286, *ex edit. Franzii*. Le déclamateur Apion, ennemi des juifs et de l'historien Joseph, était né dans la grande Oasis. *Vid. Joseph cont. Apion*, p. 470, *ex edit. Havercampi*. — Suivant Calasiris (*apud Heliodori æthiopica*, lib. 3, p. 148 et 149, *ex edit. Bourdelotii*) et suivant Olympiodore (*Photii Biblioth. colum.* 191), Homère était originaire de la partie de la Théhaïde voisine de l'Oasis, et instruit de la doctrine sacrée et mystérieuse des égyptiens. On sait que ce poète fut accusé d'avoir publié sous son nom les poèmes d'une nommée *Phantasia*, déposés dans la bibliothèque de Memphis. Voyez mes *Notes et Eclaircissemens sur le Voyage de Norden*, t. 3, p. 235, édit. in-4°.

(1) *Description topograph. , histor. de l'Egypte*, article des *Oasis extérieures*. — Quoiqu'âl-Maqryzy ait placé ces faits dans le chapitre des Oasis extérieures, une lecture attentive suffit pour se convaincre qu'ils appartiennent aux Oasis intérieures, c'est-à-dire, à la grande et à la petite Oasis.

(2) Les anciens lebetæ. Nous avons eu occasion de voir les léoûâtah cités dans l'extrait d'Yâqoùty. Cette tribu habite le désert limitrophe de la grande Oasis du côté de l'occident. Il est étonnant que M. Hartmann ait avoué qu'il ne la connaissait pas. *Nec quidquam de tribu luvata vel luata compertum habeo. Edrisii Africa*, p. 495, not. 1, 2.^e édit.

monte à cheval , il est accompagné de plusieurs milliers de cavaliers choisis. Il demeure à près de six journées de l'Abyssinie, et à une égale distance des autres cantons habités dont nous venons de parler. »

Peu de tems après cette époque , « en l'an 339 de l'hégire (950-1 de l'ère vulgaire) , le roi de Nubie , à la tête d'une grande armée , fondit sur les Oasis , attaqua les habitans , en tua une partie et emmena un grand nombre de captifs. »

Outre cette ville d'Ibis , dont il n'existe plus , je crois , aucun vestige , nous indiquerons encore deux autres endroits , villes ou villages , qui ont été dernièrement visités par M. Browne. L'un est Charjé ou khardjéh , situé à l'extrémité septentrionale de la grande Oasis. C'est , je crois , le même endroit dont parle d'Anville , sous le nom de *Hargué* , suivant la prononciation égyptienne nous représente cette place comme la capitale des Oasis , ou au moins de celle dont il s'agit.

L'autre endroit , situé encore plus au nord , se nomme Bolâq ou Bulak (prononcez Boulâq) , suivant l'orthographe de M. Browne , qui a également visité cet endroit , fort peu considérable , comme on

peut en juger par le laconisme même du voyageur. (1) C'est pour suppléer, en quelque sorte, à ce laconisme, que nous allons traduire la notice qui se trouve dans l'ouvrage d'Al-Maqryzy (2).

« Bolâq, dit-il, est la dernière place forte appartenante aux musulmans, et une île voisine des cataractes. Cette île est environnée par le Nil; elle renferme une grande ville bien peuplée, avec des plantations de très-grands palmiers. La principale mosquée renferme une chaire (pour l'îmâm). C'est là que s'arrêtent les vaisseaux de la Nubie, et les vaisseaux des musulmans venant d'Eçoùân. Entre cet endroit et le canton nommé *Qosséir*, le premier canton de la Nubie, on compte un mille, et quatre milles entre Bolâq et Eçoùân; et d'Eçoùân jusqu'à cet endroit, les cataractes occupent le lit du fleuve, de manière que les vaisseaux ne naviguent qu'à force d'adresse et sous la con-

(1) Nouveau Voyage, etc., t. 1, p. 277.

(2) *Descrip. topograph., histor. de l'Egypte*, article *Bolâq*. Ce mot dérive du qoblhe Πιλακῆ, *cacumen*, ou Πιλαῆ, *contentio*, nom qui convient très-bien à une frontière, et d'où paraît être dérivé le nom de l'île de Philæ.

duite des pêcheurs, qui prennent là du poisson et connaissent cette partie du fleuve. Qosséir renferme une forteresse de dernière ligne; et il y a une porte qui conduit en Nubie. »

§. II. *De la petite Oasis.*

La petite Oasis, que les arabes nomment tantôt l'*Oasis méridionale*(1) et tantôt l'*Oasis occidentale*(2), fait partie de ce qu'ils appellent les *Oasis intérieures*. Elle est bien moins connue que la précédente, parce qu'elle ne se trouve sur la route d'aucune kâravâne.

Ptolémée, le seul parmi les anciens qui indique positivement la situation de cette Oasis, la place vers le 28^e. deg. 45 min. de latitude, à 75 milles géographiques ouest d'Oxyrynchus, aujourd'hui Behnécê, sur le canal de Joseph. Mais M. Rennell (3) reproche à Ptolémée de s'être trompé sur

(1) *El-Oùâhh el-qeblyéh.*

(2) *El-Oùâhh el-gharbyéh.*

(3) *Geographic. System. of Herodotus. Voyez ci-dessus, p. 355.*

la position d'Oxyrynchus , erreur qui ne peut influer sur la position qu'il assigne à l'Oasis en général ; car il est possible que le géographe grec ait eu en vue le chef-lieu de l'Oasis , conjecture qui acquiert une certaine probabilité par le témoignage d'Aboulfédâ (1) , qui cite une ville nommée *Béhnécé* dans le canton d'*él - Oûdhhât*. L'Edrycy (2) place cette même ville sur la route du Caire au Fezzân et à Marok.

Il n'est pas inutile d'observer qu'Aboulfédâ établit une distinction bien prononcée entre la *Béhnécé d'Egypte* , comme il l'appelle , laquelle est située sur le canal de Faïoum , et une autre ville de Béhnécé dans les Oasis , sur la frontière de la Nigritie , à 171 milles ou 9 journées de Santaryah , (la troisième Oasis) à 3 journées du Ssaïd et à 7 du Caire , à 40 milles géographiques de l'extrémité septentrionale de la grande Oasis , suivant M. Browne.

C'est de cette seconde Oasis que Paul Lucas a entendu parler au Caire , comme d'un endroit peu considérable , à quelques

(1) *Descript. Ægypti* , p. 3, 8, 14 et 15 , *ex edit.* Michaëlis.

(2) Page 43 de la traduction latine des maronites.

jours de la ville de Faïoùm. On y trouve beaucoup de palmiers qui produisent les meilleures dattes d'Egypte. Les arabes qui possèdent et cultivent ce canton, tirent leur eau des puits creusés dans le désert avec beaucoup de peine et d'industrie. Ils paient leur tribut au pâchâ du Caire, en dattes (1). C'est, suivant M. Browne, une espèce de chef-lieu d'établissement des arabes maghrebins (ou occidentaux), qui s'étendent jusqu'au Fezzân et même à Tripoli. Ils passent de cette Oasis à l'extrémité occidentale du lac Qern, dont les bords de ce côté leur appartiennent. On y voit des ruines.

(1) Lucas, *troisième Voyage*, t. 2, p. 206.

CHAPITRE III.

DES OASIS EXTÉRIEURES.

§. I. *Leur identité avec l'ancienne Santaryah des arabes (aujourd'hui Syouah), et l'Oasis d'Hammon.*

Les témoignages positifs d'âl-Maqryzy et d'êbn Ayâs , me dispensent d'entrer dans de longues discussions pour établir le fait énoncé dans la première partie du titre de ce paragraphe.

« Les Oasis extérieures , dit êbn Ayâs (1), sont ce que nous connaissons maintenant sous le nom de pays de Santaryah , ainsi que la portion du pays d'Elnedjoubyn , qui lui est contigue du côté du sud , la plus grande partie du Djofar , du Bahhréïn , en retour vers Santaryah , en côtoyant les habitations de la tribu d'Helâl , et au pied de la mon-

(1) Dans sa cosmographie arabe , intitulée Nechq êl-Azhâr , etc. , article des *Oasis extérieures*. Voyez la Notice de cet ouvrage dans mes *Notes et éclaircissemens sur Norden*, t. 3, p. 355.

tagne connue sous le nom du mont de Goliath le Berber (1). A l'est de cette montagne est l'Egypte. »

Santaryah portait déjà le nom de Syoùah du tems d'âl-Maqryzy, c'est-à-dire dans le quinzième siècle de l'ère vulgaire, comme cet historien (2) nous l'apprend lui-même dans sa description topographique de l'Egypte, chapitre intitulé : *Description de Santaryah*.

« Santaryah est aujourd'hui un très-petit canton, dit-il ; il ne contient qu'environ six cents berbers : ce canton se nomme *Syoùah* (3), et leur langue *soùyèh* ; elle approche beaucoup de la langue *zyâlah*, ou

(1) Le nom de *Djaloùth* ou *Goliath* est très-célèbre parmi les berbers, qui se croient issus des philistins dont ce géant était chef, et qui se réfugièrent dans le mont Atlas, après sa défaite et sa mort.

(2) Al-Mâqryzy est mort en l'an 845 de l'hégire (1441 de l'ère vulgaire). Voyez la notice que j'ai donnée de cet auteur et de sa *Description de l'Egypte*, dans le tome VI des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, p. 320-386.

(3) Il ne faut pas confondre cet endroit avec le pays indiqué par Ludolfe sous le nom de Soua, Shewa, vel Shawa Habessynis. Ce savant ignorait la situation de ce royaume que Bruce a fixée. Voyez *Ludolfi Commentar. ad Hist. æthiopicam*, p. 87. *Bruce's Travels*, t. 3, p. 255.

zenâtah (1), » suivant quelques manuscrits. Nous donnerons de plus amples renseignements sur cette langue, dans la section qui lui est particulièrement consacrée.

Le même auteur ajoute que les habitans sont cruellement tourmentés par la fièvre ; assertion confirmée par le témoignage de M. Browne , qui dit que les étrangers sont attaqués à Syoùah de fièvres ordinaires et de fièvres malignes (2).

Quant à l'identité de Santaryah (ou Syoùah) avec l'Oasis d'Hammon , il serait difficile de rien ajouter aux preuves si bien développées par M. le major Rennell (3) et par M. Young. (4)

§. II. *Position et description de Santaryah.*

L'Edrycy (5) place Santaryah , qu'il écrit Sant-ryah , à dix journées ouest d'Aùdjélah ,

(1) Voyez ci-après l'article de la langue de Syoùah.

(2) *Agues and malignant fevers* , p. 24 de l'édition anglaise , t. 1 , p. 35 de la traduction française.

(3) Voyez le *Geograph. hic. System. of Herodotus* , p. 576-607.

(4) Voyez la Dissertation de ce savant , immédiatement avant ce Mémoire.

(5) *Edrisii Africa edid. Hartmann* , p. 302 , 303.

à quatre stations de Bahhréïn , à neuf stations nord de la mer Méditerranée , et à quatre journées du mont Qalméry (1). De Santaryah on peut pénétrer dans le pays de Kavâr et autres cantons du Soûdân (la Nigritie).

Ebn Ayâs s'accorde (2) parfaitement avec l'Edrycy sur la distance du mont Qalméry , et ajoute que Santaryah est à 4 journées de la Nubie dans le désert.

Aboulfédâ place la description de Santaryah dans sa table du Maghreb (ou Afrique occidentale) : « Positivement sous le même parallèle , latitude , dit-il (c'est-à-dire le 27^e. deg. 52 minutes), et vers le 48^e. deg. 50 minutes de longitude , gît la ville de Santaryah. De la mer à Santaryah , auprès d'une petite colline , on compte huit stations ; à l'est et au sud de cette même ville , sont situées les Oasis septentrionales. »

(1) Cette même montagne dont il a été déjà fait mention ci-après , p. 392 , et qui renferme des mines de fer.

(2) Dans sa Cosmographie , intitulée *Nechq el-Azhâr* , article de Santaryah.

Suivant *âl-Maqryzy* (1), « on compte onze journées de Santaryah à Alexandrie, et quatorze jusqu'à Djyzah. »

Les habitans de Syoùah, que le citoyen Ripault (2) vit à Alexandrie, et qui lui four-

(1) Description Topographiq., Histor. de l'Egypte, article de Santaryah.

(2) Le citoyen Ripault, membre et bibliothécaire de l'Institut d'Egypte, maintenant bibliothécaire du premier consul, « était à Alexandrie auprès du général Kléber, que sa blessure y retenait, lorsqu'on amena en sa présence trois arabes que l'on croyait être des bédouïns. A peine furent-ils entrés, que plusieurs musulmans et le citoyen Arnaud, français établi depuis long-tems en Egypte, les reconnurent pour être des habitans de Syoùah, et assurèrent qu'ils ne pouvaient avoir des intentions fâcheuses. Leurs manières simples et aisées, leur regard assuré et doux en même tems, ce en quoi il diffère des arabes voleurs, leur démarche pleine de franchise et de noblesse, leur extérieur enfin accrurent les bonnes dispositions que le rapport des musulmans avaient déjà fait naître en leur faveur dans l'esprit du général Kléber. Il s'informa du motif de leur arrestation. Arrivés à Alexandrie depuis quelques jours, ils avaient visité le camp, s'étaient introduits sous les tentes, avaient porté la main aux faisceaux d'armes et regardé dans les bouches des canons avec une curio-

nirent les matériaux d'une notice extrêmement curieuse, dont il a bien voulu me donner communication, et qui formera le sujet du paragraphe quatrième, lui dirent que l'on comptait quatorze journées d'Alexandrie à Syoùah. Pendant les dix premières, on rencontre de la verdure et des puits assez abondans, pour satisfaire aux besoins des kâravânes. L'onzième jour, on arrive à un désert aride et sans eau, où l'on aperçoit seulement quelques lièvres, des gazelles, des buffles et des autruches. Le sol de ce désert est pierreux, et parsemé à de

sité naïve et sur le motif de laquelle on s'était mépris.

« On les avait arrêtés comme espions des bédouïns; leur costume, entièrement semblable à celui des arabes, justifiait assez cette erreur. Après des questions auxquelles ils répondirent avec autant de sens que de simplicité, ils durent se retirer très-satisfaits du général français. Témoin de cette scène, le citoyen Ripault y avait pris tout l'intérêt qu'elle devait inspirer. Le général Kléber l'avait chargé de recueillir les rapports de quelques habitans d'Alexandrie qui avaient fait le voyage de Syoùah. C'est d'après leur récit et plusieurs détails communiqués par le citoyen Arnaud dont on vient de parler, qu'a été tracée l'esquisse dont je donne ici une faible portion, et dont le reste forme le quatrième paragraphe de ce chapitre. Voyez ci-après, p. 398 et suiv.

certaines distances de monceaux de cailloux, pour indiquer la route qu'il faut suivre. Le voyageur se fait un devoir religieux d'y déposer une pierre. Le quatorzième jour, on se repose des fatigues d'une route aussi pénible, en arrivant au milieu d'un canton fertile et arrosé d'un grand nombre de canaux.

« Tout le pays des Oasis, dit Ebn Ayâs, est un désert inhabité. On y rencontre peu d'hommes, quoique l'eau y soit commune, (on y compte, suivant âl-Maqryzy, vingt fontaines qui fournissent une eau douce et agréable, et il y a beaucoup de citernes), et quoiqu'il y ait beaucoup de palmiers, d'arbres et de fruits. Il nourrissait autrefois des vaches et des moutons; mais ces animaux n'existent plus, et c'est un désert.

« C'est dans le pays des Oasis (extérieures) qu'est située la montagne de Ghaçân, touchant laquelle on raconte tant de merveilles. Elle renferme des mines d'émeraudes, que l'on exploitait pour les transporter en Egypte. Au pied de cette même montagne, se trouve une vallée habitée par d'immenses serpens, aussi grands que des palmiers. Ils avalent les moutons, les veaux et les hom-

mes. Il y a aussi dans cette Oasis d'autres serpens , dont la morsure est mortelle pour les chameaux. On y trouve un petit âne sauvage , rayé de noir et de blanc , d'une structure singulière ; il ne peut souffrir d'être monté , et il ne vit que peu de tems quand on le conduit hors de son pays natal.

« Les habitans de ce canton fabriquent des tapis de cuir, qu'on nomme *él-ouâhhyéh* (tapis de l'Oasis), et qui sont d'une grande beauté.

« Ils font aussi un grand commerce de dattes , de raisins secs , de figues et de jujubes ; car ces fruits sont très-abondans dans leur pays. » — Les orangers n'y réussissent pas moins , si l'on en croit un fait raconté et attesté par âl-Maqryzy lui-même , dans sa description de l'Egypte , à l'article des Oasis extérieures.

« Le lieutenant d'Aboû cheykh êl-mo'éz hhâmm êd-dyn A'mrou èbu Mohhammed êbn Zenguy êl-cheherzoûry , m'a raconté avoir entendu dire dans le pays des Oasis , qu'il s'y trouve un oranger , sur lequel on cueille chaque année quatorze mille oranges mûres , sans compter celles qui tombent et celles qui ne parviennent pas à leur matu-

rité. Je ne voulais pas croire ce qu'il me disait, jusqu'à ce que j'eusse vu par moi-même l'arbre dont il s'agit. Il est aussi grand que nos plus grands sycomores (1) d'Egypte. J'interrogeai le préposé à la tenue des livres ; il me montra un registre , sur lequel on inscrivait la quantité d'oranges récoltées. J'y lus ces mots : « Cette année, on a cueilli
« sur tel oranger quatorze mille oranges
« mûres , sans compter celles qu'on a laissées,
« parce qu'elles étaient encore vertes ,
« et celles qui sont tombées. »

En décrivant les productions végétales de cette Oasis, nous ne devons pas oublier ces grenades dont parle Aboùlfédâ (2). « Elles sont d'abord amères , deviennent ensuite très-douces et parfumées , à mesure qu'elles mûrissent ; mais elles donnent la peste aux habitans. »

« On tire aussi des Oasis de l'alun blanc , qui se trouve dans une vallée située en face

(1) Nommés *djournéïz* en arabe.

(2) Description du Maghreb , page 20 de l'édition arabe de cette portion de sa Géographie , publiée par M. Eichhorn , sous le titre d'*Abulfedæ Africa. Göttingæ. 1791.*

de la ville d'Edfoû. Du tems d'El-Melik êl-Kâmel Mohhammed Ben êl a'âdel âbou bekrr, et de son fils êl-Ssâlehh nedjem êd-dyn Ayyouh A'ly (1), les habitans des Oasis rendaient jusqu'à mille qanthârs d'alun blanc chaque année au Caire, et recevaient en échange de l'orge qu'ils portaient aux Oasis; mais ce commerce fut bientôt négligé et abandonné.

Ebn êl-Oûârdy (2) et Ebn Ayâs (3) confirment une grande partie de tous les détails que nous venons de raconter. Le premier ajoute que l'on trouve à Santaryah des mines de fer, et le second observe que ces mines de fer se trouvent dans le mont Qalméry, indiqué précédemment par l'Edrycy, lequel est situé à quatre journées de Santaryah.

(1) C'est-à-dire de l'an 1174 jusqu'en 1249 de l'ère vulgaire. Le premier des deux princes dont il s'agit fut déposé par le célèbre Sselâhh êd-Dyn, vulgairement nommé *Saladin*, et était comme lui de la dynastie Kourde qui régna sur l'Egypte et la Syrie.

(2) Voyez l'extrait de sa Cosmographie dans les notices des manuscrits de la Bibliothèque nationale, t. 2, p. 27 et 28. Il écrit Chantaryaht; mais c'est certainement une faute de copiste.

(3) *Nechq êl-Azhâr*, etc., Description de Santaryah.

Cette montagne est probablement la même qui , selon Aboûl-Fédâ , environne Santaryah.

§. III. *Précis historique sur Santaryah.*

Il est sans doute inutile de prévenir le lecteur que ce paragraphe renfermera beaucoup plus de fables que de vérités ; mais nous n'ignorons pas aussi qu'un pareil avertissement ne serait point déplacé au commencement de beaucoup d'histoires , dont l'apparente véracité n'est souvent qu'un surcroît d'impostures.

Malgré l'identité bien reconnue des Oasis extérieures et de Santaryah , les principaux écrivains arabes leur ont consacré deux chapitres séparés , dont nous allons donner la traduction.

(1) « Les Oasis extérieures ont été bâties par un des premiers rois Qobthes , nommé êl-Bouûdsyr , fils de Qofthym , fils de Messrâïm , fils de Bélysser , fils de Khâm , fils de Noë.

(1) Al - Maqryzy , Descript. topograph. , histor. de l'Egypte , chap. des Oasis extérieures.

« Suivant Ebn Oûessyf Châh , lorsqu'él-Bouïdsyr parcourut l'Occident pour voir ce que renfermait cette contrée , il rencontra un vaste canton inondé par les eaux , couvert d'herbes , et d'où sortaient plusieurs sources. Il construisit des tours et des maisons de plaisance , pour y établir quelques-uns des gens de sa maison ; ils cultivèrent donc ce pays , et y bâtirent , de manière que tout ce canton fut bientôt peuplé et fertilisé , ainsi que tout l'Occident. Les choses restèrent dans cet état jusqu'à ce que les Berbers vinssent se mêler avec eux. Bientôt ils s'unirent ensemble par les liens du mariage ; mais ensuite la discorde éclata ; ils se querellèrent ; et par les suites de la guerre , ce pays fut dévasté et abandonné , au point qu'il ne subsista que quelques restes d'habitations , nommées aujourd'hui les *Oasis* » (*él-ouâdh* en arabe). Cette dernière phrase me semble ajouter un nouveau degré de probabilité à ma conjecture sur l'étymologie du nom des Oasis (1).

« La ville de Santaryah , suivant Ebn Oûessyf Châh , fait partie des Oasis (exté-

(1) Voyez ci-dessus , p. 343.

rieures); elle a été bâtie par A'dym, fils de Menàqyoùs, fondateur de la ville d'Akhmym et l'un des anciens rois qobthes.

« Le même Ouessyf Châh nous apprend que ce prince imita la prudence et la sagesse de son père, ce qui le rendit cher et respectable aux égyptiens. C'est le premier qui construisit des cirques et ordonna à ses compagnons de s'y exercer. On lui doit aussi les premiers hôpitaux pour le soulagement des malades et des vieillards décrépits. Il eut soin de les fournir de remèdes; il y plaça des médecins avec un traitement convenable; il mit des économes à la tête de cet établissement; il établit pour lui-même une fête, où l'on se rassemblait dans son palais; et on la nommait la *fête du roi*. A une certaine époque de l'année, ses sujets buvaient et mangeaient pendant sept jours. Il assistait à ces fêtes dans un appartement élevé sur des colonnes dont le chapiteau était d'or, et qui étaient recouvertes d'étoffes magnifiques tissées aussi en or. Il se tenait sous un dôme revêtu dans l'intérieur de marbre, de verre et d'or.

« Ce fut sous le règne de ce prince que l'on bâtit Santaryah dans le désert de l'Oasis.

On employa pour cette construction des pierres blanches , carrées. Dans chaque muraille était une porte au milieu de laquelle aboutissait une grande rue qui se terminait à la muraille opposée. Dans chaque rue étaient des portes à droite et à gauche , lesquelles conduisaient dans l'intérieur de la ville. Au centre de cette ville , se trouvait un théâtre garni , dans tout son contour , de sept degrés , et recouvert d'un dôme de bois parfumé , porté sur de grandes colonnes de marbre. Au milieu du cirque , s'élevait une tour de marbre surmontée d'une statue de granit noir , laquelle tournait avec le soleil. Les autres parties de ce dôme étaient ornées de figures qui sifflaient , chantaient dans des langages différens. Le monarque s'asséyait sur le degré le plus élevé du cirque , ayant autour de lui ses enfans , ses parens et des fils de souverains ; sur le second gradin , on voyait les chefs des prêtres et les vézyrs ; sur le troisième , les chefs de l'armée ; sur le quatrième , les philosophes , les astrologues , les médecins , les professeurs de différentes sciences ; sur le cinquième , les architectes ; sur le sixième , les gens qui exerçaient les arts ; et sur le

septième, le peuple. On disait à chaque rang des spectateurs : « Regardez ceux qui sont au-dessous de vous, et non ceux qui sont au-dessus. » C'était là un avis instructif.

« La femme de A'dym le perça d'un coup de poignard, et il mourut après un règne de soixante ans. »

Voici une anecdote qui a beaucoup de ressemblance avec celle que nous avons rapportée à l'article des Oasis intérieures (p. 368) ; je crois que c'est la même adaptée à Santaryah, chef-lieu des Oasis extérieures. Au reste, celle-ci n'est pas plus vraisemblable que l'autre.

« Lorsque Thâreq Ben Zayâd (1) se rendit en Espagne, il passa auprès de Santaryah

(1) « Thâreq Ben Zayâd, âl-ssadfî, conquît l'Espagne en 92 de l'hégire (710 de l'ère vulgaire ; quelques-uns ajoutent le 8 de redjeb 92.) » *Bibliotheca arabico. hispana*, t. 2, p. 321, 322. Ce Thâreq Ben Zayâd, gouverneur d'Espagne pendant un an, était le lieutenant de Moûça, fils de Nosséïr, gouverneur d'Afrique. Ce fut lui qui donna son nom au rocher appelé maintenant *Gibraltar*, corruption de *Djebel Thâreq* (montagne de Thâreq). Il donna aussi à ce même rocher le nom de *Djebel âl-Fatahh* (Montagne de la Victoire), qu'il n'a point conservé.

et il aperçut une ville immense au milieu du désert des arabes. Les portes étaient de fer et obstruées en grande partie par les sables. Quelqu'effort que l'on fît pour les ouvrir, on ne put y réussir. Plusieurs personnes se déterminèrent donc à escalader les murailles. Tous ceux qui montèrent, se précipitèrent dans l'intérieur de la ville, sans que l'on en sût le motif. Thâreq perdit ainsi un grand nombre de ses compagnons, ce qui le chagrina beaucoup. Il abandonna son entreprise et passa outre. »

Il paraît que dès l'an 1150 de l'ère vulgaire (1), la religion musulmane était déjà bien établie à Santaryah et avait entièrement supplanté le christianisme, puisque l'Edrycy nous apprend que de son tems, il y avait une *chaire* (2) à Santaryah, « c'est-

(1) L'Edrycy termina sa Cosmographie en 548 de l'hégire (1253 de l'ère vulgaire), environ 173 ans avant Aboùlfédà. *Edrisii Africa*, edidit Hartmann, p. 67 de la 2^e. édit. Cette note peut servir de supplément à celle que j'ai déjà insérée ci-dessus, p. 229.

(2) *Member* : c'est la chaire qui se trouve dans les mosquées paroissiales et dans laquelle monte l'imâm, pour faire le *khothbéh*, ou prône, dans lequel il prie pour le souverain régnant, etc.

à-dire, que cette ville était le siège d'un îmâm, ou prélat musulman. « Les habitans étaient alors un mélange de berbers et d'arabes citadins qui buvaient de l'eau de citerne, car les fontaines sont rares. Il y croît beaucoup de palmiers. »

§. IV. *Etat actuel de Syoùah.*

Mon intention n'est pas de répéter ici les détails consignés dans les relations de MM. Browne et Hornemann ; mais je crois que ceux qu'on va lire y formeront un supplément intéressant : ils font partie de la note qui m'a été communiquée par le cit. Ripault (1).

« La population, divisée en deux tribus, fortes ensemble d'environ deux mille ames, habite, réunie comme une seule et même famille, dans une vaste maison qui, par sa disposition, paraît ressembler à ces *khâns* (2), si communs dans une grande partie de l'Asie. Une muraille fort élevée

(1) Voyez ci-dessus, p. 386.

(2) Ou kâravânsérây.

lui sert de rempart contre les incursions et les coups de main des arabes.

« Le gouvernement de cette peuplade est confié à douze cheykhs pris parmi les anciens des deux tribus. Chaque jour ils se réunissent, fixent le prix des comestibles et rendent publiquement la justice. Lorsque, dans une affaire les avis sont partagés, la décision est remise au plus âgé des cheykhs. Quoiqu'il se rencontre rarement des coupables à punir, la peine du talion, à laquelle se borne leur code criminel, est dans l'occasion appliquée sévèrement et avec impartialité. Les fautes contre la police sont punies par des amendes au profit des pauvres.

« Si l'égalité chimérique des biens n'existe pas chez ce peuple, la simplicité de ses mœurs patriarcales y supplée. Le pauvre entre dans le champ du riche, se rassasie de fruits et se retire sans rien emporter.

« Par leur position au milieu des déserts, les habitans de Syoùah pourraient se croire à l'abri de toute entreprise militaire; cependant ils sont si jaloux de leur liberté, qu'ils ne négligent rien pour prévenir une invasion. Un syoùahyen aurait été puni de mort,

si, recevant une lettre d'un souverain, d'un pâchâ, d'un bey, ou même d'un simple particulier, il ne l'avait déposée sur-le-champ entre les mains des anciens. Les kâravânes du Fezzân qui, après trente jours de marche, traversent Syoùah, en conduisant au Caire des esclaves des deux sexes, celles qui s'y rendent d'Alexandrie et de la côte de A'qabéh, sont, à leur arrivée, visitées par un cheykh chargé, sous le nom de *cheykh des nouvelles*, de reconnaître s'il ne s'y trouverait pas quelque étranger suspect.

« Les syoùahyens vivent avec les différentes tribus d'arabes, dans un accord fondé sur les besoins de ces derniers, qui viennent acheter chez eux les dattes que leur pays produit en abondance.

« Pacifiques par caractère, ils sont belliqueux quand la nécessité les y contraint. Ils connaissent l'usage des armes et s'en servent avec adresse et courage, lorsqu'il s'agit de faire respecter leur nation.

« S'il est arrivé quelquefois à l'un d'eux de recevoir une insulte dans ses voyages, les représailles exercées par ses concitoyens sur toutes les tribus d'arabes indistinctement, ont dégoûté ceux-ci pour long-tems

de réitérer leurs hostilités. Aussi les syoùahyens traverse-t-il avec sécurité et confiance les déserts de l'Afrique, sûr de trouver pour se nourrir et se reposer, les fruits secs et la tente hospitalière de l'arabe.

« La ville est, dans une étendue de six à huit lieues, entourée de dattiers. Le terroir y produit tous les fruits de l'Europe : la pomme, la poire, la pêche, la prune, le raisin s'y cueillent en abondance. Le bled qu'on y sème en petite quantité, y réussit assez bien. Les légumes y sont inconnus : peut-être a-t-on négligé d'en introduire la culture. Les syoùahyens savent extraire de leurs olives, remarquables par leur grosseur, une huile excellente.

« Une fontaine jaillissante suffit à leurs besoins et fournit à l'arrosement des plantations. Cet arrosement est réglé ; et chaque jour il se fait une distribution nouvelle des eaux, sous les yeux et par les ordres des cheykhs. Quelques sources d'eaux chaudes leur offrent des bains auxquels ils paraissent attacher des propriétés médicinales.

« Tous ces avantages que les syoùahyens doivent à leur gouvernement, à la nature et à leurs mœurs, ne sont pourtant pas

sans mélange. Chaque année , depuis le commencement de l'été jusqu'à celui de l'automne , c'est-à-dire , dans la saison des fruits , des fièvres d'une nature très-maligne⁽¹⁾, et particulièrement mortelles pour les étrangers , enlèvent une portion des naturels du pays. »

§. V. *De la langue que l'on parle à Syonah.*

C'est le savant et estimable M. Marsden ⁽²⁾ qui va nous fournir la première partie de ce paragraphe. J'y ajouterai quelques observations tirées du précieux travail de mon

(1) Voyez ci-dessus , p. 385.

(2) M. Marsden a débuté dans la carrière des lettres , par un ouvrage de la plus haute importance et d'une exactitude rare. C'est l'Histoire de Sumatra , dont nous avons une bonne traduction française par le cit. Parraud , en 2 vol. in-8°. Depuis son retour en Angleterre , il paraît s'être spécialement occupé de l'étude des langues , comme le prouve sa belle Pantographie , imprimée par Figgins , et son Catalogue de Grammaires et de Dictionnaires , ouvrage le plus complet dans son genre que je connaisse et auquel on ne peut reprocher que son extrême rareté. Il n'en a été tiré qu'une soixantaine d'exemplaires.

respectable collègue et ami, feu le citoyen Venture (1).

(1) Le citoyen Venture, ancien drogman, secrétaire-interprète du gouvernement pour les langues orientales, professeur de turk à l'école spéciale des langues orientales vivantes, et mort en Syrie pendant le siège de Saint-Jean d'Acre, était un de ces hommes qui, par un heureux assemblage, réunissent les qualités morales les plus rares aux connaissances les plus profondes. Continuellement occupé de l'objet de ses études, il employa les loisirs d'un séjour de près de deux ans dans la ville d'Alger, à étudier la langue berbère. Une grammaire de cette langue et un dictionnaire français-arabe-berber furent le résultat de ses entretiens avec un habitant du mont Atlas, qu'il salariait. Les savans regretteront sans doute qu'un si précieux ouvrage, qui a coûté à son auteur de longues fatigues et une somme d'argent assez considérable, semble condamné à un éternel oubli. Peut-être me saura-t-on gré d'en avoir extrait et traduit (il est principalement écrit en arabe) les fragmens que l'on trouvera à la suite de la *Notice* de M. Marsden. Puisse ces fragmens et l'extrait remis par le citoyen Venture au sénateur Volney et déposé par ce dernier aux manuscrits de la Bibliothèque nationale, contribuer à la publication de l'ouvrage entier ! Ce sera le plus bel hommage que j'aurai pu rendre à la mémoire du maître, du collègue, de l'ami le plus fidèle et le plus cher.

OBSERVATIONS

SUR LA LANGUE DE SYOUAH.

*Par M. W. Marsden, écuyer, membre de
la Société royale de Londres, etc.*

A l'honorable sir JOSEPH BANKS, baronet et président
de la Société royale de Londres.

M O N S I E U R ,

Vous avez ménagé à ma curiosité une jouissance bien vive, en me faisant part du *specimen*, envoyé par M. Hornemann, de la langue qu'on parle à Syouah, autrement l'Oasis d'Hammon, dans le désert libyen. En retour, vous apprendrez avec plaisir que, malgré la perte de ses papiers, bien faite pour nous donner des regrets, et qui pourrait élever quelques doutes sur la correction d'une liste de mots subséquemment rédigée, je suis en état d'indiquer parmi les idiômes de l'Afrique, qui nous sont déjà connus, un dialecte avec lequel s'identifient les mots qu'il nous a transmis; et d'accroître ainsi la confiance que nous ins-

pire en général l'exactitude de ce voyageur, aussi zélé qu'entreprenant.

N'ayant aucune connaissance préliminaire du grand peuple qu'il nomme *toûdryk*, et de la langue duquel il donne à entendre que celle de Syouah est un dialecte, j'ai d'abord fixé mon attention sur les nombreux fragmens que je possède des langues en usage chez diverses tribus de nègres, établies dans la partie septentrionale du continent de l'Afrique ; mais je n'ai pu y démêler aucune trace de ressemblance. Prenant ensuite pour objets de comparaison, l'arabe, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et les différentes branches de la langue éthiopienne, j'ai cru apercevoir une affinité éloignée, mais non assez frappante pour me permettre de m'y arrêter. J'ai passé à l'examen de la langue que parlent les habitans du mont Atlas, connus à Marok sous les noms de *chilahh* et de *berber*, ou *berbre* ; mais qui le sont dans leur pays, sous celui d'*amazzygh* ; et ici, j'ai eu la satisfaction d'atteindre le but de mes recherches. On verra sans doute dans les exemples suivans, une preuve suffisante de l'identité des langues de ces deux pays, Syouah et Chilahh, éloignés

l'un de l'autre de toute la largeur de l'Afrique. Et j'ai à peine besoin d'inviter le lecteur impartial à ne point trop s'attacher à la différence d'orthographe, résultat inévitable des circonstances qui président à la formation de ces sortes de nomenclatures.

	<i>Langue de Syouah.</i>	<i>Langue de Chilahh.</i>
Tête,	akhfé (1),	ekhf, ou ikhf.
Œil,	taoun,	thit, thittaouin.
Main,	fous,	efous.
Eau,	aman,	aman.
Soleil,	ilfouct,	tesfouht.
Vache,	flounest,	tesfounest.
Montagne,	iddrarn,	edrar.
Datte,	téna,	fini.

La plus ancienne notice que je connaisse sur la langue de Chilahh, est celle qu'a donnée Jezreel Jones, dans une épître latine publiée à la fin de l'*oraison dominicale* de Chamberlayne, édition de 1715. Voici ses expressions : *Lingua shilhensis vel tamazeght, praeter planities Messae, Halthae et provinciam Darae vel Drâ, in plus viginti viget provinciis regni Sûs in Barbariâ meridionali. Diversae linguae hujus dantur dialecti in Barbariâ, quae antè arabicam, primariam Mau-*

(1) Voyez ci-dessus, p. 37 et 38; et ci-après le *vocabulaire berber*.

ritaniae, Tingitanae et Cæsariensis provinciarum linguam ibi obtinuère, et hodiernum inter atlanticorum Sûs, Dara et Reephan montium incolas solum exercentur. « La
 « langue des chilahh ou des Tamazeght, outre
 « les plaines de Messa, de Haltha et la
 « province de Dara ou Drâ, est en usage
 « dans plus de vingt provinces du royaume
 « de Soûs dans la Barbarie méridionale.
 « Il existe dans la Barbarie divers dialectes de cette langue, qui était, avant
 « l'arabe, la langue primitive des provinces de la Mauritanie, Tingitane et
 « Romaine, et que parlent exclusivement aujourd'hui les habitans des montagnes de Soûs, de Dara et de Rifân,
 « partie du mont Atlas. » Ce passage est suivi d'un échantillon de cette langue, composé d'une centaine de mots. On trouve aussi dans l'excellente *Description de Maroc* (1), publiée en danois, par G. Hoest, en 1779, un petit vocabulaire de la même langue; les mots y sont écrits en caractères arabes, avec une exactitude remarquable (2).

(1) Dont j'ai cité la traduction allemande plusieurs fois dans le cours de mes notes. (L-s.)

(2) Je me permettrai d'observer, d'après l'autorité de

J'avais fait imprimer , il y a quelques années , une longue liste de mots anglais , par ordre alphabétique ; et je cherchais à la répandre , en vue de faciliter la connaissance des langues dont il n'existe point de dictionnaires. Vous eûtes la bonté d'en faire parvenir , en mon nom , un exemplaire à M. Matra , consul de S. M. à Marok , dont les travaux , pour les progrès des connaissances utiles , et sur-tout de celles qui sont l'objet de la Société africaine , méritent les plus grands éloges. Il me valut de sa part une communication très-importante , que vous voulûtes bien me transmettre.

« L'écrit que j'envoie , dit-il dans une lettre datée de 1791 , qui l'accompagnait ,
 « n'est point l'exemplaire imprimé que m'a
 « adressé M. Marsden , mais c'en est un
 « double exact. J'ai fait passer son exemplaire à Tomboctou , avec les mots traduits en arabe ; mais il est fort à craindre
 « qu'il n'en revienne jamais. » Cet exem-

l'estimable et savant cit. Venture , à qui j'ai communiqué ce vocabulaire , que plusieurs mots sont défigurés. Il en a indiqué quelques-uns , au commencement de sa *grammaire berbère*. Voyez ci-après , p. 415. (L-s.)

plaire en effet n'est pas revenu ; mais la copie que j'ai reçue renferme la traduction de tous les mots dans le dialecte mauritanien de l'arabe , faite à dessein de mettre un *thalb* , ou prêtre du pays de Chilahh , en état d'écrire vis-à-vis de chaque mot , en employant les mêmes caractères , les mots de sa langue qui y répondent. Je me suis accoutumé à regarder cet écrit comme un document très-curieux , même lorsque je croyais son utilité restreinte à la côte occidentale de l'Afrique ; mais il acquerra une toute autre importance , si nous découvrons , comme il y a tout lieu de le présumer , que la langue des chilahh ou des berbers s'étende à travers tout le continent d'Afrique , entre les dialectes des nègres de la partie du sud , et les dialectes maures ou arabes des côtes de la Méditerranée , et qu'elle était la langue de toute l'Afrique septentrionale , avant l'époque des conquêtes des mahométans. Indépendamment des termes arabes , qui doivent toujours accompagner les progrès de l'islamisme , je pense qu'elle a de forts indices d'affinité avec cette classe des langues de l'Orient , que les écrivains allemands ont distinguées

sous le nom de *chemitiques* ; et si cette opinion (contraire au surplus à celle de Hoëst) pouvait s'établir , il ne serait pas déraisonnable de supposer que c'est l'ancienne langue punique corrompue (1) par l'influence des mots que les colonies ou les armées des grecs , des romains et des goths , y ont successivement introduits ; et qui , dans sa connexion avec l'arabe moderne , finit par se mêler de nouveau à une branche de sa source originaire.

Je suis monsieur ,

W. M.

Spring-Garden , 1^{er}. mai 1800.

P. S. Après avoir écrit ma lettre , j'ai consulté , dans le savant ouvrage de mon ami le major Rennell (*Examen du Système géographique d'Hérodote*) , son chapitre sur l'Oasis d'Hammon ; et je vois , par les

(1) Je puis attester ici , avec la plus parfaite sincérité , que je conçus cette même idée lorsque le citoyen Venture me montra son précieux et immense travail. Il est à-la-fois honorable et encourageant pour moi , de m'être rencontré sur ce point avec un savant aussi profond et aussi exercé que M. Marsden. (L-s.)

extraits qu'il a choisis , pag. 589 , 590 , que , dans la pensée d'Hérodote , les hammonites étaient composés d'égyptiens et d'éthiopiens , et leur langue formée d'un mélange de celles des uns et des autres ; ce qui peut avoir été vrai de son tems ; mais que , d'après l'assertion des géographes arabes , l'Edrycy et Ebn âl-Oùardy , Santaryah est habité par des berbers , mêlés d'arabes. Or , M. Rennell a démontré que Santaryah était l'Oasis d'Hammon , ou Syoùah.

N O T I C E

S U R L A L A N G U E B E R B È R E .

C O M M E j'ai extrait cette notice des papiers de mon respectable et savant ami et collègue, feu le citoyen Venture, c'est lui que je vais laisser parler.

« Cette langue se parle depuis les montagnes de Soûs qui bornent la mer Océane jusqu'à celles des Ollelétys qui dominent sur les plaines du Kairoân dans le royaume de Tunis. Cette langue, à quelque petite différence près, est aussi celle que l'on parle dans l'île de Girbéh, à Monâstyr et dans la plupart des bourgades répandues dans le Ssahhrâ, entr'autres dans celles de la tribu des béný mozâb.

« Les peuples qui parlent cette langue ont divers noms; ceux des montagnes qui appartiennent à Marok, se nomment *choulouhhs*(1); ceux qui habitent dans les plaines

(1) Pluriel de *chilahh*, que M. Jezreel Jones écrit *shilka*. Voyez ci-dessus, p. 407.

de cet empire sous des tentes , à la manière des arabes , se nomment *berbers* ; et ceux qui sont dans les montagnes appartenant au royaume d'Alger et de Tunis , se nomment *cabaylis* ou *gebalis* (1).

« Plusieurs voyageurs ont déjà donné une idée de cette langue ; mais ils ne se sont pas assez étendus pour pouvoir en juger parfaitement. Le docteur Shaw, dans ses *Voyages en Barbarie* ; M. Hoëst, consul danois, dans une *Relation de Marok* , écrite en danois et traduite en allemand ; et M. Chénier, dans ses *Recherches sur les Arabes* (2), ont fait quelques vocabulaires dont le plus volumineux est à peine de cent cinquante mots ; et encore , faute de pouvoir bien s'entendre avec ceux qu'ils interrogeaient , ces vocabulaires sont remplis de méprises , indépendamment des sons qui ne sont pas rendus avec exactitude. Par exemple , M. Hoëst

(1) Je crois qu'il faut lire *qabâily* (de tribus) et *djebâly* (de montagnes ou montagnards.) (L-s.)

(2) Le citoyen Venture n'avait pas connaissance de la Dissertation de M. J. Jones, insérée à la suite de l'*Oratio dominica* de Chamberlayne , et citée dans la note de M. Marsden, ci-dessus , p. 407. (L-s.)

nomme la lune *ayour* ; mais *ayour* n'est que le mois lunaire. La lune se nomme *tiziri*. *Azal* , selon lui , est le jour ; mais *azal* n'est que le point qui sépare le soleil levant du midi , comme l'*assero* partage le midi du couchant. Le jour proprement dit est *was*. Ainsi du reste.

Le fond de la langue berbère n'est que le jargon d'un peuple sauvage. Elle n'a point de terme pour exprimer les idées abstraites , et elle est obligée de les emprunter de l'arabe. Pour eux , l'homme n'est point sujet à la paresse , à la mort , il est paresseux , il meurt. Le pain n'a point de rondeur , il est rond. Leur langue ne leur fournit que des termes concrets pour exprimer des qualités unies à leurs sujets ; et c'est autant qu'il en faut à des hommes que la dévastation des plaines oblige à vivre isolés dans leurs montagnes , et que la jalousie et l'intérêt mettent toujours en guerre avec les montagnes voisines.

Les berbers n'ont aucune conjonction qui réponde à notre *et* , et leurs parties d'oraison ne sont point liées. Pour dire *il boit* et *il mange* , ils disent *il boit* , *il mange*. L'habitude leur apprend à faire des phrases

courtes pour exprimer leurs sensations , bornées presque aux seuls besoins des animaux. Ils ont cependant le qui et le que , *wéin* , et la particule *ï* , répondant à notre *il* , qui aident leurs narrations et les empêchent d'être obscures.

Tous les mots relatifs aux arts et à la religion sont empruntés de l'arabe. Ils leur donnent une terminaison berbère, en retranchant l'article *al* et en mettant au commencement un *t* et un autre *t* ou *nit* à la fin. Par exemple , *él mukhal* , en langue barbaresque , signifie fusil. Les berbers en feront *te mukhalt* ou *te mukhalnit*. *Maqas* en arabe signifie ciseau ; ils diront *temaqast* ou *temaqasnit*.

Ils empruntent aussi de l'arabe les épithètes qui leur manquent , et ils les habillent à la berbère en les faisant précéder de la syllabe *da*. Par exemple *qadym* en arabe signifie ancien, on dit *da qadym* en berber ; *raqyq* , maigre , en arabe ; *daraqaq* , en berber , etc.

Ils n'ont point maintenant d'autres caractères pour écrire leur langue , que ceux des arabes , auxquels ils ajoutent trois lettres persanes qui manquent à l'alphabet arabe ,

le *tchym* (tch), le *jd* (j) et le *guéf* (g). C'est ce que nous allons voir plus amplement. Mais comme la plupart de leurs montagnes ont toujours été inaccessibles aux conquérans de l'Afrique, il n'y aurait rien d'extraordinaire de rencontrer chez eux quelques livres écrits en caractères originaux, s'il était possible de parcourir l'Atlas sans danger. Cependant toutes mes recherches à ce sujet, dans les lieux où j'ai été à portée d'avoir quelque relation, me laissent peu d'espérance.

Quoique la religion de ces montagnards soit l'islamisme, il y en a très-peu parmi eux qui sachent l'arabe. Les marabouths leur expliquent le Qoran dans leur langue; et les prières du peuple, comme parmi les nègres musulmans, se bornent en général à la profession de foi, la seule chose nécessaire, dans leur croyance, pour être sauvé. L'avantage qu'ont leurs marabouths de savoir un peu lire et écrire et de parler arabe, leur donne le plus grand crédit; et ce sont eux qui commandent dans la plupart de ces montagnes.

Nous venons d'observer que les berbers, pour écrire leur idiôme, se servent de

l'alphabet arabe , auquel ils ajoutent trois lettres persanes , le *tchym* , le *jâ* , le *guéf*. Voici la méthode dont on s'est servi dans le dictionnaire , pour rendre la valeur des lettres en caractères français :

(1) *Alyf* (a). Exemple : *Akbel* , maïs ; *izameren* , les moutons ; *oglan* , les dents *iman* , un individu , une personne.

Bé (b) : j'ai cru remarquer que tous les mots où entre cette lettre , ne sont point originairement berbers.

Té (t). *Tézourin* , du raisin.

Té à trois points (th) : c'est le thita des grecs comme il se prononce dans *théos* *θεος*. Cette lettre est très-fréquente dans la langue berbère. Exemple : *thoura* , maintenant ; *ethmatheniou* , mes frères ; *thiahdayn* , les filles.

Djym (dj). *Edjidjiguen* , les fleurs ; *djan* , ils ont quitté.

Hhâ (h). *Ahdjadjou en timis* , la flamme.

Khâ (kh.) *Khalia'a* , viande salée et conservée dans l'huile.

Les mots dans lesquels cette lettre se rencontre , ne sont point berbers.

Tchym (tch.) *Outchi* , le manger ; *ketch* , toi.

Dal (d.) *Adou* , le vent ; *deoua* , dessous.

(1) Au lieu de caractères arabes , j'indique les lettres de cet alphabet par leur nom. Les personnes versées dans cette langue les reconnaîtront aisément. (L-s.)

Dhâl fort adouci (dh.) *adhî*, à moi ; *adhak*, à toi.

Ré (r.) *Ouerti*, un verger ; *edmer*, poitrine ; *aram*, chameau.

Zé (z.) *Ezizzou*, cassie, fleur.

Jâ (j, comme dans joli, Jean, etc.) *Daghoulil*, un orphelin ; *eja'abouben*, les entrailles.

Syn (s.) *Sin*, deux ; *mimnis*, son fils.

Chyn (ch.) *Aqchich*, enfant ; *taboucht*, tesson.

Ssâd (ss.) *Timaqasst*, ciseau.

Dhâd (dh.) Les mots dans lesquels on rencontre cette lettre et la précédente, ne sont point d'origine berbère.

Tha (th ou t double.) *Belloutt*, gland ; *ttifirkhan*, enfant.

Dha (dh. ou double dhâl.) Les mots dans lesquels on rencontre cette lettre, ne sont point d'origine berbère.

Aïn (a'a), *a'about*, le ventre ; *mis temé a'oult*, fils de p....

Ghaïn (gh.) C'est le *ghamma* γ des grecs.) C'est la lettre qui domine dans la langue berbère, avec le *thila* θ. Les oreilles qui de bonne-heure ne sont point accoutumées à entendre prononcer le ghaïn, croient entendre un r gras ; mais il existe une grande différence entre ces deux prononciations.

Edghagh, une pierre ; *aghoulim*, une peau.

Fé (f.) *Efous*, main ; *afrioun*, feuille.

Qaf (c ou q.) *Agli*, nègre ; *amouqran*, un grand, un seigneur.

Kéf (k.) *Akal*, terre poussière ; *akai*, tête ; *akk*, tout.

Guéf (gu, gue, gui.) *Teguemert*, jument ; *teguerfa*, corbeau.

Lâm (l.) *Elim*, paille ; *lebda*, toujours.
Mym (m.) *Imi*, bouche ; *em*, comme ; *meraoued*, dix.
Noun (n.) *Nizha*, beaucoup, trop.
Oùâou (ou'w.) *Aksoum*, viande ; *iewen*, un ; *wade*,
firwa, un après l'autre.
Hé (h aspiré.) *Tehoudicht*, une toupie.
Ya (i.) *Thidi*, sueur ; *éired*, un tigre.
Lâm âlyf (la.) *Ellâ*, il était.

De la Déclinaison.

Les noms , dans la langue berbère , sont indéclinables ; mais leur pluriel varie beaucoup. Aussi , à cause de leur irrégularité , on a eu soin de les mettre dans le vocabulaire. Quant aux cas , ils sont désignés par des prépositions que l'on trouve dans le dictionnaire , suivant leur ordre alphabétique. Les mots n'ont point d'article qui réponde à notre *le, la, les*.

La marque du génitif est très-variée ; et je n'ai point eu assez d'usage de cette langue pour en donner des règles sûres. Voici les prépositions dont on se sert le plus communément : *en, n, éb, nou, egly, ou, gh, b*. Lorsque j'ai voulu me servir de toutes ces prépositions , on m'a fait sentir que je me trompais. Les prépositions le plus

souvent employées sont *en* , *ou* , *b*.

Exemple :

Le seuil de la porte *e m'ar en thabourt.*

Le cheykh de Felissen, *amougran ghi Felissen.*

Les prépositions qui marquent le datif, sont les suivantes : *i* , *gher* , *se* , *ès* , *ghi*.

Exemple :

A l'homme , *i ouerghaz.*

A Meknes , *ghi Meknes.*

A la maison , *s'akham.*

Il me serait impossible d'assigner les véritables lieu et place où l'on doit employer une de ces prépositions plutôt qu'une autre ; mais j'ai remarqué que dans la conversation, *i* et *is* étaient celles qui revenaient le plus souvent.

La marque de l'ablatif est la préposition *zigh* , *ghaf* et *so*.

Du moulin , *zigh thesirt.*

De la montagne , *ghaf edrar.*

De la ville , *zigh thimdint (1).*

(1) *Thimdint* est visiblement la corruption berbère de l'arabe *médynet* (ville). L'absence de ce mot dans la langue des berbers, caractérise bien une nation nomade et presque sauvage. (L-s.)

Des Pronoms personnels.

Lorsque les pronoms personnels sont régis par un verbe , ils se mettent devant ce même verbe comme en français ; à l'exception cependant du pronom de la première personne du singulier qui est désigné par un *yā* (*i*) mis à la fin du verbe , et celui de la troisième personne du même nombre , désigné par un *tē* à trois points (*th.*)

Exemple :

Donne-moi ,	<i>efkiy.</i>
Baise-moi ,	<i>soudeni.</i>
Je l'ai battu ,	<i>outaghth.</i>
On lui a donné ,	<i>efkaneth.</i>

Lorsque le verbe qui régit les mêmes pronoms personnels est négatif, ils se joignent à la particule négative.

Exemple :

Ne me bats pas ,	<i>ouri ouwit.</i>
On ne nous battra pas ,	<i>ouagh yrwet.</i>

Mais les pronoms personnels , lorsqu'ils sont au datif, se mettent devant le verbe qui les régit de cette manière :

A moi ,	<i>adhi.</i>
A toi (masc.) ,	<i>adhak.</i>
A toi (fém.) ,	<i>adham ou adhakim.</i>
A lui , à elle ,	<i>adhas.</i>
A nous ,	<i>adhaghi.</i>

A vous (masc.)

ahhawen.

A vous (fém.),

{ *adhawent* ou
adhakunt.

A eux,

adhasen.

A elles,

*adhasent.**Pronoms possessifs.*

Mon livre,

kitabinou (1).

Ton livre (masc.),

kitabinek, etc.

Leur livre (masc.),

kitabennesen.

Leur livre (fém.),

*kitabennesent.**Des Conjugaisons.*

Les conjugaisons commencent par l'impératif, parce que ce tems renferme ordinairement les lettres radicales. On ajouté un *ghain* (gh) à la fin du mot, pour former la première personne du préterit; un *té* (t) au commencement de l'impératif, pour la deuxième personne du préterit, un *yâ* (i) pour la troisième masculin, et un *t* pour le féminin; un *noùn* (n) pour la première du pluriel, pour la deuxième un *té* (t) au commencement et un *mym* (m) à la fin, un *noùn* (n) et un *té* (t) à la fin pour la troisième. Il faut observer que le préterit est le seul tems bien marqué de la conjugaison des berbers. Le présent et l'optatif se forment généralement en ajoutant la particule *éd* devant les personnes du préterit. Le futur a la même particule,

(1) Le mot *kilab* (livre) est emprunté de l'arabe. (L-s.)

et on ajoute quelque adverbe qui désigne un tems avenir.

La manière de conjuguer les verbes est uniforme, et ce sont toujours les mêmes terminaisons. Les tems se bornent à l'impératif et au prétérit; car en ajoutant *éd* ou *é* devant le passé, on fait le présent ou l'optatif; et en ajoutant au présent quelque adverbe qui marque l'avenir, on fait le futur. Au moyen des exemples que je vais donner, celui qui feuillera le vocabulaire berber avec un peu d'attention, saisira bientôt la marche de la conjugaison.

La lettre ghäin (gh) ajoutée à la fin de l'impératif, forme la première personne du prétérit.

<i>Imparfait.</i>		<i>Passé.</i>	
Fais cuire,	<i>subb.</i>	J'ai fait cuire,	<i>subbagh.</i>
Triomphe,	<i>erni.</i>	J'ai triomphé,	<i>ernigh.</i>

La seconde personne du singulier du prétérit, se forme en mettant un *t* au commencement des radicales de l'impératif; et si c'est un *Alif* qui est la première radicale, il disparaît. On ajoute aussi un *däl* (d) à la fin.

<i>Imparfait.</i>		<i>Seconde personne singulière du prétérit.</i>	
Fais,	<i>esker.</i>	Tu as fait,	<i>teskerd..</i>

La troisième personne du passé au singulier, prend un *i* à la place du *t* qui désigne la seconde personne, et le *dāl* (d) de la fin disparaît; ou, pour rendre la règle plus simple, il faut ajouter un *i* à la première radicale de l'impératif.

Imparfait.

Fais, *esker.* Il a fait, *ysker.*

La première personne du pluriel au prétérit, se forme en mettant un *n* devant la première radicale de l'impératif; et si cette première radicale est un *ālyf*, il disparaît.

Imparfait.

Ris, *des.* Nous avons ris, *nedes.*
Fais, *esker.* Nous avons fait, *nesker.*
Cours, *ezzel.* Nous avons couru, *nouzzel.*
Conpe, *aghzim.* Nous avons coupé, *naghzim.*

La seconde personne du pluriel au prétérit prend un *t* devant la première radicale de l'impératif, et un *m* à la fin de la dernière.

Imparfait.

Fais, *esker.* Vous avez fait, *teskerem.*
Habille-toi, *ils.* Vous vous êtes habillés, *telsem.*
Sors, *effagh.* Vous êtes sortis, *tesfgham.*
Rassasie-toi, *erwou.* Vous vous êtes rassasiés, *terwem.*

La troisième personne du pluriel au pré-

térit prend un *n* à la fin des radicales de l'im-
pératif ; et lorsque l'*alyf* est la première
radicale , il s'élide ; mais cette règle n'est
point générale , et il n'y a que l'usage qui
en décide.

Imparfait.

Prie ,	<i>zall.</i>	Ils ont prié ,	<i>zallen.</i>
Fais ,	<i>esker.</i>	Ils ont fait ,	<i>eskeren.</i>

On ajoute aussi pour l'*euphonie* un *d* à la
fin , comme

Ils ont prié ,	<i>zallen , ou zallend.</i>
Ils ont fait ,	<i>sekeren , ou sekerend.</i>

Cette conjugaison unique pour tous les
verbes a quelques variations , pour faire con-
naître le genre féminin.

A la troisième personne du singulier , au
prétérit , lorsqu'il s'agit d'une femme , au lieu
d'un *i* il faut mettre un *t*.

Exemple :

Il a fait ,	<i>ysker.</i>	Elle a fait ,	<i>tesker.</i>
-------------	---------------	---------------	----------------

La seconde personne du passé au pluriel ,
ajoute un *t* lorsqu'il s'agit du genre féminin.

Exemple :

<i>Masculin.</i>		<i>Féminin.</i>
Vous avez pétri ,	<i>tougham.</i>	Vous avez pétri , <i>toughamt.</i>

La troisième personne du passé au pluriel ajoute pour le féminin un *t* à l'*n*. C'est précisément notre *ent* dans nos conjugaisons françaises.

Exemple :

Ils ont fait, *sekeren.* Elles ont fait, *sekerent.*

La seconde personne du pluriel à l'impératif, est aussi distinguée lorsqu'il s'agit du genre féminin.

Exemple :

Faites (masc.), *sekeret.* Faites (fem.), *sekerimt.*
Portez (masc.), *erfidet.* Portez (fem.), *erfidimt.*

Le verbe négatif se forme en mettant la particule *our* ou *wer*. On y joint aussi, comme en français, le pronom personnel; mais il n'est point égal de mettre *our* au lieu de *wer*, et *wer* ne s'emploie ordinairement qu'avec les pronoms.

Exemple :

Ne fais pas, *our esker.*
Ne faites pas, *our sekeret.*
Ne dis pas, *our in.*
Ne dites pas, *our inet.*

Tous les verbes en général se conjuguent de même; et il n'y a aucune exception ni aucune variation.

Manière de compter en berber.

Un,	<i>ouan.</i>
Deux,	<i>thenat.</i>
Trois,	<i>kerad.</i>
Quatre,	<i>qouz.</i>
Cinq,	<i>summus.</i>
Six,	<i>sedis.</i>
Sept,	<i>set.</i>
Huit,	<i>tem.</i>
Neuf,	<i>dza.</i>
Dix,	<i>meraoua.</i>
Onze,	<i>yan demrau.</i>
Douze,	<i>sin demrau.</i>
Treize,	<i>kerad demrau.</i>

(Continuez jusqu'à vingt à joindre les noms des unités au mot *demrau.*)

Vingt,	<i>sin demrawinin.</i>
Vingt et un,	<i>yan sin demrawinin.</i>
Vingt-deux,	<i>thenat demrawinin thenat.</i>
Vingt-trois,	<i>sin demrawinin kerad.</i>
Vingt-quatre,	<i>sin demrawinin qouz, etc.</i>
Trente,	<i>kerad demrawinin.</i>
Trente et un,	<i>kerad demrawinin yan.</i>
Trente-deux,	<i>kerad demrawinin thenat.</i>
Trente-trois,	<i>kerad demrawinin kerad, etc.</i>
Quarante,	<i>qouz demrawinin.</i>
Quarante et un,	<i>qouz demrawinin yan.</i>
Quarante-deux,	<i>qouz demrawinin thenat.</i>
Cinquante,	<i>summus demrawinin.</i>

Cinquante et un,	<i>summus demrawininyan, etc.</i>
Soixante,	<i>sidis demrawinin.</i>
Soixante et un,	<i>sidis demrawinin yan, etc.</i>
Soixante-dix,	<i>set demrawinin.</i>
Soixante onze,	<i>set demrawinin yan, etc.</i>
Quatre-vingt,	<i>tem demrawinin.</i>
Quatre-vingt un,	<i>tem demrawinin yan, etc.</i>
Quatre-vingt-dix,	<i>dza demrawinin.</i>
Quatre-vingt-onze,	<i>dza demrawinin yan, etc.</i>
Cent,	<i>miyet (1).</i>
Cent un,	<i>miyet yan.</i>
Cent deux,	<i>miyet thenat, etc.</i>
Deux cents,	<i>thenat miyet.</i>
Trois cents,	<i>kerad miyet, etc.</i>
Mille,	<i>ifid (2).</i>
Deux mille,	<i>thenat ifid.</i>
Trois mille,	<i>kerad ifid, etc.</i>
Million,	<i>mérawed ifidan.</i>
Cent millions,	<i>miyet merawed ifidan, etc.</i>

(1) Ce mot est arabe. (L-s.)

(2) Ce mot paraît être une corruption de l'arabe *élf*,
mille. (L-s.)

VOCABULAIRE BERBER.

A.

Achète (impératif),	awagh,
Air ,	adou.
Aime (impér.),	hhammil.
Aisselle ,	ttabiq.
Allume (impér.),	eseragh.
Aujourd'hui ,	essa.
Amène (impér.),	awid.
Ami ,	dameddakul.
Année ,	esoughas.
Ane ,	aghyoul.
Anesse ,	taghyoult.
Après ,	daffin , tighourdin , néf.
Argent ,	naqarat.
Argent monnoyé ,	idrimen.
Arbre ,	ennoukla.
Assieds-toi ,	aqqim.
Auprès ,	ghour (1).
Attends (impér.),	erdjou.
Avec ,	akyd.
Augmente (impér.),	ernoud.
Aveugle ,	iderghal.

(1) Cet adverbe qui, comme le mot arabe *e'nd*, signifie chez, remplace notre verbe avoir, posséder, en berber, comme l'autre mot le remplace en arabe. (L-s.)

B.

Baise (impér.),	souden.
Bâton,	thighrit.
Bats (impér.),	ouwit.
Berber (1),	amzigh. M.
Beaucoup,	atlas,
Beau, bon,	ilha, dela'li.
Belle, bonne,	thelha, déla'alit.
Berger,	amiksa.
Bled,	irdin, irden.
Blanc,	damellal.
Blanche,	temellelt.
Bœuf, taureau,	ezghir.
Bois à brûler,	esghar.
Bois (forêt),	emadagh.
Bois (impér.),	sew.
Bras,	eghil.
Brebis,	{ thili, M.
	{ thikhsi.
Butin,	essaï.

C.

Canne (roseau),	taghanimt.
Canne à sucre,	aghanim aziden.
Casse (impér.),	erz.
Cavalier,	demnaï.
Chagal,	ouechen.
Charrue,	elmaâ'oun.

(1) En arabe qabâily, chilahh, pluriel choulouh.

Charrue (manche de la),	teoussat.
Chat,	{ emchich. mouch. M. (i).
Chatte,	{ temchicht, tamoucht. M.
Chameau,	{ aram M., amarot. elghoum.
Chamelle,	{ telghoumt. taramt. M.
Chapon,	lenbehudje.
Cache (impér.),	senfi.
Chante (impér.),	ghanni. <i>Arabe.</i>
Chaud,	zaqal.
Cervelle,	{ akhichkhack. aqarouy.
Chef (cheykh),	amouqran.
Cherche (impér.),	{ fatach. nadi.
Cheveu,	{ dica'âr. Ar. azal. M.
Chemin,	ebrid.
Chemise de laine,	taqandourt.
Chemise de toile,	taséït.
Chez,	{ ghar, <i>ou</i> ghour.
Chêne,	thibouchichis.
Cire mêlée avec le miel,	adaqis.

(i) Nous avons placé un M après les mots berbers usités principalement à Marok.

Cire,	tekir.
Chien,	{ sing. aïdi.
	{ plur. idan.
Chien enragé,	aïdi damsoud.
Chien (petit),	{ s. aqjoun.
	{ pl. iqjan.
Chienne (petite),	taqjount.
Chrétien,	{ s. ouroumy (1).
	{ pl. iroumy.
Crache (impér.),	sousef
Crie (impér.),	siwal.
Coq,	{ s. éïazid.
	{ pl. iouzad.
Cou,	{ s. thimgharat.
	{ pl. thimghardin.
Cœur,	{ s. oul.
	{ pl. oulawen.
Crains (imp.),	âoughad.
Colline,	ighil.
Cochon,	ilf.
Colère,	itchahh.
Collier,	thezleguit.
Colonne,	tighijedit.
Combat,	imenghi.
Comme (semblable),	{ enicht,
	{ em.
Connais (imp.),	esin.

(1) Ce mot me paraît dérivé de *Roûmy*, natif du pays de *Roûm*, nom de la Grèce en arabe. (L-s.)

Corps ,	emsuloukh.
Crains (impér.) ;	aksoud.
Couche-toi ,	ghin.
Coupe (impér.) ,	{ aghzin , bi.
Coupe le grain ,	émguir.
Couvre (imp.) ,	édil.
Kouskouçoù (1) ,	suksou.
Couverture ,	akhoucy ,
Couverture de laine ,	afau.
Couteau ,	efrou.
Coutelas ,	adjenéwi.

D.

Danse (impér.) ,	echdahh.
Datte ,	tini (2).
Déchire (impér.) ,	bi.
Délie (impér.) ,	efsi.
Demain ,	ezikka.
Après-demain ,	nefezikka.
Dent canine ,	{ s. oughoul. pl. oughlan.
Dent molaire ,	toughmas.
Depuis ,	sugh.
Dessus ,	{ soufella. énnigh.

(1) Espèce de semoule cuite à la vapeur du bouillon ,^e pilée à la barbaresque. Voyez ci-dessus ma note, p. 9. (L-s.)

(2) Le même fruit se nomme *tyn*, en arabe. (L-s.)

Dessous,	dewa.
Deviens (imp.),	oukkoul.
Descends (imp.),	ers.
Derrière,	izdéfir.
Devant,	ezzet.
Devidoire,	thimaghzelt.
Dis (impér.),	siwel.
Dis, parle (imp.),	in.
Dieu,	rebbi.
Diable,	chéitan (1).
Discours,	awal.
Difficile,	youa'ar.
	{ s. adad.
Doigt de la main,	{ pl. idaden, ou
	idouden.
— du pied,	tifad nivin.
Droite (la),	theman iéfous.
Dos,	a'arour.
Donne (imp.),	efki.
	{ athignad ou
Dois (imp.),	{ ghan.
	{ daziden.
Doux,	{ zeid.

E.

Eau,	{ anan ou
	{ eman.

(1) Ces deux mots sont empruntés de l'arabe, ce qui est fort remarquable. (L-s.)

Eclair,	el barqit (1).
Ecris (imp.),	ouri.
Ecoute (imp.),	esill.
Egorge (imp.),	ezlou.
Emplis (impér.),	tchar.
Empereur,	aghillid.
Encrc,	simagh.
Enfant,	aqchich.
Enfantement,	atarou.
Ennemi,	da'adou (2).
Enragé,	damasoud.
Enterrement,	thimdilt.
Entre (impér.),	ekchim.
Entre (adverbe),	{ ghaighar <i>et</i> ghouighar.
Emeraude,	seydi.
Epée longue,	{ s. lemcha. pl. lemachi.
— large,	sabir (3).
Eperon,	thoughourdin (4).
Epaule,	thaït.
Epi,	thidert.
Epoux,	disli.
Epouse,	tislit.
Etends (imp.)	efser.

(1) Ce mot est dérivé de l'arabe *él-barbarq*. (L-s.)

(2) Ce mot est dérivé de l'arabe *a'dou*.

(3) C'est notre mot *sabre*.

(4) La première partie du mot est d'origine arabe et signifie dents : c'est le même que *théghr* (prononcez *tzéghr*. (L-s.)

Etre, il fut.	illa.
elle fut,	thella.
tu fus,	tellid.
je fus,	elligh.
ils furent,	ellan.
vous fûtes,	tellam.
nous fûmes,	nella.
il sera,	ili.
elle sera,	teli.
Etoile,	{ s. ithri.
	{ pl. ithran.
Etranger,	daberrani.
Européens,	iroumin (1);

F.

Fais (imp.),	esker.
Famille,	elwachoul.
Farine,	aburen.
Farine grillé e,	{ zoummitah,
	{ ttamminah.
Farine d'orge grillée et pétrée avec du lait (2).	{ rouinah.
Ferme (imp.),	err.
Faulx,	emguin.
Femme,	themmettout.

(1) Voyez ma note ci-dessus, p. 433. (L-s.)

(2) Et pétrée avec du miel et du beurre : c'est la provision de voyages des arabes et des berbers. Voyez ci-dessous, mes additions et corrections. (L-s.)

Femmes en général ,	{ thoulawen ou thoulawin.
Fer ,	wezzal.
Feu ,	timis.
Fièvre ,	theula.
Fils ,	mis.
Fille ,	taqchicht.
Filles en général.	thiahhdain.
Figue fraîche ,	tibakhsisin.
Figue sèche ,	tazert.
Figuier ,	tinouklîn-tazert.
File (impér.) ,	ellim.
Fil ,	elkhaïoud.
Filet ,	timaghzelt.
Finis (impér.) ,	fouk.
Fleur ,	{ s. edjidjig. p. edjidjiguen.
Flots ,	elmeudja (1).
Faible ,	demdhaouf (2).
Fois (une) ,	thikilt.
Fou ,	ïounchef.
Forêt ,	{ amadagh. teghant.
Fort ,	ïaqoua (3).
Frère ,	ighma.

(1) Ce mot est dérivé de l'arabe *meûdje*. Le nom de la mer, *lêbhhar*, est également dérivé de l'arabe *bahhr*; ce qui caractérise bien un peuple méditerranée. (L-s.)

(2) Dérivé de l'arabe *dhéïf*. (L-s.)

(3) Dérivé de l'arabe *qaouÿ*. (L-s.)

Frères,	athmathen.
Froid,	esimmid.
Front,	tewenza.
Fronde,	illi.
Fuis (impér.),	erwel.
Fume (impér.),	sewdoukhan (1).
Fume (je),	adseouagh.
Fuseau,	timaghzelt.

G.

Galle,	idjidjdjid.
Garçon,	aqchich.
Gâteau (2),	refis.
Gauche,	{ elhhazau. M. theman zelmad.
Gelée,	aghris.
Genoux,	tighchirer.
Gilon,	chematah.
Gomme arab.,	tunin.
Gosier,	aghirdjoum.
Grand,	amouqran.
Grande,	mouqrît.
Gras,	iqoubbéh.
Grasse,	teqoubbeh.
Gratte (imp.),	ekmiz.
Grêle,	abrouri.
Guéris-toi,	{ ahhli. ahhlou.

(1) Littéralement bois du tabac.

(2) Pétri avec du beurre et feuilleté.

H.

Habit,	thelebeh.
Habille-toi,	etlous thelebek.
Hanches (les),	imchachen.
Héritier,	iourelh (1).
Hier (le jour),	idhalli.
Hier (la nuit),	izerien.
Hydropisie,	attan.
Hiver,	chitoua.
Homme,	s. erghaz.
	p. irghazen.
Honteux,	dela'ar.
Huile,	zéït (2).
Hume (imp.),	eskef.

J.

Ici,	gharda.
Jambe,	adar.
Jardin,	elghalla.
Jarre,	echmoukh.
	esaghoun.
Jaune,	auragh.
Jonc,	edlis.
Jour,	onas,
Jusques,	ar, er.
Jure (impér.),	ghall.

(1) Mot dérivé de l'arabe *ouéréth* : prononcez *ouérétzé*, il a hérité. (L-s.)

(2) Ce mot est arabe.

L.

Là,	dihhin.
Laboure (imp.),	ekriz.
Lait,	aifki.
Lait aigre,	{ aghou. ighi.
Laine,	tadoutt.
Langue,	{ s. ilis (1). p. ilsan.
Lave (imp.),	sired.
Large,	ïusa'a.
Lentille,	télintit.
Libre,	imazirgh (2).
Lion,	{ s. izim. p. izmaouen.
Lit,	{ tekenna. tissi.
Long,	daghouzzifan.
Lune,	tiziri.

M.

Maison,	akham.
Main,	efous.
Mange (imp.),	itch.

(1) Ce mot ressemble beaucoup à l'arabe *lipân*, qui désigne le même organe. (L-s.)

(2) C'est le nom sous lequel les habitans de l'Atlas, c'est-à-dire les berbers, se désignent entr'eux.

Manger (le),	outchi.
Marie-toi,	erchel.
Marteau ,	ezdouz.
Marche (impér.),	eddou.
Matin ,	eghlouas.
Mat,	ouechghau.
Mauvais,	{ dirith.
	{ irith.
Meilleur,	akhyr (1).
Menton ,	themert.
Mer,	lebhhar (2).
Mère ,	ïemma.
Mesure (imp.),	ektil (3).
Mets (imp.),	sersy.
Miel ,	thamemt.
Midi,	{ terouarnen. M.
	{ ighsemouas.
Mois lun.,	{ aghour.
	{ ayour.
Moissonne ,	emguer.
Moëlle ,	adhif.
Montagne ,	{ s. edrar.
	{ p. idourer.
Monte (impér.),	ali.
Mouton ,	ikerri.
Muer ,	dabukouch.
Muette ,	tebkoucht.

(1) Ce mot est arabe. (L-s.)

(2) Voyez ma note ci-dessus, p. 438 (L-s.)

(3) Dérivé de l'arabe kyl. (L-s.)

Mulet,	aserdoun.
Mule,	taserdount.
Musulman,	insilman.

N.

Natte,	tegharthilt.
Neige,	edfil.
Nègre,	aqli.
Négresse,	taqlit.
Noces,	themghara.
Nœud,	thiyersi.
Noir,	dabrikan,
Noire,	tebrikent.
Nombril,	tedja'about.
	thimitt.
Nuage,	esighna.
Nuit,	id.
Nuit (celle),	ida.

O.

Obscurité,	telas.
Œil,	s. thitt.
	pl. thittaouin.
Œuf,	themellelt.
Oignon,	ezlim.
Oiseau,	afroukh.
Olive,	ezemmour.
Olivier,	tizimerin.
Ongle,	ichir.
Or,	ouirght.
Oreille,	amzough.

Orge,	thimzin.
Orphelin,	daghoujil.
Orpheline,	teghoujilt.
Os,	ighas.
Ote (imp.),	ékis.
Outre,	aïdid.
Oublie (imp.),	etsou.
Ouvre (imp.),	{ eldi.
	{ elli.

P.

Pain,	aghroum.
Paire,	sin.
Parle (imp.),	etimsilaï.
Pays,	thamurt.
Parole,	aoual.
Partage (imp.),	ebdou.
Pauvre,	daghallil.
Perle,	thiaqain.
Père,	baba.
Peste,	{ tirkéh,
	{ téhhaboubt. <i>Arabe.</i>
Petit,	mezzi.
Petite,	tamzint.
Petits enfans,	errech.
Peu,	edrous.
Pied,	{ s. adar.
	{ pl. idaren.
Pigeon,	ilhbir.
Pierre,	edghagh.

Pisse (imp.),	abzid.
Pleure (imp.),	etsérou.
Plie (imp.),	iskour.
Pluie,	elehoua.
Pluie forte,	{ aghoufor.
	{ anzar.
Poison,	esumm (1).
Poisson,	eslimm.
Poitrine,	edmer.
Poltron,	oudéï (2).
Porte,	thabout.
Porte (imp.).	aoui.
Porte un fardeau,	erfed.
Pour,	ghaf.
Poussière,	akal.
Premier,	emzouvérou.
Prends (imp.),	atta.
Prends (impér.),	ouwagh.
Prix, valeur,	elqimeh (3).
Prête (imp.),	ardel.
Prie (imp.),	zal.
Prière,	tezallit.
Promesse,	wa'adéh (4).
Protège (imp.),	emna'a (5).

(1) Dérivé de l'arabe *summ*.

(2) Littéralement, juif.

(3) Mot arabe.

(4) Mot arabe.

(5) Mot arabe qui signifie empêcher.

Q.

Quadrupède,	heouaïche (1).
Quitte (imp.),	edjdji.
Queue,	edjahhanid.

R.

Raisin,	tézourin.
Rassasie-toi,	erouou.
Rase (imp.),	sattal.
Regarde (imp.),	mouqqal.
Reins,	a'arour.
Renverse (imp.),	saghli.
Retourne (imp.),	oughal.
Riz, légume,	eruz (2).
Ris (imp.),	dès.
Rivière,	ighzar.
Rouge,	ezoughghagh.
Rougeole,	tébouzoughaght.
Rhume,	idmaren.

S.

Sable,	tefzah.
Sache (imp.),	esin.
Sang,	idemmin (3).
Salé,	marragh.

(1) *Oùhhoùch*, en arabe, désigne les bêtes fauves. (L-s.)

(2) Mot emprunté de l'arabe.

(3) *Demm*, en arabe.

Saute (imp.),	{ akkir. erkes.
Soulier,	thicileh.
Sel,	ticint.
Selle,	tharikt.
Serpent,	azrem.
Singe,	{ ibki. za'atout.
Sœur,	weltma.
Soir,	tala'achit.
Soleil,	tefoukt.
Soif,	fad.
Soif (j'ai),	foudagh.
Soif (tu as),	tafoudad.
Soif (il a),	yïfoud.
Soif (nous avons),	nefoud.
Soif (vous avez),	tefoudem.
Soif (ils ont),	effouden.
Sommeil,	idas.
Son (du blé),	aghourchal.
Sors (imp.),	effagh.
Soufflet (meuble),	tasout.
Soufflet (coup),	amdil.
Sourcils,	{ s. ammiouen. p. thimmiouin.
Source d'un fleuve,	thela.
Sueur,	thidi.
Sous,	{ deoua. deouat. souada.

Sur (à, au, etc.),	{ ghar.
	{ ghaf.
Sur, dessus,	{ ennigh.
	{ soufella.

T.

Tais-toi (impér.),	sousim.
Talon,	{ s. aghourz.
	{ p. ighourzan.
Tambour,	teghinga.
Taureau,	{ s. ezghir.
	{ p. izgharen.
Terre, poussière,	akal.
Terre (la),	tegounits.
	{ s. ikhf.
	{ p. ikhfawen.
Tête,	{ s. aqaroui.
	{ p. iqaraouin.
Telon,	taboucht.
Tigre,	ëired.
Toison,	thilist.
Tombeau,	azikka.
Tombé (il est),	ichad.
Tombé (je suis),	chadagh.
Tonnerre,	{ tenzilt.
	{ ra'oud (1).
Torrent,	thergha.
Toujours,	{ lebda,
	{ ebda.

(1) Ce dernier mot est dérivé de l'arabe *ra'ad*. (L-s.)

Tourne (impér.)	ezzi.
Tout,	akk (1).
Toux,	thousout. tekouit.
Trop,	nizkha.
Tronc d'arbre,	aqdjémour. aqaroum.
Trou,	oukhjdjid.
Troupeau,	oulli.
Trouve (impér.),	oufi.
Tue (impér.),	engha.
Tué (j'ai),	enghigh.
Turban de laine,	terkerzit.
Turban de soie,	telament.
U. V.	
Un	wan. ïéwen. ian. M.
Une,	iwet. iat. iant. M.
Vache,	téfounest.
Veau,	aghallous.
Urine,	ibizdan.
Viande,	téfi. aksoum.
Vainques (que tu),	erni.

(1) Ce mot signifie aussi *avec*.

Vie (la),	{ werghaz. (imp.)
Vieillard,	{ amqiour.
Vieille,	{ emghar.
	{ tēmghart.
Viens (imp.),	{ eddou.
	{ echqad. M.
Vile,	{ chemata.
Village,	{ dirith.
	{ thedert.
Vigne,	{ tijnent.
	{ teferrant.
Vin,	amanawadil.
Visage,	aqadoum.
Vîte,	ghiwel.
Veine,	{ s. azar.
	{ p. izouran.
Vent,	adou.
Ver,	teukiout.
Ventre,	{ a'about.
	{ the'about.
Verd,	azighzau.
Voilà,	waguini.
Vois (imp.),	ezer.
Voisin,	a'achir.
Volcur,	imekrad.

 ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Aperçu de la route de Tripoli, de Barbarie, à Fezzân (1).

LA ville de Tripoli entretient des relations de commerce avec le Fezzân ; et ce commerce est sa principale ressource ; elle en tire annuellement du séné , du natron , quelques parties d'alun , des plumes d'autruche et sept à huit cents esclaves noirs , mâles et femelles ; elle vend le séné , l'alun ,

(1) Ou Mourzoûk. Voyez ci-dessus, p. 188. Ces renseignemens ont été communiqués au citoyen Venture en 1788, à Paris, par un vieux tripolitain qui servait de Mentor et de secrétaire d'ambassade à un envoyé chargé par le pâchâ de Tripoli de féliciter le stathouder. Ce vieux tripolitain avait fait deux fois le voyage de Fezzân (ou Mourzoûk), et proposait alors au gouvernement français d'accompagner la personne que l'on voudrait envoyer à Fezzân avec une pacotille qui pourrait procurer de très-gros bénéfices. C'est de cette notice que parle le citoyen de Lalande dans son intéressant Mémoire sur l'intérieur de l'Afrique, publié en l'an 3. Il se proposait de la faire imprimer ; mais il paraît n'en avoir pas trouvé l'occasion. (L-s.)

les plumes d'autruche à des marchands juifs qui les portent à Livourne , et qui lui fournissent des quincailleries , de petites étoffes et du papier qu'elle place ensuite au Fezzân , avec un avantage de deux ou trois cents pour cent ; elle envoie ses esclaves noirs dans les diverses échelles de Turquie. Les négresses s'y vendent depuis le prix de mille francs jusqu'à quinze cents francs , selon leur beauté. Les mâles s'y vendent beaucoup moins chers. Le profit que Tripoli fait sur la vente de ces esclaves , lui procure des grains et des légumes nécessaires à la subsistance des habitans ; car le manque des pluies printanières rend presque tous les ans , plus ou moins insuffisantes aux besoins du peuple , les récoltes qui se font sur les terres de sa domination. Quant au natron (1), qu'elle tire du Fezzân , elle l'emploie à la préparation de ses maroquins , dans certaines teintures , pour leur donner du mordant , à la fonte de l'argent et dans le tabac

(1) J'ignore s'il y a des lacs de natron dans le Fezzân , ou s'il y est transporté de l'Egypte par les arabes d'Aùdjelah ou par les berbers.

(Note du citoyen Venture.)

rapé, où l'on a coutume d'en mettre, pour le rendre piquant.

On se rend au Fezzân par trois routes différentes : par les montagnes de Gharyân, qui sont au sud-ouest de Tripoli ; par les montagnes de Ben Oûélyd, qui sont au sud ; et par Missratha (1), ville maritime située à l'est de Tripoli, à l'extrémité orientale du golfe de la Sidre, nommé en arabe *Djoûn el-Kibryt*, c'est-à-dire, le golfe du Soufre. Ces trois routes sont plus ou moins pénibles ; et les kâravânes préfèrent celles de Missratha (2). Mais lorsque le gouvernement est en guerre avec les arabes nommés *ouélâd seulëimân*, qui campent sur les bords du golfe de la Sidre, ce qui arrive assez souvent, alors les kâravânes sont forcées de prendre la route du Gharyân, qui est difficile à cause des montées et des descentes.

Ces montagnes du Gharyân, éloignées de trois journées de Tripoli, sont très-peuplées et couvertes d'oliviers ; elles paient une légère redevance au pâchâ. Mais le

(1) Nommé *Mesuratha* sur la carte. (L-s.)

(2) Ou *Mesuratha*. (L-s.)

peuple , sous le commandement de ses chérifs , y vit tranquille et à l'abri des vexations du gouvernement arbitraire. Dans tous les pays soumis au qorân , toutes les fois qu'on rencontre une montagne , on peut dire , en général , que les gens qui l'habitent vivent dans l'indépendance. Ces montagnes du Gharyân produisent beaucoup de safran , qui se vend à Tripoli pour la Turquie et pour l'Europe.

De Tripoli aux confins du Ssahhrâ , par le
 Gharyân 3 72.

journées. milles.

En quittant ces montagnes , on marche vers le sud , et le premier lieu qu'on rencontre , après trois jours de route , se nomme *âl-Gharyéh* , où quelques morceaux de colonnes et des tours renversées annoncent l'emplacement d'une ancienne ville. Dans cet espace , on ne trouve que de l'eau saumâtre.

Des confins du Ssahhrâ , au pied du Gharyân , en tirant vers le sud , à *âl-Gharyéh* . . 3 72.

(D'*âl-Gharyéh* , on se rend en trois jours dans une contrée nommée *Mezdah* .)

Ici l'on ne trouve que de l'eau saumâtre , ainsi que dans les stations que l'on fait depuis *âl-Gharyéh* .

TOTAL 6 144

	journées.	milles
<i>De l'autre part.</i>	6	144.
D'Al-Gharyéh à Mezdah	3	72.
De Mezdah à El-Djéfer	2	48.

On ne trouve que de l'eau saumâtre.

D'el-Djéfer à Soqnâ	7	168.
-------------------------------	---	------

Soqnâ est la première ville de la dépendance du Fezzân ; qu'on trouve sur la route du Gharyân ; elle est peuplée de blancs et de noirs, tous musulmans. La kâravâne s'y repose plusieurs jours.

De Soqnâ à Fezzân (1).	7	147.
--------------------------------	---	------

De Soqnâ à Fezzân , on rencontre des villages de distance en distance , où l'on trouve de bonne eau et des provisions.

De Tripoli à Fezzân , par les montagnes du Gharyân	25	579.
--	----	------

Route de Tripoli à Fezzân , par Misratha (2).

	journées.	milles
De Tripoli à Missratha	4	100.
De Missratha , à Oueddân , en tirant au sud	12	234.

Oueddân est la première ville du Fezzân qu'on rencontre sur cette route , qui fournit de bonne eau et des pâturages , lorsque l'hiver a été pluvieux.

TOTAL	16	334.
-----------------	----	------

(1) Ou Mourzoûk. (L-s.)

(2) Ou Mesratha. (L-s.)

<i>De l'autre part.</i>	16	334.
De Oueddân à Zighan.	6	135.

On ne trouve pas une goutte d'eau, ni bonne ni mauvaise, dans cet espace. Le sixième jour, on couche à Zighân, où l'on a de bonne eau et des rafraîchissemens.

De Zighân à Tsemérhind	1	21.
De Tsemérhind à Séba'a, ville considérable.	1	24.
De Séba'a à Telyn	2	45.
De Telyn à Fezzân (1)	1	20.

De Tripoli à Fezzân, par Missratha	27	579.
--	----	------

La kâravâne met quarante, et même quarante-cinq jours pour se rendre à Fezzân, à cause des stations qu'elle fait dans les lieux où elle trouve de bonne eau et des pâturages. Quand elle entre sur les terres du Fezzân, les villages qu'elle rencontre sont murés et gouvernés par un qâïd ou roi du Fezzân. Leur population est plus ou moins nombreuse. Mais Séba'a contient près de trois mille noirs, parmi lesquels il y a quelques arabes. Les marchés de ces villages fournissent des cannes à sucre, des poules, des œufs, des dattes, de l'orge, du dsour-

(1) Ou Mourzoûk. (L-s.)

rah (1), des grenades, des figues, des concombres et des melons d'eau. Comme il n'y a jamais de pluie, lorsqu'on s'avance dans cette contrée et qu'elle n'est arrosée par aucun fleuve, ce n'est que par le moyen des puits à roue, ou par l'arrosage à la main qu'on fait prospérer les plantes. En général, la meilleure eau est toujours un peu saumâtre; et les étrangers doivent s'abstenir des fruits qui sont fiévreux.

Lorsque l'hiver a été abondant en pluies, on trouve depuis Tripoli jusqu'à quelques journées sur les terres du Fezzân, de l'herbe pour la nourriture des animaux. Les chameaux et les mulets sont seuls propres à supporter les fatigues de cette route. Lorsque les pluies manquent pendant l'hiver, les incommodités de la route sont plus multipliées, et il faut alors porter de l'orge, du son et des dattes pour nourrir les animaux.

Dans les vallées où passent les torrens, on trouve un arbre de haute futaie qu'on

(1) Ou sorgho : c'est une espèce de sarrasin que Forskal nomme *holcus durra*, voyez *Flora ægyptiaco-Arabica*, p. 175, et la *description de l'Arabie* par Niebuhr, p. 135. (L-s.)

nomme *thalhh* (1). Il ne produit ni fruit, ni gomme, mais seulement une fleur jaune d'une très-bonne odeur. Le *thalhh* est un arbre épineux, comme presque tous les arbres des déserts de l'Afrique et de l'Arabie. Les chameaux n'en mangent point les feuilles, parce qu'elles sont trop amères; c'est le seul arbre qu'on voie sur la route que nous traçons, et c'est une rencontre bien précieuse pour des voyageurs fatigués par une chaleur excessive.

Fezzân (2) est une ville murée, à sept portes. On estime sa population de dix-huit à vingt-mille âmes.

Le sulthân qui y commande est puissant et respecté; sa domination s'étend sur un vaste territoire. Il est de la même race de ces chéryfs qui sont répandus dans les états de Marok. La succession au trône est réglée et invariable: c'est toujours l'aîné des enfans qui succède au père.

Le sulthân du Fezzân entretient de nombreuses troupes; il a une musique guerrière, composée à l'instar de celle du pâchâ de

(1) Voyez sur cet arbre, Léon l'Africain, liv. x.

(2) Cette ville se nomme aussi Mourzoûk. (L-s.)

Tripoli, de grosses caisses qu'on bat des deux côtés, de timbales, de clarinettes et de trompettes. Cette musique joue dans la cour de son palais, tous les jours vers le a'ssero, c'est-à-dire, au point qui partage le midi d'avec le coucher du soleil.

Il ne paie point de redevance au pâchâ de Tripoli ; mais, par des raisons de commerce, comme il lui convient de vivre en bonne intelligence avec lui, il lui envoie annuellement quelques esclaves noirs en présent.

Il y a la plus grande police dans les villes du Fezzân, et la plus grande sûreté dans les chemins. Dans toute l'étendue de ce royaume, on ne trouve aucune rivière. Toute l'eau vient des puits que l'on creuse ; les sources ne sont point profondes ; mais l'eau n'est ni bonne, ni mauvaise.

Les seuls arbres qu'on puisse cultiver dans les jardins, sont les dattiers et les figuiers. Dans quelques villages, on a des treilles qui donnent de très-bon raisin.

On sème dans de petits carrés qu'il faut arroser avec la main, ou par le moyen de petites rigoles, un peu de bled, de l'orge, du maïs, du dsourrah, des concombres, des melons d'eau et des légumes. Ce qui réussit

le mieux, ce sont les haricots et les oignons. Il ne tombe jamais de pluie, ni en été, ni en hiver; mais les rosées y sont abondantes.

Dans les marchés de Fezzân on trouve de la viande de mouton et de chameau, mais à un prix trop haut pour que les pauvres puissent en manger. Elle se vend à raison de quinze ou seize sous la livre. Cette viande se vend par morceaux et non au poids. Les poules y sont moins chères, et elles sont très-fécondes.

Les arabes des montagnes du Gharyân y transportent des moutons, de l'huile d'olive et du beurre; et les nègres y portent de l'intérieur de l'Afrique, du riz et des moutons sans laine, très-ressemblans aux chèvres tant par le poil que par la conformation de leur tête. On les nomme moutons du Fezzân très-improprement, puisqu'ils n'en sont point originaires. L'herbe y étant très-rare, on est obligé de les nourrir avec du son, de l'orge et des dattes.

Les esclaves nègres qu'on trouve à Fezzân y sont apportés par des marchands de Bornoù, qui les tirent eux-mêmes en grande partie de Kachna, ville nègre à l'est

de Bornoù, et à vingt journées de marche.

Ces marchands portent aussi à Fezzân de la poudre d'or et des dents d'éléphant. Les arabes d'Aùdjélah, contrée située à l'ouest des *Oùâhhât* (les oasis), viennent à Fezzân, et ils sont en concurrence avec les marchands tripolitains pour tous ces articles. Ils achètent même la plus grande partie des esclaves, de la poudre d'or et du morfil, qu'ils portent en Egypte.

On ne doit pas confondre les arabes d'Aùdjélah avec les berbers de la Nubie, que les européens nomment barbarins. Ceux-ci vont au Sennaar et au Dârfoùr, et dans l'intérieur de l'Afrique, chercher les esclaves, la gomme, le tsemerhindy (1), la poudre d'or et les perruches, qu'ils portent au Caire en descendant le Nil.

Autrefois les marchands de Tripoli enlevaient beaucoup de poudre d'or à Fezzân. Mais depuis que le pâchâ les eut forcés à la vendre, ou à crédit, ou au prix qu'il fixait lui-même, ils ont renoncé à cet article qui les ruinait.

Les marchands de Bornoù tirent de

(1) Ou tamarin. (L-s.)

Ghoundjéh la poudre d'or , qu'ils portent à Fezzân. Ghoundjéh est une ville située au nord de la Guinée.

Les kâravânes qui vont de Bornou à Fezzân sont très-fréquentes ; elles restent trente-cinq à quarante jours en route ; mais la route n'est pas pénible , parce qu'elles trouvent tous les trois ou quatre jours des villes où elles rafraîchissent leurs provisions. Le roi du Fezzân envoie de tems à autre des ambassades au roi de Bornou. En 1785, l'envoyé extraordinaire qu'il lui avait expédié , était un marchand de Tripoli , d'une famille distinguée.

Les gens de Bornou , en échange de leurs esclaves , de leur poudre d'or et de leur morfil , emportent du papier , des draps , des étoffes légères , des contarines de Venise , des quincailleries que les tripolitains ont apportés au Fezzân.

En 1784 , quatre voyageurs allemands , encouragés par le ministère de France , s'étaient proposés d'aller parcourir l'intérieur de l'Afrique , et se rendre au Sénégal par le Fezzân ; ils se rendirent à Tunis où la peste exerçait ses ravages , et le manque d'argent plus que toute autre difficulté leur fit abandonner leur projet.

Mais pour quelqu'un qui saurait bien l'arabe, et qui pourrait passer pour musulman, le voyage des bords de la Méditerranée aux bords de l'Océan, n'a rien d'impossible. Il ne faudrait que du courage, un fort tempérament, beaucoup de patience, et des marchandises qu'on pût échanger dans ses stations.

Les bêtes sauvages qu'on trouve à Fezzân, sont le bœuf sauvage, la gazelle, le muhr, autre espèce de gazelle plus grande et sans cornes; la hyenne, le tigre, le chaghal, le chat sauvage, le lièvre; et parmi les oiseaux, l'autruche, le hhoubâra, la perdrix et des cailles en quantité.

CORRECTIONS

d'après le texte allemand.

M. Hornemann a écrit la relation de son voyage en allemand; la Société africaine l'a fait traduire en anglais pour la publier. Je n'ai point dissimulé, dans plusieurs de mes notes, combien je soupçonnais la fidélité de cette traduction. Mes soupçons se trouvent bien justifiés, ainsi

que la plupart de mes corrections, par la publication du texte original qui vient de paraître à Weimar, sous ce titre : *F. Hornemann tagebuch seiner reise von Cairo nach Murzuch, der hauptstadt der Kœnigreichs Fessan in Africa; aus-der teutschen handschrift desselben herausgegeben von Carl Kœnig*, etc. (Journal du Voyage de Fr. Hornemann, depuis le Caire jusqu'à Mourzouk, capitale du royaume du Fezzân en Afrique, publié, d'après son manuscrit, en allemand, par Charles Kœnig, etc.) Weimar, 1801, in-8.^o, 1 vol., avec deux cartes géographiques.

Ayant soigneusement collationné les deux traductions sur le texte original, voici les remarques et les corrections qui m'ont paru les plus importantes :

Pages de la traduction française.

P. 2, note(1) Ajoutez : « Ma restitution se trouve confirmée par l'original allemand, p. 47 (p. 70 de la traduction française), où on lit *Kerdassi*. C'est donc par une erreur typographique qu'on lit *Kardaffi* au

commencement de ce même
texte original. »

- P. 7 l. 6 *Mogarraḥ*, lisez : *Moqarraḥ*.
12 2 *Midjotta*, ajoutez : « Le pre-
mier manuscrit de l'auteur
portait Umyotta. »

Id. der. *Semty*, plus correctement
zoummitaḥ. Voyez le vo-
cabulaire berber, p. 437.

- 13 12 *Roùm* : l'édition allemande
porte *ruin*. C'est le mot
berber *rouinaḥ* qui désigne
le même mêt. Voyez le vo-
cabulaire berber, pag. 437.

Nous observerons encore
que pour le *zoummitaḥ* et le
rouinaḥ, on emploie de la
farine de bled ou d'orge
grillée, dont on sépare en-
suite le son. Quand le pain
est pétri, on le fait cuire
une seconde fois.

- 14 l. 2 *Djéḥādyéh* : l'édition alle-
mande porte *Jahudie*, pro-
noncez *Iahoūdyéh*, mot qui
semblerait indiquer un pays
habité par des juifs, et consé-

quemment maudit. Malgré cette nouvelle leçon, l'explication donnée par M. Hornemann lui-même, m'autorise, je crois, à insister sur l'étymologie que j'ai indiquée dans ma note.

P. 20 l. 9 *Bahhar*, lisez : *Bahhr*.

23 25 *Hhenná hoechel* : le texte allemand porte *henna*, *kochel*. Le second mot, défiguré dans la traduction anglaise, est ici très-reconnaissable : c'est le *kohhl*, espèce de collyre ou poudre noire dont les femmes de l'Orient font usage dans leur toilette pour se noircir les sourcils et les cils. L'arbre qui produit les baies dont on fait le *kohhl* et les baies elles-mêmes, se nomment *kohhl él-choùdân*.

28 3 *Monákhyéh*, *Sbocka* : on lit dans l'allemand *Menschie* (prononcez *Menchyéh*) ; *Sbocha* (prononcez *Sbo-khah*.)

P. 31 l. 9 « On connaît plus facilement le nombre des guerriers, et d'après cette donnée, on peut évaluer le total de la population. » — Voici la traduction du texte allemand : « Il est plus aisé d'évaluer le nombre des hommes en état de porter les armes; et je crois qu'il peut s'en trouver quinze cents à Syouah. » Cette importante variante prouve la justesse de mon observation, note (1), p. 301.

32 22 Au lieu de : « Le texte porte *kafta*, » lisez : « La traduction anglaise porte *kafta*, et le texte allemand *koffa*; ce qui prouve la justesse de la restitution *qauffah* que je propose. »

36 16 *L'un des toùdryks*, suivant le texte allemand — *un toùdryk de Toùât*.

37 der. *Fenouil*, lisez : *viande, fleisch* dans l'allemand. En effet, le mot *syouahyen, acksoum*, est

bien évidemment le même
que *aksoum*, qui signifie de
la viande en langue berbère.

V. le Vocabulaire, p. 449.

P. 38 l. 19 *Itfuct*, dans l'allemand, *it-
fuet*.

20 *Logman*, dans l'allemand, *log-
mam*.

21 et 22 L'allemand ajoute *taun* entre
achfé et *temanim*.

22 *Achmar*, dans l'allemand,
ackmar.

(1) 23 *Itjeda*, dans l'allemand, *it-
geda*.

24 *Goreck achmar*, dans l'alle-
mand, *goreck ackmar*.

49 12 *Deux ou trois...*, le texte
allemand porte : *Ein paar
tagereisen von Biljoradek*,
« une couple de journées
de Biljoradek », que je
crois devoir écrire Béléd
êl-Djérâdeq.

50 13 *Gamis*, dans le texte alle-
mand, *hamis*.

50 note. J'ajouterai à la fin de ma
note, qu'en langue ber-

bère les chrétiens se nomment *ouroumy*. Voyez le vocabulaire berber, p. 433. et ma note au bas de la même page.

P. 53 l. 13 Ici et par-tout où se trouve le mot *chiakhah*, le texte allemand porte régulièrement *Schiatha* (prononcez *Chia-thah*), tant dans le texte que sur la carte.

66 10 { *Torfauc* : ici et par-tout, l'édition allemande porte *torfaue* (prononcez *torfaouéh*).
67 15, etc. }

68 2 *Villes*, lisez : *endroits*. Le texte allemand porte *drey oerter*, trois endroits.

74 10 *Merote*, le texte allemand porte *Mesrote* : je crois que c'est *Mesratha*, écrit sur la carte *Mesurata*.

77 20 *Neddeek* ; on lit *Neddeck* dans l'édition allemande : ce mot n'offre aucun sens en arabe.

84 der. *A la source*, ajoutez : *nommée Ennaté*.

88 25 *Stres*, ajoutez : *ce mot est le*

même dans l'original allemand.

P. 104 l. der. } *Luguibi* et *lugibi*; -- dans l'édition originale on lit : *lulgibi* (prononcez *louiguibi*.)

129

25

111

2

Sockna, etc. Ces mots sont ainsi écrits dans l'édition originale : *Sockna*, *Sibha*, *Hun* et *Wadon* au nord; *Gatron* au sud, *Yerma* à l'ouest, et *Zuila* à l'est (prononcez *Soqnâ*, *Sibhah*, *Houn*, *Ouâden*, *Qatron*, *Yermah*, *Zoùylah*.)

114

7

Après *Gadamès* ajoutez : *Bornoù*, et écrivez : *Qadamès* par-tout.

119

4

Rechadé, lisez : *Rechâdêh*.

116

3

Au lieu de *six mille dollars* et *quatre mille*, lisez : *quatre cents rixdalles* et *six cents*; suivant les chiffres de l'édition allemande, 600 et 400.

132

13

Dissolution de Soda, l'édition originale porte seulement : *Natron auflosen*, dissolution de *Natron*.

P. 141 l. 1.^{re} *Zurembula zigollan*, l'édition allemande porte : *zurinbulu zipollim*. Le premier mot est le *sumboloun* des arabes, lequel désigne une plante à oignons ; c'est peut-être de ce mot que nous avons fait ciboule.

145 3 *Leur chevelure est très-longue*, lisez : *leur chevelure n'est pas très-longue*.

Id. 21 *Fousso* ; on lit dans l'édition allemande : *Tusso* (prononcez *Tousso*.)

P. 148, l. 16 *Habitans du Bornoù*, lisez : *habitans du Borgoù*.

149 3 *Deux cents*, lisez : *trois cents*.

7 *Fegherié*, lisez : *Teguerhi*.

8 *Sud-sud-ouest de Gatron*, lisez : *sud-sud-est de Qatron*.

11 *Huit journées*, lisez : *dix-huit journées*.

150 14 *Bergami*, lisez : *Begarmi*.

151 16 } Au lieu d'*Asna*, qu'on lit dans
156 6 } l'édition anglaise, et *Asnu*
dans l'original allemand,
lisez : *Afnoù*.

- Id.* 3 *Ghadem*, lisez : *Ghadum* et prononcez : *Ghadoum*.
- p. 157 l. 3 *Le Zamptara*, lisez : *le Zampara*, peut-être le même que le *Zanfara* de la petite carte insérée sur celle de l'itinéraire d'Hornemann.
- 24 *Leur agriculture*, lisez : *la préparation de leur cuir*.
- 158 15 *Les états du sulthân de Bornoù* (c'est-à-dire les états qui ont pour capitale la ville de ce nom), lisez suivant l'original allemand : *les états du sulthân de Bornoù, dont la capitale se nomme Burni* (c'est-à-dire ville.)
- 161 9 *Le Kanena*, lisez : *le Kanéma*.
- 162 11 *Vers l'est par nord, est situé le Loussi*, l'édition allemande porte : *vers le sud-est de Begarmié est situé Liessi*.
- 17 *La trahison des sulthâns de Begarmé et d'Oùâden*, lisez, d'après l'allemand : *les ra-*

vages des sulthâns de Be-
garmié et d'Oùâden.

P. 163 l. 8 } *Metko*, lisez, comme dans
169 9 } l'allemand : *Metho*.
164 9 } *Julbi*, le texte allemand porte :
166 1.^{re} } *gulbi* (prononcez *goulbi*.)
169 14 *Loussi*, lisez : *Liessi*, comme
ci-dessus, p. 162.

En donnant ici les plus importantes corrections et additions que m'ait procurées l'original allemand de notre voyageur, la reconnaissance me prescrit d'ajouter que cet original m'a été communiqué par l'ambassadeur de la république auprès de sa majesté britannique, le général Andréossi, officier non moins recommandable par ses talens militaires, que par ses profondes connaissances en géographie et par l'aménité de son caractère.

J'ajouterai encore ici une note sur les Oasis, tirée des papiers du respectable Venture, et dont je dois la communication à la complaisance et à l'amitié de son épouse.

« La capitale des Oasis extérieures (*él-Oùâhhât él-khâridjât*) est *él-Oùâhh*, (que nous nommons Syoùah).

« L'Oasis du milieu (*él-Oùdhh él-ouâcé-thy*), renferme deux bourgs, l'un nommé él-Qassr, l'autre él-Hindaou.

« L'Oasis intérieure (*él-Oùdhh él-dâkhé-léh*), qui est la plus voisine du Ssa'id, et qu'on nomme aussi la grande Oasis, a deux endroits remarquables, Erys et Metmoun. »

Quoique le cit. Venture n'ait pas cité ses autorités, je puis garantir qu'il ne hasardait rien indiscretement; il avait toujours à son appui ou des manuscrits ou des récits de témoins oculaires et dignes de foi.

Pour moi, en terminant mon travail, je ne crains point d'affirmer que je crois avoir complètement recueilli *tous les renseignements* qui existent jusqu'à présent sur les Oasis. (L-s.)

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

T A B L E
D E S M A T I È R E S

Contenues dans ce volume.

CHAPITRE III. *Rectifications de la géographie de l'Afrique septentrionale*, Page 236.

— *Sources éloignées du Nil, et fin du Niger*, 238. — *Lac de Fittré ou de Kaïghah*, 251.

CHAP. IV. *Des tribus qui occupent les parties habitables du grand désert*, 265 et 276.

— *Les tibbos et les touàdryks*, 277. — *Empires de Bornoù, d'Asben et de Haoussa*, 284. — *Observations générales*, 288.

A P P E N D I C E ,

N.º I.

REMARQUES *sur la Description du pays et des antiquités de Syoùah, données par M. Hornemann, dans lesquelles on compare cette Description avec ce que les anciens ont écrit touchant l'Oasis et le temple d'Hammon; par sir W. Young, baronet, secrétaire de la Société africaine*, 295.

APPENDICE,

N.^o I I.

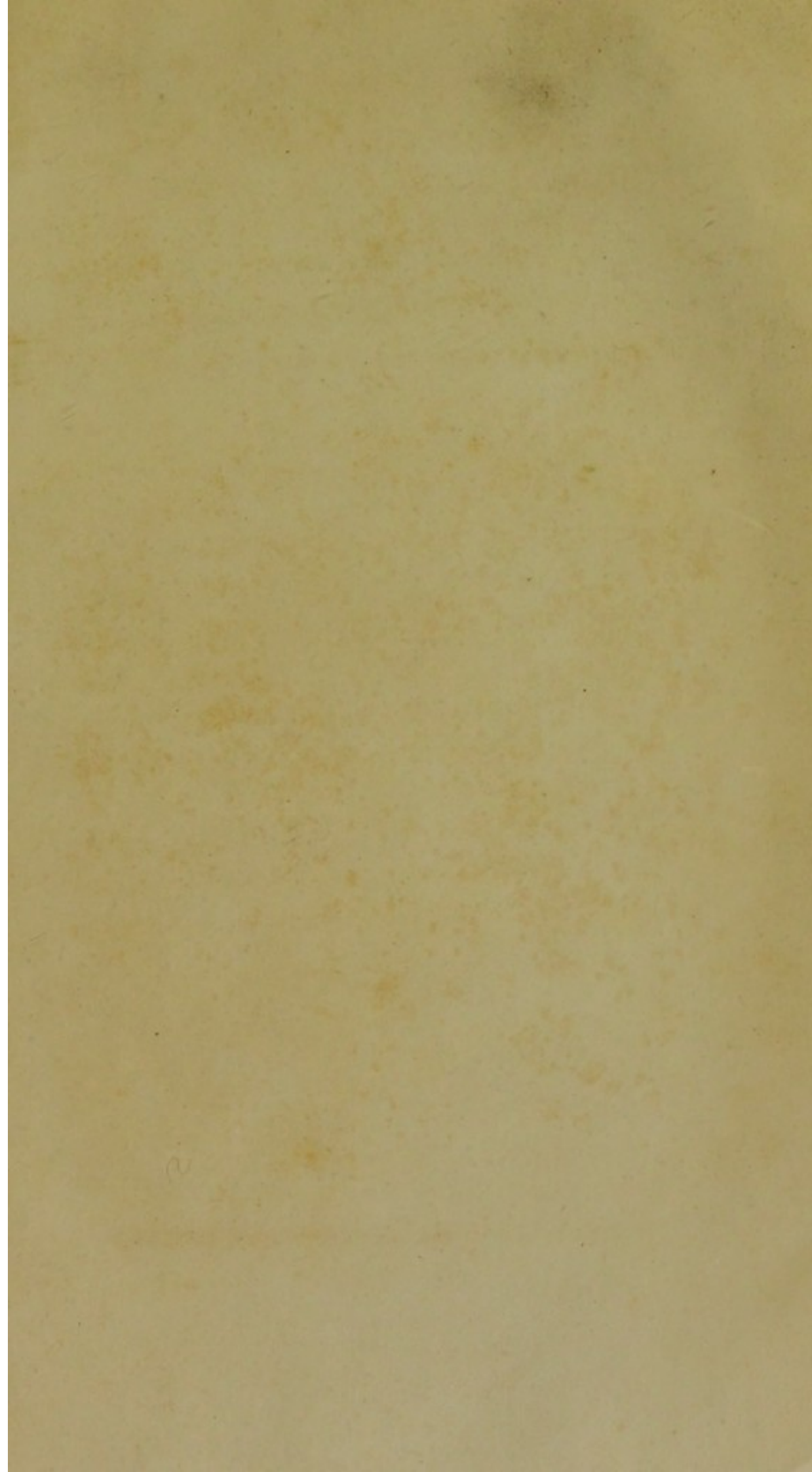
MÉMOIRE sur les Oasis , composé principalement d'après les auteurs arabes , par L. LAGLÈS.

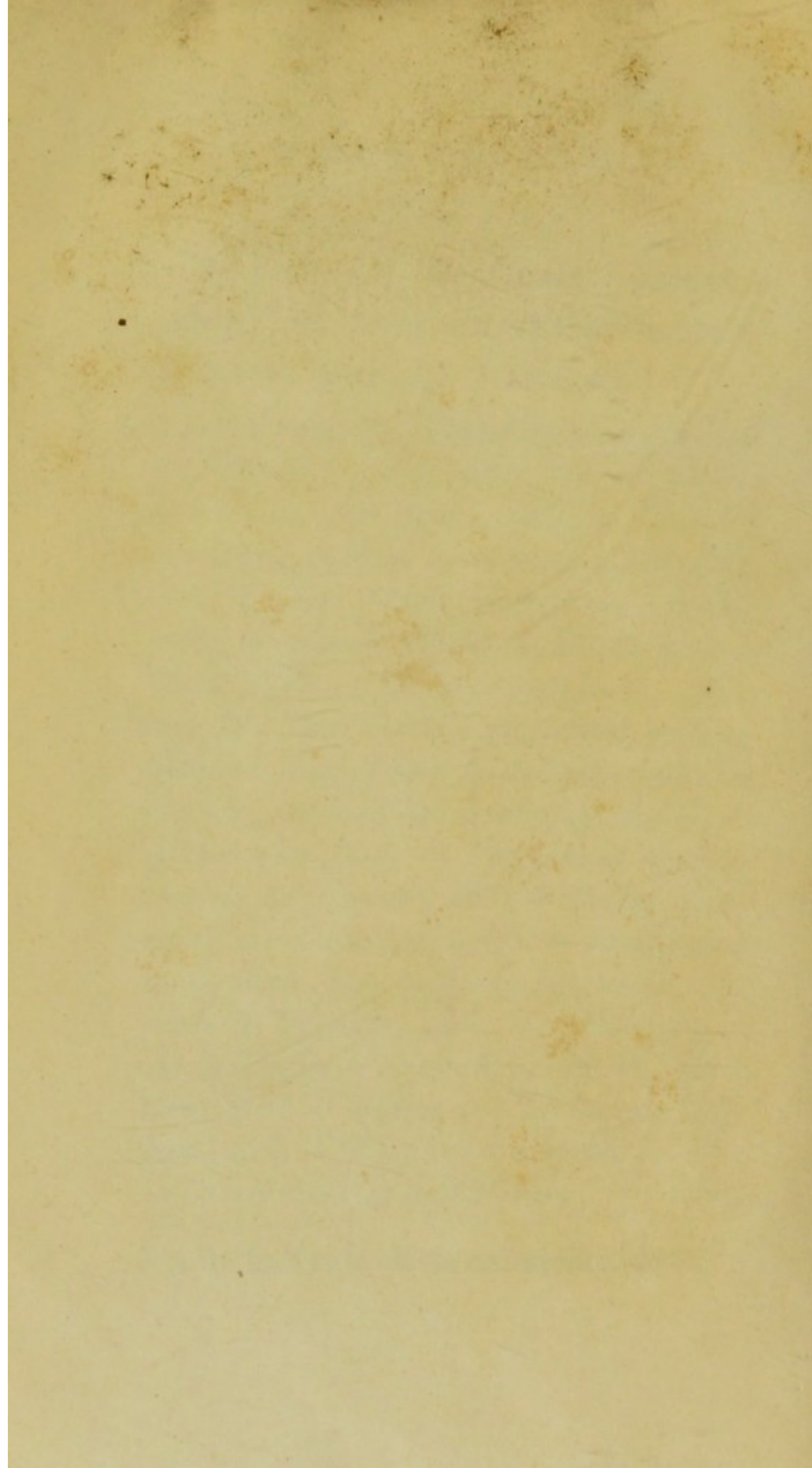
CHAPITRE PREMIER. *Des Oasis en général.*
— *Etymologie de ce mot , 341. — Nombre et position des Oasis , 346. — Division des Oasis , suivant les auteurs arabes , 355.*

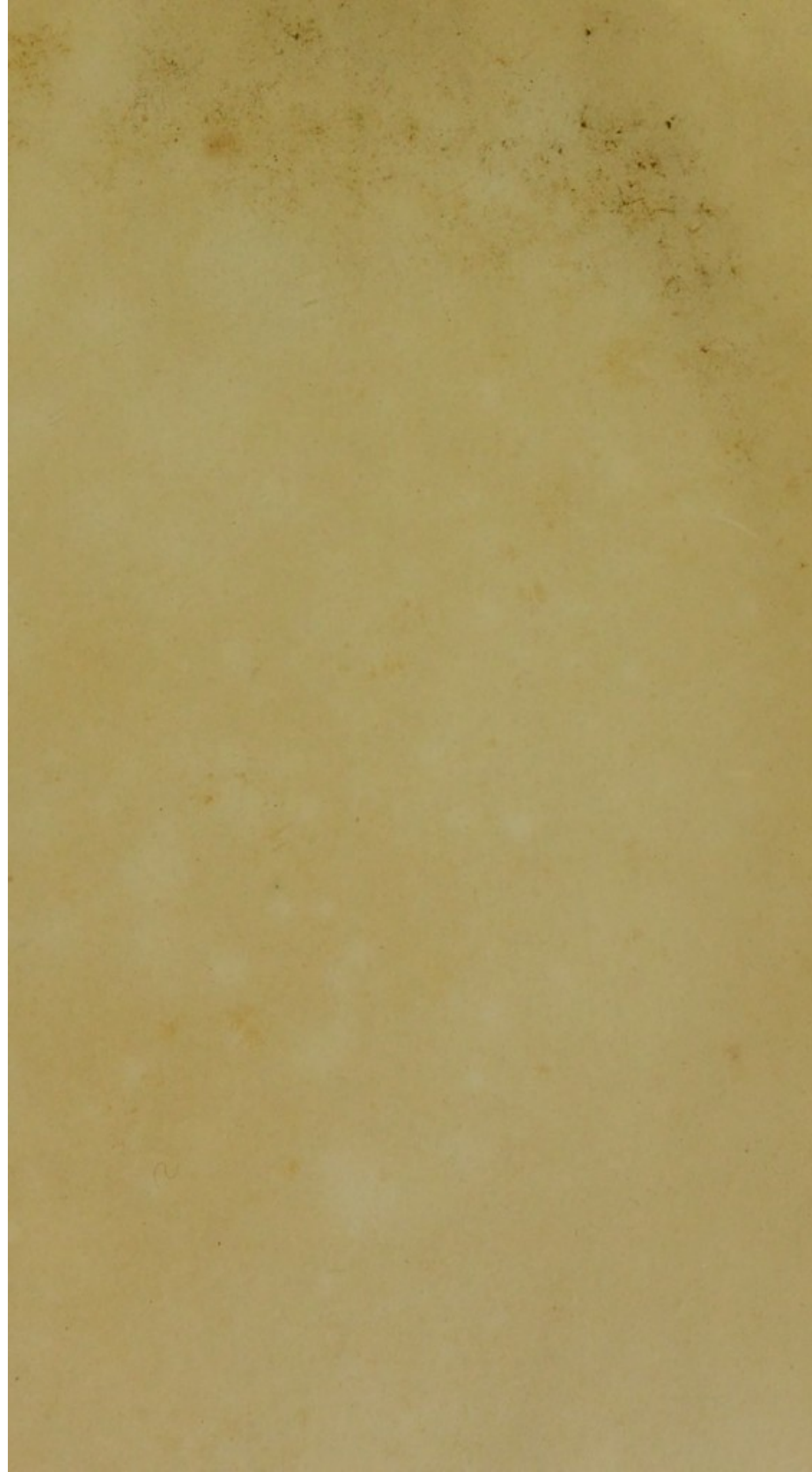
CHAP. II. *Des Oasis intérieures , renfermant la grande Oasis. — De la grande Oasis , 358. — De la petite Oasis , 380.*

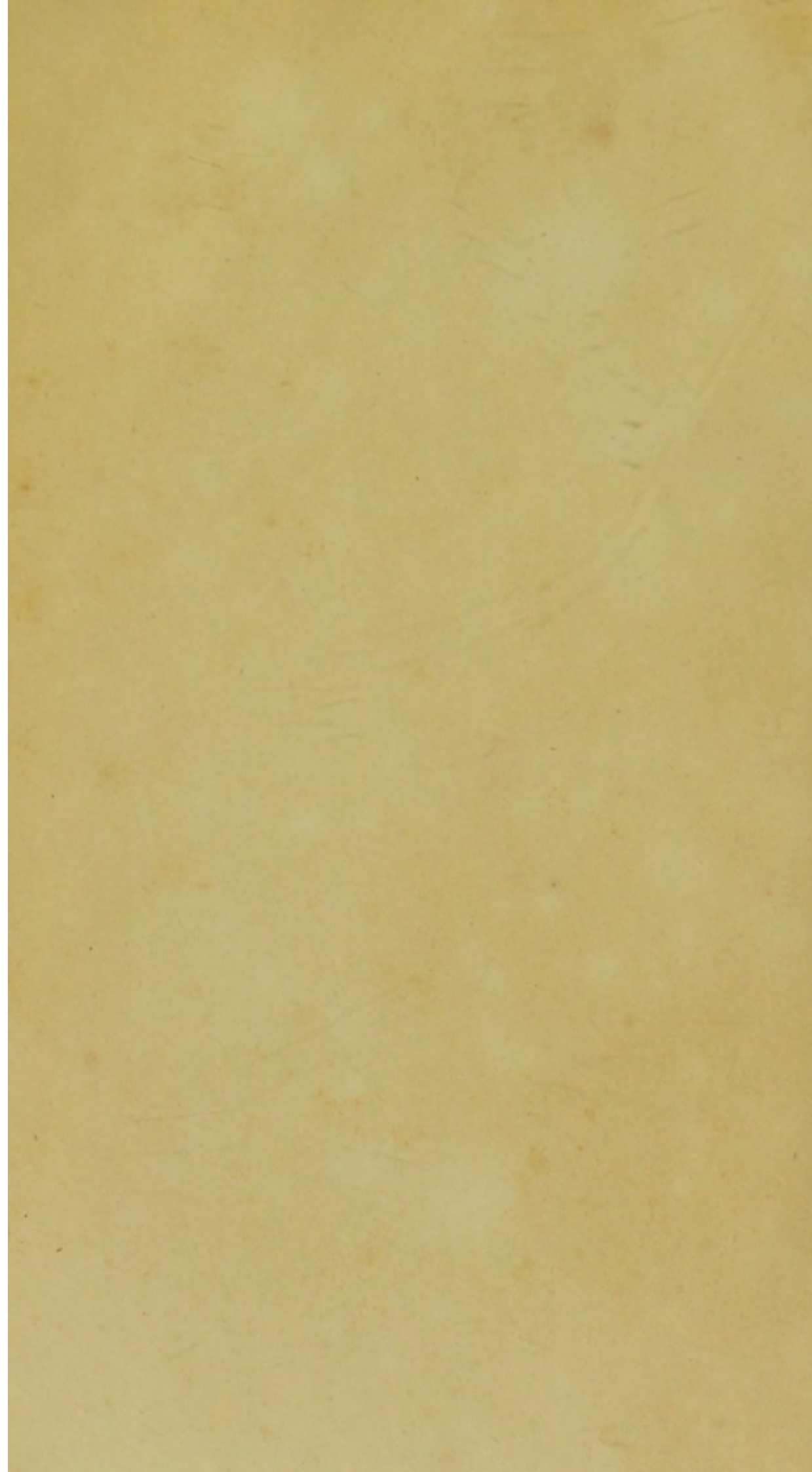
CHAP. III. *Des Oasis extérieures. — Leur identité avec l'ancienne Santaryah des arabes (aujourd'hui Syouah), et l'Oasis d'Hammon , 383. — Position et description de Santaryah , 385. — Précis historique sur Santaryah , 393. — Etat actuel de Syouah , 399. — De la langue que l'on parle à Syouah , 405. — Observations sur la langue de Syouah , par M. W. Marsden , 405. — Notice sur la langue Berbère , 413. — Vocabulaire berber , 430. — Corrections et additions , 451.*

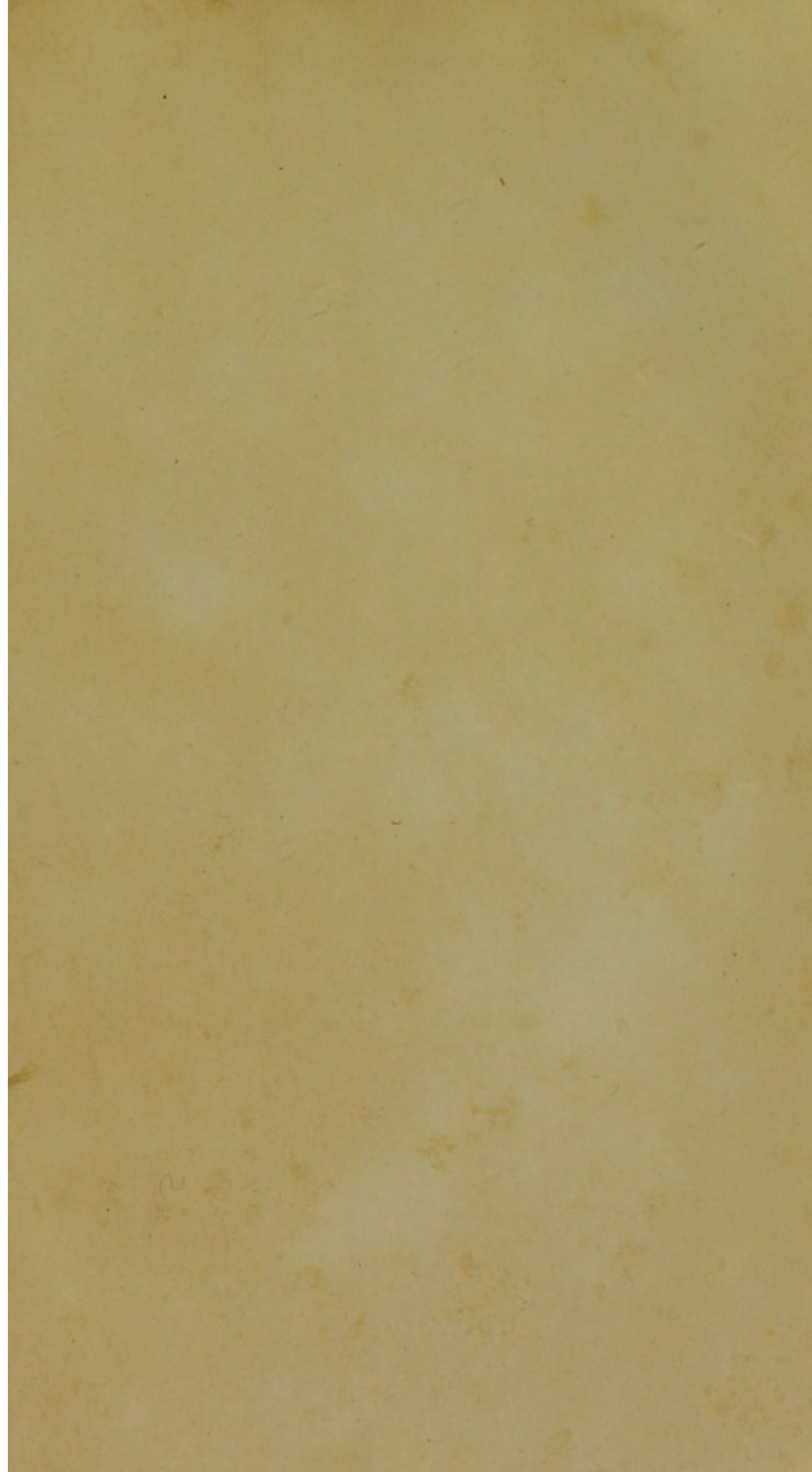
Fin de la Table de la deuxième partie.













tc/.

243.

275-

XXV

